

Correspondance de guerre

(août 1914 - février 1917)



Henri SAVATIER (1855 – 1952)

Premier carnet

Poitiers, 2 août 1914

Renseignements pris à la gare, je pars cette nuit à 3 h 16. Le commandant de la gare m'a reconnu en me qualifiant de camarade et cousin. C'est un de Ferré.

Vu Jacques (de la Martinière) qui part demain matin et dont ci-joint l'adresse (mettre de même : Tours, faire suivre aux armées pour mon adresse à partir de jeudi)

Marie (Taunais-de la Martinière) très courageuse veut rester aux Roussières. Jacques écrit à Ernestine (de Raucourt) et ses enfants d'y venir quand ils pourront.

Rencontré les Vallois, de la Biche, Anne de Sazilly, tous courageux.

Lucien (Savatier) n'est pas ici. J'en suis surpris. Peut-être y a-t-il de la troupe à Ingrandes. J'ai prié Pierre de Moissac de veiller un peu sur tout ce que je laisse à Poitiers au 40 et au 34.

Je peux tout juste emporter ma petite cantine. Je laisse donc ma bicyclette et bien des choses.

Anne, Catherine et Lucie (Taunay) restent près de Paul jusqu'à nouvel ordre m'a dit Maman qui se montre bien forte.

Je vous embrasse avec nos cinq en attendant de vos nouvelles. Henri.

P.S. Prière de faire suivre ma correspondance utile. Je donne mon adresse au facteur de Poitiers.

Pasquier ayant 51 ans n'est pas mobilisé. Recourez à lui pour le domaine quand vous en aurez besoin. On peut lui écrire et l'on pourra même lui téléphoner (lorsqu'on pourra de nouveau user de ces appareils).

Tours 3 août 1914

Je suis à Tours depuis ce matin 7 h 1/2. Le train a mis près de cinq heures à faire le trajet de Poitiers à Tours. Il y avait un encombrement extrême à St Pierre des Corps. Un assez grand nombre d'officiers manquent encore ce soir. Cependant, tout va en somme aussi bien que possible. L'esprit général est bon. J'ai été témoin de bien des incidents intéressants et même touchants.

Les officiers des trois bataillons de guerre du 70ème territorial, où vont servir tant de Tourangeaux, semblent particulièrement bien vus ici.

On m'avait réservé un logement à l'hôtel de Bordeaux et l'on est aux petits soins pour moi, non seulement parce que je suis un ancien client, mais aussi parce que le directeur de l'hôtel va servir dans mon bataillon.

Le départ de mon bataillon n'est fixé qu'à dimanche soir. Notre destination officielle est toujours Paris. Ensuite circulent les on dit les plus extraordinaires. Les uns nous font aller à Vincennes et Lille, d'autres en Algérie !! Les fausses nouvelles de toutes sortes ne manquent pas. Il n'en manque pas d'assez bonnes. Je ne connais à l'heure qu'il est rien d'officiel.

Non sans peine et à gros prix je suis pourvu des harnachements et équipements qui m'étaient nécessaires. A la Banque de France où j'étais allé demander aide éventuelle sur mon compte de Poitiers, on s'est montré très peu débrouillard. Mais je ne suis nullement gêné et nous devons toucher demain d'assez grosses sommes d'entrée en campagne.

Je pense souvent combien les enfants seraient profondément intéressés par tout ce que je vois. Actuellement je me porte comme en période, c'est à dire fort bien. Bon courage. (les communications postales doivent être bien difficiles en ce moment)

Tours, 4ème jour.

Je n'ai aucune nouvelle de vous et je n'en suis pas surpris car, au milieu de l'encombrement des voies de chemin de fer, et surtout de l'immense travail au dépôt des trois régiments (66ème, 266ème et 70ème territorial) il est presque impossible que vos lettres me parviennent. Elles me rejoindront plus tard. Mais les miennes doivent vous parvenir plus facilement.

Nous avons beaucoup de travail avec un minimum de moyens d'action. Mais avec la bonne volonté générale nous devons arriver à être prêts à l'heure. Je continue à me bien porter.

Ce matin, en pérégrination à bicyclette (de louage) pour me procurer un cheval, je suis allé à Ste Radegonde où j'ai rencontré Edmond des Fossettes retenu chez son beau-père par une opération d'anthrax dont il est à peine convalescent. Nous avons causé de vous tous. Je rencontre d'ailleurs pas mal de Poitevins mobilisés en toutes sortes d'uniformes.

Le départ de mon bataillon est toujours pour dimanche minuit. Nous emmenons 3.000 hommes dans nos trois bataillons de guerre du 70ème, 1.000 par bataillon et nous laissons 1000 hommes au dépôt commun (66ème, 266ème et 70ème T).

Magnifique manifestation ce matin au départ du 66ème. On croit rêver. La partie va être terrible mais, avec l'aide de Dieu, nous pouvons espérer la victoire finale. Vous devez avoir chaque jour des nouvelles officielles à la mairie. Voulez-vous faire passer ce petit bulletin à Maman ? Je vous embrasse avec nos cinq. Bon courage.

Tours 6ème jour (7 août 1914)

J'ai reçu hier par Pierre de Sarrazin le bon paquet de lettres des Patrières. J'ai aussi répondu à votre dépêche.

Nous avons beaucoup de travail, mais je continue à me bien porter. Mon bataillon de 1.000 hommes sera, je l'espère, fini de constituer ce soir.

Le général commandant la 171ème brigade, à laquelle nous appartenons, vient d'arriver : général Palul (ou Palal ?), auteur d'une histoire de la guerre de 1870 en 10 volumes. C'est un homme distingué, dit-on.

Je suis pourvu d'un cheval, plutôt cheval de voiture léger, mais habitué cependant à la selle et ne paraissant pas peureux. Il appartenait à un jeune lieutenant du 32ème parti vers le front de bataille. Sa femme m'a dit en pleurant que la guerre était bien moins dure pour les hommes que pour les femmes. De la courte conversation il ressort que cette pauvre jeune femme doit être un peu votre cousine. Elle est de Charroux, son mari est un Frappier de Niort.

A l'instant m'arrive en auto mon maréchal des logis adjoint. C'est un de Castellane. Marié depuis quelques mois, il amène avec lui sa jeune femme qui a la prétention de le suivre, je ne sais pas comment. Il vient d'Angers, du 25ème dragon. Vraiment, bien que je ne puisse me plaindre, on aurait mieux fait de m'envoyer Jacques.

Je retourne à ma mobilisation en vous embrassant.

Tours 8 août 1914 (samedi)

Je viens de recevoir 2 lettres de vous, la 2ème de jeudi. Je vois que vous avez enfin deux de mes lettres. Nous avons toujours énormément de travail et guère le temps de penser à autre chose que la mobilisation. C'est fatigant mais je me porte bien.

Décidément mon bataillon part dans la nuit de lundi à mardi. Nous allons par chemin de fer. Et une étape un peu au-delà de Paris (près d'Enghien, à Montmagny: ne pas dire en dehors de la famille).

Tours, 9 août 1914

Le premier bataillon de notre régiment vient de partir. Le mien suivra dans la nuit de lundi à mardi. Nous aurons, en débarquant du train, à faire une étape de six lieues en contournant Paris par les boulevards extérieurs. Le cantonnement que nous occuperons ensuite quelques temps près du lac d'Enghien est un pays agréable.

Les nouvelles de Belgique et d'Alsace sont aussi bonnes que possible. Au lieu d'avoir à soutenir un siège, nous pensons qu'on nous emploiera peut-être à assiéger Metz ou Strasbourg. Nos bataillons vont être pourvus de deux sections de mitrailleuses chacun (le double de l'armée active).

Hier la ville était pleine d'émigrants italiens dont plusieurs avaient de bien sinistres figures. On les a évacués je ne sais où.

Hier soir, à l'hôtel, de nombreuses dames et jeunes filles de la Croix Rouge gagnant les ambulances.

Mme de Castellane est une jeune suisse de Bâle, mariée depuis quelques années et sans enfants. Elle ne veut absolument pas quitter son mari. Elle est à notre hôtel et je crois bien qu'elle nous rejoindra au delà de Paris. J'ai essayé mon cheval qui, je crois, fera mon affaire. Je suis toujours en bonne santé et moins fatigué qu'hier.

Je vous embrasse avec nos cinq.

Enghien 13 août 1914

Je continue à être bien portant et résistant au milieu d'une majorité de soldats et d'officiers abattus par la fatigue.

Notre arrivée ici a été extrêmement pénible. Parti des cantonnements de Tours mardi à 2 h du matin, nous ne sommes arrivés que la nuit suivante, après 8 heures de marche autour de Paris et dans les environs, avec ordres et contre-ordres de l'Etat-Major en cours de route. Toute la population parisienne

est au chômage : pendant des heures nous étions entourés d'une foule sympathique à demi, surtout composée de femmes, de filles et de tout jeunes gens. Comment remettre tout ce monde sous la loi morale ? !!

J'ai trouvé Jacques (de la Martinière) à Enghien et, sauf changement, nous sommes destinés à faire campagne ensemble. Les escadrons de réserve du 25ème dragon, dont il fait partie, sont affectés à notre division territoriale (86ème division, 171ème brigade).

Jacques était assez bien portant mais ses cavaliers et leurs chevaux très fatigués. J'ai vu dans son cantonnement un cheval expirer devant moi. C'était le 2ème de la journée.

J'ai été très content de mon cheval pour la route, mais il a reçu un coup de pied de son voisin à l'écurie, et le voilà indisponible pour quelques jours.

Je suis logé dans une magnifique villa avec un beau jardin au bord du lac. Les propriétaires, anciens commerçants enrichis, sont aimables, mais il faut faire avec eux de grandes parties de causerie qui prennent un temps précieux.

Très probablement nous allons rester un grand moment, très longtemps même si la guerre était malheureuse, car nous aurions d'importantes positions à défendre. Sinon, on nous poussera en avant. Dans quelle direction ? Pour commencer les lettres destinées au régiment sont égarées, ayant été dirigées sur la localité que nous devons occuper avant le changement d'ordre.

Vu à l'infirmerie des dragons le pauvre Beaufils (le boucher de Lésigny) mordu par un cheval méchant. Rien de grave, heureusement. Vous pouvez rassurer les siens.

Quelle chaleur ! Avec nos vêtements d'hiver ! J'espère que ma lettre trouvera le chemin de Lésigny. Je vous embrasse avec nos cinq.

16 août 1914 - 19 av de Soisy - St-Gratien (S & O)

Vous voyez par l'adresse ci-dessus que j'ai changé de cantonnement. Mon bataillon est isolé à St Gratien où de belles villas, appartenant en général au grand commerce juif, se sont disputées la présence de M. le Commandant. Nous ne sommes d'ailleurs qu'à deux kilomètres d'Enghien où Jacques continue à tenir garnison. Vous savez sans doute que Marie est venue l'y rejoindre, pour une huitaine m'a-t-elle dit hier.

Notre régiment continue à être mené trop rudement. J'ai été sur le point d'oublier la fête d'hier. Malgré le désir de presque tous les officiers et de beaucoup de mes hommes, la pratique des devoirs religieux est rendue fort difficile. J'ai plusieurs prêtres dans mon bataillon. Je viens de faire placer l'un d'eux comme brancardier près du médecin du bataillon, un médecin de Niort qui paraît très sérieux et dans de bonnes idées.

J'irais très bien si ce n'était un énorme arriéré de sommeil que je ne puis récupérer. Merci de vos nouvelles à tous, qui me font plaisir, mais auxquelles je ne veux pas trop penser.

Je vous embrasse avec nos cinq.

19 août 1914

Les nouvelles des Pâtrières me manquent depuis plusieurs jours. Je veux néanmoins vous en donner un peu des miennes. Je viens de ramener mon bataillon d'une marche militaire qui s'est terminée en ordre et sans traînards.

La fatigue de l'arrivée commence à se dissiper et la discipline s'affermir. J'avais eu avant-hier une petite indisposition intestinale qui ne m'avait pas arrêté et dont je suis maintenant remis.

Hier soir j'ai dîné avec Jacques et Marie. Plusieurs officiers et sous-officiers de dragons ont maintenant leurs femmes à Enghien. Il est peu probable qu'on se porte en avant tant qu'il n'y aura pas eu de combats plus décisifs. Je retrouve dans les petites garnisons environnantes pas mal de gens du pays. Degenne (le marchand de bicyclettes de Lésigny) est au 49ème d'artillerie (3 batteries de réserve du régiment d'André) cantonné tout près de nous. Dans le même groupe d'artillerie se trouve François, le valet de chambre des Roussières. Beau-fils est sorti de l'hôpital bien guéri. Vous pouvez faire donner des nouvelles aux familles Degenne et Beaufils.

Pierre de Sarrazin est venu me voir hier et me communiquer les nouvelles reçues de Lésigny. Il m'a appris la mort de sa cousine Mme de Croÿ de la Guerche, et celle de Laville, l'un de nos charpentiers.

J'envoie aux enfants des cartes postales de notre cantonnement et de ses environs. Combien je voudrais les savoir bien portants !

St-Gratien, 20 août.

Je reçois aujourd'hui seulement votre lettre du 15 août. Je constate qu'elle a d'abord été dirigée sur un autre bataillon. Vous savez que les trois bataillons sont en ce moment séparés ; je suis seul à St-Gratien où je constitue pour l'instant la plus haute autorité militaire.

Quelle suite d'évènements tragiques, échappant à toute prévision humaine Les journaux nous apprennent à l'instant la mort du pape à un tel moment.

Votre lettre me donnait sur les enfants des nouvelles assez satisfaisantes qui m'ont fait plaisir. Ma santé est redevenue très bonne.

21 août, St-Gratien.

J'ai reçu hier matin votre lettre datée du 14 et hier soir celle datée du 15.

Les cantonnements indiqués par Michaud sont exacts, mais nous n'avons eu jusqu'ici aucun rapport avec les Chatelleraudais du 69ème qui font pourtant brigade avec nous.

Les nouvelles générales combinées avec les renseignements particuliers, tout en étant bien meilleures que les prévisions antérieures à la guerre, présentent la situation comme grave en Belgique. Si les masses allemandes venaient à nous entamer par là, Paris serait menacé et nous nous apprêterions à voir l'ennemi des hauteurs de Montmorency que nous sommes appelés à défendre. De toute façon, je crois que nous sommes ici pour assez longtemps. On ne nous laisse pas manquer d'occupations, de fatigues et d'alertes.

Hier mon poste de sûreté, autour de mon cantonnement, a arrêté un anarchiste (peut-être un déserteur) qui a eu la mauvaise idée de crier "Vive la Prusse!" Il a failli être écharpé et il a été conduit tout ensanglanté à la mairie où la Prévôté (les gendarmes de la division) nous en a débarrassés.

Je me rends à Enghien où j'espère voir Jacques et Marie.

Le soixante-dixième

(air : Encore un baiser, veux-tu bien)

I

Le soixante-dix est mes amours
 Depuis que nous avons quitté Tours
 Il est le même
 Il a son même colonel
 Le même éclair à la prunelle
 Aussi je l'aime !

II

Il y a les même bataillons
 Disposés en rangées d'oignons
 Aux mines fières
 Il a les mêmes officiers
 Grogards comme des grenadiers
 Soldats de Pierre.

III

Il a les mêmes compagnies
 Entre elles comme des doigts unies
 Pour les batailles
 Et qui ne reculeraient jamais
 Solides au poste désormais
 Sous la mitraille

IV

Il a Deaussonne et Goulinat
 Laudier le gai (Laudier rira)
 Pigeaud lui-même
 Le grand Massé, Roc'bert le clerc

Dont la goutte au nez est si claire
De cristal même...

V

Il est de couleur magnifique
D'un bleu boueux et sympathique
Bleu d'espérance
Il a pris son ton dans le ciel
Puis l'a mêlé à l'arc-en-ciel
Du sol de France

VI

Aussi je le prédis mes gars
Quand il faudra nous serons là
A l'avant-garde
Et quand le 70 donnera
L'ennemi d'avant nos fla et nos ra
Crierà J'prend garde.

VII

Quand not'régiment rentrera
L'tériorial se redress'ra
De toute sa taille
Il défil'ra gaillardement
Ce s'ra un moment émouvant
Pour sa marmaille.

Les Thillay par Gonesse (S&O) 26 août 1914

Un ordre de départ nous est arrivé hier soir, et ce matin nous avons quitté les jolis environs d'Enghien et Montmorency. Jacques, je crois, reste là-bas, je n'ai pu le voir avant de partir.

Nous voici dans une région de grandes plaines cultivées en céréales et betteraves, près de la grande ligne de Lille, vers l'extrémité de la zone de défense de Paris. On installe partout dans cette région des batteries de gros canons de siège, et nos bataillons sont sans doute destinés à leur servir de soutien.

Mon millier d'hommes est à l'étroit dans une petite commune qui n'est même pas bureau de poste. Personnellement je me trouve assez bien logé dans une maison de campagne appartenant à Melles de Ste-Beuve, touchant un patronage devenu l'infirmerie de mon bataillon. Ces demoiselles que j'ai saluées à l'arrivée sont allées demeurer aux environs chez leur frère, nous laissant leur maison. Elles m'ont produit l'impression d'être presque des religieuses. Leur maison reste gardée par une vieille bonne cerbère. Les pauvres raisins des Pâtrières vont échouer je ne sais où ; l'envoi en était bien risqué. Notre approvisionnement de denrées ici apparaît très difficile. J'ai mangé de bon appétit, à la grande halte, le repas froid emporté de St-Gratien, et je continue à me bien porter. J'ai eu hier soir la lettre de René du 19, et ce matin en partant la vôtre du 22. Merci de toutes les nouvelles intéressantes.

Le Thillay par Gonesse (S&O) 28 août 1914

Je reçois vos 2 lettres renvoyées de St-Gratien. J'espère que vous êtes revenue à bon port et sans trop de fatigue de votre voyage de Poitiers.

Ici, nous fortifions : tranchées garnies de gros canons, tranchées pour l'infanterie. Le régiment fournit chaque jour 200 travailleurs dirigés par le génie. Le nouveau gouverneur commandant le camp retranché de Paris, Gal Galliéni, a prescrit de pousser ces travaux jour et nuit. On a raison, mais cela ne veut pas dire que les Prussiens soient près d'arriver. Nous sommes en face de la ligne probable d'arrivée des envahisseurs (par Senlis). S'ils parviennent jusque là, espérons que là aussi viendra échouer leur dernière vague humaine ; comme au bord des forts que les enfants construisaient à Royan. Seulement la terre ne ressemble guère au sable des plages de l'Océan, elle est très argileuse et la pluie y détermine tout de suite une vilaine boue. L'essentiel pour le succès final est de continuer fermement notre résistance actuelle. C'est ce qu'il faut bien comprendre au loin de la ligne des opérations. Nous renvoyons

continuellement des hommes malades aux dépôts, et il faudra que ceux-ci remontent nos effectifs ; les valides qui ont momentanément été renvoyés dans leurs foyers doivent s'attendre à être rappelés.

J'approuve bien les mesures prises par Thirion dont vous me parlez. Je ne vois plus guère Pierre de Sarrazin dont le bataillon est à 5 ou 6 kms du mien. Je ne sais plus où est Jacques. Au moment de notre ordre de départ, les dragons devaient rester à Enghien, mais ils avaient reçu avis d'un déplacement probable. Dans cette prévision, Marie faisait ses préparatifs de retour en Poitou.

Les Chatelleraudais du 69^{ème} Territorial sont à quelques kms en arrière de nous. Nous avons traversé leurs lignes avant-hier et l'on m'a dit que plusieurs m'avaient reconnu. Je ne sais pas où est le 68^{ème} de Poitiers (avec Henri Bazire).

Je suis toujours en bonne santé et je vous embrasse tous.

Ezanville (S&O) 30 août 1914

Nous venons encore une fois de changer de cantonnement. L'ordre en est arrivé hier soir tard. Nous voici au nord de la forêt de Montmorency, et nous sommes avisés d'avoir à nous garder contre des pointes de uhans ou d'auto-mitrailleuses ennemies. Les compagnies de mon bataillon sont disséminées aux avant-postes et j'ai fort à faire, à cheval, à bicyclette et au téléphone, pour me tenir en relation avec elles.

Je crois pourtant que notre position actuelle est moins directement menacée que celle que nous occupions hier sur la route de Lille, où nos hommes étaient impressionnés par le flot des émigrants.

Un de mes cyclistes a rencontré Jacques, en patrouille de cavalerie ; nous avons échangé par cet intermédiaire de bonnes nouvelles réciproques.

Au milieu de tous ces déplacements je ne reçois plus de lettres, et je n'ai pas encore de nouvelles de votre retour de Poitiers. Je suis toujours en bonne santé malgré le manque de sommeil. Je conserve, avec l'aide de Dieu, bon espoir dans le succès final, malgré les épreuves auxquelles je m'attendais en partant.

Je vous embrasse tous.

Ezanville 2 sept. 1914

Je suis heureux d'avoir aujourd'hui votre lettre du 27 août malgré toutes les difficultés de la correspondance. Je continue à me bien porter, bien qu'un peu fatigué par l'insomnie, car nous vivons sur le qui-vive, au bruit encore assez lointain du canon, et de la fusillade plus proche sur les avions allemands. Mes compagnies sont dispersées aux avant-lignes du camp retranché, et je communique avec trois d'entre elles presque exclusivement par téléphone, ce qui ne me réconcilie pas avec cet appareil. Je sais que l'escadron de Jacques est près de l'une de ces compagnies, mais je ne peux pas quitter mon poste central pour aller le voir.

Aujourd'hui défile à travers nos cantonnements toute une armée qui a été jusqu'ici fort peu engagée et qui est pleine d'espoir.

D'après les nouvelles, la position de Louis (de Raucourt) à Bordeaux va beaucoup grandir. Si l'invasion venait à s'étendre à nos régions, nos filles seraient peut-être mieux là-bas ! Bon espoir et bon courage quand même.

Ecouen (S&O) 6 septembre.

J'ai ce matin une lettre de Maman, mais pas de nouvelles de vous depuis bien des jours. Cela n'est guère surprenant car nous avons continuellement changé de cantonnements, et souvent à l'improviste.

Je continue à me bien porter malgré les fatigues et les émotions de la campagne. J'ai retrouvé Jacques vendredi, bien portant aussi. La veille une reconnaissance de son escadron avait rencontré les uhans, mais l'affaire s'était bornée à quelques chevaux tués. Un sous-officier d'un régiment voisin, attiré dans un guet-apens par des espions (qui pullulent) a été mortellement blessé par les cavaliers ennemis. Il semble que les masses allemandes s'éloignent un peu de Paris, laissant seulement à courte distance de nous des rideaux de cavalerie.

Pendant plusieurs jours mon bataillon a été aux extrêmes avant-postes du camp retranché ; je ne me suis pas déshabillé et je n'ai guère dormi pendant quatre nuits. Maintenant je suis, avec le gros du régiment, dans un très joli site que nous fortifions au bruit lointain et intermittent de la canonnade. Toutes les localités dans cette région sont complètement abandonnées par les habitants qui ont fui à l'annonce de l'approche de l'ennemi, emportant ce qu'ils pouvaient et laissant le reste à notre disposition.

Depuis quelques jours des corps d'armée et des divisions françaises circulent dans nos lignes avec des objectifs dont nous ne nous rendons pas bien compte. Il y a quelques jours j'ai offert à dîner à trois généraux de l'ancienne armée d'Alsace ; ils ont été très aimables et m'ont vivement remercié de l'hospitalité de notre petite popote. Leurs troupes étaient dans une extrême lassitude. D'autres troupes revenant du Nord ne sont pas trop lasses, malgré des combats meurtriers. En général le moral est bon.

J'ai pu avoir la messe ce matin avec de nombreux officiers et soldats. Notre général de brigade et ses deux officiers d'ordonnance ont fait leurs dévotions. Je vous ai dit, je crois, que l'un de mes infirmiers, excellent curé de Touraine, nous sert souvent d'aumônier.

Pour nos filles, si l'invasion vous menaçait et que Bordeaux ne convienne pas il y aurait aussi Toulon.

Ecouen, 8 sept. 1914

Un cycliste que j'avais envoyé au bureau de poste d'Ezanville (réouvert maintenant) me rapporte votre dernière lettre ; il doit y en avoir d'autres en souffrance dans nos derniers cantonnements. Bien que notre séjour à Ecouen semble devoir durer, il vaudra mieux m'écrire réglementairement à Tours pour faire suivre aux armées (car peut-être nous portera-t-on en avant).

Les masses allemandes qui nous ont menacés à courte distance pendant quelques jours s'éloignent maintenant, renonçant semble-t-il au coup de force sur Paris pour offrir à nos armées une grande bataille en Champagne (et revenir ensuite sur nous si la victoire ne nous favorise pas).

Pour l'instant on peut quelquefois dormir, les alertes étant moins sérieuses. J'ai passé l'après midi à faire rechercher des uhlands égarés dans la forêt de Montmorency. Il paraît qu'on les a pris près d'un fort voisin. Un de mes compagnons en a ramené deux l'autre jour, capturés dans le voisinage.

Les habitants commencent à rentrer dans les villages ; mais c'est partout l'aspect d'une grande désolation. La plupart du temps, pour loger nos hommes, nous sommes obligés de fracturer les portes ; et nous nous entretenons et nourrissons avec ce que nous trouvons abandonné, provisions, animaux, légumes des jardins etc. Tout cela est abandonné et doit faciliter grandement le ravitaillement de nos ennemis dans les régions qu'ils occupent.

Ce matin, 8 sept, j'ai pu avoir la messe de mon infirmier-aumônier. Le curé d'Ecouen est resté, il est très bien vu des troupes. Je suis toujours en bonne santé.

Ecouen, 11 septembre.

Nous voici rentrés à Ecouen après avoir pris notre petite part à un combat victorieux. Cette part a consisté à rester sans dormir ni manger (ou presque), pendant une nuit et un jour dans les champs, à quelques lieues d'ici, en formation préparatoire de combat. Nous n'avons même pas entendu le canon comme les jours précédents. Enfin, dans la soirée, les ordres des généraux nous ont apporté deux bonnes nouvelles : les Allemands se retirent en déroute, et le 70ème retourne coucher à son cantonnement d'Ecouen.

Au milieu de tout cela je ne reçois aucune lettre, et c'est général pour tous, soldats et officiers. J'espère en avoir bientôt un paquet d'arriérées.

Hier, j'ai serré la main en passant dans le village de Bouqueval à l'un de mes conseillers municipaux : Jules Hardy du 69ème ter. Il m'a paru en très bonne santé, vous pouvez le faire dire à sa femme.

Malgré la fatigue et la nourriture imparfaite, je continue à me bien porter.

Ecouen 14 sept. 1914

Je veux vous envoyer quelques mots de nouvelles, bien que les vôtres me manquent depuis une huitaine. Nous en sommes tous là d'ailleurs. Les lettres ne nous parviennent plus, du moins celles envoyées réglementairement par Tours. J'espère que le vaguemestre finira par m'apporter tout un paquet des vôtres. Je n'ose vous dire de m'écrire à Ecouen car chaque jour il est question de nous faire partir pour aller occuper les villes abandonnées par nos ennemis.

Hier j'ai eu à commander toute une petite expédition avec cavalerie et artillerie rie pour aller reconnaître des villages occupés, il y a quelques jours, par les Allemands et recueillir leurs fuyards. Mais nous n'avons pu, en une seule journée, aller assez loin. Nous avons rapporté le revolver du Mal-des-logis de St-Génis tué à Lusarches, et j'ai vu sur le mur le trou de la balle homicide. Le corps de ce pauvre jeune homme a été déposé dans un caveau du cimetière. J'aurais préféré pour cette reconnaissance un autre jour que le dimanche ; c'est la première fois que j'ai dû, ce jour-là, me priver de messe.

Le temps est devenu très pluvieux et presque froid. Puisse-t-il aider à la déroute allemande, à laquelle je n'ose encore croire complètement. Les masses ennemies se sont arrêtées à quelques kms de

mes avant-postes, et vraiment, à ce moment- là, la défense du camp retranché de Paris était encore mal assurée. Dieu nous a protégés et nous devons avoir confiance que sa protection continuera sur la France.

Ecouen 16 septembre

Le vaguemestre m'apporte une lettre de vous, enfin, mais remontant à plus de 15 jours Il semble que le service de la poste se fasse de plus en plus mal, à mesure que la situation générale s'améliore ! Nous sommes toujours à Ecouen et, depuis mon expédition de dimanche, c'est presque le repos. Je ne crois pas qu'on nous fasse quitter les environs du fort d'Ecouen avant que la retraite de nos ennemis au-delà de l'Aisne et de la Marne ne soit un résultat acquis. Une nouvelle partie se joue en ce moment. Espérons que la providence nous continuera sa protection.

C'était à la grande bataille de la Marne et à la Victoire Finale que, sans le savoir, nous avons pris part, une très petite part, pendant 24 heures la semaine dernière. Deux régiments de territoriaux de notre voisinage sont partis hier pour ensevelir les pauvres morts des champs de bataille.

Le temps est devenu affreux. Nos retranchements sur les collines d'Ecouen sont remplis de boue. Heureusement que la possibilité d'avoir à les occuper pendant l'automne et l'hiver n'est plus dans les probabilités.

Et que devenez-vous ? L'arrivée prochaine de la mauvaise saison serait bien accueillie si elle pouvait être le signal précurseur du retour vers les foyers Je suis toujours en bonne santé et je commence à regagner une partie de mon arriéré de sommeil.

Ecouen 19 septembre 1914

Hier soir le vaguemestre a rapporté de Paris un énorme ballot de lettres à destination du régiment. J'en ai reçu quatre des vôtres, la dernière en date du treize septembre. Je crois comprendre que les miennes, à leur tour, éprouvent de longs retards.

Depuis notre petite participation à la bataille de la Marne et l'expédition j'ai faite à la suite, notre rôle devient bien plutôt ennuyeux que glorieux ou périlleux. C'est presque la vie de garnison avec de vieux généraux assez désagréables et mille récriminations des habitants qui ne craignent plus les Prussiens.

Vous me dites avoir reçu des nouvelles d'Henry (de la Martinière). Mais lui, où est-il ? que fait-il ? J'ai rencontré, pendant nos tragiques journées d'Ezanville, l'un de ses amis, le lieutenant de Garidel (s-inspecteur des forêts) officier d'ordonnance de l'un des généraux auxquels j'avais donné l'hospitalité. Le pauvre garçon est fort gentil, mais paraissait bien fatigué, comme toutes les troupes de sa division. Dans quel état doivent être les Allemands pour avoir renoncé à nous attaquer pendant ces journées !

Par les journaux et par l'émotion des Saumurois que j'ai sous mes ordres, j'apprends la mort du jeune la Quillonnière, tué à l'ennemi. Je vais écrire un mot à son père. L'un de mes capitaines me dit à l'instant qu'il vient de rencontrer Jacques en bonne santé. Son régiment vient cantonner à Ezanville, tout près d'ici.

Ecouen 20 septembre

Je peux vous donner de bonnes nouvelles de Jacques que je vois presque tous jours depuis qu'il est à Ezanville. Dans son régiment comme dans le nôtre on souffre des mille ennuis de la vie de garnison, maintenant que l'ennemi s'éloigne de Paris.

Pendant la semaine prochaine, mon bataillon va être détaché à quelques kms d'ici, à Mesnil-Aubry (S&O) où nous avons déjà passé plusieurs jours. Il fait un temps affreux et, au seuil de l'automne, la température nous fait déjà subir les approches de l'hiver. C'est une perspective qui ne me sourit guère, bien que ma santé continue à se très bien soutenir. Bien des mois encore, semble-t-il, nous séparent de la paix. La tactique actuelle des troupes allemandes fait prévoir une longue guerre de siège. Ici, nous continuons à couvrir les collines de toutes sortes de retranchements, profitant des leçons données par les Allemands et les Belges. Mais nos hommes travaillent dans la boue et dans l'eau.

De la position dominante que nous occupons, nous apercevons encore, à la nuit, les lueurs de la canonnade des grosses pièces du côté de Reims, et l'on perçoit même le bruit. D'ailleurs les nouvelles qui nous parviennent sont plutôt favorables. Beaucoup d'autos passent, ramenant des blessés anglais.

22 septembre, le Mesnil-Aubry (S&O)

Je reçois la gentille lettre de Biette (Gabrielle Savatier) que je vois avec plaisir pleine d'espérance et de bon courage.

Mais je vois aussi que mes lettres éprouvent de grands retards. Je vous ai écrit plusieurs fois depuis celle reçue par vous le lundi 14.

Aujourd'hui je lis dans le journal la triste nouvelle de la mort de Roger des Fossettes, tué en Belgique. Je pense que son père a été avisé autrement que par la presse. C'est une mort glorieuse que le brave garçon avait déjà recherché au Maroc. Mais quelle hécatombe de vies généreuses !

La destruction de la Cathédrale de Reims produit un grand mouvement d'indignation partagé, plus que je ne l'avais supposé, par nos hommes. Quelle dure partie se joue encore là-bas ! On parle du prochain passage ici d'un nouveau corps d'armée se rendant au front de combat. Pour nous, Je ne crois pas qu'on nous porte en avant tant que le retour des Allemands sur Paris reste une perspective à envisager.

Quelque part que nous allions, nous ne courrons sans doute jamais autant de risques d'être écrasés que lorsque mon bataillon était aux avant-postes devant Ezanville. On rapporte maintenant que, le 1er septembre, le général de brigade, ne voyant pas arriver les renforts attendus, avait déclaré qu'il allait prendre un fusil pour mourir avec nos territoriaux. Je vous ai déjà dit que les Allemands avaient subitement changé de direction à quelques kms d'ici.

Je suis toujours bien portant et vous embrasse tous.

Ecouen 24 septembre 1914

Nous sommes toujours en déplacements. Hier soir, subitement, j'ai reçu l'ordre de quitter mon cantonnement de Mesnil-Aubry pour revenir ici. C'est le régiment de cavalerie de Jacques qui a dû nous remplacer. On ne m'a certainement pas vu à Senlis où je ne suis pas allé ! Peut-être m'avait-on seulement aperçu manœuvrant dans la région, à 3 ou 4 lieues de cette ville ? Hier encore nous n'en étions pas très loin et nous manœuvrions au bruit des gros canons de la bataille de l'Aisne, apporté très distinctement de 50 kms au moins par le vent du nord.

On fait faire de grandes marches et toutes sortes de mouvements à travers champs à nos braves territoriaux ; je constate qu'ils ont grand peine à suivre leur commandant qu'ils trouvent trop jeune malgré sa proche entrée dans sa 60ème année. Hier, j'ai bien vu une dizaine de lièvres et quantité de perdreaux fuir devant moi. Je pensais, hélas ! aux Pâtrières et à René, et aussi à l'ouverture de l'an prochain ensemble.

Je retourne à un tas de paperasses qui font partie de la vie militaire.

La Courneuve (Seine) 26 septembre 1914

Nous avons encore changé de cantonnement et, cette fois-ci, j'ai un service très différent des précédents. L'avant-dernière nuit, j'ai reçu l'ordre d'amener mon bataillon au Bourget pour être affecté au service des étapes. La commune de la Courneuve où nous sommes cantonnés est proche de la grande gare régulatrice de toutes les armées d'opération (Bourget-triage) et de la gare d'Aubervilliers où est centralisé le service des ambulances. Mes hommes sont employés à tous les services de ravitaillement des armées, de garde des trains de prisonniers et de blessés. Toutes les nuits j'en envoie par centaines dans les trains qui vont et viennent de la ligne de feu à Paris.

L'organisation soudaine de ce service par mon bataillon m'a causé hier beaucoup de travail, de même qu'aujourd'hui. Peut-être serai-je un peu moins surmené les jours suivants, à moins que de nouveau on ne change tout à coup notre affectation.

A cette grande gare régulatrice des armées, j'ai entendu des choses bien impressionnantes que je ne peux confier à une lettre. J'ai vu aujourd'hui un assez grand nombre de prisonniers allemands. Leurs figures sinistres me faisait penser qu'il valait beaucoup mieux qu'ils soient entre nos mains que d'être entre les leurs (d'autres, m'a-t-on dit, ont meilleur aspect). J'ai vu aussi tout à l'heure un train de blessés français, parfaitement organisé, qui allait partir pour la Vendée. Un autre de mes services quotidiens est d'envoyer des députations aux enterrements des pauvres blessés mourant en route. Hier, quatre, dont un turco qui, le pauvre brave, est passé comme les autres à l'église.

Je vous embrasse tous.

La Courneuve, 27 septembre.

Je vous ai adressé hier un mot aux Pâtrières mais je vois, d'après vos lettres, qu'il vaut mieux vous écrire à Poitiers où vous devez être demain.

Mon bataillon vient de changer à la fois de cantonnement et d'affectation. Il est actuellement bataillon d'étape près de la grande gare régulatrice des armées au Bourget-triage et de la gare centrale du service

d'évacuation des blessés à la Courneuve-Aubervilliers. Chaque nuit j'envoie des centaines d'hommes escorter les trains qui vont et viennent entre la ligne de feu et ici. C'est un service chargé et très absorbant, mais intéressant. Il y a un mouvement incessant de troupes françaises et anglaises, de trains de blessés et de prisonniers. Dans une certaine mesure, on peut se rendre compte des opérations de nos armées qui, après un moment critique, semblent maintenant favorables. Mais au prix de quels sacrifices ! Nous pouvons en juger par le grand nombre de blessés transportés ou arrêtés ici aujourd'hui. Mon bataillon fournit aussi de petites députations aux enterrements des blessés morts en route. Il y a une trentaine de prêtres dans les ambulances de la Courneuve et les messes n'ont pas manqué aujourd'hui dimanche.

La Courneuve 29 septembre

Je vous ai déjà écrit aux Pâtrières et à Poitiers le changement de cantonnement et d'affectation de mon bataillon. Mais je vois bien que mes lettres ne vous parviennent qu'après de longs retards. Les vôtres m'arrivent un peu moins mal mais ne répondent pas, ou presque pas, aux miennes.

Le service de garde et d'escorte de mon bataillon est très chargé. Nous suffisons à peine malgré un renfort d'une centaine d'hommes qui viennent de nous rejoindre du dépôt de Tours. Nous resterons probablement affectés à ce service tant que la gare régulatrice des armées restera au Bourget-triage. Mais si, comme il y a lieu de l'espérer, nos armées finissent par avancer, mon bataillon changera encore de cantonnement, soit pour rejoindre le régiment, soit pour avancer avec la gare régulatrice.

L'une des gares où mes hommes sont de service est le centre d'évacuation des blessés. J'en vois des milliers, ramenés de la ligne de feu : presque uniquement de l'infanterie, les artilleurs et cavaliers ne sont pas dans la proportion de un pour cent. Le service médical et sanitaire laisse fort à désirer. Il y a toutes sortes de conflits d'attribution. Les blessés attendent, sans soins, pendant de longues heures leur transbordement. L'immense majorité des blessés français a une patience admirable ; les Allemands crient généralement beaucoup plus.

Ici, je ne suis qu'à qqs kms de Paris. La fenêtre de ma chambre donne sur Montmartre dominé par le Sacré-Cœur. Qu'il nous protège et nous accorde bientôt le relèvement et la paix ! Je suis toujours en bonne santé, je compte toujours sur vous pour donner des nouvelles à Maman.

La Courneuve 1er octobre

J'ai reçu hier deux bonnes et longues lettres de vous : celle timbrée... arrive après l'autre plus récente de date. J'ai eu plaisir à lire ces nouvelles bien complètes et à passer ainsi un moment au milieu de vous. Votre idée de demander un congé m'a fait rire. Il n'y faut pas songer. Nous sommes attelés à une besogne qui ne comporte pas de répit.

Il y a toujours grand mouvement dans les gares. Le service de garde et d'escorte de mon bataillon est de plus en plus chargé, et devient si compliqué que mon adjudant de bataillon le qualifie de jeu d'échec. Avec cela nous pouvons d'un jour à l'autre recevoir l'ordre de partir. Parmi les blessés, il en passe en ce moment un assez grand nombre appartenant à des régiments territoriaux (notamment celui de Fontenay-le-Comte) qui ont été engagés ces jours-ci vers notre aile gauche.

Donnez à Maman de bonnes nouvelles de moi. Je crois que nos braves fermiers feront bien de ne pas attendre les engrais pour ensemercer leurs grains. Si ces engrais arrivent(?), on pourra les mettre en couverture. Dites-le à Pasquier et faites-le dire à la Majonerie où il importe que les semailles se fassent de bonne heure.

La Courneuve, 4 octobre

Le service de mon bataillon est toujours très chargé, de plus en plus, même, et c'est un vrai casse-tête que d'organiser chaque jour ce service. Mes hommes et les lieutenants sont sans cesse en voyage, et d'une façon intéressante quoique fatigante (les hommes n'ont guère qu'une nuit de repos sur trois). Mais pour moi personnellement et pour les capitaines, la vie est relativement sédentaire. Tout en continuant à me bien porter, je préférerais plus d'activité physique.

Comment faites-vous le voyage entre les Pâtrières et Châtelleraut ? A-t-on pu atteler un cheval de ferme à l'omnibus ? J'espère que tout se passera bien pour René. Que Dieu donne meilleur santé à nos pauvres grands et nous protège tous.

La Courneuve, 5 octobre.

Mon cher René, je reçois ta lettre du 30 en même temps qu'une de ta mère du 1er octobre. Je ne sais pas exactement la date de son retour aux Pâtrières. Elle sera probablement rentrée quand cette lettre, après les retards ordinaires, vous parviendra. C'est toi qui lui donneras des nouvelles.

Après ma course matinale en auto militaire pour aller à un rendez-vous du Gal de division, j'ai aujourd'hui quelques instants de repos d'esprit, une fois organisé le service journalier du bataillon. Celui-ci est extrêmement chargé. Outre les postes de la gare régulatrice et de la gare d'évacuation des blessés, j'ai à fournir des escortes de trains qui vont jusqu'à Arras, où la bataille bat son fort en ce moment. Malheureusement ma dignité m'attache au rivage, je veux dire au cantonnement où il m'arrive de rester seul avec les capitaines, les secrétaires et les cuisiniers. Si les affaires vont bien, on parle de porter la gare régulatrice très en avant. Peut-être mon bataillon sera-t-il du mouvement ? La partie est d'ailleurs bien dure. Depuis une dizaine de jours que nous sommes ici, il est passé environ 30.000 blessés. La grande majorité a bon moral, et beaucoup de blessures paraissent légères.

Si ta mère se sert de l'auto, ne pas oublier de se munir des laissez-passer sans doute nécessaires bien qu'on ne soit pas dans le camp retranché de Paris.

La Courneuve 8 octobre

Je suppose bien que, lorsque cette lettre vous parviendra, vous serez rentrée aux Pâtrières. Aujourd'hui seulement votre lettre du 3 m'apprend l'insuccès inattendu de Gabrielle. Je suis porté à croire qu'il y a eu erreur ou injustice (quoique celle-ci ne soit guère de mise). Vous me direz les résultats de la réclamation. De toute façon que Biette garde bon courage et bon espoir dans le succès final, comme pour la France.

Quelle dure partie ! Les trains de blessés nous montrent la continuité et la violence de l'action. Le chiffre de 40.000 blessés passés ici depuis notre arrivée ici le 25 sept est plutôt un minimum. L'impression actuelle n'est guère optimiste ; on ne comprend pas comment nos ennemis apparaissent toujours si nombreux. Des officiers blessés nous disent : quand nous amenons un corps d'armée, ils en amènent deux.

Il est arrivé des troupes d'étape de renfort à la gare régulatrice. Notre service devenait par trop chargé, les hommes n'ayant plus même une nuit de repos sur trois. Les escortes que nous envoyons avec les trains de la région d'Arras et de Lille restent jusqu'à cinq jours en route à cause de la difficulté des communications et des détours qu'il faut faire depuis que les Allemands ont prononcé leur attaque par là. Ils dévastent toute cette région si riche de la France; c'est peut-être la rage de se sentir obligés de la quitter ? Le président de la République et le ministre de la guerre sont passés hier dans notre zone du camp retranché, mais si vite qu'ils n'ont pu juger de grand chose, et que nous devons nous borner à prendre pour un encouragement le nuage de poussière du cortège d'autos.

J'ai été bien peiné de la mort de M. de Mun ; Dieu l'a rappelé au milieu d'un renouveau de gloire, c'est un hommage unanime dans les journaux de toutes opinions ; Je songe au pauvre M. de la Tour du Pin, peut-être resté dans son château de l'Aisne occupé par les Allemands.

Notre médecin de bataillon est le Dr Bordenave (établi depuis peu à Niort) et le brancardier-aumônier est l'abbé Peraguin (curé aux environs de Tours). On ne saurait trop faire leur éloge à tous deux, ils sont admirables de bonté, de dévouement et d'excellent accord. L'équipe d'infirmiers et brancardiers de mon bataillon (une vingtaine) rend les plus grands services à la gare de la Courneuve où l'organisation sanitaire laisse encore beaucoup à désirer.

On constate de nombreux cas de fièvre typhoïde, et je comprend bien vos préoccupations et précautions pour Pierre. Les hommes des deux autres bataillons de mon régiment sont soumis à la vaccination antityphique, mais cette vaccination rend souvent très malade. On ne l'a pas pratiquée dans mon bataillon parce que les hommes sont trop pris par le service. Voulez-vous de ma part dire tous mes remerciements aux Vallois.

..... je vous l'ai demandé plusieurs fois, mais combien de nos lettres se sont égarées ! Je n'ai point reçu la lettre de J.J. (Jules) accompagnant me dites-vous la dernière de René. On m'attend à mon bureau, je vous embrasse tous.

La Courneuve, 9 octobre.

Ma chère Mimi (Marie-Suzanne), ai eu ta lettre du 2 et veux te remercier des nouvelles des Pâtrières qui m'intéressent bien, mais auxquelles je m'efforce de ne pas trop penser, car mon retour au milieu de vous m'apparaît trop lointain.

L'action sur le front des combats doit être moins violente depuis quelques jours, car les passages de blessés ont beaucoup diminué. Mais nous n'avancions guère, et qu'il sera difficile de les déloger hors de France et de Belgique ! Hier, j'étais à cheval à St-Denis lorsqu'un taube a envoyé une bombe sur la gare. J'ai cru à un coup de canon d'essai d'un fort voisin. L'aéroplane allemand était tellement haut qu'on le voyait à peine. On n'ose pas faire tirer les soldats sur ces vilains oiseaux, car il y a eu de trop fréquentes méprises avec nos propres aéroplanes, et nos aviateurs nous demandent de ne jamais tirer. Mon maréchal des logis, M. de Castellane, vient d'être remonté avec un joli cheval allemand pris sur l'ennemi.

Je ne sais pour combien de temps nous sommes ici. Si nos armées gagnent du terrain, il est probable que mon bataillon avancera, soit avec la gare régulatrice, soit en rejoignant le régiment qu'il était question ces jours-ci d'envoyer à Reims.

Maintenant que le service du bataillon est à peu près réglé, j'ai personnellement beaucoup moins de travail, et je peux rattraper pas mal d'arriéré de sommeil. Je suis bien logé, dans une usine de toile pour aéroplanes, dont les propriétaires sont tout à fait obligeants et dans les meilleures idées. Il y a trois petits garçons que j'entend faire leur prière le matin ; leur mère passe tout son temps disponible à soigner les blessés. Le père mobilisé a été renvoyé à son usine en raison des fournitures militaires; il met son automobile à notre disposition quand nous en avons besoin.

..... Quant aux tricots et effets d'hiver, je trouve que c'est trop tôt pour me faire un envoi. Tout cela m'encombrerait en cas de départ, et j'ai suffisamment de quoi me couvrir au début de l'automne. Ce sera pour plus tard. La perspective de la guerre d'hiver est d'ailleurs loin de m'apparaître sous des couleurs séduisantes ! Bon courage et bonne santé, ma chère Mimi.

La Courneuve 12 octobre 1914

Je reçois votre lettre du 8 et je suis étonné des retards vraiment excessifs que subit ma correspondance. C'est bien plus que le retard systématique de 3 jours imposé à toute la zone des opérations militaires. Je vous ai écrit, ainsi qu'à René, bien des fois depuis la lettre que vous avez reçue à Poitiers. Pour hâter, j'espère, l'arrivée de cette lettre, je vais la recommander.

Ci-inclus je vous envoie une chanson assez amusante de la Gare Régulatrice. Elle rend assez bien la physionomie du lieu et vous renseignera sur nos occupations

L'animation est moins grande depuis quelques jours, il passe beaucoup moins de blessés. On vient d'envoyer en avant, à Creil, une délégation de la gare régulatrice ; il est question d'en installer une autre à Amiens. Mais nous sommes encore loin, très loin, des beaux espoirs de la finale de la chanson.

Maintenant que le service de mon bataillon est bien organisé et moins changé, je commence à pouvoir me reposer. Vraisemblablement, cela ne durera pas. On m'utilise d'ailleurs à diverses besognes de places de guerre. C'est ainsi que par deux fois j'ai été désigné pour instruire des affaires de Conseil de Guerre, remplissant en quelque sorte les fonctions de Juge d'Instruction.

Les Taubes ont fortement effrayé Paris ces jours-ci (j'ai écrit à Mimi que l'un d'eux avait lancé des bombes sur nos parages). Venant des camps allemands, ils passent presque tous au-dessus du Bourget. Aussi on vient d'installer près de nous une escadrille de chasse d'avions français extra-rapides. Avant-hier j'ai vu plusieurs officiers aviateurs allemands prisonniers. Nos sentinelles avaient des consignes très sévères à leur égard.

La ballade de la Régulatrice
(gare régulatrice du Bourget, septembre 1914)

|

Sur le front, parqués comme veaux
Humant les machines motrices,
Derrière les haies protectrices,
Se presse, foule admiratrice,
Du Bourget le bon populo.

.....

Ouvriers, employés, bistros,
Coudoient de curieuses actrices,
D'énigmatiques aristos
Et des vieux messieurs à auto.

Qu'y a-t-il don braves badauds ?
Oh-oh ! C'est la régulatrice.

II

Des trains emportent des Turcos,
Des Indous, des chasseurs d'Afrique,
Des Mathurins tétant leur chique,
Des Ecossais en peau de bique,
Des Marocains aux blancs manteaux,
Des Goumiers en poil de chameau,
Des charrettes, des aéros
Des vélos, autos et motos,
Des cavaliers et des tringlos
Des fuselages, des hélices,
Des 75 aux contours lisses.
Sur les lignes du sacrifice
Qui donc amène ces héros ?
C'est la gare régulatrice.

III

Pour les jambes et les cerveaux
Des soldats de la République,
Nous portons vivres et journaux,
Fines conserves d'Amérique,
Du tafia par pleines barriques,
Et du pain par pleins tombereaux,
De l'avoine pour les chevaux,
Des obus pour les Rimalhos
Dont il importait au plus tôt
D'emplir les gueules faméliques
Génératrices de paniques !
Aussi quand ils voient les Pruscos
Se défiler avec la drisse
Sous la pluie de nos artifices,
Connaissant qui de ces pruneaux
Fut l'exacte distributrice,
Tous les poilus s'écrient : Bravo
Un ban pour la régulatrice

IV

Au retour, ce sont des drapeaux,
Des fusils, des casques à pique,
Des prisonniers, sombre troupeaux
Qu'on évacue sur l'Atlantique.
Puis vient, pâle mais énergique,
dirigée sur les hôpitaux,
Les uniformes en lambeaux,
La sueur collant à leur peau,
Des blessés la file stoïque.
Vers la maison, vers le repos,
La guérison et les cadeaux,
Les soins reçus avec délices,
Les caresses consolatrices

Inclinées sur les cicatrices
 Avec des gestes de nourrices,
 Qui les achemine aussitôt ?
 C'est la bonne Régulatrice.

Envoi

Prusse, empereur des hobereaux
 Dont la horde dévastatrice
 Jalonna de ses tombeaux
 Notre route libératrice,
 Tremble ' Voici le blanc bandeau
 De nos officiers de service
 Les étapes sont le flambeau
 Des victoires réparatrices.
 Ils passeront par Hagueneau,
 Par Heidelberg aux vieux calices,
 Par Nuremberg et par Breslau,
 Par Berlin, Postdam et Spandau,
 Et pour l'œuvre émancipatrice,
 Ils n'arrêteront qu'à Soldau,
 La dernière Régulatrice

La Courneuve, 14 octobre 1914

Mon cher Pierre, je te remercie de ta bonne lettre qui m'est parvenue hier. La mienne mettra plus de temps car on fait subir un retard systématique à la correspondance venant de la zone des armées. Je suis content de savoir que le collège a pu s'organiser avec une bonne rentrée, et que tu es en heureuse disposition de travail. Tu auras fait, j'espère, de grands progrès quand je te reverrai. Ce ne sera probablement pas avant bien des mois, car la grande partie que nous jouons s'annonce longue.

Le service de mon bataillon à la gare régulatrice est toujours très chargé, mais maintenant qu'il est à peu près réglé, j'ai personnellement moins de travail et je commence à me reposer. Depuis quelques jours nous voyons passer beaucoup moins de blessés.

Les Taubes venant des camps allemands passent fréquemment au-dessus de nos têtes L'un d'eux a lancé une bombe à peu de distance de moi, pendant que j'étais à cheval près de St-Denis. J'ai cru à une expérience de tir au canon à l'un des forts voisins. On vient d'installer ici une escadrille d'avions français pour donner la chasse aux allemands.

Je te charge de remercier bien vivement de ma part ton oncle et ta tante de Vallois. Je pense que tu es très raisonnable chez eux, et que tu t'appliqueras à leur donner le moins de tracas possible. Je t'embrasse, mon cher Pierre.

La Courneuve 15 octobre.

Il n'est pas question de notre départ de la Courneuve. Nous n'avons jamais eu jusqu'à présent de cantonnement aussi prolongé au même endroit. Du reste les deux autres bataillons de mon régiment sont maintenant eux-même assez dispersés, occupant divers forts et positions du camp retranché. Il serait difficile de nous rassembler rapidement pour d'autres missions, comme il en avait été question.

La gare d'évacuation des blessés, à la Courneuve, a beaucoup perdu de son importance depuis l'installation faite en avant, à la gare de Creil. Mais la gare régulatrice du Bourget, où mon bataillon a le plus de service, est toujours pleine d'animation. Les opérations n'avancent pas assez vite pour que l'on puisse se déplacer de si tôt. Il est passé hier beaucoup de troupes anglaises. Les lots de prisonniers se succèdent. Nos hommes leur font faire toutes les corvées. Il y a plusieurs officiers allemands sévèrement gardés dans des wagons de marchandise, sous le coup d'accusations de cruautés ou faits de guerre contraire au droit des gens. Défense est faite par le Commandement de leur donner autre chose que du pain et de l'eau. Ils réclament en vain aux sentinelles des bâtons de chocolat.

Quand des turcos ou des arabes passent devant les prisonniers allemands, ils poussent des cris féroces et l'on a peine à les empêcher de se précipiter sur eux. Tout cela n'est pas joli, mais on a peine à

se figurer les actes d'atrocité commis par les Allemands. Je viens de lire une lettre d'un sous-officier de Verdun (le frère de Mme ... ma propriétaire) racontant les faits les plus épouvantables.

M. de Castellane est toujours mon maréchal des logis adjoint. Son service n'est plus guère que de m'accompagner à cheval quand j'ai le temps de sortir, et de s'occuper de notre table, ce qu'il fait fort bien. Mme de Castellane vient de passer ici quelques jours, ainsi que plusieurs autres femmes d'officiers. Mais des ordres très sévères ont été donnés par les généraux pour arrêter cet exode des femmes vers le camp retranché de Paris, qui prenait un accroissement nuisible au service depuis que les dangers d'attaque et de siège paraissent s'éloigner.

Je ne puis avoir d'autre avis que le vôtre sur la possibilité pour Mimi d'apporter quelque aide à l'école de Lésigny. Peut-être y aurait-il place aussi pour l'une de ses cousines de Raucourt.

A propos de médailles et scapulaires, il y a eu ces jours-ci des instructions contre leur distribution aux hôpitaux d'évacuation de la Courneuve. On continue cependant à faciliter le rôle des infirmiers-prêtres; mais les aumôniers officiels manquent presque complètement. Je vous embrasse tous.

La Courneuve 17 octobre

J'ai bien eu hier votre lettre du 12 et, si les communications postales ne s'améliorent pas, vous n'aurez guère ce mot avant la fin du mois. D'ici là, vous m'aurez écrit les résultats du Conseil de Révision pour René.

Nous sommes toujours au même poste auprès de la gare régulatrice, avec la perspective de départs imminents qui peuvent se produire d'un moment à l'autre, comme aussi tarder assez longtemps.

Aujourd'hui il fait vraiment froid et je ne me suis pas encore chauffé ! C'est un petit avant-goût de la guerre d'hiver !!! Ici, certainement mes propriétaires ne demanderont pas mieux que de bien garnir ma cheminée. Le Général Galliéni m'annonce que ses territoriaux iront, cet hiver, creuser des tranchées en Alsace. Heureuse perspective, mais peu réchauffante.

La Courneuve 19 octobre

Le Colonel m'avise de la possibilité d'un très prochain changement de cantonnement. Je crois pourtant que ce changement n'est peut-être pas aussi prochain. Il paraît d'ailleurs que notre division territoriale est bien notée, à la différence de plusieurs autres, et que cela pourrait lui valoir l'honneur d'être rapprochée de la ligne de feu. Quoiqu'il arrive, comme je vous l'ai déjà écrit, nous ne serons jamais tant exposés à être écrasés que du 1er au 3 septembre, alors que mon bataillon était en première ligne aux avant-postes, devant toute l'armée de Von Kluck s'avançant sur Paris. Quelques kms à peine nous séparaient des forces allemandes, et les forts placés derrière nous n'étaient pas alors en état de se défendre. Le changement de direction de l'armée ennemie me paraît un évènement presque miraculeux.

Notre bon docteur est allé à Paris avec ma permission (que je ne puis me donner à moi-même) samedi dernier 17. Au retour il m'a dit être allé assister à la très belle cérémonie d'inauguration de l'église du Sacré-Cœur à Mont-martre. J'ignorais cet anniversaire. Quand j'aperçois l'église de ma fenêtre, je pense quelle cible c'eut été là pour les nouveaux barbares.

Le Dr Bordenave est le fils d'un ancien maire de Cauterets.

Les blessés recommencent à passer à la gare de la Courneuve, en bien moins grand nombre cependant. Mais le service sanitaire reste absolument déplorable. Je termine en hâte car je suis attendu.

La Courneuve 22 octobre

Un mot pour vous dire que le changement de cantonnement annoncé pour le régiment vient d'avoir lieu, mais il se borne à un déplacement de quelques lieues pour la moitié seulement du régiment qui va creuser des tranchées près de Dammartin.

Mon bataillon reste à la Courneuve jusqu'à nouvel ordre, toujours pour assurer le service près de la gare régulatrice du Bourget. Il est probable que nous ne changerons que lors d'un déplacement de cette gare, échéance qu'on ne peut prévoir avec la lenteur des opérations.

L'éparpillement du régiment (dont en outre deux compagnies sont restées dans les forts) ajoute à la difficulté des correspondances. Je trouve ici que la vie n'est plus assez active pour moi. Je continue cependant à être en bonne santé. Je vous embrasse tous en attendant des nouvelles.

La Courneuve 26 octobre 1914

Nous sommes toujours à la Courneuve, et les projets d'avance, avec ou sans la gare régulatrice, ne semblent pas encore d'une réalisation prochaine. Les blessés de la bataille du Nord passent ici en assez

grand nombre et le service sanitaire reste bien défectueux. La plupart des médecins militaires ont l'air de s'en fiche, et ils s'irritent de tout contrôle. Nous avons eu hier à dîner M. de Juge (ami de Castellane) qui est un des directeurs de l'ambulance de la Croix Rouge à la Courneuve. Il m'a dit que sa grand-mère habitait Montmorillon, et qu'il était très lié avec les des Fossettes et Duchesne; il savait la mort de Roger, "pulvérisé" par un obus. Il paraît que Pierre Duchesne, retenu en Pologne, sert dans l'armée russe.

Inutile de vous préoccuper de l'abonnement aux diverses publications que vous recevez pour moi. Tout est payé pour l'année. Et pour l'année suivante, le renouvellement se fait habituellement par la poste entre janvier et avril. On avisera alors. D'ailleurs plusieurs de ces publications, notamment "L'Economiste Français", me sont servies gratuitement, débris de ma collaboration ancienne à l'A.C. et au M. S. ().

Les malheureux Belges devraient faire grande pitié à nos habitants de Lésigny. Recommandez-leur de ma part de leur faire bon accueil. Ils leur doivent de la reconnaissance, car c'est probablement à la résistance de leur pays qu'ils doivent de n'être pas saccagés et ruinés comme ces belles et riches contrées de la Belgique et du Nord de la France. Si notre région est définitivement épargnée par l'invasion, elle devra se juger, malgré ses propres souffrances, bien favorisée par rapport à beaucoup d'autres. Les dévastations causées par la guerre, par l'accumulation des troupes et la fuite des habitants, commencent presque aux portes de Paris, et nos gens ne peuvent s'en faire idée. Qu'ils se montrent donc secourables !

Et François Validoi, dites-lui que je m'intéresse beaucoup à sa santé, qu'il se ménage pour se rétablir plus vite.

Le temps s'est radouci et je ne vois pas que l'envoi de vêtements plus chauds soit pour moi le moins du monde urgent. J'ai dans ma cantine un gilet de laine léger et chaud que je n'ai pas encore mis, et Mme de Castellane m'a fait remettre, en même temps qu'à son mari, un autre tricot plus épais. Comme il faut prévoir une dure campagne d'hiver, il pourrait se faire que j'aie besoin d'une peau de bique et que je vous demande (vers décembre) de m'envoyer la mienne.

La Courneuve 29 octobre.

Je suis ennuyé de ne pas avoir de nouvelles de vous depuis plusieurs jours, et de n'en avoir aucune de René. Le Conseil de Révision n'a-t-il pas eu lieu le 23, c'est à dire il y a six jours ? J'avais mal compris la lettre où vous me parliez de la mort d'Hilaire de Villedieu. J'avais cru qu'il s'agissait d'un fils d'Henri, et j'avais écrit à celui ci dans cette persuasion. La réponse m'a montré mon erreur et m'a donné en même temps quelques renseignements consolants. Hilaire est mort dans les bras de son brancardier, le Père de Martimprey. La présence de ces nombreux prêtres infirmiers ou brancardiers est précieuse. La lettre d'Henri de Villedieu m'annonce aussi la mort du bon Père Courbalay, à Poitiers, et celle du Père de Montmartin, à Paris. Le saviez-vous ? Il paraît que la blessure au pied du fils d'Henri de Villedieu, qui semblait d'abord légère, est d'une guérison très lente, en raison des parties osseuses qui auraient été broyées.

Il n'est plus question, quant à présent, de notre départ de la Courneuve.

Je vous embrasse tous.

La Courneuve 31 octobre.

Je reçois enfin votre lettre du 24 et des nouvelles de René. Je supposais bien qu'à Poitiers les choses se passeraient comme il est en effet arrivé.

René s'est très bien tiré de la modification d'assurance pour l'auto; j'avais en effet commis une erreur.

Vous ne me dites pas où se trouve Lucie T ? Et Lucie de M ? En a-t-on des nouvelles? Elle doit se trouver en plein terrain des hostilités. Nos troupes sont déjà allées tout près de Colmar, et l'on dit qu'elles sont sur le point d'y retourner. Vous me direz aussi le résultat pour Paul-Noël (Taunais) quand vous le saurez.

Sultan a donc finalement été pris par les réquisitions militaires, puisque Maman me parle du prix de vente ?

Je ne suis pas surpris que Pierre ne réussisse encore qu'imparfaitement sa classe de seconde. Pour le français et l'écriture il est resté assez enfant. Cela changera bien. Vous ne me dites pas si les Belges sont arrivés à Lésigny ? Et votre santé ?

Ici, j'ai parmi mes hommes quelques cas de fièvre typhoïde, et je crains que cette épidémie ne commence un peu partout ; la saison et les circonstances n'y sont que trop propices. Pour moi, je continue à me bien porter. Je vous embrasse tous.

P.S. Depuis mon séjour à Enghien, j'avais outre mon cheval une bicyclette en location. Je viens de l'acheter et de la payer. Elle servira à l'un des enfants si elle revient de la guerre.

La Courneuve 3 novembre

Hier j'ai eu 2 lettres de vous, y compris celle du 29 qui a eu un record de la rapidité.

Rien n'indique plus pour nous un prochain départ de la Courneuve. Henri de Villedieu m'a annoncé sa visite pour dimanche. Je vais donner mon adresse à Anne de Sazilly.

Il y a quelques jours J'ai eu la visite de notre ancien boucher de Lésigny, L. Michaud, employé comme soldat d'administration aux abattoirs de notre division, à St-Denis. Vous pouvez dire à Mme Michaud qu'il m'a paru en parfaite santé. Je crois que nos jeunes hommes de Lésigny ont été particulièrement éprouvés au 32ème et au 232ème sans doute ? Il y a ici, au dépôt des éclopés, un caporal médaillé pour avoir sauvé le drapeau du 32ème après la surprise de La Fère. Et le jeune Eliot (neveu de Chaussée) quelles nouvelles en a-t-on ?

Qu'en est-il des Belges à Lésigny ? Outre le point de vue plus élevé que j'indiquais, la question de l'utilité pour nos travaux ruraux pourrait être envisagée.

Par un temps radieux, la Toussaint et la fête des Morts ont été célébrées dans nos parages autant que le service, toujours très chargé, le permettait. La participation militaire officielle a revêtu un caractère neutre bien banal. Nos grands chefs du camp retranché de Paris n'ont point l'intelligence de la situation morale de la France.

Mes félicitations à J.J. pour sa bonne santé et son bon travail.

La Courneuve 7 novembre

Je n'ai pas de lettres de vous depuis plusieurs jours, en raison sans doute des irrégularités de la poste.

Anne de Sazilly, venue hier me faire une aimable visite, vous donnera "de visu" des nouvelles qui vous parviendront sans doute plus vite que cette lettre. Elle m'a dit que Joseph () avait été nommé Lieutenant-Colonel le mois dernier et qu'il était à la tête d'un régiment de chasseurs récemment formé à la frontière belge, où ses hommes combattent peut-être à pied, comme une grande partie de la cavalerie ! J'ai conduit Anne à la gare de la Courneuve où arrivait justement un train de tirailleurs algériens blessés près d'Arras. Le service sanitaire fonctionnait ce jour-là un peu mieux qu'à l'ordinaire, et Anne m'a exprimé l'idée que son neveu Hilaire, dont on ne veut décidément pas pour l'armée, pourrait rendre service parmi les infirmiers volontaires de la Croix Rouge aux gares d'évacuation.

L'ennemi nous presse toujours furieusement. J'ai des nouvelles par mes officiers dont plusieurs ont escorté des trains dans le Nord, l'un d'eux jusqu'en Belgique. La récente affaire de Vailly a même montré que Paris n'était pas encore hors de menace. Notre départ d'ici ne semble donc pas prochain.

9 novembre, La Courneuve

Je n'ai pas vu hier H. de Villedieu qui aura probablement été empêché.

Ces jours-ci j'ai fait la connaissance du duc et de la duchesse de Trévisse, nos cousins éloignés par les Treuille (Mme de Trévisse est de Lestrance). Ils sont l'un et l'autre parmi les infirmiers de la Croix Rouge à l'ambulance de la gare de la Courneuve. M. de Trévisse appartient à une catégorie de service auxiliaire qui n'a pas été convoquée. Il m'a demandé s'il lui serait possible de s'engager dans mon bataillon territorial. Mme de Trévisse a été très aimable, elle ressemble un peu à Marie-Jacques. Elle est très dévouée et s'entend au mieux avec notre docteur et mon curé-infirmier. Donnez à Maman ces détails qui certainement l'intéresseront.

On multiplie ici les installations hospitalières. Outre celle de la gare, on installe une ambulance pour petits blessés et toutes sortes d'établissements pour éclopés de toutes armes. Il y a toujours, sur le dos des pauvres blessés, de nombreux conflits entre les diverses organisations ambulancières publiques et privées.

La typhoïde ne s'étend pas parmi mes hommes (3 cas seulement, et pris, croit-on au loin). Dans les deux autres bataillons dont les hommes sont plus sédentaires, on a pratiqué la vaccination anti-typhique, qui demande près d'un mois et qu'on n'applique pas au-dessus de 40 ans.

Je suis content des bonnes nouvelles de Pierre. J'écris un mot-affaires à René, et vous embrasse tous.

La Courneuve, 10 novembre 1914

Soyez sûre que j'ai largement ce qu'il me faut avec ce que je garde de ma solde. Mais pour vous, mettez soigneusement de côté ce qui n'est pas nécessaire actuellement à votre dépense et aux oeuvres les plus utiles. Je prévois une période de très grande gêne pour tous au cours des prochaines années.

Voilà un renseignement qui pourra vous être utile au sujet des recherches à faire en pays ennemi : prisonniers, blessés, religieuses. Je le tiens d'un de mes capitaines, M. de St-Venant. S'adresser à Mme de Montenach, à Fribourg. M. de Montenach est suisse et Mme de famille française. Ils sont à la tête de toutes les oeuvres catholiques en Suisse. Or, j'ai connu personnellement M. de M. soit aux réunions de Fribourg, soit aux réunions de l'Oeuvre des Cercles à Paris, Je pense bien qu'il doit se souvenir de moi et que vous pourriez vous recommander de nos anciennes relations, si vous faites quelques démarches pour les pauvres disparus de Lésigny ou pour les religieuses de la famille.

La Courneuve 13 novembre 1914

Je reçois aujourd'hui une lettre de Mimi me donnant d'intéressants détails, notamment sur l'arrivée de vos Belges, mais ne me parlant pas de sa santé. C'est cependant ce qui me préoccupe depuis les dernières nouvelles reçues de vous. J'espère savoir bientôt par vous ce qu'il en a été de sa consultation.

J'ai eu cette semaine la visite de Marguerite de Villedieu et de sa fille, puis une autre de celle-ci avec Mme de Joannis. Il s'agissait d'un service à rendre à cette pauvre dame qui a déjà perdu un de ses fils à la guerre et qui en attend un autre, sous-lieutenant au 226ème, convalescent de la fièvre typhoïde à Compiègne. Celui-ci devait passer à notre gare d'évacuation de la Courneuve, et sa mère désirait le voir diriger sur un hôpital de l'Ouest. J'ai fait prévenir le service de la gare et le service médical de façon à obtenir ce que l'on désirait, mais l'officier n'est pas encore passé, bien que son départ soit annoncé depuis deux jours. Mme de J. était outrée de la façon dont sont traités les blessés et malades. Il est certain qu'aux approches du front, on les considère presque comme des gens encombrants et suspects. C'est "le déchet de la guerre" me disait un médecin de la gare. Le langage et l'idée sont cruels. Mais à certains égards il y a là des nécessités inéluctables de cette épouvantable guerre. Si l'on se trouve dans le cas, il faut se faire aussi peu embarrassant que possible.

Il passe en ce moment beaucoup de troupes venant du centre et de l'Est, et se rendant vers le Nord où la bataille bat son plein.

Resterons-nous ici des jours ou des mois ? Nous n'en savons rien.

Merci des 2 petits journaux. J'ai écrit un mot à Jean Brunhes. Henri Bazire est au régiment territorial de Poitiers, le 68^{ème} ; il ne doit pas se trouver très loin de nos parages et cependant je n'ai pu le joindre depuis ces trois mois de campagne.

Qu'est devenu le jeune Meunier, d'Allogny ? Vous ne l'avez pas nommé parmi les tués, blessés ou disparus de Lésigny. Et le gendre de M. Renevier ?

Remerciez Mimi de sa lettre. Je pense aussi à René en priant son saint patron.

La Courneuve, 14 novembre.

Mon cher J.J. , cette fois ta lettre m'est bien et rapidement arrivée. Je te félicite de tes progrès que je constate moi-même par ton écriture. J'espère que tu continueras à bien travailler et qu'au collège tu marcheras sur les traces de tes aînés.

Je t'écris sur une carte postale représentant l'entente russo-anglaise, qui a paraît-il grand succès à Paris. Les soldats anglais ressemblent tout à fait à celui de l'image, il en est passé beaucoup ici.

Les vilains Prussiens ont reculé devant nous, il y a deux mois, mais ils ne sont malheureusement pas encore bien loin. La maison que j'habite est toute entourée de tranchées; il y a de temps en temps de petites chambres sous terre où l'on est bien à l'abri. Les soldats qui reviendront de la guerre seront très habiles dans ce genre de constructions.

Il a fait une grande tempête cette nuit, avec une pluie torrentielle. J'avais beaucoup de soldats qui portaient conduire des vivres et des munitions à ceux qui se battent. Ils ont dû beaucoup se mouiller, et ne pourront peut-être pas se sécher avant leur retour dans plusieurs jours. C'est peu de chose en comparaison de ce que souffrent courageusement tant d'autres en ce moment pour la France.

Je t'embrasse mon cher J.J.

La Courneuve, 16 novembre 1914

Je lis vos projets pour fin décembre. Mais malgré le plaisir que j'aurais à vous revoir avec Gabrielle et Pierre, ce sont là des projets à écarter. J'énumère quelques-unes des raisons. Votre présence est bien plus utile en Poitou, soit aux Pâtrières (où vous ferez bien de prolonger le séjour) soit à Poitiers, et vous

devez éviter une occasion certaine de fatigue dont les suites seraient nuisibles à la fois à vous et aux enfants. La dépense serait importante et je répète que les perspectives d'avenir commandent une stricte économie. Enfin je considérerais cette visite comme fâcheuse pour mon devoir militaire. Les ordres les plus formels du Général en Chef (Joffre) défendent aux femmes (particulièrement aux femmes d'officiers d'aller retrouver leurs maris dans la zone des armées. Or nous sommes doublement dans cette zone, soit comme bataillon du camp retranché, soit comme bataillon d'étape des 6ème et 10ème armées. Certainement les transgressions sont fréquentes, même parmi mes officiers qui cependant ont émargé de leur signature l'ordre du Gal Joffre. Je ferme les yeux dans une certaine mesure, mais l'exemple serait bien mauvais, si l'on me voyait moi-même transgresser l'ordre, si peu que ce soit.

Serons-nous encore à la Courneuve fin décembre ? Il faut espérer que non, car ce serait signe que la délivrance du territoire tarderait encore beaucoup. Mais qu'elle est lente !

Henri de Villedieu est venu hier, toujours à la recherche du Lt de Joannis. Ce matin j'ai su que celui-ci avait été évacué par une autre gare. H. de V. m'a parlé de J. de L. (Ja de Liniers) qui a fini par être admis dans un régiment de chasseurs à cheval ; il est dans le Nord et a déjà été au feu. Mais Mme de la R. est venue

C'est la 2ème fille de H. de Villedieu qui était venue ici avec Mme de Joannis. Sa fille aînée et ses autres enfants sont restés à la Baudière. Son fils blessé (à la rotule, non au pied) et presque guéri, est rentré au dépôt, le second partira à la fin de l'année.

Par suite d'un certain désordre au ministère de la guerre et dans les bureaux de la place de Paris, il vient d'y avoir une promotion d'officiers qui cause beaucoup de mécontentement dans mon régiment, et non sans raison pour quelques noms : ce sont d'anciennes propositions qui avaient été retirées par les généraux à la suite de fautes, ou de renseignements défavorables.

Bien que je n'aie personnellement plus guère de fatigue, pas assez même à mon gré, les petits côtés de la guerre ne me laissent pas beaucoup de liberté d'esprit.

Vous ai-je dit de remercier Gabrielle de sa lettre et de sa jolie aquarelle ?

19 novembre 1914

Vous me parlez de nouveau de votre projet de visite ici et, dans mes précédentes lettres, je vous disais que c'était un projet à abandonner. Il y a des ordres formels défendant aux officiers de recevoir leurs femmes dans la zone où nous nous trouvons. Il y a eu d'assez nombreuses contraventions ayant occasionné bien des incidents désagréables. L'exemple d'une transgression, même petite, de ma part aurait de fâcheux effets. N'y pensez donc plus.

Il a fortement gelé hier et aujourd'hui. Cependant comme la maison où je loge a un calorifère, je ne souffre guère plus de la température qu'en temps ordinaire. Actuellement ma peau de bique ne serait qu'un objet embarrassant. Il arrive de nombreux paquets à nos hommes, mais il s'en perd beaucoup. Je trouve à acheter à St-Denis (2kms d'ici) ce qu'il me faut pour l'hiver.

J'ai pu avoir la messe ce matin et prier votre Ste-Patronne. Gabrielle a dû vous dire que je n'avais pas oublié la Ste-Elisabeth. Je vous embrasse tous.

21 novembre

..... Hier, j'avais été avisé d'un très prochain départ de mon bataillon rejoignant le régiment à une destination inconnue. Aujourd'hui ce départ paraît moins certain, bien que nous soyons toujours à la veille d'un remaniement d'affectations du camp retranché de Paris.

Je n'ai aucun besoin de chandail, ayant tout ce dont je puis user comme lainages. Plus que probablement vos divers tricots trouveraient preneurs reconnaissants parmi nos hommes ; mais beaucoup d'envois s'égarent et, pour le moment, je ne saurais vous dire à quel endroit les expédier.

En ces temps de grande épreuve, que la grâce de Dieu nous soutienne pour rester tout entiers à nos devoirs.

La Courneuve 22 novembre

Anne de Sazilly et son neveu Hervé sont venus ici aujourd'hui à la recherche du pauvre Jean de La Biche qui a été blessé à Ypres. Nous avons vainement cherché sur les nombreuses listes de blessés passés récemment par ici ; pourtant quelques uns appartenaient à son régiment (le 125ème de Poitiers). Le service de santé considère comme assez probable qu'il a été évacué par mer de Dunkerque sur Cherbourg au Brest, ou même sur un port anglais. D'ailleurs le service de La Courneuve me préviendrait s'il venait à passer.

Je viens de lire dans les journaux la mort de H. Lorin ! Il suit de bien près M. de Mun. Comme la mort frappe partout ! C'est tout un changement d'époque au milieu des plus terribles événements. Aucune nouvelle sur le changement de mon bataillon. Il semble impossible que la solution tarde beaucoup.

Ci-inclus deux photos qui vous intéresseront. Elles ont été prises par l'appareil de M. de Castellane dans le jardin de l'usine Oher, mon logement.

La Courneuve, 24 novembre.

Je voudrais vous écrire un peu longuement, en réponse à votre lettre reçue ce matin, bien que j'aie en ce moment une certaine recrudescence d'occupations.

Nous sommes toujours à la Courneuve, et l'on vient même de m'y faire rejoindre par ma section de mitrailleuses qui était restée près du colonel. Cette section va être installée au Bourget pour donner au besoin la chasse aux avions allemands. Cependant aucune décision n'est encore prise sur l'affectation définitive de mon bataillon. Voilà deux mois que nous sommes ici où nous devons passer tout au plus une quinzaine. Les opérations militaires sont lentes et difficiles au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer. On en vient à se demander s'il ne faudra pas compter plutôt par années que par mois la durée de cette guerre sans précédent. Nous ne sommes peut-être qu'au début de nos épreuves ! Je vois que déjà notre pauvre commune de Lésigny a payé un bien impressionnant tribut.

Que je suis peiné des nouvelles de L. Ce sont partout des causes d'afflictions.

Anne de Sazilly vient de me téléphoner qu'on reste sans nouvelles de Jean de la Biche. On sait seulement que des camarades l'ont rapporté blessé des tranchées. Je fais faire des recherches dans la mesure de ce qui m'est possible à la gare d'évacuation ou par ses intermédiaires.

J'ai lu l'article de Barrès qui est forcément au-dessous de la vérité. Mais qu'il est difficile de remédier à une situation tenant, là aussi, à une préparation initiale insuffisante ! M. de Trévise n'a pas voulu que sa femme continue son service à l'ambulance précisément visée par Barrès, à cause du nombre des typhiques.

Ici, point de dégel, un froid noir qui éprouve nos hommes, si nombreux de garde pendant la nuit, ou en escorte dans des trains non chauffés jusqu'à ces derniers jours. Le Gouvernement, généreux pour la nourriture, ne l'est pas pour le chauffage et les couvertures. Les paquets de lainages expédiés de Touraine mettent souvent 3 ou 4 semaines à venir (s'ils dépassent le poids de la poste). Les colis arrivent assez bien à Paris même. Vous pourriez peut-être risquer un paquet de lainages à l'adresse d'Anne de Sazilly ou de Vildieu où je l'enverrais chercher. Anne doit me procurer des pèlerines pour les sentinelles.

La Courneuve, 25 novembre 1914

Mon cher René, si j'en crois un coup de téléphone de notre colonel, le départ de mon bataillon de la Courneuve est décidé. J'ai à me préparer pour me rendre à Survilliers achever des lignes de tranchées. Survilliers est à la limite de S&O, tout près de La Chapelle en Serval où doit encore se trouver ton oncle Jacques que j'espère ainsi revoir. Mais le commandant de la gare régulatrice, qui tient beaucoup à nous, nous laissera difficilement partir sans avoir essayé d'obtenir contre-ordre des généraux en chef.

Cependant, cette fois-ci, je considère notre départ comme probable.

Je suis bien peiné à la pensée du grand tribut de morts et de disparus déjà payé par notre pauvre commune. Voudras-tu dire ou faire dire mes condoléances à toutes les familles éprouvées. Ton père bien affectueux.

La Courneuve 29 novembre.

J'ai été bien surpris hier soir de recevoir la visite de Louis de Raucourt. Il est arrivé vers 4 h dans l'auto de la Banque de France, me demandant les moyens d'atteindre Jacques à La Chapelle en Serval. Au retour il a dîné avec moi à notre poste. Nous avons passé une intéressante soirée. Il m'a en somme donné de bonnes nouvelles des siens, en particulier d'Ernestine qui supporte étonnement les fatigues de son rôle d'infirmière.

D'après les décisions transmises par le Colonel, notre départ pour Survilliers est fixé à après-demain mardi. D'ici là, il n'est pas certain que le Commandant de la gare régulatrice n'arrive à obtenir un ajournement. D'ailleurs j'accepterais personnellement assez volontiers ce changement de service et de cantonnement. Je me trouverais ainsi, de nouveau, assez rapproché de Jacques. Survilliers est la station de La Chapelle en Serval. Par exemple j'appréhende la marche fatigante de 6 heures, à faire en partie de nuit après la relève très difficile de mes postes des deux gares et de leurs annexes.

Une lettre de Maman m'annonce que Paul et ses sœurs (Taunay) viennent de partir pour Pau. Cette lettre, plus longue qu'à l'ordinaire, est un peu tremblée. Maman me dit qu'elle est heureuse des visites quotidiennes de Pierre. Je crois en effet que votre présence à Poitiers sera bien accueillie par elle. Seulement vous allez bien manquer aux Pâtrières. Et pour combien de temps. Maman me parle aussi du départ de Pierre de Moissac appelé près d'André à l'hôpital de Beauvais. André serait plutôt malade que blessé. Peut-être la convalescence le ramènera-t-elle en Poitou. Je n'ai toujours pas de nouvelles de Jean de la Biche. Il passe à la Courneuve plus de malades que de blessés, à peine quelques centaines par jours au lieu des milliers d'autrefois.

La baisse des animaux qui inquiète nos fermiers ne doit pas venir du défaut de consommation. C'est inouï ce que les troupes reçoivent de viande ! La ration est d'une livre par homme. Il y a des arrivages de l'étranger, et nos vendeurs ruraux sont pressés d'argent. Mais l'ensemble du troupeau français doit fortement diminuer en ce moment; ceux qui pourront conserver et élever du bétail feront sans doute une opération fructueuse. Quant aux ventes de grain, il faudra comme je l'ai dit Ci-joint une petite note sur les noix et le bois.

Bien que le cours des événements militaires ne soit pas défavorable, je n'entrevois pas la fin prochaine de notre séparation.

La Courneuve 30 nov.

Décidément nous partons. Le Gal Commandant le corps d'Armée (Gal Mercier-Milon) est venu hier tout exprès pour trancher la question. Demain un bataillon du 69ème territorial (régiment de Châtellerauld) viendra nous relever, ce qui sera laborieux. Nous irons cantonner le soir même à quatre lieues d'ici. Et mercredi nous gagnerons notre nouveau cantonnement et la région de Senlis : Survilliers (s & 0) où nous passerons probablement 8 à 15 jours à faire des tranchées. Comme je vous l'ai écrit, je vais retrouver là Jacques à proximité. Je vous enverrai des nouvelles de nos étapes. Je vous embrasse tous.

Survilliers, 2 décembre

Un mot pour vous dire notre arrivée aujourd'hui à Survilliers. J'y suis fort bien logé dans un château moderne inoccupé où je remplace le colonel. Je viens de parcourir les hauteurs environnantes avec un capitaine de génie pour le tracé des retranchements que mes hommes vont exécuter à partir de demain matin. On estime à environ trois semaines le travail pour mon millier d'hommes. Ce sont des tranchées nouveau modèle, d'après les instructions du Gal Joffre qui serait, paraît-il, dans nos environs. Vous voyez que je vais mener une espèce de vie de propriétaire rural en grand, sauf alertes, changements d'ordres (très fréquents paraît-il) etc... J'espère revoir Jacques au premier jour.

Survilliers 4 décembre 1914

J'ai profité dès hier du voisinage de la Chapelle en Serval pour aller voir Jacques, et j'ai eu la surprise (?) de trouver Marie, arrivée l'avant-veille, et qui dissimule de son mieux sa présence là-bas. J'ai eu par eux des nouvelles Aujourd'hui, Je viens enfin de voir Henri Bazire. Renseigné par Jacques, il est venu me rendre visite en empruntant le cheval de son capitaine. Il a fort bonne mine et a résisté aux fatigues qui ont obligé plusieurs officiers du régiment de Poitiers à regagner le dépôt. J'ai été bien heureux de ces quelques instants de conversation avec lui, et je compte aller lui rendre sa visite.

Aujourd'hui encore, je suis allé à cheval, en visitant la ligne des tranchées, jusqu'à la commune voisine de Poilly, occupée par le 69ème où se trouvent les territoriaux de Lésigny. J'ai rencontré Philippe, le neveu de François, qui était resté au cantonnement. J'y ai vu également sa femme (Clara Foucrau) installée dans ce coquet village. J'espère bien avoir l'occasion ici de rencontrer quelquefois les territoriaux de ma commune.

Mes hommes se sont mis de bon cœur à manier la pelle, la pioche, la cognée etc. Ces constructions de tranchées, avec toutes sortes de logements souterrains, sont fort curieuses. La détermination de leur emplacement est difficile à établir et fait l'objet de toutes sortes de controverses entre les divers organes de commandement et le génie. Je suis resté un grand moment ce matin à déterminer des emplacements avec le Colonel Dominé (le célèbre défenseur de Yen-Kau, en Indochine) qui, malgré son âge avancé, fait fonction de général et commande notre brigade.

Je mène ici une vie physiquement bien plus active qu'à la Courneuve, dans un très joli pays dominant les belles forêts de Chantilly et Ermenonville. Je crois que je m'en trouverai bien au point de vue santé. Mais j'ai presque honte de faire la guerre aussi bien installé dans un joli château, quand tant d'autres

souffrent de privations. Notre tour pourra venir car les perspectives de paix sont encore, hélas ! fort lointaines.

Sauf alerte ou départ imprévu - toujours à prévoir - je vais avoir ici un peu de temps libre pendant ces longues soirées d'hiver. Je pense donc ces jours-ci écrire quelques lettres aux personnes qui demandent de mes nouvelles.

Fixez-moi le plus tôt possible sur la date exacte de votre retour à Poitiers.

Survilliers 8 décembre.

Mon cher René, je reçois ta lettre du 4 et je comprends que votre départ est fixé à après-demain, jeudi 10. Nos lettres restent ici soumises au retard systématique de trois jours. Mais grâce à une occasion pour Paris, j'espère que celle-ci te parviendra avant ton départ. Biette (Gabrielle) me dit que le piano restera aux Pâtrières en raison de l'impossibilité actuelle de transport par chemin de fer. Il faudra s'entendre avec le loueur, de façon que les frais de location soient arrêtés pour force majeure.

Reçu le paquet de lainages que j'ai fait prendre à Paris par une occasion. J'ai fait remettre le tout à notre abbé-infirmier (abbé Peraguin) qui se chargera de la distribution.

J'ai reçu hier soir dans mon château une députation des territoriaux de Lésigny cantonnés près d'ici. Nous avons causé du pays. Ils m'ont paru en bonnes dispositions physiques et morales. Le neveu de François (), qui est mitrailleur, vient d'être envoyé dans un fort avec sa section. On garnit partout les environs de Paris de sections de mitrailleuses en position contre les Zeppelins, dont on parle de l'arrivée d'une flotte sur Paris ? Les travaux que nous faisons font partie d'une vaste ligne très complète de défenses avancées de Paris. Il y a des habitations souterraines de plus en plus perfectionnées, et invisibles de l'extérieur.

Toutes sortes de bruits circulent sur la destination future, et même prochaine, de mon régiment. Il n'y a rien de certain.

Je vous souhaite bon retour à Poitiers.

10 décembre 1914

Un mot pour vous informer de notre départ de Survilliers. Le mieux jusqu'à nouvel ordre est de conserver mon adresse à la 86ème division. Les lettres suivront. Je vous embrasse tous.

12 décembre 1914, Coye (Oise)

Je profite d'une occasion sur Paris pour vous faire parvenir des nouvelles. Nous voici en route pour entrer dans une nouvelle armée en formation. Pour l'instant mon bataillon est seul dans un très joli village, séjour d'été des Parisiens dans la forêt de Chantilly. J'habite le magnifique château du baron de Neuflyze, très belle résidence, mais très froide, le calorifère n'étant pas allumé. Très probablement nous irons demain à Creil où se concentre notre division, et d'autres divisions sans doute. D'après certains indices je ne serais pas surpris qu'au lieu de nous conduire ensuite vers le Nord, nous soyons transportés en chemin de fer vers l'Alsace. Tout cela est d'ailleurs fort incertain. Ce qui est sûr, c'est que notre correspondance sera encore plus difficile. Je compte me servir des cartes postales militaires sans indications de lieu qui sont moins retardées. Pour vous, je crois que vous pouvez encore quelques temps conserver l'adresse 86ème division, poste des armées à Pierrefite (Seine) en ajoutant "faire suivre". Plus tard peut-être, et sauf nouvelle indication de moi, faudra-t-il revenir à l'adresse : Tours, faire suivre aux armées

.... Voici bien des choses en peu de mots. J'espère que vous avez pu, sans trop d'encombres, prendre vos quartiers à Poitiers. Vous allez y voir Marie qui vous apportera des nouvelles détaillées de ces derniers jours.

Je pense bien à vous et vous embrasse tous.

Coye 13 décembre.

Nous sommes encore aujourd'hui à Coye, nous savons que nous partirons demain pour la région de Creil et que nous devons nous organiser tant pour marcher plusieurs jours que pour embarquer en chemin de fer. En somme: destination finale tout à fait inconnue.

Les propriétaires de notre beau château sont venus nous voir hier. Le baron de Neuflyze, de la banque protestante, est régent de la Banque de France. Il m'a dit très bien connaître Louis (de Raucourt). Cette vallée entre deux coteaux boisés ressemble beaucoup à la vallée de la Boivre à Vouneuil, et la

position du château est analogue à celle des Quatre-Vents. Mais comme vous le pensez, les habitations sont plus somptueuses qu'en Poitou.

Je viens d'aller jusqu'à Lamorlaye où j'ai vu Jacques dont l'escadron part avec nous demain. Je pense bien à vous et vous embrasse tous.

14 déc. 1914

Forte étape aujourd'hui dans un pays intéressant. Je vais toujours bien. La meilleure adresse pour ma correspondance: 86ème division, 171ème brigade, Bureau central militaire, Paris.

Bazincourt (Oise) 16 déc. 1914

Ces deux derniers jours, fortes étapes sous la pluie. Nos braves territoriaux sont fatigués et l'on annonce repos pour aujourd'hui. J'en profite pour vous donner quelques nouvelles plus détaillées qui finiront sans doute par arriver. Nous ne savons rien de certain sur notre destination finale. Cependant il semble très probable que nous allons par étapes à Arras, renforcer l'armée Castelnau (2ème armée). Notre division est composée de régiments d'Anjou, Touraine et Châtelleraudais. Nous sommes suivis, paraît-il, par des régiments de réserve du Nord, récemment reconstitués. Actuellement nous ne sommes plus qu'à une étape de la ligne des opérations entre Compiègne et Roye, mais je crois que nous allons seulement côtoyer cette zone. Nous entendons, comme en septembre, la canonnade lointaine,

Avant-hier nous avons commencé à voir les ravages de l'invasion. Nous avons traversé l'Oise sur un pont de bois dressé par le génie, près du pont de pierre détruit, puis nous sommes passés par les faubourgs de Creil complètement incendiés par les Allemands. J'ai remarqué dans un parc une jolie maison ressemblant aux Pâtrières dont il ne reste plus que les murs calcinés. Les habitants disent que les Allemands sont passés là le 1er septembre pendant une vingtaine d'heures sans arrêt, l'infanterie par rangs de 8. Cette masse a été heureusement refoulée par notre victoire de la Marne. Mais depuis quatre mois ils occupent à peu près les mêmes lignes. Peut-être allons-nous prendre part à quelque action pour enfoncer ces lignes ? Nous avons aperçu le généralissime Joffre avant-hier, en traversant son quartier général de Chantilly, magnifique résidence bien gardée par de nombreux gendarmes, forestiers, et chasseurs en belle tenue.

Par exemple, notre tenue à nous n'est plus belle du tout. Les vêtements datant de 4 mois 1/2 sont fort usés, surtout les pantalons rouges que l'on recouvre maintenant avec des pantalons de treillis bleus quand l'administration en donne. Beaucoup d'hommes ont des accoutrements bizarres contre la pluie, fabriqués évidemment par leurs femmes. Nous venons d'ailleurs d'être rejoints par de petites troupes d'Angevines et de Tourangelles, venues à pied ou dans de mauvaises voitures pour dire adieu à leurs maris !! Ce n'est plus le moment. Souhaitons qu'elles leur donnent de bons conseils de courage !

Cette vie au grand air, heureusement pas trop froid pour la saison, est comme à l'ordinaire plutôt favorable à ma santé. Dieu veuille me conserver ainsi, disons physiquement. C'est bien important pour conserver aussi la présence d'esprit si nécessaire.

A l'instant me parvient la lettre de René m'informant de votre arrivée à Poitiers à bon port, ce dont je suis heureux.

Ci-inclus une photographie prise devant des tranchées moins perfectionnées que celles visitées par Marie.

Peut-être vais-je pouvoir faire partir cette lettre par une Tourangelle ou une Angevine. Deux jeunes boy-scouts (de l'âge de Pierre) qui nous suivaient depuis la Courneuve, trouvent le métier trop dur et retournent à leurs familles. Je vous embrasse tous.

Bazincourt 17 déc. 1914

Nous sommes aujourd'hui cantonnés dans le petit village de Bazincourt, et nous ne savons rien de notre destination. Il y a autour de nous beaucoup de troupes sorties du camp retranché de Paris et également en position d'attente. Il y a eu cette nuit une longue et violente canonnade paraissant être à une trentaine de kms d'ici au moins. Vous voyez que nous sommes loin d'être engagés. Je ne sais si je pourrai faire parvenir cette lettre par quelque Tourangelle ou Angevine. Les voilà réparties. Ce qui avait déterminé leur exode, c'était le bruit répandu à Saumur que notre régiment venait de prendre part à un combat très meurtrier ! Ces pauvres femmes sont arrivées au milieu de l'avant-dernière nuit au cantonnement où elles ont causé étonnement et désordre. A peine si elles ont pu trouver un abri, et quel abri

Vos lettres du 12 décembre viennent de me rejoindre. Je suis heureux de vous savoir arrivés et installés à Poitiers. Je réponds à quelques questions de René

..... A l'instant je suis informé que nous resterons probablement quelques jours dans ce cantonnement. La petite maison du maire de Bazincourt, où j'habite, est bien chaude.

18 déc. 1914

Rien de bien nouveau depuis mes dernières lettres. Je suis toujours en bonne santé. Le service des postes nous informe que la meilleure adresse maintenant est tout simplement celle-ci: Secteur Postal 73 ; (sans nom de ville).

19 déc. 1914

Toujours le même cantonnement. Nous savons officiellement que nous appartenons désormais à la 2ème armée sous les ordres du Gal de Castelnau. Celui-ci nous a prescrit de nous préparer à relever les troupes de 1ère ligne. Où et quand ? La ligne d'opération de cette armée est, sauf changement, vers Arras, donc encore loin d'ici.

A quelques kilomètres en arrière, autour de la petite ville de Pont-St-Maxence, se trouve la division des régiments territoriaux du Poitou. Mais leur destination est autre. Ils vont renforcer l'armée de Maunoury. Nous serons donc séparés d'eux.

J'ai rencontré à Pont-St-Maxence ce matin Lionel de Roulière, cycliste d'une compagnie du régiment de Partenay. Nous avons causé du Poitou. Il trouve la guerre bien longue, mais m'a paru en bonne santé. Vous pourrez le dire aux membres de sa famille si vous en rencontrez.

L'escadron de Jacques fait toujours partie de notre division, mais son cantonnement doit être assez éloigné du mien. L'occasion de nous rencontrer ne peut manquer bientôt.

Je viens de recevoir vos lettres des 13 et 14. Elles ont donc suivi sans trop de retard.

Les gens du pays, revenant du marché de Compiègne, racontent que la grande canonnade de l'avant-dernière nuit avait été suivie d'un recul des ennemis. Les Sénégalais auraient percé leurs lignes et nous auraient repris Lassigny (à 30 kms d'ici). Mais les communiqués officiels sont muets sur ces hauts faits.

Toutes les églises des villages voisins sont fermées. Je viens de m'entendre avec notre infirmier-aumônier pour l'heure de la messe de demain. Nous avons, hélas ! un triste Noël en perspective.

Bazincourt 21 déc. 1914

Nous sommes toujours au même cantonnement, sans savoir ce que le Gal de Castelnau veut faire de nous. Ce matin, sous une pluie torrentielle, il y a eu une revue solennelle du régiment pour la remise au Colonel de la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur. Je crains bien que cette cérémonie ne soit suivie d'une épidémie de bronchites qui n'auront pas été gagnées dans les tranchées.

Hier j'ai pu aller jusqu'au cantonnement des dragons (à 10 kms d'ici) et voir Jacques toujours bien portant quelques instants. J'ai fait là-bas la connaissance de l'aumônier officiel (rang de capitaine) de notre division. Il doit se mettre en relations avec notre infirmier-aumônier.

Ci-inclus de nouvelles photographies prises par M. de Castellane pendant notre séjour au château de Survilliers.

J'ai reçu une lettre de Paul (Taunais) écrite à son retour de Pau. Vous m'écrirez le résultat du Conseil de Révision en ce qui le concernera.

On n'entend presque plus le canon. Le bruit court de la préparation d'une grande action offensive par le généralissime.

Que Dieu nous soit en aide !

22 déc. 1914

Rien de nouveau. Je suis toujours bien portant. Reçu vos lettres.

25 déc. 1914

Heureux Noël à tous en Poitou ! Je suis toujours en bonne santé. Rien de nouveau,

Lettre de Jacques de la Martinière à sa sœur Mme H. Savatier

22 déc. 1914

Bon Noël et bonne année, chère Sœur, ne sachant quand je pourrai t'écrire maintenant. Les dragons et l'artillerie de la 86ème division partent demain pour une destination inconnue. L'infanterie ne bouge pas. Henri reste donc à son cantonnement jusqu'à nouvel ordre. J'ai eu le grand plaisir de le voir encore dimanche dernier, et j'espère que nous continuerons encore à nous rencontrer.

Au revoir chère Sœur, embrasse pour moi neveux et nièces. Qu'ils n'oublient pas leur oncle dans leurs prières. Bien affectueusement. Jacques.

Fin du 1er Carnet

Second carnet

25 décembre 1914.

Nous avons de matin un vrai temps de Noël, froid, la terre et les bois tout blancs de givre. La neige tombée avant-hier n'avait pas tenu, mais hier la température s'est mise en plein à la gelée. D'ailleurs, minimum de fête religieuse (pourtant administrateur de l'Echo de Paris, mais personnellement très peu religieux) a défendu les messes de minuit, et les généraux ont prescrit qu'il y aurait exercice l'après-midi. Il ne manque pas, hélas ! d'autres mesures pénibles et attristantes. Malgré tout je conserve et m'efforce de faire conserver autour de moi bon courage.

Ce pays-ci est très peu religieux. Les trois églises de notre cantonnement St-Martin-Languéau, Bazincourt et Houdancourt) sont depuis bien des années privées de curés. Nous sommes fort heureux d'avoir l'infirmier-prêtre de mon bataillon auquel, non sans rencontrer d'obstacles, je donne le plus de facilités que je peux, d'accord d'ailleurs avec l'aumônier de la division.

Nous ne savons quand nous quitterons nos cantonnements actuels. On nous occupe à des exercices assez fastidieux et d'une rentabilité militaire discutable. En même temps on nous organise en vue d'un prochain emploi sur le front : on double nos sections de mitrailleuses, on constitue des équipes de téléphonistes, on met au plein nos munitions, etc. Notre destination définitive semble toujours devoir être la région d'Arras, bien que l'ennemi soit beaucoup plus rapproché de nous en d'autres points (Lassigny et Roye).

J'ai été content de lire les bonnes lettres qui me sont parvenues avant-hier. Mes compliments à J.J. pour ses places de 1er et 2ème. Je voudrais savoir que le commencement de grippe de Marie-Suzanne a été arrêté. Je la remercie des intéressants détails de sa lettre et je lui demande de continuer à me renseigner ainsi, en soignant néanmoins un peu plus l'orthographe.

Voudriez-vous dans une prochaine lettre m'envoyer un cordonnet noir solide pour lorgnon. Ceux que j'ai achetés ne valent absolument rien.

Malgré les restrictions malheureuses apportées à la fête de Noël, la grand-messe de 10 h, qui a bénéficié des préparatifs de la messe de minuit supprimée, a été fort belle. L'église de St-Martin-Largueau était absolument remplie par nos soldats : chants très réussis, hymne à l'étendard accompagné de sonneries de clairon. Votre Sacré-Cœur mis par l'Abbé Péraguin à une place d'honneur. Tout cela, en de telles circonstances, bien impressionnant. Le canon lointain s'est fait entendre toute cette journée de Noël.

Je lis dans l'Echo, de Paris que les Dominicaines d'Habay (anciennes de Chinon) ont une ambulance. Je vous envoie cette lettre en profitant d'une occasion. Je vous embrasse tous.

29 décembre. 1914

Merci de vos bons vœux de Noël. Ils m'arrivent en même temps qu'un avis de départ imminent. Toujours secteur postal 73.

30 décembre 1914

Nous avons été avisés hier soir d'un départ à prévoir dans la nuit. Ce matin, contre-ordre, et il semble que nous passerons même au cantonnement le jour de l'an. Il y a autour de nous d'assez grands mouvements de troupe. Nous nous tenons prêts à marcher d'un jour à l'autre.

Je viens de recevoir tout ensemble 5 lettres de vous et des enfants (du 23 au 26). Leur lecture m'a fait vivre un grand moment au milieu de vous. Pour d'autres raisons que moi, je vois que vous avez été privée de messe de minuit. J'espère, et je crois comprendre par votre lettre du 26, que vous allez mieux. Il me semble que les cinq ne vont pas mal en ce moment et qu'ils s'arrangent du séjour à Poitiers. René fera bien de se faire donner de temps en temps des nouvelles des Pâtrières ; il m'informera des plus intéressantes. J'ai reçu une lettre de Thirion, réponse à la mienne. Il me dit qu'il ne restera bientôt plus dans la commune que les vieillards, les femmes et les enfants.

Je trouve les appréciations de Louis de Raucourt trop optimistes. Pour moi, je vois la France sauvée de l'écrasement qui la menaçait. Mais quelles épreuves il lui reste encore à traverser, et combien elle est peu assurée de reprendre une vie digne de son passé, et digne des sacrifices accomplis pour elle ! Notre sort est entre les mains du vrai Dieu, trop méconnu des peuples en présence.

Je pense bien à vous tous et d'un cœur bien ému à la veille de ce renouvellement de l'année. Je vous embrasse de loin. Tous mes vœux de nouvel an à la famille. J'écris à Maman.

3 janvier 1915

Nous marquons toujours le pas dans la région de Bazicourt. Il n'est plus question de départ imminent, bien que nous nous tenions toujours prêts à nous porter en avant. Depuis quelques jours on entend beaucoup moins le canon.

J'ai écrit à Maman notre journée du 1er janvier. Nos hommes ont eu de quoi la fêter abondamment. Il leur arrive encore journellement des cadeaux, pour leur part dans la distribution aux armées. Aujourd'hui un lot attribué au bataillon était accompagné d'une lettre des petites filles d'une école de Paris, disant qu'elles s'étaient cotisées pour la fête de Noël, et qu'en envoyant leurs cadeaux aux soldats, elles les embrassaient tous.

En dehors des distributions de vin faites aux officiers comme aux hommes, on ne trouve que des aliments hors de prix. Les oeufs sont à 5 sous pièce et tout à l'avenant. Ainsi notre banquet du 1er janvier a-t-il monté à un prix excessif, bien que les faisans fussent un cadeau du grand banquier Stern, dont les chasses voisines regorgent de gibier qui fait le bonheur des braconniers tourangeaux, habiles poseurs de collets.

Le dit-banquier m'avait invité à dîner avec M. et MMe de Castellane, mais j'ai décliné.

Les correspondances en ce moment éprouvent de grands retards. Je vois que Pierre a bien fini son 1er trimestre scolaire. Je voudrais savoir que vous avez tous passé de bonnes vacances du jour de l'an, que votre gorge va mieux, et que la santé des grands est en bonne passe.

Bazicourt, 1er janvier 1915

Ma chère Maman, merci de votre bonne carte de Noël qui m'est parvenue avant-hier. Mes vœux de nouvel an éprouveront sans doute aussi bien des jours de retard. Je vous les adresse pour vous et pour tout le cercle de famille.

Il y a eu aujourd'hui repos pour toutes les troupes non engagées, et nos hommes ont eu large part dans la distribution de champagne (une bouteille Cliquot pour 4 hommes), crayons, chocolat, tabac, faite aux armées.

Les officiers de mon bataillon, au nombre de 17, m'avaient demandé d'organiser un repas de corps qui vient de se terminer et a été bien cordial. Ci-inclus, j'envoie le menu dessiné à mon intention par un Prix de Rome, soldat à mon bataillon (c'est le même artiste qui avait modelé le portrait du Colonel et le mien dans les tranchées de Surveilliers).

Pendant ce repas, on s'est amusé à passer au vote sur la date probable du retour dans nos foyers. Les avis ont oscillé entre mars et novembre, la majorité s'est prononcée pour juillet. Les prévisions ne pouvaient être que très incertaines.

Je crains que l'escadron de Jacques n'ait changé de division. Cependant je ne le crois pas encore très loin de nous, et j'espère ne pas tarder à le rencontrer.

Nous attendons d'un jour à l'autre l'ordre de nous porter en avant. D'après les instructions communiquées, ce que l'on attend des territoriaux, c'est surtout de renforcer divers points du front défensif. D'ailleurs les bruits qui circulent sont plus favorables que les communiqués officiels.

Le temps alterne entre le froid et la tempête. La petite maison où je suis installé ici est bien à l'abri des intempéries. J'ai toujours à remercier Dieu pour ma santé, je le prie pour celle des miens et de tous les nôtres au cours de l'année qui commence. Je vous embrasse, ma chère Maman, votre fils affectueux.

Repas de corps des officiers du 3ème Ut. du 70ème territorial.

1er janvier 1915, à Bazicourt (Oise)

Menu du Commandant

(Dessin à la plume du soldat Nadreau de la 11ème compagnie, prix de Rome)

Menu
Hors d'oeuvres
Mayonnaise de Homards

Poulardes taquinées par faisans sur canapé
 Foie gras revanche
 Salade gauloise
 Croute aux fruits
 Fromages, fruits, desserts
 Vins: Bazicourt, Graves, Pomard, Champagne.

4 janvier 1915

Je reçois avec plaisir les cinq visiteurs en photo.

Ici, continuation d'un temps épouvantable qui paraît entraver toutes opérations militaires. De là sans doute notre immobilité dans ce pays où tout est détrempé par la pluie. Nous sommes couverts de boue, même avant la vie de tranchée. Nous ne pensons plus guère aux Prussiens, bien qu'ils soient à peine à 10 lieues d'ici, pas beaucoup plus loin que des Pâtrières à Poitiers. Comment et quand arriverons-nous à les chasser ? Je dois dire que les bruits qui nous arrivent du front continuent à être plus favorables que les communiqués officiels.

Avez-vous reçu un colis postal de la Courneuve ? colis laissé à mes hôtes et qu'ils devaient expédier à Poitiers après le 15 décembre. Ils contenaient des papiers, un peu de linge inutile et une culotte trop usagée.

Ma vareuse aussi commence à appeler une remplaçante. Je viens de me commander à la Belle Jardinière une tenue nouveau modèle (vareuse et culotte) en drap bleu clair. J'espère que le tout pourra me rejoindre. J'essayerai de faire alors un autre envoi à Poitiers de vieux vêtements et papiers.

J'espère que ce mot vous arrivera assez vite grâce à une occasion. Hier, je vous écrivais que j'étais en bonne santé, ce qui est toujours vrai. Je souhaiterais bien avoir, dans vos prochaines lettres, de meilleures nouvelles de votre gorge. Malgré un cantonnement médiocre, l'état sanitaire général de nos hommes est bon, en attendant l'épreuve de la vie de tranchée.

6 janvier 1915

De nouveau il est question pour nous d'un très prochain mouvement en avant, vers Ribécourt dit-on ? en face du front ennemi de Noyon. Nous n'aurions jamais cru passer aussi longtemps dans ce petit pays de Bazicourt. Ci-inclus quelques cartes postales représentant les désastres de la guerre dans la région: à Pont-St-Maxence qui est notre centre d'approvisionnement (5 kms) et à Creil qui est à 4 lieues en arrière. C'est à Creil que commence la zone des armées, aussi les voyageurs à la gare de Creil sont-ils soumis à un contrôle très sévère ; ils sont examinés comme s'ils passaient la douane, et on y arrête un grand nombre de femmes essayant de rejoindre leurs maris aux armées. Malgré cela, bon nombre arrivent à passer. Leur présence ici fait le désespoir du Colonel qui m'a adressé une lettre de réprimande à ce sujet. Et pourtant les plus grands coupables n'étaient pas dans mon bataillon ! Voici qu'aujourd'hui encore arrive la femme d'un de mes capitaines, qui a trouvé le moyen de sortir de Creil et de faire toute la route à pied ! Cette période d'attente et d'inaction relative est un autre genre d'épreuve de la guerre. Les imaginations travaillent pendant ce temps. La mode est aussi de nous envoyer toutes sortes de sous-vêtements cuirassés. Un capitaine a mis sur la voiture du bataillon une véritable armure qu'on lui avait envoyée, et qui sera, disons-nous en riant, offerte aux hommes chargés de reconnaissances périlleuses. Je ne crois pas qu'il entre dans l'intention des grands chefs de nous faire occuper des positions très périlleuses.

Je continue à être en bonne santé et je vous embrasse tous.

7 janvier 1915

Nous changeons de cantonnement, mais pour aller à peu de distance. Reçu la lettre de Maman du 1er janvier, et hier la lettre de René contenant le cordonnet. Toujours en bonne santé.

9 janvier

Nous avons bien changé de cantonnement, mais pas pour nous rapprocher de l'ennemi. Mon bataillon est à Catenoy, près de Clermont (Oise). Nous avons cédé la place à d'autres troupes, 10.000 anglais dit-on, qui gagnent le front vers Noyon, à la position qui semblait nous être assignée. Maintenant, nous serions plutôt orientés vers Mondidier et Roye. D'après une carte postale reçue hier, c'est là que se trouve Jacques. Il me dit que son escadron est cantonné dans un village à 500 mètres en arrière des points de chute des obus prussiens.

Je suis mieux logé que dans le précédent cantonnement. J'habite le pavillon de la direction d'une distillerie de betteraves. Maison vide : le directeur est capitaine d'artillerie de réserve, sa femme est à Arcachon avec sa petite fille. Ce doit être des gens très bien, puisque je trouve que leurs appartements ressemblent à nos chambres des Pâtrières ou de Poitiers. Je préfère savoir celles-ci occupées par ma famille que par des militaires, même français.

Le paquet qui m'avait été expédié de la Courneuve à Poitiers m'a rejoint ici !! Je comprends l'erreur qui a fait suivre par Tours, etc, en raison de l'adresse du colis postal. Je compte donc vous le retourner par la gare de Catenoy qui touche mon logement. Si je reçois ma nouvelle tenue de la Belle Jardinière, j'ajouterai au paquet quelques autres vieux effets.

D'après les prévisions, nous devons rester dans ces parages encore quelques jours. L'ordre du jour du Gal de Division à l'occasion du 1er janvier disait compter sur nous pour donner le coup de grâce à l'ennemi. Ce moment ne semble pas encore prochain.

11 janvier 1915

Je profite d'une occasion pour vous expédier un postal à domicile, contenant pas mal de papiers et vieux effets. Ma nouvelle tenue vient de me parvenir.

Reçu hier et aujourd'hui des lettres de vous, Marie-Suzanne, Pierre, et Maman. Reçu également petit pot de baume Menon, et l'une des paires de chaussons papier japonais (précédemment un cordon de lorgnon).

J'avais eu un mot de Jacques il y a huit jours, ne me parlant pas de sa santé. Il doit faire partie de l'armée Maudhuit plutôt que de celle de Mannoury, à moins qu'il n'ait encore changé de position.

12 janvier 1915

Ma chère Mimi, j'ai eu plusieurs lettres de toi ces jours-ci et je te prends pour correspondante.

Hier je vous ai expédié un colis postal médiocrement emballé, qui vous arrivera, je le souhaite, à bon port. Parmi les vieux effets qu'il contient, la plus usagée des deux culottes était toute neuve au départ de Tours. Elle ne valait pas grand chose et, m'avait cependant coûté fort cher, ainsi que la vareuse foncée, de meilleure qualité, que je porte encore. Je suis maintenant en possession de ma nouvelle tenue bleu clair à passe-poil jaune. On ressemble vaguement, avec ces uniformes, aux spahis ou aux boches. Ceux des hommes vêtus de capotes de cette couleur me rappellent vaguement les prisonniers du Bourget, et l'on a prévenu au début du changement, afin d'éviter les confusions.

Les envois par la poste arrivent assez bien et il paraît que l'on s'en sert jusque dans les tranchées de 1ère ligne pour se procurer bien des choses nécessaires, des bougies notamment. Au besoin j'en userai en passant mes commandes.

Je lis dans le bulletin des armées (ou plutôt dans un Ordre de la 2ème Armée) la citation à l'ordre du jour et la mort d'un lieutenant d'artillerie d'Ambrières. Est-ce l'ingénieur ami de votre oncle Lucien ? On m'assure aussi avoir vu parmi les "morts au champ d'honneur" de l'Echo de Paris le nom d'Hubert de Caqueray. Est-ce exact ? En étiez-vous informés ?

Nous sommes toujours dans les mêmes positions, en réserve entre Clermont et Compiègne. Des bataillons de notre voisinage ont été embarqués en chemin de fer ces derniers jours, dans la direction d'Albert, autant que je puis croire. Impossible de prévoir quand notre tour viendra et où on nous enverra.

Le pays environnant est très pittoresque, escarpé et boisé. Mais la pluie est incessante, tous les terrains sont détrempés. Les tranchées construites dans la région par les troupes qui nous ont précédés sont à moitié éboulées.

Depuis que nous sommes en campagne, on donne chaque jour le "mot", mot d'ordre ou mot de ralliement. J'en ai une longue liste sur mon carnet, remontant au milieu d'août. Ces derniers jours le mot d'ordre a été "Cathelineau" et le lendemain "Garibaldi". J'ai pensé que ces détails symptomatiques vous intéresseraient.

A l'instant, la femme du directeur de l'usine où je suis logé et installé avec l'état-major de mon bataillon rentre d'Arcachon avec sa fillette de 8 à 10 ans. Nous l'avons invitée, chez elle, à notre table. Elle paraît bien et pas embarrassée. Son mari est mobilisé comme capitaine d'artillerie.

Comment s'est passé l'entrée de J.J. au collège ? Je n'en ai pas de nouvelles. Je voudrais bien savoir que mes deux grands son vraiment en meilleure veine de santé. Je t'embrasse ma chère Mimi et te charge d'embrasser ta maman.

13 janvier 1915

Je reçois votre lettre du 8. Hier j'ai écrit à Marie-Suzanne. Que René se ménage dans son professorat, je crains qu'il ne se soit engagé à trop. J'ai répondu depuis plusieurs semaines à l'abbé H. à l'adresse qu'il m'avait indiquée.

Pas de changement dans notre situation. Continuation du temps exécrable.

15 janvier 1915

Je comprends que le pauvre Jacques de Raucourt a été tué à l'ennemi ; mais je vous demande confirmation et quelques détails s'il y en a, avant d'écrire à Louis. Et ses enfants, comment vont-ils ?

Et Jacques (de la Martinière) ? C'est par vous que j'ai su son mal de gorge. Il a dû garder une susceptibilité de ce côté. Vous me direz quand vous le saurez s'il a pu reprendre son service.

Peut-être le reverrai-je dans quelques temps, car on prétend que nous devons aller remplacer, d'ici une quinzaine, une brigade territoriale de sa division.

Je suis heureux de savoir J.J. bien parti au collège.

Le temps continue à être extrêmement pluvieux. Je suis surpris de voir l'état sanitaire relativement aussi bon parmi nos hommes, avec leur manque d'hygiène forcé, couchant dans la paille depuis bientôt six mois avec les mêmes vêtements. La vie au grand air supplée à l'hygiène. Le cantonnement de mon bataillon, dans le village où nous sommes, laisse bien à désirer au point de vue moral comme au point de vue matériel. La police me crée des ennuis difficiles à raconter. Ce sont les petits côtés de la guerre dont la grande voix du canon nous apporte toujours les échos tragiques.

15 janvier 1915

Mon cher René, je te remercie de me tenir ainsi au courant et de me suppléer. Il est probable en effet qu'il en sera ainsi pendant de longs mois encore, car la fin de la guerre apparaît de moins en moins prochaine.

Comme je l'écris à ta mère, on parle du départ de notre brigade territoriale de cette région-ci pour la fin du mois environ. Nous y serons probablement remplacés par d'autres troupes, car la position que nous occupons est très forte et aurait une grande importance au cas, heureusement improbable, d'un repli forcé de nos troupes sur la ligne Roye-Lassigny. On prétend que le Gal Pau, à la fin d'août, aurait voulu livrer bataille pour arrêter les Allemands dans la région où nous sommes. J'ai su personnellement, le 1er septembre, qu'il y avait eu très fort tirage entre Pau et Joffre à ce moment-là.

Je suis heureux de savoir que tu t'occupes utilement à Poitiers, mais crains vraiment que ce professorat quotidien ne soit une charge trop forte, entravant le rétablissement de ta santé. Tu aurais pu, dans une certaine mesure, rendre encore service en bornant le concours demandé à une heure de classe seulement tous les 2 jours.

17 janvier 1915

Mon cher Pierre, je te prends aujourd'hui pour correspondant. Tes lettres m'ont fait plaisir, particulièrement la dernière contenant les nouvelles de ton voyage aux Pâtrières.

En ce moment, je rentre de la bénédiction du dimanche donnée par notre infirmier aumônier. Les églises de ce pays-ci, presque toutes abandonnées, n'avaient pas eu autant de fidèles depuis de longues années. Le Sacré-Cœur de ta maman est toujours placé près du tabernacle.

D'après des renseignements recueillis aujourd'hui à l'Etat-Major de notre Gal de Division, et sauf imprévue, nous serions dans cette région-ci encore pour une quinzaine de jours, après quoi nous irions rejoindre les tranchées pour relever l'autre brigade qui nous y a devancé. Cette brigade est composée de deux régiments territoriaux d'Anjou. Bien que leurs tranchées ne soient qu'en 2ème ligne, ils reçoivent parfois des obus. Il paraît que ces braves Angevins ont accueilli le 1er obus tombé dans leurs tranchées par des applaudissements. Ils n'ont eu jusqu'ici qu'un tué et quelques blessés, et cela parmi des hommes qui avaient enfreint les consignes.

Aujourd'hui j'ai eu à déjeuner un commandant du grand Etat-Major (du Gal Joffre) venu inspecter les positions de la région. Le pays est très pittoresque. Notre village est dominé par un ancien camp de César, où l'on accède par des chemins analogues à ceux des Roches-Châteaux, avec une hauteur bien plus grande.

Le temps est moins pluvieux et paraît se mettre au froid. Il y a toujours peu de malades parmi nos hommes, malgré bien des privations.

J'espère que vos santés, à vous tous, ne sont pas trop mauvaises, et que la grippe signalée chez Baptiste (le cocher) ne s'est pas étendue à la maisonnée, que ton traitement nasal a bon succès, etc.

Je trouve qu'il y a longtemps que ta sœur Gabrielle ne m'a écrit. Est-elle trop occupée ? Voici deux jours que je n'ai de lettre ni de carte de vous.

18 janvier 1915

Je reçois vos deux lettres des 12 et 13 et une carte du 14. Rien de bien nouveau ici. Notre départ paraît toujours devoir être vers la fin du mois pour les tranchées où l'autre brigade de la Division nous a précédés et, en effet, dans les environs de l'escadron de Jaches. La neige et la pluie reprennent de plus belle ; du moins ici nos hommes sont-ils à peu près abrités.

Quant aux chaussettes de papier japonais, leur forme est bonne; elles maintiennent un peu la chaleur, mais se déchirent vite et ne peuvent faire qu'un court usage, d'après ma propre expérience. Peut-être la même forme en toile passée à l'huile de lin serait-elle pratique ? Vous pourriez m'en envoyer une ou deux à l'essai. Mais là où les tranchées sont envahies par l'eau, ce qui est assez fréquent par endroits ou passages, tout cela est forcément inutile. Il faudrait de hautes bottes imperméables.

La lettre recommandée contenant le mandat des arrérages

Je voudrais savoir que l'épidémie de gripes ne s'étend pas autour de vous. Il est surprenant que cette maladie de la saison n'ait pas, jusqu'ici, causé de ravages dans nos régiments. Que Dieu nous protège en cela et en toutes choses.

21 janvier 1915

Mon cher René

Le temps est de plus en plus abominable. La suppression forcée de tout exercice ou travail de tranchée aujourd'hui n'a permis de faire face plus facilement à la correspondance de l'affaire de la ferme de pêche.

Hier, et surtout avant-hier, nous avons entendu une très violente canonnade à environ 50 kms d'ici, dans la direction de Lassigny. On en dit le résultat favorable.

Nous savons de moins en moins ce que l'on veut faire de nous. On vient de nous distribuer des cartes du Nord et d'une grande partie de la Belgique. Au besoin les gares d'embarquement sont proches de nos cantonnements. Je suppose que le très mauvais temps fait ajourner ou modifier bien des projets des chefs, et qu'il peut nous condamner à quelques temps encore d'immobilité. J'ai écrit à ton oncle Louis.

23 janvier.

Rien de bien nouveau dans notre situation. Il y a eu quelques modifications de cantonnement qui changent très peu de choses pour mon bataillon. Je garde le même logement. Depuis que la femme du directeur de l'usine est rentrée, nous sommes aussi bien que possible en campagne. Elle est très aimable et met à notre disposition tout ce qui peut nous être utile. Elle a sorti à notre usage quantité d'objets cachés au moment du passage de l'ennemi.

Nous recevons des ordres de plus en plus sévères sur l'interdiction d'indiquer l'emplacement des opérations des troupes (avis pour l'avenir) et contre toute visite des épouses. Je ne sais si ces pauvres "sénégalaises", comme nous disons, vont être découragées dans leurs tentatives ? Je crois bien qu'il n'y en a plus dans le cantonnement de mon bataillon. Les ordres m'en rendent responsable !

René a dû recevoir ma lettre concernant la ferme de pêche sur la Creuse. J'espère à M. Legrand et à Chaussée arriveront exactement. Il m'a paru important de ne pas laisser aller en d'autres mains une affaire qui a failli être, et qui pourrait devenir, si grosse d'ennuis pour nous tous. Peut-être cela ne coûtera-t-il pas, finalement, plus cher cette année que les années précédentes.

Je reçois aujourd'hui la lettre de Mimi du 19. Je suis content de savoir que l'épidémie de gripes est enrayée et que J.J. va bien à St-Joseph.

J'ai bien été avisé par vous de la naissance d'un petit Henri à Vannes. J'ai écrit un mot à Jules (de la Martinière).

J'ai aussi écrit à Louis (de Raucourt). Parmi les choses extraordinaires que nous voyons, cette mort de Jacques de Raucourt à la tête d'une compagnie de garibaldiens est certes une des plus imprévues. Qui aurait pu supposer, dit le capitaine de St-Venant, que nos familles pourraient un jour recevoir des félicitations d'un Garibaldi !

J'ai bien trouvé dans une lettre de vous ou de René un joli dessin de Gabrielle, mais il y a très longtemps que la dessinatrice ne m'a écrit.

Comment s'appelait la famille de Mme H. de la Rochebrochard. Elle était de Noyon, une ville peu éloignée d'ici, occupée par l'ennemi. On raconte que les classes dans les écoles y sont faites en allemand. Mme Henri Gautier, notre hôtesse, a des relations à Noyon. Sa fille Monique suit ordinairement des cours à Compiègne, interrompus cette année, faute de moyens de circulation.

Ces deux jeunes de la R. où sont-ils ?

24 janvier 1915

Aujourd'hui lettres de vous et de Gabrielle. Je répondrai à celle-ci demain.

Je ne vous ai pas encore dit que nous n'avions plus au Bataillon le Dr Bordenave. Cela remonte à un mois et j'en ai été très ennuyé. A la suite d'incidents avec le médecin-chef-de-service (qui n'entend rien à la médecine), le colonel, sans me consulter, l'a changé de bataillon. Il a été remplacé par un tout jeune médecin dans de bons sentiments religieux lui aussi, mais inexpérimenté et extrêmement dur pour les hommes. Malgré cette disposition d'esprit, il est d'accord avec son confrère pour dire que les convalescents de fièvre typhoïde doivent être considérés, pendant plusieurs mois comme incapables de faire campagne (avis pour André).

Comme les bataillons vivent séparément, souvent éloignés les uns des autres, le départ du bon Dr Bordenave a été une vraie tristesse pour ses compagnons de vie de campagne, sans compter la perte de soins dévoués (chose si rare) en cas de blessure ou maladie.

Le voyage aux Pâtrières dont vous me parlez ne doit être, n'est-ce pas, qu'au Carnaval ? soit au milieu du mois prochain. Prenez bien, si vous le réalisez, toutes les précautions pour en retirer non du mal, mais du bien.

L'atteinte de grippe de René m'ennuie et je crains des répercussions. J'espère bientôt de meilleures nouvelles.

25 janvier 1915

Ma chère Biette, Cette fois-ci le complot de la poste a été heureusement déjoué et ta dernière lettre m'est exactement parvenue.

En ce moment, j'ai chaque soir un peu de temps disponible après le retour du bataillon des travaux de tranchées. Depuis deux jours on nous emploie à remettre en état d'anciennes tranchées préparées par le génie en arrière de notre armée. Cela pourra durer une quinzaine de jours, avec quelques déplacements de cantonnement dans la même région. Après quoi on nous annonce que notre tour sera venu d'aller faire le coup de feu. Pour l'instant, on n'entend presque plus le canon, alors qu'il y a quelques jours sa grande voix ne cessait guère et semblait tout près.

Le maire de la commune où je réside est un vieux bonhomme assez craintif. Au moment du passage des Allemands en grande masse, à l'Est et à l'Ouest, il n'est venu ici qu'un détachement de uhlands. Le maire a été au devant de l'officier et lui a dit très poliment : " j'ai déjà vu, Monsieur, votre grand-père par ici en 1870 ". Est-ce pour cette parole que le village n'a pas eu de mal ? Dans la commune voisine, un paysan a été tué ! Un assez grand nombre de territoriaux de ce pays-ci sont prisonniers en Allemagne. Leur régiment, le 11ème ter., s'est d'ailleurs bien battu dans le nord ; le colonel a été cité à l'ordre du jour, ainsi qu'un chef de bataillon mort au champ d'honneur. Près d'ici est un bois où était tombé en 1870, au milieu des lignes allemandes, le ballon qui portait Gambetta venant de Paris. Le même maire cité plus haut, jeune homme alors, avait aidé à cacher le ballon et à conduire Gambetta à Montdidier. Un monument rappelle l'événement.

La lettre de ta mère parle d'alcool solidifié. On dit en effet que le produit est fort utilisé dans les tranchées. J'en ai dans un petit réchaud hermétique, renfermé dans un joli sac en toile brodée, cadeau de Noël de Mme de Castellane. Il paraît que ma voiture de bataillon transporte une bouteille de champagne réservée -pour le prochain anniversaire du commandant, en février. Vous voyez que le dit anniversaire n'est point oublié. Espérons que nous pourrons tous ensemble célébrer la fête de famille renvoyée après la guerre.

Embrasse ta maman de ma part.

27 janvier 1915

Je vois que les retards et irrégularités de la poste recommencent. Hier, rien ; aujourd'hui une lettre de René me disant que vous n'avez rien de moi depuis plusieurs jours. Je vois aussi qu'il n'a pas encore reçu ma réponse au sujet du bail de pêche ; j'espère que mes lettres ne se sont pas égarées.

Aujourd'hui la poste m'a renvoyé ma lettre du 22 déc. à M. le Curé de Lésigny, tombée au rebut. L'adresse était cependant exacte, sauf sans doute le changement de son cantonnement de Nancy à Varangeville. Le service postal ne s'est pas donné la peine de faire suivre. Je la réexpédie à Varangeville, espérant qu'elle parviendra enfin.

Je connais bien la revue néo-scolastique, mais pas son directeur. C'est une très louable mesure qui vient d'être prise en faveur de l'Université de Louvain, et Poitiers se trouvait bien désigné.

C'est bien d'une petite Claude de Saintes qu'il s'agit dans ma lettre à René. Où et comment écrire un mot à Henri ?

Nous sommes avisés d'un changement de cantonnement dimanche prochain pour nous rapprocher tout doucement du front.

Quelles nouvelles de Lucie, de Pau, il y a quelques temps qu'on ne m'en a donné.

28 janvier

Mon cher René, merci de ta lettre me tenant au courant des affaires de famille Aujourd'hui une lettre de ta mère me dit que tu es encore éprouvé par la grippe. Je redoute pour vous deux le voyage aux Pâtrières dont vous me parlez. Choisissez votre moment d'après le temps, vraiment froid et bien exposé à la neige en ce moment, et de vos santés. Rien ne presse beaucoup.

Si vous comptez aller là-bas, comme je le suppose, avec l'auto, faites vérifier la machine quelques jours avant pour éviter des surprises. Ne chargez pas trop la voiture A la Majonerie il doit y avoir blé et avoine De fait, pour nous, les raisons de ne pas attendre pour vendre tout ou partie sont ou le patriotisme ou la crainte des réquisitions. Si vous décidez une vente un peu importante, on pourra mettre provisoirement l'argent en Bons de la Défense Nationale à courte échéance

Je ne sais ce que pourra être la chasse aux Pâtrières l'année prochaine, et si je serai avec vous pour l'ouverture. Mais ici le pays regorge de gibier : les lièvres courent les uns après les autres, de nombreuses compagnies de perdrix sont encore intactes. Les braconniers tourangeaux ne se font pas faute d'améliorer l'ordinaire de leurs escouades, malgré toutes les défenses.

Nous sommes prévenus que le prochain changement de cantonnement, dimanche, va nous conduire dans une région privée de ressources (ne me faites pas d'envois alimentaires sans ma demande ; envoi de raisin impossible).

Il fait très froid, mais pas de neige jusqu'ici.

30 janvier 1915

Comme c'était prévu, nous changeons demain de cantonnement, mais à proximité et sans avancer beaucoup vers le canon qui grondait très fort hier. J'ai fait reconnaître les logements aujourd'hui et, sans être aussi confortablement qu'à l'usine G., je serai bien à l'abri du froid chez de gros fermiers. Nous prévoyons dans huit jours, après achèvement de nos réparations des tranchées de la région, un déplacement plus important. Nous sommes au froid, mais sans neige. Malgré leurs nombreux lainages, nos hommes sont éprouvés par la température. Des cas de grippe commencent à se produire ; rien de grave jusqu'ici.

Toutes mes félicitations à maître J.J. pour sa première décoration. Je vois avec plaisir qu'il annonce devoir suivre les traces de ses aînés.

1er février 1915

Le froid a cédé, nous sommes au dégel avec un peu de neige. La neige des tranchées que nous réparons est ultra-boueuse. Elles dominent un vaste terrain qui pourrait être un champ de bataille si, chose improbable, les Allemands commençaient à réussir le plan que les journaux leur prêtent d'essayer une percée en masse vers l'Oise. Des régiments de nos régions, cuirassiers de Tours, artillerie de Poitiers et d'Angers, viennent de traverser nos cantonnements, venant du Nord où ils seraient remplacés par des Anglais.

J'espère bien que ma réponse à Gabrielle vous parviendra ces jours-ci. Vous y verrez que je n'ai point oublié l'anniversaire du commencement de février, et qu'on y pense même autour de moi. Cependant, comme je l'écrivais, il faut renvoyer la célébration après la guerre, quand nous serons de nouveau réunis; et ce sera alors double action de grâce. En attendant, en ces jours si peu prévus il y a vingt-cinq ans

3 février 1915

Ma chère Mimi, voilà tout mon bataillon indisponible. On s'est aperçu qu'il n'avait pas été soumis à la vaccination anti-typhique pratiquée dans les autres bataillons pendant notre séjour à la Courneuve. On vient d'y faire passer plus de 80% des hommes: première piqûre donnant généralement la fièvre et obligeant à 2 ou 3 jours de repos, puis encore 2 piqûres à 8 jours au moins de distance. Peut-être ces opérations vont-elles retarder notre marche en avant.

Je loge ici tout près de l'église où, chaque soir, notre infirmier-aumônier donne la bénédiction avec beaucoup de chants et nombreuse assistance de soldats. Ce pays est très peu religieux, les églises sont toutes délabrées et, même avant la guerre, il n'y avait qu'un prêtre pour 3 ou 4 paroisses. Ces églises fermées et abandonnées se repeuplent à notre arrivée.

Dans cette région de France, c'est l'habitude de battre le blé en hiver quand le temps le permet. Depuis que la pluie a cessé, nous voyons dans les champs des machines à battre en action, servies presque entièrement par des femmes, faute d'hommes. Les nôtres donnent quelquefois un coup de main.

Le temps est devenu assez doux pour la saison ; je souhaite qu'il soit propice à la guérison de tes frères. Six mois aujourd'hui que je suis sous les armes et séparé de vous.

5 février 1915

Le colis postal est enfin arrivé. Mais les raisins étaient en marmelade et leur jus imprégnait les chaussettes. Malgré cela j'ai goûté avec plaisir quelques grains intacts, me rappelant les Pâtrières. Les autres fruits, moins susceptible, peuvent figurer sur notre table et en améliorer l'ordinaire. Mais comment placer dans mes brodequins ces grosses chaussettes de laine et ces chaussons imperméables ? J'ai pourtant actuellement de fortes et larges chaussures, modèle de troupe. Si spacieuses qu'elles soient, c'est tout au plus si le chausson de toile pourra y voisiner avec mes ordinaires chaussettes de coton. Je crois que, de cette façon, votre envoi me rendra service.

Tout à coup le temps est devenu presque printanier. A ce moment nous arrive une avalanche de tricots demandés par le Colonel il y a trois mois. Les hommes font des ballots pour retourner chez eux une partie des effets d'hiver et décharger leurs sacs énormément lourds.

Je vais probablement me servir de la boîte de votre envoi pour vous expédier en postal quelques effets et papiers, afin de débarrasser un peu mes cantines.

i-inclus aussi une chanson composée il y a quelques temps par mon officier adjoint, M. de Castellane, et récemment illustrée par un de ses amis. Cela vous intéressera et nous en causerons quand pourra se réaliser l'illustration. Quand sera-ce ? (il s'agit probablement de la chanson de la page 6).

On a aimablement bu le champagne à la santé de la famille du commandant, et en votre honneur j'ai fumé 2 cigarettes. J'ai peine à me figurer que je ne sais pas le jouet d'une illusion et, pour retenir mon courage, je ne veux pas arrêter ma pensée aux réalités de la situation.

Hier et aujourd'hui j'ai assisté aux bénédictions du soir dans la pauvre église abandonnée, tellement remplie maintenant que la place manque. Les femmes, les enfants et les vieillards du pays s'y réunissent pour entendre chanter les soldats. Notre bon abbé Peraguin en a profité pour leur dire que c'était fort bien, mais que ce serait encore mieux de venir aussi dimanche à la messe des soldats (dimanche dernier, il n'y avait presque aucun habitant à la messe).

Voici nos hommes à peu près remis de la 1ère piqûre anti-typhique. Quand et comment auront lieu les autres ? On nous prévient de nous tenir prêts à partir lundi ou mardi, peut-être très loin.

Votre citation de mémoire est bien exacte, et bien de circonstance.

7 février

Mon cher Pierre, je te félicite de tes succès au collège. Félicitations aussi à J.J. que je voudrais bien savoir tout à fait rétabli. Ton goût pour les expériences physico-chimiques est un héritage paternel. Si nous sommes réunis aux prochaines grandes vacances et que ton goût persiste, je pourrai te fournir quelques éléments de mon vieux matériel du cabinet de la serre des Pâtrières.

Ta mère demande des renseignements sur le degré de confortable de mon logement. Il est très vrai que beaucoup de grosses fermes de cette région sont pourvues du chauffage central et de l'électricité. Mais ce n'est pas le cas de celle où j'ai ma popote. Les fermiers passent pour fort riches, mais avarés, et nous nous en apercevons. Le mari est mobilisé ; sa femme et sa belle-mère, bien qu'on les dise millionnaires, font elles-mêmes la cuisine pour le personnel. Elles nous ont cédé leur petite salle à manger, mais elles gardent soigneusement fermée une jolie villa neuve, qu'elles traitent comme les Delétang faisaient pour leur maison de la route de Barroux. J'ai ma chambre et mon bureau chez les grand-parents, deux bons vieillards de plus de 80 ans.

On s'attendait si peu à l'arrivée des Allemands ici, au mois d'août, que le premier cavalier ennemi passé en reconnaissance a été pris pour un Anglais et accueilli aux cris de : vive la France, vive l'Angleterre ! Il en a profité pour se faire servir un bon déjeuner demandé par signes.

Nous venons d'achever la réparation d'une ligne de tranchées dominant le terrain d'un beau champ de bataille, en prévision du recul de nos lignes qui est heureusement tout à fait improbable. Le régiment faisant brigade avec nous part en avant demain, mais il semble probable que la continuation de la vaccination anti-typhique va nous immobiliser encore 8 à 10 jours. Rien de sûr d'ailleurs.

J'ai bien pensé à vous tous jeudi dernier. L'image, les prières et les signatures m'ont fait plaisir.

Pour ta mère : Pierre vous fera part de mes nouvelles. Ma santé en général se maintient bien, et je vois avec plaisir l'époque des grands froids presque passée.

Je vous ai dit l'arrivée du colis postal. Il vaut mieux, comme règle, ne rien m'expédier sauf demande de ma part. Je vous rappelle l'annonce d'un second cordon solide pour lorgnon, je le recevrais avec plaisir. Vous pourriez aussi tous les 8 ou 10 jours m'envoyer par lettre une paire de chaussons en papier japonais. Expérience faite, ils tiennent les pieds plus chauds que les chaussons en toile imperméable. Je garde ceux-ci comme rechange pour les tranchées du front. Ci-inclus un extrait des ordres sur la correspondance. La discipline qu'on fait régner dans nos armées est sans exemple dans les guerres du passé. Puisse-t-elle nous mener promptement à la victoire décisive.

8 février 1915

Mon cher René, j'espère que votre journée aux Pâtrières se sera bien passée, sans trop de fatigue pour ta mère et pour toi, et sans panne d'auto. Je suppose que les fermiers auront pu régler sans difficultés, car en somme les nôtres sont relativement peu atteints par la mobilisation, et les produits agricoles sont à haut prix. J'ai envoyé hier à l'adresse de ta mère un mandat-carte. Il m'a paru préférable de ne pas conserver sur moi une somme par trop élevée. Actuellement nous dépensons peu aux armées et nous recevons des indemnités assez élevées en plus de la solde. L'une de ces indemnités, spéciale aux frais d'habillement, a bien sa raison d'être ; mais les fournisseurs sont loin et d'accès difficile. Pour ma dernière tenue, je me suis adressé à la Belle Jardinière par une occasion. Pourrais-tu t'informer à Poitiers si, chez Vannier ou ailleurs, on fait (et bien) des vêtements militaires à envoyer aux armées, si l'on a les fournitures nécessaires, le nouveau drap, et si l'on peut exécuter sur mesures envoyées par lettre. Rien ne presse d'ailleurs. Si la chose pouvait s'arranger par là, tu me ferais savoir le prix.

D'après vos lettres, je vois en effet que nos revenus rentrent suffisamment, et qu'avec ma situation particulière vous traverserez la guerre sans gêne. Mais j'appréhende beaucoup la suite et le contre-coup de la guerre. Il faut prévoir dans notre pays une situation financière extrêmement difficile et des impôts formidables. Avec les habitudes prises et les réparations promises, tous voudront toucher de l'État, et personne payer. Il n'y a pas à compter sur une indemnité de guerre de l'ennemi qui, vraisemblablement, ou bien ne sera pas assez battu pour consentir à cette condition de paix, ou bien sera trop épuisé pour s'en acquitter. Mettez donc de côté ce que vous pouvez en prévision de temps plus difficiles.

La 2ème piqûre anti-typhique dans mon bataillon va avoir lieu demain, et il paraît qu'on en restera là, l'immunisation temporaire paraissant suffisante. Jeudi ou vendredi nous serons prêts à partir. Très probablement, à la fin de la semaine nous serons au front, après un voyage en chemin de fer nous menant assez au Nord de la région où se trouve ton oncle Jacques. Je crains donc que ce ne soit pas l'occasion de le revoir.

Il y a des chances sérieuses pour que nous passions le Mardi-Gras dans les tranchées face aux boches. Ce sera intéressant à condition de ne pas trop durer. La patience est une des principales applications du courage dans la guerre actuelle.

10 février 1915

Hier on nous faisait prévoir pour demain un départ en chemin de fer avec débarquement de nuit, sans lumières, à proximité du front. Ce n'était pas une petite affaire, mon train de bataillon comprenant 55 chevaux ou mulets et 25 voitures à débarquer ainsi par nuit noire en pleine voie. Aujourd'hui les ordres sont tout différents ; nous partons vendredi (après-demain) par voie de terre, et la direction donnée paraît devoir me rapprocher de Jacques. Mes hommes ont été très éprouvés par la 2ème piqûre. Le service médical, toujours en variations, paraît revenu à exiger au moins une 3ème piqûre. Celle-ci se ferait sans doute vers le 16. Dans ce cas, notre participation à la guerre de tranchées ne pourrait commencer avant le 18 ou le 19.

J'ai appris avec plaisir la nouvelle concernant Lucie de Montmartin. La voilà hors de dangers bien angoissants. Elle va pouvoir apprendre et donner des nouvelles très intéressantes.

Si on sait quelque chose de la Tante Suzanne (de la Martinière religieuse au) en plus de ce que j'avais lu dans l'Echo de Paris ...

11 février

Comme je l'annonçais hier, nous partons demain. Nous changeons de secteur postal. Il faut donc prévoir des retards dans la correspondance. Je vous informerai du N° de secteur postal nouveau dès que je le connaîtrai.

Les deux sortes d'envois de raisins sont arrivés en très mauvais état. Ne m'envoyez que les petites choses demandées.

12 février

Un mot du cantonnement où nous passons seulement une nuit. J'y suis bien logé dans une ferme avec électricité et chauffage central. Demain nous serons dans le dernier cantonnement précédant la zone des obus et des tranchées. Nous y passerons probablement 2 ou 3 jours avant de prendre notre part à la guerre des tranchées. D'après les nouveaux ordres, la vaccination redevient incertaine. Du reste, comme nous nous en rendons compte de plus loin par l'interruption de la canonnade, il y a en ce moment accalmie sur la partie du front où nous allons prendre place. On s'observe presque sans tirer. Je crois toujours que je vais me trouver à peu de distance de Jacques ; je serai bien heureux si l'occasion se présente le rencontrer. Je vous embrasse tous.

13 février

Notre dernière étape vient d'être accomplie par une pluie battante ininterrompue de 8h à midi. Nos hommes étaient absolument trempés, tous les vêtements et lainage transpercés. "Le général qui avait besoin de troupes fraîches est bien servi", disaient les loustics. Moins d'éclopés et de traînards que je ne l'aurais craint. Le grand village où nous sommes provisoirement est aux limites de la zone dangereuse ; le va et vient de la guerre s'y passe encore en sécurité. Il y a un mouvement continu de toutes espèces de troupes. Le capitaine de St-Venant m'a dit avoir aperçu un cavalier de l'escadron de Jacques qui est certainement à proximité.

Dans quelques jours seulement nos hommes iront prendre leurs places aux tranchées de première ligne. Mais dès après-demain je dois aller, avec les officiers supérieurs et les capitaines du régiment, faire la reconnaissance de la partie du front à la défense de laquelle nous sommes appelés. Je vais donc voir enfin ce fameux front ! Comme le rappelle le Colonel dans un ordre du jour, nous nous y sommes trouvés en réalité plus près et dans des circonstances plus difficiles au début de la guerre.

14 février 1915

Décidément le secteur postal est le N° 100. En bonne santé.

15 février 1915

Vous connaissez déjà mon secteur postal par la carte que je vous ai adressée hier; je répète que c'est le secteur N° 100. Celui de Jacques n'est-il pas le 101 ? Nous devons certainement être assez rapprochés, mais comment nous voir ? Peut-être des raisons de service feront-elles naître l'occasion ? Dans la longue rue de notre cantonnement actuel, il y a un mouvement continu de cavaliers de nombreux régiments, d'artilleurs, d'autos, etc. Du reste à peine quelques coups de canon assez lointains. De part et d'autre on ne tire presque plus. On a peine à croire ce que racontent les habitants, du bruit effroyable de l'artillerie, et aussi des atrocité allemandes dans le pays occupé à quelques kms.

D'après de nouveaux ordres, mon bataillon a été soumis ce matin à la 3ème piqûre anti-typhique. Jeudi nous irons occuper notre position spéciale qui, pour une dizaine de jours, consistera à fournir les postes de sécurité autour de l'Etat-Major d'un Gal de Division, et à construire des tranchées de 2ème ligne, Après quoi relève d'un bataillon aux tranchées en 1ère ligne. Le Gal que j'aurai à garder a la réputation d'un homme fort difficile, faisant pleuvoir les arrêts sur ses officiers. Me voilà prévenu : arrêts ou marmites, et peut-être l'un et l'autre. Bien que tous ces villages soient sous la menace du feu de la grosse artillerie ennemie, la visite des projectiles y est en réalité fort rare.

Profitant de la réunion du régiment dans le même cantonnement, chose peu fréquente, j'ai invité hier Pierre de Sarrazin à déjeuner à ma table (arrière-boutique d'une quincaillerie, et non plus salle de

château). Il en a paru satisfait. ... Vous savez qu'il est cycliste, agent de liaison de la section de mitrailleuses du 2ème bataillon.

Deux lettres, de vous du 10 et de Mimi du 9, viennent de me rejoindre. Je suis naturellement préoccupé du résultat de la consultation que vous m'annoncez.

Je suis content de savoir que votre voyage à Lésigny s'est bien passé. Les territoriaux de Châtellerauld sont eux aussi partis pour le front, mais ils sont maintenant à une assez grande distance de nous. Nous avons parmi eux une douzaine des hommes de Lésigny. Combien je souhaite que notre commune ne soit pas éprouvée là comme elle l'a été avec ses jeunes gens !

Les deux étapes pour arriver ici ont été pénibles, la 1ère par la neige, la 2ème par un ouragan de pluie glaciale. Et nos hommes portent sur eux le poids d'une forte malle. Avec ces fatigues, les vêtements trempés, les cantonnements détestable etc, l'état sanitaire n'est vraiment pas mauvais. Je craignais tout autre chose. Ma propre santé continue aussi à être résistante.

17 février 1915

Mon cher René, je reçois ta lettre et deux de ta mère, qui me rejoignent au secteur 100.

Hier et aujourd'hui, j'ai reconnu avec les autres chefs de bataillon les positions que nous avons à défendre. Deux de nos bataillons sont aux tranchées de 1ère et 2ème ligne depuis ce matin avant le lever du jour. Je conduis le mien demain matin occuper son poste auprès du Gal de Division. Après-demain, j'aurai 200 travailleurs se succédant à la construction de lignes nouvelles de tranchées, dont certaines reçoivent parfois des obus ! Aujourd'hui, c'était sur toute la ligne calme complet.

Exactement, le régiment que nous relevons a eu depuis 2 mois : 10 tués et 36 blessés, dont la moitié grièvement. On prétend que, de part et d'autre, les positions sont ici inexpugnables.

C'est bien, mais les prévisions de durée de la guerre s'assombrissent plutôt.

19 février 1915

Rien de bien nouveau sur notre front. J'espère avoir un moment pour vous écrire ce soir. En attendant, cette carte vous parviendra plus vite. On pourrait m'envoyer les échantillons de drap indiqués dans la lettre de René. Pas de lettre de vous depuis 3 jours, mais rien de surprenant à cela. Affections.

20 février 1915

Je suis tellement pris que j'ai à peine le temps de vous écrire aujourd'hui un peu plus qu'une carte postale. Bien que mon bataillon soit actuellement de réserve par rapport aux deux autres, je dois dès maintenant fournir 100 hommes aux tranchées de 1ère ligne. Mes hommes viennent donc de commencer à recevoir le baptême du feu ; ils ont entendu les balles allemandes siffler sur leurs têtes. Du reste, comme habituellement, ni tué ni blessé. Nous avons eu cependant dans un autre bataillon un blessé par schrapnell la nuit dernière. La canonnade est tout à fait intermittente et peu effrayante, même à assez courte distance.

Toute mon après-midi a été consacrée à un Conseil de Guerre, où j'étais juge à droite du Colonel président. Deux hommes ont frisé de bien près la peine de mort qui est fréquemment appliquée.

J'exagérerais si je vous disais qu'ici je suis bien logé ; mais probablement ce sera encore plus mal au prochain changement, et je suis très bien par rapport d'autres.

Plus de lettres de vous depuis trois jours ; mais le bon courant reprendra quand le secteur postal 100 vous sera bien connu.

21 février 1915

Je viens de recevoir une lettre de ta mère du 18, la première portant le secteur 10. Comme je n'ai pas encore répondu à ta dernière lettre, c'est toi que je vais prendre comme correspondante aujourd'hui où je peux disposer d'un peu de temps.

Quelques mots de mes impressions-front, dont parle ta mère. Je suis allé ce matin reconnaître quelques villages environnants, aux extrêmes limites où l'on peut aller à cheval. Tous ces villages sont pleins de troupes de toutes espèces, surtout des cavaliers qui alternent entre le service des tranchées et les soins à leurs chevaux. Dans l'un de ces villages où je résiderai probablement d'ici peu de jours une revue de chevaux avait été prescrite mal à propos dans la rue principale et par temps clair ; elle attira les obus allemands et, en quelques instants 20

Chevaux et plusieurs cavaliers furent tués. Un peu partout on trouve de l'artillerie, les pièces dissimulées sous des branchages. Il faisait beau ce matin, et je comprends que ce spectacle, en somme

plus intéressant que terrible, soit regretté d'André de M. (de Moissac). Une chose curieuse, c'est le bruit des gros obus à proximité: on croit entendre, pendant une demi minute, un train rapide passant près de soi.

Les tranchées de 1^{ère} ligne, où chaque nuit 100 hommes de mon bataillon vont travailler, ne sont qu'à 150 mètres des tranchées allemandes. Toutes les fois que l'on cogne les piquets un peu fort, les balles se mettent à siffler. A la prochaine grande relève, j'aurai dans ces parages les 3/4 de mes hommes. Malgré cela le régiment n'a encore qu'un blessé depuis son arrivée.

Ma plus forte impression est celle du Conseil de Guerre où j'ai été appelé à siéger hier. La peine de mort y est fréquemment prononcée. Deux des accusés n'y ont échappé hier que par trois voix contre deux. Le code militaire met les juges devant de bien graves embarras.

Je rencontre ici un autre lieutenant de Garridel, officier de cavalerie commandant l'escorte du général. J'apprends de lui qu'ils sont trois frères ; celui-ci connaît moins ton oncle Henri de la Martinière. Celui de ses frères, camarade d'agronomie de votre oncle, que j'avais rencontré à la veille de la bataille de la Marne, officier d'ordonnance d'un général qui avait dîné à ma popote, a été cité à l'ordre du jour.

J'ai bien reçu la paire de chaussons en papier japonais. Ci-inclus je t'envoie la seule photo à cheval restée en ma possession. C'est d'un autre cliché qui était voilé. Voyez si l'épreuve mérite d'être envoyée à vos cousins.

On me dit que René prend des leçons de conduite d'auto. C'est bien si sa santé le lui permet. Mais qu'il ne s'expose pas à des pannes sur la route sans un homme capable de l'aider, et de toute façon qu'il ne fasse que de petites courses.

J'espère à mon retour te trouver mieux portante, ma chère Mimi, et je t'embrasse en te disant bon courage.

23 février.

Je reçois aujourd'hui une lettre de Mimi datée du 20. Voilà donc les relations postales bien établies par le secteur 100. Cette lettre de Marie-Suzanne paraît indiquer un bon état moral, mais je voudrais être davantage renseigné par vous sur sa santé !

Rien de bien nouveau sur notre front, et il en sera probablement ainsi pendant un temps assez long. Nos batteries ont cependant reçu des instructions pour canonner plus activement. Les Allemands ripostent faiblement. Je viens de voir les travailleurs de mon bataillon creusant des tranchées sur des positions arrosées par les obus ennemis. En raison de la brume, il y avait peu de danger aujourd'hui, et l'on s'amusait à mesurer les trous d'obus en profondeur et largeur. Chaque nuit je continue à envoyer 100 hommes aux tranchées de 1^{ère} ligne, à une centaine de mètres de nos ennemis. La nuit dernière on n'a même pas échangé de coups de fusil. Le régiment n'a encore eu qu'un blessé. Pourtant dans le régiment voisin un pauvre cycliste portant un ordre sur une route a été tué d'une balle perdue.

Je reprends ma lettre après une alerte donnée tout à coup ce soir par notre général de division, qui voulait se rendre compte en combien de temps mon bataillon prendrait une formation de rassemblement préparatoire au combat pendant la nuit.

Notre dîner vient ainsi d'être retardé d'une heure et demie. Du côté nourriture nous n'avons vraiment pas à souffrir. Les distributions sont copieuses et régulières, il y a encore des vaches et des poules dans nos villages, et nos cyclistes trouvent à compléter l'approvisionnement dans les agglomérations voisines.

Je vous quitte pour me coucher. Le vaguemestre pourra joindre ma lettre au courrier demain matin à la première heure.

25 février

Aujourd'hui une carte seulement de vous, et rien hier.

Le service de mon bataillon étant pour l'instant organisé de façon assez régulière, je respire en attendant la suite des événements. L'alerte de l'autre nuit nous a fait, je crois, monter dans l'estime du Général pour l'ordre et le silence, sinon pour la rapidité avec lesquels les territoriaux ont exécuté leur mouvement.

Coups de canon et coups de fusil continuent à être aussi peu meurtriers que possible. Il ne se passe cependant guère de jours sans quelques tués ou blessés parmi les régiments et escadrons de notre secteur. Aujourd'hui les obus ont arrosé la cote un peu dangereuse où j'étais allé l'autre jour mesurer leurs excavations. Le génie a fait retirer mes hommes pour reprendre le travail par temps brumeux ou de nuit.

Le maire de la commune est le frère de l'un de mes amis du Poitou. Il a quitté son château transformé en ambulance. D'après le récit de son garde, il a été bien éprouvé par la guerre : fils ou gendre tué, deux autres blessés ou malades aux hôpitaux, sa belle fille en situation intéressante au moment de l'arrivée des Prussiens a perdu la raison (momentanément sans doute). Le Conseiller municipal délégué à la mairie me fait l'effet d'être son adversaire. Il désigne ses plus belles futaies pour y couper les piquets nécessaires aux tranchées ; j'ai pris des mesures pour empêcher qu'il n'y ait trop de saccage.

J'espère avoir demain des nouvelles détaillées de vous tous que j'embrasse de loin.

26 février

Vive fusillade hier soir aux tranchées au moment de l'arrivée de mes hommes, sans dommage pour eux, mais non pour les cuirassiers leurs voisins. Un peu plus loin un caisson de munitions a éclaté et deux pauvres artilleurs ont succombé.

Malgré le beau soleil d'aujourd'hui, notre point dangereux en 2ème ligne, la cote 87, n'a pas reçu la visite des marmites allemandes. Hier l'une d'elle était venue creuser son trou tout près d'un excellent lieutenant de mon bataillon. On ne s'en émeut guère, et nous vivons plutôt dans la crainte des surprises de la terrible discipline que les généraux croient devoir imposer.

Dans quelle arme et quel régiment se trouve mon filleul Léonce (Célier) ? Le corps d'armée de François (Célier), le 20ème je crois, est beaucoup trop loin du mien pour qu'il ait des chances de me rencontrer

27 février

Je reviens sur la question du drap d'uniforme. Aujourd'hui même on nous a communiqué une notice illustrée donnant la description de la nouvelle tenue de campagne. Le drap est bleu clair pour toutes les armes (Kaki pour les troupes d'Afrique). J'attends donc des échantillons bleu clair. Je suppose que le tailleur connaît bien le modèle de la vareuse à multiples poches.

Cette nuit, le 2ème blessé du régiment. L'ennemi paraît cependant moins actif. Il paraît que nous avons devant nous une division de réserve de la Garde impériale allemande. Le temps est au froid depuis plusieurs jours, avec d'assez fortes gelées la nuit et le matin. Je me chauffe tant bien que mal avec un mélange de bois vert et de bois mort ramassé chaque jour par mon ordonnance. L'état sanitaire continue d'être bon en général, et en particulier pour moi.

Je ne regrette pas le carême, mais que d'autres choses je regrette !

1er mars 1915

... je reçois aujourd'hui ta lettre et celle de ta mère de la veille. Le service postal aux armées est devenu plus rapide mais reste irrégulier J'ai écrit à Mimi mes impressions sur le Conseil de guerre. Les inculpés avaient des avocats pris parmi les hommes de palais appartenant à mon bataillon. L'un était un avocat parisien, sergent fourrier, l'autre un juge suppléant chargé de l'instruction au tribunal de la Seine, sergent à la compagnie du Capitaine de St-Venant. Ils se sont bien acquittés de leur mission, malgré une étude forcément trop sommaire des dossiers.

L'ennemi est toujours peu actif en face de nous. Son contingent journalier contre les trois régiments (2 actifs, 1 territorial, et plusieurs escadrons à pied) garnissant notre secteur est d'environ 200 obus de tous calibres. Le nombre des blessés au régiment n'est encore que de 5 ou 6, aucun grave ; pas de tué.

Le temps étant plus clair ces jours-ci, je découvrais très bien avec ma lorgnette les positions de la région en face de nous, occupée par les Allemands. C'est bien impressionnant d'y savoir tant de milliers d'hommes et de n'apercevoir que des champs déserts. Presque rien ne décèle les tranchées et les batteries, dont nous connaissons cependant la plupart des emplacements.

3 mars 1915

Je ne sais si ma lettre vous rejoindra à Paris ? Votre lettre du 27, m'annonçant votre voyage, ne m'est parvenue qu'aujourd'hui, avec celle du 28 que je n'arrivais pas à comprendre, l'ayant ouverte la première.

Ce que vous avez fait était le meilleur parti à prendre. J'espère que la fatigue du voyage ne vous éprouvera pas trop l'une et l'autre, et que vous rapporterez des lumières sur la conduite à tenir.

Le jeune docteur de mon bataillon, devenu moins dur, est fort intelligent et instruit dans son art. Il vient de terminer ses études à Paris, comme externe des hôpitaux Ces avis ont dans une

certaine mesure diminué ma préoccupation ; mais j'attends avec impatience de connaître le résultat de la consultation d'hier.

Ma popote continue à être très suffisamment approvisionnée, mais la viande que nous mangeons est assez extraordinaire : viande congelée ou viande protégée, belle viande, mais parfois un peu indigeste.

Je viens de recevoir la visite du baron de S. () beau-frère d'Etienne de Beauchamp, l'ami du Poutou dont je vous parlais dans une précédente lettre. Si mon ami Prévost-Leygonie, comme vous me l'écriviez, reprend du service dans son ancienne arme, ce ne sera pas au génie, mais aux zouaves. Il y a dans mon cantonnement, près du général, un escadron de chasseurs d'Afrique dont les jolis petits chevaux arabes feraient l'admiration de Pierre et de Gabrielle.

4 mars 1915

Je reçois ce matin 2 lettres de vous des 1er et 2 mars. Celle-ci m'apporte le résultat de la consultation. Avez-vous eu à Paris ma lettre d'hier ?

Mimi aura fait connaissance avec un Paris d'aspect bien changé. Y a-t-il des formalités de surveillance militaire à l'entrée ? Nous n'étions guère séparés que par une centaine de Kms.

J'ai bien vu que l'élection du Père Général n'était pas ce qu'on pouvait désirer. Mais j'ignore les incidents concernant la Supérieure Générale du S.C. et l'Archevêque de Cracovie.

Aujourd'hui température presque printanière et canonnade très réduite.

6 mars 1915

Ma chère Mimi, je reçois ta lettre de Paris et je te répons à Poitiers, pensant bien que vous n'avez pas prolongé votre séjour dans la capitale. C'est avec grand plaisir, comme tu le penses, que j'ai vu ce déplacement presque transformé pour toi en petit voyage d'agrément et d'instruction. Tu auras vu un Paris d'un aspect tout particulier, privé de son animation passée. L'absence de foule aura diminué votre fatigue, et je suppose que vous n'avez pas épargné les voitures ou taxis.

Il ne faut pas te croire, à ton âge, "percluse de rhumatismes". Le principe rhumatismal est un mot qui sert à expliquer des douleurs multiformes et changeantes qui n'ont pas une grande profondeur, affections plutôt passagères et se manifestant plus ou moins à des périodes variables de la vie. Pour moi, j'en ai plus souffert pendant mon enfance que maintenant, malgré sept mois de campagne de guerre.

Le frère de M. de Castellane, habitant Genève, s'occupe de la recherche des prisonniers en Allemagne où sa famille a des relations de parenté. Il a réussi dans des cas difficiles. Voyez s'il y aurait lieu d'essayer de ce côté pour le pauvre Jean de la Biche. Dans ce cas, il faudrait m'envoyer quelques indications pouvant orienter les recherches.

Les canons du voisinage sont presque silencieux. Le régiment n'a encore que huit blessés, aucun très grave. Personne n'est atteint dans mon bataillon, jusqu'ici moins exposé, malgré mes 100 hommes qui se relaient chaque nuit aux tranchées de 1ère ligne. Il est question d'un prochain changement de notre position qui pourrait devenir un peu plus périlleuse.

Bien trop lointain encore apparaît le jour désiré du retour parmi vous.

7 mars 1915

Je reçois votre lettre partie jeudi de Paris et m'annonçant votre rentrée à Poitiers pour vendredi. Comme je l'ai écrit à Mimi, je suis enchanté que ce déplacement ait tourné pour elle au voyage d'agrément et d'instruction. Tout de même je souhaite que l'une et l'autre n'y ayez pas pris trop de fatigue.

Reçu également une lettre de Biette contenant échantillons de drap bleu clair. Mais vous allez voir que je me trouve embarrassé, ne sachant si je dois me commander une tenue de pays froid ou de pays chaud.

Il semble certain que vers le milieu de la semaine nous allons changer de position et peut-être de destination. Notre ancienne division serait reconstituée, ce qui me vaudrait, je l'espère, de retrouver Jacques. Et notre destination serait, soit un mouvement offensif contre les lignes allemandes, soit un rapide transbordement en Algérie, pour renforcer la constitution d'un corps expéditionnaire à Constantinople ! Ce qui est à prévoir aussi et dont je vous préviens à l'avance, c'est que, pendant la préparation de ce mouvement inconnu, il pourrait arriver que l'on nous coupe toute correspondance. En prévision de la 2ème hypothèse, prévenez donc Lucien qu'il se tienne aux informations de l'embarquement possible de mon régiment à Marseille ou Toulon. Si cette chose extraordinaire venait à se réaliser, je serais bien heureux de voir un instant Lucien au passage.

Nous avons eu un peu plus sérieusement affaire aux boches du voisinage. La nuit dernière deux hommes du 3ème bataillon ont été tués par obus. Ils seront enterrés décemment. On n'a pas idée de la façon dont les pauvres soldats morts étaient inhumés dans mon cantonnement avant mon arrivée. Nos hommes, émus de pitié, se sont employés à recouvrir les corps sans cercueils d'une couche suffisante de terre, et à y planter des croix rustiques avec des inscriptions là où on le pouvait encore.

Il y a tout lieu d'espérer que nous aurons le dessus dans cette terrible lutte, que nous sortirons plus forts et meilleurs, mais les espoirs de renaissance de la France Chrétienne que vous exprimez paraissent, hélas ! d'une réalisation encore lointaine.

Si Léonce Célier va dans l'artillerie de forteresse à Dunkerque, il sera probablement sous les ordres d'un capitaine dont j'ai habité l'usine il y a trois semaines, M. Gauthier, capitaine de réserve, ingénieur de Centrale, directeur de la distillerie de Catenoy (Oise). Je vous avais parlé de sa femme.

Je viens d'avoir l'occasion de rendre un important service à Pierre de Sarrazin en le faisant placer parmi les cyclistes du colonel, au moment où la suppression de l'emploi qu'il occupait allait le forcer à porter le sac.

8 mars 1915

Ma chère Biette,

Je suis persuadé, malgré les critiques de ton frère Pierre, que tu as été une excellente maîtresse de maison pendant l'absence de ta mère et de Mimi. Que n'ai-je pu être juge de tes mérites et goûter à la bonne cuisine préparée sous ta direction !

Hier le canon a un peu parlé sur notre front. Nos 75 ont fait payer à l'ennemi la mort de nos pauvres territoriaux. C'est l'habitude de venger ainsi ceux qui tombent de notre côté. Cela fait partie des conventions un peu singulières de la guerre des tranchées.

Les Taubes ne nous font que de rares visites, tandis que nos avions ne manquent pas de faire des reconnaissances des lignes ennemies dès que le temps est propice. On aperçoit les obus spéciaux que leur lancent les Allemands éclater toujours beaucoup au-dessous.

J'ai eu aujourd'hui à déjeuner le capitaine de l'escadron de chasseurs d'Afrique qui est ici près du général. Comme je l'écrivais à ta mère, je crois que Pierre et toi auriez plaisir à voir les petits chevaux arabes de ces chasseurs. "Ce sont des gazelles, il fallait les voir charger les zulans" nous disait un brave chasseur méridional.

Aujourd'hui le temps est redevenu abominable et glacial, avec une tempête de neige. C'est un retour de l'hiver qui ne peut être bien long à cette époque de l'année.

Il est toujours très probable qu'à la fin de la semaine nous allons quitter cette partie du front. Il est à prévoir que ce sera pour aller en occuper une autre après quelques jours de repos et de reconstitution du régiment avec des renforts que l'on doit envoyer du dépôt. Le départ pour l'Orient semble chose très problématique et, si l'on écrit à ton oncle Lucien, il faut en parler comme tel.

Embrasse ta maman de ma part, ma chère Biette.

10 mars 1915

Rien de vous aujourd'hui, ma chère Elisabeth, et hier une vieille lettre montrant que vous n'aviez pas reçu la mienne adressée à Paris dès que j'ai su votre voyage. La poste nous traite vraiment mal !

Demain j'espère être mieux partagé et je vous enverrai des nouvelles en vous répondant.

Comme je vous l'ai écrit, peut-être vais-je retrouver Jacques ces jours-ci.

12 mars

Aujourd'hui deux lettres de vous.

Nous partons demain matin. Tout le régiment va cantonner à quelques kms en arrière du front. Notre ancienne division va être reconstituée pour aller ensuite occuper un nouveau secteur du front, dont la défense lui sera confiée. Il n'est plus question des Dardanelles. Je suppose que l'on va rendre à la division son ancienne cavalerie et que je pourrai ainsi avoir l'occasion toute prochaine de revoir Jacques. Par exemple, la vie des tranchées s'annonce ensuite comme tout à fait sérieuse. Mon poste de commandement sera probablement ou bien une cave dans un village en ruines, ou bien un "cagnol", sorte de hutte sous terre, dans une forêt.

Tous mes compliments à Pierre et à J.J. pour leurs succès.

Je suis obligé de fermer ma lettre plus tôt que je ne pensais.

12 mars 1915

Mon cher René, je reçois ta lettre au cours d'un déplacement un peu en arrière du front. Nous repartirons demain matin pour nous rapprocher d'un autre secteur, où probablement mon bataillon aura prochainement à occuper des tranchées de 1ère ligne,

Aujourd'hui je suis bien logé dans une villa au milieu d'un petit parc. Je viens d'y cueillir des anémones des bois, signe de printemps et souvenir de nos promenades en famille aux Roussières ; elles seront un instant pour vous un souvenir de moi.

Un sous-officier du 25ème dragons me dit que votre oncle Jacques est encore assez loin d'ici et que son escadron ne doit rejoindre la division que plus tard.

Notre secteur postal va probablement reprendre son ancien N° (qui ne correspond en rien à l'endroit où on se trouve). Mais tant que je ne l'aurai pas fait savoir d'une façon sûre, il faut garder le secteur 100 dont le service postal fera suivre nos lettres.

J'ai bien tris part à la peine causée à toute la famille par la mort de la bonne tante de la Rinière. Interprétez-moi de nouveau auprès des siens. Je suis heureux de savoir tes progrès en conduite automobile, mais hâte-toi d'avoir l'estampille officielle.

14 mars 1915

Je vous retourne la lettre de Lucie de Montmartin qui m'a fait plaisir et m'a fort intéressé. Vous remercieriez mon oncle et ma tante.

Notre dernière étape nous a conduits dans une fort jolie région, une sorte de petite Suisse. Le village où cantonne mon bataillon est sur une hauteur bordée de ruisseaux d'eau courante, avec une fort belle vue sur un massif forestier. Sur les lisières opposées de ce massif se trouvent les tranchées où nous devons, vers la fin de la semaine, relever un autre régiment. Bien que nous soyons un peu plus loin du canon qu'il y a huit jours, le bruit répété par les échos des collines et des vallées paraît beaucoup plus formidable. Ce soir, il est près de dix heures l'horizon est tout embrasé par-dessus la ligne des forêts. Le pays est en partie occupé par la brigade marocaine. A certains moments, avec les premiers rayons du soleil printanier, on pourrait se croire en Afrique. Les tirailleurs cantonnés autour de nous sont pleins d'entrain. Après les charges à la baïonnette qui terminent leurs exercices, ils se livrent à des sortes de danses fort curieuses. Ils témoignent beaucoup de respect à ce qu'il nous reste de galons.

On dit beaucoup que cette brigade marocaine va être rendue disponible pour faire partie de l'expédition des Dardanelles. Notre division la remplacerait dans son secteur du front. (Il paraît bien qu'on avait agité la question de nous y envoyer nous-mêmes ; le colonel m'en avait informé lorsque je vous ai écrit.

Notre secteur postal est de nouveau le 73. Prendre cette adresse jusqu'à nouvel ordre. Si nous en changeons bientôt, ce qui est possible, les lettres suivront. Votre petit mot reçu aujourd'hui ne me parle pas des santés ; j'espère qu'elles se soutiennent ou remontent.

17 mars 1915

J'ai eu hier une journée de 5 h du matin à 7 h du soir, reconnaissance des lignes de tranchées du secteur où mon bataillon va prendre le service. Pendant plusieurs semaines, mon bataillon est détaché dans un régiment colonial et j'aurai à commander un bataillon mixte, compagnies coloniales et compagnies territoriales.

Les lignes de tranchée sont en avant d'un village entièrement détruit par le bombardement et l'incendie. L'église a toutes les voûtes de la nef effondrées ; celles du chœur subsistent encore mais percées d'obus. Un grand tableau au-dessus de l'autel paraît de loin encore intact, mais en s'approchant on s'aperçoit qu'il est lui-même transpercé par un obus. Autour de l'église, un cimetière contient les restes des pauvres soldats morts que l'on a pu y transporter ; les territoriaux ont commencé à y avoir leur place. En arrière du village un magnifique château renaissance (à la famille de Pontavine) transformé par les obus en ruine grandiose. Le colonel colonial y occupe le rez-de-chaussée d'une aile un peu moins bombardée. Les douves du château offrent de nombreux abris. Mon poste de commandement est dans un soubassement le long de ces douves. J'alternerai tous les huit jours avec un autre poste au village de soutien, où les bombardements sont moins fréquents ; j'aurai une assez jolie villa dont le portail seul a été marmité. Je puis dire que j'ai reçu un commencement de baptême du feu : des coups de fusil des tranchées d'en face, à notre intention m'a dit le commandant qui m'accompagnait, car ces visites de tranchées ne se font qu'exceptionnellement en plein jour ; puis au retour une demi-heure de bombardement. Les premiers obus sont tombés à une cinquantaine de mètres de nous. Ils nous ont suivi

jusqu'au poste de commandement, autour duquel nous voyons, dans une sécurité relative, voler les éclats de pierre et les branches d'arbres. Après cela les hommes ont été chercher les fusées des obus que venaient de nous envoyer les Allemands. D'ailleurs personne d'atteint. Ces fusées d'obus sont maintenant en aluminium, faute de cuivre. L'éclatement est très défectueux : la plupart, du temps l'obus ne fait que se vider en terre.

C'est dimanche, à trois heures du matin, que mon bataillon ira occuper son nouveau poste. Ce n'est pas "mon" général qui a été atteint par une balle. Nous appartenons à une autre armée. J'ai fait hier bien des fois ce qui lui a valu cette grave blessure. C'est souvent nécessaire, mais moins pour les généraux,

18 mars 1915

Reçu deux lettres de vous dont l'une donne des détails intéressants sur la réunion des anciens (du Collège St-Joseph probablement).

J'ai bien reçu la lettre de René contenant des renseignements sur les récoltes et je lui avais répondu assez longuement. Ma lettre contenait deux ou trois petites anémones des bois que j'avais cueillies dans le parc d'une villa où je venais de cantonner. Ci-inclus trois primevères tirées d'un bouquet offert à l'un de mes capitaines par la compagnie qu'il doit relever aux tranchées dans la nuit de samedi à dimanche. Cet excellent capitaine (M. Tenneson, de Château-Renaud) est venu à son tour m'offrir le bouquet à votre intention. Ces fleurs ont poussé dans le jardinet d'une tranchée, à quelques centaines de mètres des Allemands occupant encore une petite ville dont la guerre a rendu le nom célèbre.

Inutile pour le moment de m'envoyer le sac de couchage dont vous parlez. Il y a un couchage suffisant dans le poste de commandement. Au poste de repos je trouverai un confortable relatif ; mais la sécurité y est aussi fort relative et il faut s'attendre à chaque instant à être obligé par la visite des obus à descendre à la cave.

Tous mes compliments aux deux collégiens.

22 mars 1915

Je suis en retard dans ma correspondance de famille, ayant été pris jour et nuit. Mon bataillon est maintenant établi dans son service aux tranchées de 1ère ligne.

Nous avons eu, dans la journée précédant le départ, une revue des généraux de division et de brigade. J'ai présenté et fait défiler mes hommes. Après quoi le général de division (ancien professeur à l'école de guerre), dont je dépendais avant-hier, m'a dit : "Commandant, vous avez un bataillon superbe, je vous souhaite bonne chance." Ensuite, départ à minuit et marche de 4 heures. A l'arrivée, passage au-dessus de nos têtes des Zeppelins venant de Paris et Compiègne. Nos batteries à proximité les ont canonnés, mais les obus nous ont paru éclater sensiblement au-dessous ; c'était comme un feu d'artifice dans la nuit. Comme je vous l'avais écrit, me voici pour quelques temps englobé dans un régiment colonial et, pour quatre jours (période des relèves successives), j'ai un bataillon uniquement de "marsouins". Pour huit jours j'ai un logement assez convenable, avec plusieurs officiers coloniaux, dans une maison jusqu'ici respectée par les obus. En ce moment ils sifflent (ou mieux, miaulent) tout autour pendant que je vous écris, cherchant batteries placées un peu en arrière.

Merci à Pierre de sa lettre me renseignant sur le collège et sur la famille. Je lui répondrai l'un de ces jours prochains. J'espère que les examens dont il me parle lui donneront une bonne place au classement de Pâques. C'est seulement l'année prochaine que la chose deviendra sérieuse.

D'après les conseils qui vous sont donnés, il ne faut pas hésiter à conduire Mimi à Dax au printemps. Entre mai et juillet il ne devra pas vous être très difficile d'organiser la maison de Poitiers en votre absence.

Un nouveau petit cordon de lorgnon ne sera pas de trop dans quelques temps. Pour le moment je désirerais avoir un fort cordon pour suspendre ma lorgnette en dehors de l'étui. L'Etat m'a fait cadeau d'une belle jumelle télémètre à prisme en remplacement de mon ancienne jumelle que j'ai passé à un lieutenant.

Voulez-vous m'interpréter auprès des pauvres la Biche ; je prends bien part à leur douleur qui a été plutôt aggravée par les alternatives d'espoir.

23 mars 1915

Mon cher Pierre, merci de ta lettre qui m'a bien renseigné sur les choses du collège et de la famille.

Je t'écris au bruit du canon qui ne cesse guère ici. En ce moment ce sont les nôtres oui tirent et l'on est assez tranquille. Hier, mon cantonnement a subi un bombardement tel qu'il n'y en avait pas encore eu

depuis le commencement de la guerre. Quand j'écrivais à ta mère, c'était l'artillerie de campagne allemande qui tirait sur nos batteries, situées un peu en arrière de nous. Il nous est passé environ 900 obus en une heure et quart ; quelques-uns se sont égarés dans le cantonnement. Mais dans l'après-midi d'hier, c'est devenu tout à fait sérieux. Les Allemands ont pris pour objectif les restes du village où je cantonne avec quatre compagnies coloniales. Ils nous ont marmités avec de la grosse artillerie pendant une heure. Suivant la consigne, tout le monde s'est abrité dans les caves pendant que les obus démolissaient les maisons. J'étais dans un soubassement assez bien protégé avec deux capitaines coloniaux. Nous sortions de temps en temps pour voir les progrès des dégâts. Ceux-ci ont été purement matériels. Ni mort, ni blessé, au grand étonnement de nos chefs supérieurs. Mais à ce même moment la fusillade a blessé assez grièvement un homme de mon bataillon entre ici et les tranchées. Les coloniaux ont eu un tué.

Si ces bombardements continuaient, la situation du bataillon de soutien deviendrait intenable ici. Aussi j'ai été ce matin reconnaître avec le colonel colonial une vieille carrière souterraine à flanc de coteau, dont je vais faire commencer l'aménagement en vaste refuge à l'abri des obus.

En l'honneur de la victoire russe de Premzyls, on a donné ordre aux troupes aux tranchées de pousser de grands hurrahs pour démoraliser les boches. Je venais de transmettre l'ordre que ne connaissaient pas mes agents de liaison. Tout à coup ceux-ci, entendant ces cris, sont venus me prévenir qu'une attaque à la baïonnette succédait au bombardement. Je les ai rassurés. Tu vois, ces premières journées face à l'ennemi sont assez mouvementées.

24 mars 1915

Je reçois votre lettre du 21 et je suis bien attristé par la nouvelle de la mort de Louis Lirand (ou Liraud ?). Les artilleurs sont cependant bien moins exposés que les fantassins.

Le temps étant redevenu brumeux, il y a actuellement répit à la canonnade et la fusillade. Il est presque incompréhensible que le terrible bombardement subi hier par mon cantonnement n'ait pas fait de victimes. Les toitures et les murs des maisons sont partout percés et éventrés ; il y a une brèche énorme dans les servitudes de la maison où j'habite. La villa elle-même n'a reçu que des éclats et, dans les soubassements, nous nous trouvons dans une sécurité relative. J'ai écrit à Pierre que j'avais eu ce même jour le premier blessé de mon bataillon, la cuisse traversée par une balle.

Le vaguemestre m'apporte aussi une lettre de Lucien. Je vous envoie ce mot par une occasion. Probablement j'écirai à Maman dans l'après-midi. Je compte écrire un mot de condoléances aux Lirant () Petite différence d'orthographe avec le château de vos grands-parents de Liniers.

26 mars

Un mot par un cycliste que j'envoie à l'arrivée et qui rejoindra probablement le T. et P. avant le vaguemestre.

La journée pluvieuse d'hier a été assez calme sur notre front. Aujourd'hui le soleil fait prévoir canonnade et bombardement ; mais ce ne sera peut-être pas notre tour. Il y a tout autour de nous et un peu en arrière beaucoup de cavalerie dont les détachements viennent alternativement aux tranchées. Peut-être MM de Floris sont-ils dans ces régiments ? Si vous connaissiez les N° de leurs régiments, vous pourriez me les indiquer.

J'ai remis votre petit cadeau très bien placé au capitaine Tenneson. Son frère est S.J. (Jésuite).

28 mars 1915

Ce matin nous avons eu une messe du dimanche des Rameaux bien touchante dite par l'aumônier de la brigade marocaine dans une cour de ferme à l'abri des vues de l'ennemi. J'enverrai les détails en répondant à Mimi. Ci-inclus quelques feuilles de buis béni à cette messe sur le front.

A la messe a succédé un violent bombardement de nos ennemis, et cette fois il y a eu des victimes. Les obus ont occasionné un incendie considérable, sur lequel les boches ont pointé de préférence, pensant avec raison qu'on essaierait de l'éteindre. Un pauvre colonial a eu la jambe sectionnée à 20 mètres de moi. On vient de l'emporter et je crains qu'il n'arrive pas vivant à l'ambulance.

29 mars

Ma chère Mimi, j'ai été intéressé par le récit de tes impressions rapportées de ta visite à Montmartre. L'aspect de la basilique dominant Paris est resté bien fixé dans mon souvenir. Non seulement je l'apercevais de ma fenêtre à la Courneuve mais aux extrémités même du camp retranché, à plus de 25

kms de Paris, on la voyait par temps clair se dresser au loin, près de la tour Eiffel. Les Allemands de Von Kluck ont certainement dû entrevoir ces deux symboles.

Comme je l'écrivais hier à ta mère, notre dimanche des Rameaux a été tout à fait "front". Le matin messe militaire en plein air, l'après-midi violent bombardement et trois hommes blessés à mes côtés, dont un bien grièvement. Je préfère le premier spectacle au second.

L'aumônier de la brigade marocaine à laquelle j'appartiens pour l'instant est un curé de Bordeaux, l'abbé Léonard. Les Raucourt le connaissent-ils ? Il doit venir me voir et m'a fait espérer une messe ici le Jeudi-Saint. Hier, la messe était célébrée dans la cour du cantonnement d'un commandant d'artillerie. Un grand nombre d'officiers du groupe de batteries y assistait. Malgré toutes les exigences du service, il y avait bien environ 200 soldats : artilleurs, marocains et territoriaux. L'évangile de la Passion a été lu tout haut en français par un sergent major colonial. Il faisait un vent glacial et, pour retenir les objets légers sur l'autel de campagne, on se servait des éclats d'obus allemands ramassés dans la cour.

Aujourd'hui, jusqu'ici 15 h 30, malgré la continuation du temps clair, nous n'avons pas reçu la visite des obus ennemis. C'est le tour de nos batteries et, pendant que je t'écris, leurs projectiles passent continuellement au-dessus de nos têtes. Nous tirons plus qu'eux, mais ils sont, je le crains, encore mieux pourvus que nous de pièces à longue portée.

Pas de lettre de vous aujourd'hui. J'ai reçu le gros cordonnet qui va très bien à ma lorgnette. J'adresse cette lettre à Poitiers, mais j'ai pris note de votre prochain séjour aux Pâtrières. Je voudrais bien pouvoir y suivre ma correspondance, Je vous souhaite d'heureuses vacances de Pâques profitables pour vos santés. Je vous charge de mes bons souvenirs pour tous là-bas. Vous m'enverrez des nouvelles de nos gens et de notre commune.

30 mars 1915

Pas de bombardement ici depuis dimanche. Autrement, soyez rassurée sur mon compte. Je suis bien portant. J'ai pris facilement l'habitude de dormir tout habillé et j'ai un bon lit pour m'étendre. En général mes nuits ne sont pas troublées. Le beau temps clair et froid est ce qu'il y a de plus désagréable : non seulement à cause du bombardement plus probable, mais aussi parce qu'il faut éviter de faire du feu pouvant produire des colonnes de fumée. En dehors de là, nous nous chauffons bien pendant le jour ; notre cuisine et nos repas se font assez régulièrement. J'ai des communications avec l'arrière par nos cyclistes et par nos voitures de ravitaillement; nous nous procurons ainsi sans trop de difficultés ce dont nous avons besoin. Nos chevaux et une partie de nos ordonnances sont dans un village un peu en arrière, et c'est là que j'envoie mon linge à blanchir.

D'ailleurs je suis informé aujourd'hui par mon colonel territorial que, tout prochainement, mon bataillon quittera ce secteur et, le 5 avril, aura quelques jours de repos dans un cantonnement à l'abri des obus. J'apprends aussi que l'escadron de Jacques vient d'arriver dans nos parages. On me donne le nom de son cantonnement; s'il est exact, il devra m'être facile de le revoir la semaine prochaine, après notre relève.

Ma lettre à Mimi vous a montré que nous n'étions pas complètement privés de secours religieux. Cependant notre infirmier-aumônier est fréquemment assez éloigné de moi; il est obligé de suivre sa compagnie à son tour de tranchée et de rester 4 jours au petit poste de secours spécial à chaque compagnie. Il a un autel portatif renfermé dans une petite valise, que lui a envoyé Mme de St-Venant. Dans ce moment-ci il est près de moi, et je viens de lui remettre vos scapulaires. Mais cet envoi est plus que suffisant, car il ne peut les distribuer qu'avec beaucoup de discrétion. Croyez bien d'ailleurs que le nombre des convertis n'est pas encore très grand, malgré tous les motifs de conversion. J'ignore les facilités accordées par le pape pour recevoir les sacrements sur le front, dont vous me parlez. Quelles sont ces autorisations ? Malgré la reprise du froid, il ne faut plus m'envoyer, de chaussons japonais, sauf demande de ma part.

1er avril 1915

Je vous ai écrit que mon bataillon allait être relevé et renvoyé un peu vers l'arrière le 5 avril, mais notre colonel colonial tient à nous garder encore et il est probable que nous allons rester plus longtemps en 1ère ligne. La nuit prochaine je change de poste. Je serai plus rapproché des coups de fusil, mais moins exposé aux bombardements pour lesquels c'est ici un lieu de prédilection. J'ai eu hier soir encore un blessé par obus, le capitaine fourrier (erreur probable de grade de la copiste) de M. de St-Venant.

.....
 Mon officier de liaison est allé hier à x où il a vu Jacques très bien portant, et même engraisé.

Ce matin 2 messes de Jeudi-Saint dans une étable, par l'aumônier et par l'abbé Peraguin. Un assez grand nombre de Pâques.

Prière de m'accuser réception du mandat. Cela sera un appoint pour la saison de Mimi (à Dax).
Le froid a cédé. Un beau soleil, avec un peu de brume protectrice heureusement.

Fin du second carnet.

Troisième carnet

2 avril 1915

Vous voyez que j'utilise votre carte-lettre. Vous pouvez m'en envoyer de temps en temps, c'est assez commode, puisque le ravitaillement en papier ou cartes de correspondance m'est devenu difficile.

Ma nuit et ma journée ont été bien occupées et j'ai tout juste le temps de griffonner cette carte au moment du départ du vaguemestre.

Je vous écris de ma cave de commandement, où je suis plus en sûreté contre les bombardements que dans mon poste précédent. C'est à propos, car la pluie d'obus m'a suivi ici et je viens d'avoir un adjudant blessé, assez légèrement. J'ai reconnu ce matin, sans incidents les kms de tranchées face aux boches dépendant de mon secteur.

Le journal "Le Journal" a publié hier en 1ère page un article sur les curieux incidents de tranchées après la manifestation de Premzyl, qui s'applique à notre secteur. Je vous enverrai la coupure si on me donne le N° comme on me l'a promis.

En attendant une plus longue lettre répondant à bien des questions posées, autant qu'il m'en souvient, par vous et par René, je vous embrasse tous.

Article annoncé :

" On a fêté dans les tranchées la prise de Premysl. Il est fort probable que la prise de Przemysl n'a pas été officiellement annoncée aux troupes de Guillaume. Peut-être même prit-on des précautions infinies pour que cette fâcheuse nouvelle restât cachée. Peine perdue ! L'état-major français, plein de sollicitude, n'a pas voulu que nos voisins d'en face ignorent un fait qui nous a justement réjouis. Dès que le téléphone nous eut fait connaître le télégramme du Grand-Duc Nicolas, la nouvelle de la victoire russe fut, répandue, par ordre, dans nos tranchées. En quelques minutes les "poilus" étaient au courant. Ce ne fut pas facile parce qu'il faut d'abord habituer nos langues à répéter le nom barbare de "Przemysl" ; je ne garantis pas que les résultats furent excellents ... Il était 5 h du soir, il faisait très clair, et les tranchées ennemies qui s'étendent devant nous à l'entrée d'un village et à la lisière d'un monticule boisé nous apparaissaient très nettes, très calmes, et presque désertes. Dans tout notre secteur il fut décidé qu'on y mettrait un peu d'animation, dans cette solitude et dans ce silence, coupés seulement de temps en temps par un coup de fusil venu on ne sait d'où pour une destination inconnue. Ce sera pour 6 heures, disait-on. Nous avons une grande heure devant nous pour organiser notre manifestation, c'était bien suffisant car, en quelques minutes à peine, tout fut prêt, et chacun, sûr de son rôle, attendit avec impatience le moment de son entrée. Enfin l'heure arrive : tout le monde quitte sa case et aussitôt une immense clameur s'élève: ""Vive la Russie ! Vive la France ! Mort aux boches ! On chante la Marseillaise et l'hymne russe, et ce concert improvisé s'étend jusqu'aux villages voisins. Les territoriaux qui sont avec nous sont les plus bruyants et les plus fous : ils enjambent les parapets au mépris de toute prudence, ils montent sur leurs abris et gesticulent. Ce qui s'est passé chez nos voisins les boches, nous ne le savons pas très exactement, mais il est facile de deviner qu'il dut se produire une panique folle et que pendant un bon moment les ennemis durent s'imaginer que le moment de l'assaut était venu. Sur les pentes de P.... , à travers les arbres, on vit dévaler au pas de course les Allemands vers leurs postes de combat ; depuis plusieurs mois, nous ne les avons pas revus ; jamais depuis qu'ils sont dans les tranchées de cette région ils n'avaient osé se montrer ainsi. Pourtant nous n'avons pas tiré ; d'ailleurs il était trop tard, ces messieurs s'étaient terrés avant même que nous eussions le temps d'épauler. Et quand en bon ordre, sur le signal des officiers, le calme fut rétabli, quand les boches eurent la certitude qu'il s'agissait seulement d'une alerte et qu'on ne les boulerait pas pour cette fois, alors ils voulurent nous faire payer cher de les avoir joués. Une vive fusillade crépita pendant quelques minutes, mais la fête était finie et les balles passèrent au-dessus de nous pour aller s'aplatir contre les murs d'un village voisin, d'où un piano et un harmonium nous envoyaient encore les dernières mesures de l'hymne russe. Puis, comme il fallait que les boches sachent la signification de ce vacarme, la nuit venue une patrouille alla accrocher à leurs fils de fer une pancarte où on pouvait lire : " C'était pour la prise de Przemysl".

3 avril 1915

Je vous envoie la coupure annoncée hier. L'article pourrait avoir une suite encore plus émouvante, car nous venons de passer une sérieuse nuit de guerre. J'avais été prévenu qu'une reconnaissance allait avoir lieu vers la position de P ... par une demi-compagnie de coloniaux, et que toutes les troupes du secteur devaient se trouver dans leurs tranchées, ou rassemblées dans les abris prêts à combattre. Vers 3 heures du matin, les allemands se sont crus attaqués en masse, et ils ont démasqué toutes les mitrailleuses qu'ils tenaient, comme nous le supposions bien, dissimulées sur leurs positions. On ne peut imaginer quelle trombe de balles ils nous ont envoyée pendant 3/4 d'heure. C'était un bruit de grêle ininterrompu, mêlé de sifflements, devant mon poste de commandement, à la lueur sinistre de fusées éclairantes au moyen desquelles l'ennemi espérait découvrir nos rassemblements. Notre petite reconnaissance est passée presque inaperçue dans une autre direction, au milieu de ce tumulte, et comme le gros de nos troupes n'avait pas à sortir de ses retranchements, tout s'est terminé avec un minimum de pertes : un tué et 5 ou 6 blessés. A la mitraille allemande nos 75 ont répondu par une heure de bombardement intensif sur les points désormais mieux repérés. Mais voilà deux nuits blanches de suite, bien supportées d'ailleurs, mais, comme au début de la guerre, je vais constituer un grand fonds de sommeil arriéré à payer plus tard. Si cela pouvait être en famille avant l'anniversaire du 2 août ! En attendant, je souhaite passer demain un Jour de Pâques moins agité par la guerre.

4 avril 1915

Mon cher René, nous avons une journée de Pâques pluvieuse et boueuse, ce qui nous vaut un certain calme fort appréciable sur le front. Quelques instants après le coup de minuit les Allemands, dont l'artillerie est presque toujours silencieuse la nuit, ont envoyé quatre obus sur les ruines du château, où ils doivent savoir que le colonel colonial chef de secteur a son logement et ses bureaux au rez-de-chaussée d'une aile dont le toit seul avait été démoli. Ces obus ont éclaté dans une salle où dormaient des ordonnances, et près d'une autre occupée par des infirmiers ; tous ont été préservés des éclats par des meubles ou des pans de murs. C'était là, je crois bien, une bravade des boches à l'occasion de la fête de Pâques, une manière de nous dire : "Nous tenons votre colonel si nous le voulons". Et une façon de se venger de la panique qui leur a fait nous découvrir leur forte position la nuit précédente. L'ouragan de balles qu'ils ont envoyé cette nuit-là sur les places vides du village ruiné et sur nos retranchements est inimaginable. Les officiers coloniaux qui ont assisté aux plus chaudes affaires de la guerre nous ont dit n'avoir pas encore vu un flot à la fois aussi intense et aussi prolongé. Leur résistance m'apparaît pas facile à briser, du moins par attaque directe ici. Espérons qu'il y aura ailleurs des moyens d'une efficacité plus rapide.

La célébration de la fête de Pâques est pour nous réduite à un minimum. J'ai pu cependant, grâce à la faculté de bisser de notre abbé-infirmier, organiser deux messes dans de petits abris sur la ligne des tranchées. C'est peu et c'est beaucoup en de telles circonstances.

Je reçois la photographie paraissant indiquer que tu as pris un peu de graisse ou du moins perdu de la maigreur. Je reçois aussi la lettre de J.J., je lui répondrai prochainement; toutes mes félicitations pour ses succès. Même félicitations à Pierre.

Comme thèse de droit civil, le sujet que tu indiques paraît intéressant à creuser. N'auras-tu pas plus tard à faire une autre thèse sur un sujet économique ?

Quelles nouvelles a-t-on des territoriaux de Lésigny ? J'espère qu'il n'y a pas eu de perte parmi eux. Leur régiment ne doit pas être loin du nôtre.

La dernière lettre de ta mère ne parle plus des santés aux Quatre-Vents alors que les dernières nouvelles données étaient bien inquiétantes. Quelles nouvelles avez-vous en dernier lieu ? Mon adjudant Leclair est un ancien servent de la Cie de Louis de la Rinière au 32ème; il a conservé très bon souvenir de celui-ci et, pour moi, je suis très content de ses services.

Bonnes vacances à tous aux Pâtrières.

5 avril 1915

Mon cher J.J., ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir et je te félicite de tes succès de Pâques. J'espère que tu continueras à marcher sur les traces de tes deux aînés et à faire honneur à la famille.

Ici, je continue à être bien portant au milieu des obus et des balles qui, depuis une quinzaine, se mettent à pleuvoir en ouragan devant mes divers postes. Pour compléter le tableau de guerre, il faut ajouter maintenant la boue des tranchées revenue avec la pluie. J'en étais couvert ce matin des pieds à la tête en revenant d'inspecter mes lignes de tranchées.

Voici un petit incident qui t'intéressera ainsi que tes frères : comme j'arrivais à une sorte de fortin d'où la vue est un peu plus étendue, nous avons aperçu par les créneaux un lièvre trottant entre les lignes, les nôtres et celles des boches. L'un des bons tireurs coloniaux, posté à cet endroit, m'a assuré qu'il était capable de le tuer d'une balle de Lebel, et en effet il l'a abattu net. Il s'agira maintenant d'aller le chercher la nuit venue et de ne pas le laisser prendre par les vilains boches qui en sont d'ailleurs plus loin que nos hommes. La distance moyenne de leurs tranchées aux nôtres est à peu près celle de la maison des Pâtrières à la serre, avec beaucoup de fils de fer tendus dans l'intervalle par nous et par eux.

Toutes ces choses-là ne manquent pas d'intérêt, mais j'aimerais beaucoup mieux être avec vous tous pendant ces vacances de Pâques que je souhaite bien profitables à votre délassément et à vos santé.

Tu as fait de sérieux progrès en écriture. Quand je reviendrai, tu auras si bien grandi et profité que j'aurai peine à te reconnaître.

Embrasse ta maman de ma part.

6 avril 1915

Depuis notre affaire de samedi, nous avons un calme relatif. En comparaison de cet ouragan, les quelques balles et obus qui s'échangent sur les 2 kms de front de mon demi-secteur attirent peu l'attention. J'ai maintenant presque des loisirs.

Ma cave est située sous l'ancien logement démolie du garde du château ; elle n'est qu'à demi cave, en ce sens qu'une porte ouverte dans un vieux mur épais de 1,50 m donne directement sur la campagne, au pied du monticule sur lequel est bâti le château maintenant en ruines. Des douves, fort analogues à celles du Bois-Doucet entourent toute l'habitation. Elles nous sont précieuses pour installer des abris contre les bombardements. Le colonel colonial, qui me témoigne une certaine confiance, m'a chargé de la direction de ces travaux auxquels j'emploie, avec des spécialistes du génie, des ouvriers d'art pris parmi nos territoriaux, et des corvées de coloniaux. Je fais exploiter les bois du parc tout comme si j'en étais propriétaire. Cela me rappelle mes occupations des Pâtrières. Cela quand je ne suis pas sur la ligne des tranchées, au téléphone (que je continue à détester) ou dans les paperasses militaires.

Ma cave sert aussi de salon où je reçois les officiers qui me rendent visite. Outre les territoriaux et les coloniaux, j'ai aux tranchées de la ligne un escadron de cavalerie qui change tous les 4 jours. Ces escadrons sont détachés d'un régiment commandé par le colonel de P. député de Bressuire, successeur de Taudière. A chaque relève le capitaine vient se présenter à moi. Celui d'aujourd'hui m'a raconté qu'il avait été blessé en octobre d'une balle qui l'a traversé de part en part, lui perforant la base du poumon. Il vient de rejoindre le front parfaitement guéri,

Vous voyez que je mène une vie bien extraordinaire.

Le vaguemestre ne m'apporte rien de vous aujourd'hui, en sorte que je n'ai pas encore de nouvelles de votre voyage.

8 avril 1915

Les correspondances sont un peu plus difficiles en ce moment par suite d'un déplacement de l'état-major de mon régiment territorial où tous nos vaguemestres sont obligés d'avoir leur service centralisé. Je dois donc écrire avant d'avoir reçu vos lettres ; avant-hier je n'avais rien de vous et hier seulement votre lettre annonçant votre arrivée aux Pâtrières. J'espère avoir ce soir des nouvelles plus fraîches ?

Ici je suis assez occupé, sans de très grandes alarmes, avec petits bombardements et petits incidents de guerre. La pluie abondante de ces derniers jours a causé des inondations dans les tranchées. Je prends stoïquement des bains de pied, et même des bains jusqu'aux genoux, en allant les visiter. Les emplacements où se tiennent les hommes sont suffisamment abrités, et moi, je change de chaussettes et je fais sécher mes chaussures et autres effets à mon poêle en rentrant dans ma cave. Les boches nous font parvenir pendant la nuit des boîtes de photographies représentant des prisonniers français bien nourris et bien traités, avec invitation à nos hommes de se rendre ; invitation peu tentante.

10 avril

Un mot pour vous dire que je suis toujours en bonne santé. Je n'ai pas eu le temps d'écrire hier par suite de changements divers ; j'espère pouvoir écrire tantôt. Petits bombardements par les voisins d'en face, sans casse pour nous.

10 avril 1915

Comme je vous le disais dans ma carte de ce matin, nous avons ici des changements, que je trouve désagréables. Inopinément nos coloniaux ont reçu l'ordre de partir. Le jeune colonel, avec lequel je sympathisais, est remplacé par un vieux colonel actif (et partie de son régiment) qui a dans tout le corps d'armée réputation acquise d'un homme terrible pour ses subordonnés. Je crois bien que ce premier changement est assez provisoire, et je l'espère en ce qui me concerne.

Comme vous le disait encore ma carte, je suis toujours en bonne santé, malgré les intempéries, les bains de pied dans les tranchées et les bombardements presque inoffensifs en ce moment.

J'ai été surpris et peiné d'apprendre la mort d'Edouard Barbier (). De quoi et comment ? Il me paraissait avoir une santé encore très robuste.

Vous avez eu dans mes dernières lettres un récit bien exact de l'épisode qui vous a inquiétée comme je le supposais.

Il ne faudrait pas compter sur M. de C. (Castellane) pour l'événement improbable dont vous parlez. Il est en ce moment à l'armée chargé de la surveillance des chevaux et voitures et, comme il n'aime pas beaucoup le voisinage des obus et des balles, il ne vient pas souvent me voir, tout en restant par ailleurs fort serviable à mon égard.

11 avril 1915

Un mot afin que vous ne vous inquiétiez pas. Je suis très occupé et déjà fort ennuyé par suite du changement que Je vous ai signalé hier. J'espère que les choses se tasseront autrement que par les obus de l'ennemi, et qu'une prochaine relève ou de nouveaux changements moins désagréables ne tarderont pas trop. Je suis d'ailleurs en bonne santé.

M. de Castellane vient d'être attaché à l'état-major de la brigade dont nous dépendons pour l'instant. Tout cela paraît provisoire.

12 avril

Votre lettre datée du 8 me rappelle que vous rentrez à Poitiers demain mardi. Les quelques mots que je vous ai adressés ces jours derniers aux Pâtrières auront donc probablement du retard. Aujourd'hui j'ai un peu plus le temps de respirer. Hier, pour la première fois, seulement depuis le début de la guerre, je n'ai pu avoir la messe le dimanche. Le nouveau colonel du secteur a déjà créé pas mal d'incidents ; il se montre d'une activité fébrile. Mais il paraît aussi apprécier ma propre activité, et il vient de déclarer à mon colonel territorial, qui me réclamait avec mon bataillon, qu'il ne voulait pas nous lâcher. J'espère pourtant que ce régime, parfois trop désagréable, ne se prolongera pas trop longtemps, par relève des uns ou des autres.

Voulez-vous remercier Maman de son mot et du cordon solide de ma jumelle. Je l'ai mis immédiatement en service.

Depuis l'affaire qui vous a préoccupée, le front par ici est redevenu d'un calme relatif, et il y a eu très peu de casse, suivant le terme consacré, du fait de la canonnade allemande. En ce moment ils tirent ferme sur deux avions français qui passent au-dessus de nous, sans autre résultat que de nous obliger à nous abriter contre la chute des petits éclats de schrapnells.

J'espère que votre voyage de retour se passera bien. Quelles sont vos prévisions pour l'époque de la saison de Dax ? Vous ne m'avez pas parlé depuis quelques temps de la santé de Mimi.

15 avril 1915

Quelques mots de réponse aux lettres d'hier. Celle de René m'a bien tenu au courant des affaires diverses de Lésigny. Ce qu'il me dit de la façon dont il s'occupe témoigne à mon avis d'une continuation de l'amélioration de son état de santé. Par ailleurs, j'avais toujours pensé que la conduite de l'auto pour une route assez longue le fatiguerait beaucoup, et je m'attendais à ce que vous m'écriviez, une impression de découragement après des espoirs trop grands. Cependant sa nouvelle compétence, limitée à de très petits déplacements, pourra être très utile à vous tous et un peu à lui-même. Puisque vous n'avez plus Baptiste à Poitiers

Nos voisins d'en face continuent à se montrer peu entreprenants. En ce moment leur artillerie répond à peine à la nôtre, peut-être un obus rendu pour 10 envoyés. On se laisse aller à une sorte de sécurité qui pourrait être trompeuse. Toujours grands mouvements de troupes. Il est à prévoir que j'aurai quelque déplacement prochain. Une moitié du régiment (6 compagnies) reste avec moi ; je ne sais pas exactement où se trouve l'autre moitié aujourd'hui.

Je pense que les gens de Lésigny n'auraient pas voulu m'exposer à vous sacrifier comme le capitaine de Compiègne ! D'ailleurs, cette guerre aux épouses fidèles, comme bien d'autres mesures d'à côté de la longue guerre, n'a pas mon approbation.

Pendant que je vous écris, les souris trottent dans la cave.

17 avril 1915

Vous avez dû avoir de mes nouvelles hier par Jacques dont la bonne visite à ma cave m'a fait grand plaisir. Je crains que la prochaine rencontre se fasse maintenant attendre, car il m'a dit que son escadron partait aujourd'hui pour une autre destination. Il a pris une carrure et un supplément d'embonpoint qui témoignent en faveur de son état de santé.

Dans mon escadron de service aux tranchées se trouve un lieutenant, député de la Mayenne, qui a la corpulence de Dupuytren de jadis. On le laisse en réserve car il ne pourrait passer par les "boyaux". Ce régiment, commandé par le colonel député de Bressuire, a encore un autre député : le lieutenant duc de Rohan, qui a succédé à son père. Je m'attends à le trouver quelque jour sous mes ordres: quelle seront les commissions de René ?

Quelle hécatombe que la liste funéraire du Collège St-Joseph ! Il serait bien à propos de compléter en indiquant les grades de nos cousins Roger des Fossettes et Hilaire de Villedieu. Comment les ignorait-on ?

Le terrible colonel continue à mettre beaucoup à contribution mon activité, tout en mettant ma patience à forte épreuve. Je compte toujours sur une assez prochaine relève pour interrompre ce régime plutôt pénible.

Une après-midi de soleil nous a valu hier une petite reprise des bombardements sur nos travailleurs de jour, placés avec moins de prudence que précédemment. Le tir boche était remarquablement pointé, et il faut vraiment une protection de la Providence pour que tous leurs engins causent si peu de casse.

Je voudrais bien que vous puissiez m'envoyer d'ici quelques temps un autre petit pot de baume Menon. J'ai fait une chute sans aucune gravité autre que de m'obliger à faire une assez grande consommation de cet excellent remède.

Carte reçue de Jacques de la Martinière.

Je viens de voir Henri, ce qui m'a fait bien plaisir ! Je lui ai trouvé très bonne mine, très bruni, comme s'il venait des bains de mer ; il était gai et en train. Malheureusement je ne sais quand je le reverrai, car nous quittons demain ces parages. Je t'écrirai plus longuement aussitôt que j'aurai un instant.

19 avril 1915

Rien de nouveau hier. Nous sommes prévenus qu'il y a en ce moment de longs retards dans la correspondance. Faute de temps pour vous écrire avant l'heure du vaguemestre, je vous envoie un mot de nouvelles rassurantes sur mon compte. D'ailleurs rien de nouveau par ici en bien ou en mal.

20 avril 1915

1

Mon cher René, en même temps qu'à toi, j'écris un mot à Marie-Suzanne à Dax, pensant qu'elle part demain de Poitiers, d'après la dernière lettre de ta mère. Si elles ne sont pas parties, tu leur donneras de mes nouvelles. Ma santé continue à bien supporter les fatigues de la guerre, sans le repos relatif que devrait me procurer la relève qui ne se fait pas. Le nouveau colonel du secteur ne veut absolument pas me lâcher, trouvant que j'organise à son gré les travaux des deux kms de front dépendant de mon sous-secteur. Je compte cependant qu'on finira par donner un peu de repos à mes territoriaux et à moi.

Vous me faisiez demander un souvenir du front. En voici un assez curieux: une page d'un journal illustré allemand, prise dans un paquet de journaux que nous ont envoyés, avec une lettre, les boches d'en face la nuit dernière. Ils avaient porté pendant les nuits précédentes un mannequin représentant une dame assez élégante à 50 mètres devant les réseaux de fil de fer de nos tranchées. Une patrouille de l'une de mes compagnies de 1ère ligne a rapporté le mannequin contenant journaux et lettres. On a remplacé les journaux allemands par des journaux français, et la patrouille a été replacer le mannequin devant le réseau des tranchées boches. En outre, cette nuit-ci, une embuscade à nous va essayer de cueillir quelqu'un des correspondants.

Voilà une histoire qui intéressera tes frères et sœurs.

Ta mère t'a dit que j'aurais peut-être un de ces prochains jours sous mes ordres le lieutenant duc de Rohan ! En ce moment j'ai dans l'escadron de service à mes tranchées le lieutenant de Noailles, le mari de la célèbre poétesse !

Il y a actuellement de grands retards dans les correspondances militaires. C'est pour cela sans doute que je n'ai pas reçu encore la réponse à ma lettre où je te demandais quelques renseignements sur l'état actuel

21 avril

Je t'écris un mot à Dax, sachant que d'après vos projets vous devez partir aujourd'hui. En même temps j'écris à Poitiers à René afin que, de toute façon, vous ayez de mes nouvelles qui continuent à être bonnes malgré un peu de fatigue. Le nouveau colonel continue à ne vouloir absolument pas me lâcher; je reste en 1ère ligne à organiser mes 2 kms de front. Je crois pourtant que je finirai par être compris dans une des prochaines relèves.

J'espère avoir de bonnes nouvelles de votre voyage à Dax. Surtout je souhaiterai bien fort que le traitement là-bas soit un remède efficace te rendant santé et activité; souhait d'autant plus fort que je n'oublie pas ton anniversaire d'avril.

Je t'embrasse de bien loin.

Lettre de Jacques de la Martinière, du 22 avril 1915

Ma chère sœur, heureusement j'ai pu aller faire une petite visite à Henri le jour où je t'ai envoyé une carte, car nous avons quitté la région le lendemain pour être postés à 30 kms de là !

Et de plus, le lendemain soir, je me suis mis au lit avec une bronchite, et on m'en a sorti hier pour m'emmener en voiture changer une fois de plus de cantonnement !! Aujourd'hui je vais un peu mieux et suis resté quelques heures debout.

Mais je ne veux pas attendre davantage pour te dire tout le plaisir que j'avais eu à passer un moment avec Henri, et surtout à lui trouver vraiment bonne mine. On me l'avait dit maigre ; je trouve que c'est absolument faux ; il m'a dit au reste lui-même se bien porter; il semble avoir un moral meilleur, bien qu'on lui demande beaucoup, et bien qu'il fasse pour ses hommes ce que font bien peu de commandants ! En un mot, je l'ai trouvé aussi bien que possible, beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Je souhaite pour lui qu'il soit relevé du poste où je l'ai vu, où il n'est vraiment pas mal installé dans une cave, mais où les marmites tombent bien près, et où la tension continue ne peut pas ne pas être une fatigue.

J'ai su par Marie la bonne réunion d'une journée aux Roussières. Que nous en sommes loin ici, et qu'il nous tarde de retrouver la vie de famille dont nous avons si grand besoin et qui nous ferait si grand bien !!!

J'ai appris par Marie la mort de Joseph de Boisgrollier fils, et de Jean de Floris. Que de deuils partout, et que de vides nous trouverons en rentrant !

Nous nous demandons si nous allons rester bien longtemps ici où nous sommes bien. Nous en doutons fort ! Mais où nous enverra-t-on ?

Bonsoir ma chère sœur, je n'ai pas encore la tête très solide.

23 avril 1915

Nos correspondances sont coupées, en vertu d'instructions dont je ne comprends pas la raison. Voici trois jours que je ne reçois aucune lettre. Le retard est probablement encore plus grand de votre côté.

Puis, je ne sais plus exactement où vous êtes. Probablement à Dax, d'après vos dernières lettres. C'est là que je vous envoie ce mot disant que je suis toujours en bonne santé et toujours fort occupé. Les voisins d'en face se montrent, eux aussi, plus actifs en ce moment, mais sans nous causer grand mal.

Autant que je puis prévoir, d'après les mouvements de troupes, je pense que ma relève de la 1ère ligne ne pourra être retardée au-delà d'une dizaine de jours. Cela m'aura fait un tribut de près de 6 semaines continues.

Je crois ne vous avoir pas dit que mon bataillon avait encore changé de médecin, il y a déjà 3 semaines. Le précédent a été placé comme chirurgien dans une ambulance. Le nouveau, Dr Valleraud, originaire de Meudon, est jeune aussi et intelligent, mais d'un tout autre genre, plutôt doux et timide en apparence, en somme bien, et je crois dans de bonnes idées.

25 avril 1915

La poste militaire m'apporte enfin tout un paquet de lettres de vous. La dernière date de votre arrivée à Bordeaux. Je vois donc que vos projets ont tenu et que vous avez dû avoir à Dax les 2 lettres que j'y ai déjà adressées à Mimi et à vous.

Je reste toujours en 1ère ligne, probablement pour une huitaine encore au moins autant que je puis juger d'après les mouvements de troupes en arrière. Ma santé se maintient malgré un peu de fatigue et la continuation de l'excès d'agitation dont je vous ai parlé. Je fais remuer force terre, et la vie des tranchées est loin d'être sédentaire pour moi, ce dont je me félicite. Mon demi secteur est fort étendu et comprend plus de 3 kms de tranchées et de boyaux de communication. En face de nous, on remue la terre ferme aussi, mais plus la nuit que le jour, à cause de notre artillerie. Ce n'est pas que la leur nous laisse tranquilles, surtout depuis que nous nous agitons davantage, mais c'est étonnant comme leurs projectiles causent au total peu de mal.

Il fait encore froid et la végétation est très peu avancée en cette fin d'avril ; il y a bien trois semaines de retard sur notre région en saison normale.

Vous avez, je n'en doute pas, meilleur temps dans le Midi. Combien je souhaite qu'il soit favorable à la saison de Mimi. Je vous embrasse de loin.

26 avril 1915

Aujourd'hui un mot de Mimi m'annonçant votre heureuse arrivée à Dax où vous avez trouvé ma première lettre. Les communications postales retardées commencent donc à se rétablir.

Vous savez sans doute que Jacques m'a rendu visite dans ma cave avant le départ de son escadron retourné vers son ancien cantonnement plus éloigné.

Je suis toujours face à x... et je n'espère la relève, avec un repos relatif, que dans une huitaine. Cela m'aura fait plus d'un mois sans arrêt de commandement en 1ère ligne avec le demi-régiment sous mes ordres. Je ne me plaindrais pas de cette marque de confiance s'il n'y avait eu, au commandement du secteur, le changement de colonel que vous savez.

Hier soir, face à mes tranchées, notre artillerie a abattu un "aviatik" allemand qui est tombé tout en flammes. Vous lirez probablement le fait dans les communiqués. C'est un bon débarras, car ces oiseaux de mauvais augure donnent le signal des bombardements sur nos groupes de travailleurs.

Aujourd'hui la température devient printanière. Quand les nombreux peupliers et pommiers qui nous entourent vont se trouver couverts de verdure et de floraisons, nous serons bien plus à l'abri des vues d'une certaine colline du haut de laquelle l'ennemi nous épie de loin.

28 avril 1915

Je reçois votre 2ème lettre de Dax. Vous voyez que votre correspondance m'arrive maintenant assez facilement, mais je constate que la mienne continue à subir d'assez longs retard avant de vous parvenir. Il faut s'attendre à ce que l'exactitude ne soit plus de si tôt son fait. La guerre va rentrer dans une période plus active sur presque tout le front. A partir d'après-demain, 30, je retourne au poste que j'occupais avant le 1er avril, avec le commandement d'un bataillon mixte, demi-territorial et demi-actif. Rien d'ailleurs de changé dans mon adresse et dans mon titre (commandant le 3ème bataillon du 70ème territ.). Mon poste, moins exposé aux balles mais point à l'abri des obus, est peu éloigné d'ici, et je devrai tous les jours venir prendre les ordres du même colonel que vous savez, commandant le secteur, qui continue à tenir à moi.

Il se peut que je sois appelé à concourir, pour une petite part, à un mouvement offensif s'étendant prochainement jusqu'à nous. Je vous en préviens sans qu'il y ait lieu d'en concevoir une particulière inquiétude.

Je reçois une gentille lettre de Biette. Hier longue lettre d'affaire de René. Je lui répondrai en le remerciant de s'être mis ainsi au niveau des nécessités, mais en l'engageant à réserver maintenant son temps pour son examen prochain et sa carrière. Je crois que les prochaines grandes vacances, dans de meilleures conditions morales, seront plus profitables que les précédentes. Combien je souhaiterais les passer avec vous tous !

30 avril 1915

Je suis sorti ce matin des tranchées, mais point pour me reposer, car je dois faire exécuter après-demain à mes 6 compagnies des mouvements de nuit dont je ne comprends pas l'objet, ce qui n'a rien de surprenant. Tout cela ne m'éloigne pas beaucoup et n'indique pas que nous soyons engagés dans quelque action immédiate. Mon adresse reste la même. Ne vous inquiétez pas.

Le temps est printanier et superbe, et j'ai un certain plaisir à circuler autrement que dans les boyaux des tranchées.

Vous devez avoir chaud à Dax. C'est plutôt favorable au tempérament de Mimi. Prolongez votre saison tout le temps nécessaire.

Avril 1915 : Citation de l'Officiel

“ Monsieur Savatier, Henri Lucien, chef de bataillon au 70ème régiment territorial d'infanterie : n'a cessé de commander son bataillon pendant toutes les périodes d'instruction et depuis la mobilisation avec la même activité, le même dévouement. A l'ancienneté de ses services viennent s'ajouter les titres qu'il a acquis pendant la campagne actuelle. ”

1er mai 1915

J'ai à peine le temps de vous envoyer un mot de nouvelles. Nous quittons les tranchées cette nuit; le régiment est mis en réserve d'armée, avec plusieurs régiments actifs. Est-ce un peu de repos, dont nos hommes auraient grand besoin ? Ce repos ne sera peut-être pas long pour mon bataillon dont la position indique qu'il est en tête de la réserve d'armée.

Tes dernières lettres me montrent que tu t'intéresses utilement à nos affaires, et je te répondrai une autre fois à ce sujet. Mais pour le moment il faut surtout que le travail que tu peux donner soit dirigé vers tes examens et ta carrière.

D'après ce que nous entendons et voyons par ici, il pourrait se faire que les événements marchent plus vite que nos prévisions, et je ne désespère pas de passer les vacances avec vous.

Ta mère vous aura probablement communiqué le message de mon colonel ; on vient de me dire que l'Officiel avait déjà parlé !

Dès que je pourrai, j'expédierai à Poitiers un ou deux colis d'effets divers dont je n'ai plus besoin et qui m'encombrent.

Ta mère m'écrit que J.J. a été souffrant. Comment va-t-il ?

Note envoyée à Dax :

A l'instant je reçois dans ma cave, de mon chef de corps (le colonel du 70ème), le message téléphonique suivant : “ Je suis heureux de vous féliciter pour votre inscription au tableau de concours pour la Légion d'Honneur. Vous êtes porté avec le N° 11 avec une mention très élogieuse.”

Vous pouvez informer Maman et la famille. Mais j'aurais souhaité que ce fût là une fin de campagne, en rentrant dans mes foyers. Je trouve presque que c'est trop tôt.

3 mai 1915

Comme nous avons touché notre solde à la sortie des tranchées et que les occasions de dépenses sont plutôt rares, je vous envoie sous ce pli, en un mandat-poste qui vous seront plus utiles qu'à moi.

Nous sommes à peu près hors de la portée ordinaire des obus, et j'espérais regagner ici un assez fort arriéré de sommeil. Pour la première fois depuis plus de six semaines, je m'étais déshabillé hier soir et couché dans les draps d'un bon lit d'une chambre de presbytère de l'endroit. Mais voici que ce matin de bonne heure j'ai été réveillé par une formidable canonnade, avec le bruit lointain d'une fusillade intense. Je me suis habillé en hâte, et peu après je recevais l'ordre de rassembler mon bataillon et de me tenir prêt à marcher. Du reste, le bruit de la bataille venait de cesser. Nous n'en sommes pas moins restés sous les armes jusque vers une heure de l'après-midi sans avoir pu manger.

Il paraît certain que la tentative des Allemands contre nos lignes a été repoussée avec de sérieuses pertes pour eux et des pertes minimales pour nous. Quelques blessés. Je crains, d'après leur récit, qu'il n'y ait eu un peu de casse dans le régiment territorial où sont les gens de Lésigny (69ème)

5 mai 1915

Ma chère Biette, puisque tu es maîtresse de maison à Poitiers, c'est à toi que je fais adresser à domicile un postal, caisse contenant des effets et papiers qui m'encombrent. Il y a entre autres choses une paire de jambières un peu racornie par séchage près du feu au retour des tranchées. A l'intérieur, vous trouverez quelques petits souvenirs de guerre: fusée du 1er obus 77 tombé près de moi, fragment

(presse-papier) de la bande de cuivre d'un obus de 150, balle de schrapnell ayant traversé la voiture d'ambulance de mon bataillon. Voilà de quoi vous intéresser.

Nous sommes relativement au repos dans un village non bombardé, à un petit Km en arrière de la zone dangereuse. Repos très relatif, car hier matin nous avons été réveillés par le vacarme infernal d'une canonnade et d'une fusillade. Il nous a fallu prendre les armes et attendre sans manger jusqu'à 1 h de l'après-midi, bien que l'affaire fût depuis longtemps finie. Les boches, semble-t-il avaient tenté un mouvement de sortie de leurs tranchées qui a été de suite enrayé. Pour la première fois depuis plus de 6 semaines je m'étais déshabillé et couché dans des draps. J'ai bien pesté du temps qu'il m'a fallu pour me chausser et m'équiper.

J'ai reçu votre carte de félicitations, et me voilà assailli de lettres et carte ! idem. Mais je ne suis pas nommé, je suis seulement au tableau de concours, n° II. D'après ce qui se passe en temps de guerre il est bien probable que la nomination ne tardera guère à paraître. Il me faut tout de même attendre ce moment-là pour remercier.

Merci à J.J. de sa carte. Ta grand-mère me dit que tu le soignes très bien. Je souhaiterais bien que la guerre de tranchées ne soit plus qu'un jeu. Je te charge de donner de bonnes nouvelles de moi à ta grand-mère, et je vous embrasse tous.

6 mai 1915

Je suis embarrassé par le flot de lettres et cartes de félicitations qui me parviennent lorsque la poste militaire veut bien fonctionner (hier aucun courrier), car Je ne suis pas décoré. Ce qui a paru est seulement l'inscription au tableau de concours. Depuis la guerre les nominations suivent généralement d'assez près, mais j'ignore absolument quand le moment pourra venir en ce qui me concerne. J'attendrai ce moment pour répondre et remercier. La remise solennelle avec accolade dont vous me parlez n'a lieu que plus tard, quelquefois bien plus tard, en profitant de l'occasion d'une revue.

A l'instant nous venons de recevoir contre-ordre pour une revue de régiment qui devait être passée par le nouveau général commandant le corps d'armée dont nous dépendons pour l'instant.

Depuis l'alerte de lundi matin, le front en avant de nous paraît exceptionnellement tranquille. Je ne pense pas que ce soit pour longtemps. J'ignore d'ailleurs absolument à quoi on nous destine, ici ou ailleurs. Le temps très orageux est peu propice au repos dont mes hommes auraient besoin après leurs six semaines de tranchées et de travail intense sous le feu de l'ennemi.

Les nouvelles que je reçois de Poitiers paraissent indiquer que les 4 de là-bas vont aussi bien que possible.

J'espère que la saison de Mimi continue à lui être profitable, et je voudrais savoir que vous avez pris le dessus des migraines et fatigues de votre arrivée.

Ce que vous me dites des incidents de la vie de garnison à Poitiers et autour ne ressemble point au régime militaire des troupes du front, où la discipline et la vie journalière sont maintenues extrêmement sévères ? Cela aussi change de la guerre d'autrefois et de la licence des camps. Ce n'est pas ce que je regrette, tout en commençant à trouver le temps bien long.

7 Mai

Mon cher J.J., merci de ta lettre très bien écrite. J'utilise pour te répondre l'autre moitié de la carte-lettre double que tu as eu la bonne idée de m'envoyer. Comme cela, on est sûr de ne pas manquer de papier à lettre, même dans les tranchées ou dans les caves. Voilà 6 jours que nous en sommes sortis et nous nous reposons un peu, tout en remuant beaucoup, à un petit km en arrière de la portée des obus.

Le temps est chaud et très orageux. Quand le canon ne fait pas penser à la guerre, on trouve le mois de mai très joli dans le pays où nous sommes. Mais comme j'aimerais mieux voir les fleurs du jardin de Poitiers et faire le mois de Marie avec vous !

Je suis très content de savoir que vous vous portez bien là-bas et que tu as de bonnes places.

J'ai reçu un mot de votre oncle Jacques me disant qu'il est tout à fait "retapé".

Voudras-tu dire à ton camarade de Leffe que j'ai reçu une lettre de son père et que je lui écrirai pour le remercier.

Je te charge d'embrasser Grand-mère de ma part, de la remercier de sa lettre, et de lui dire que je me porte bien. N'oubliez pas, quand vous m'écrirez, de me donner de ses nouvelles. Je t'embrasse, mon cher garçon.

7 mai 1915

Ma chère Mimi, je reçois ton intéressante lettre du 4 mai. Tu vois que vos lettres ne mettent pas, comme les miennes, huit jours au moins en route. Celle-ci vous parviendra-t-elle avant votre départ ? Je continuerai cependant pendant deux ou trois jours encore à prendre votre adresse à Dax.

J'espère que tu rapporteras de ton séjour là-bas une amélioration de santé qui s'affirmera.

Avec la chaleur, le printemps devient très joli dans cette région boisée et accidentée. Si ce n'était la grande voix du canon, on oublierait que l'on est en guerre et à 2 lieues à peine de l'ennemi.

Aujourd'hui un fort orage, mais une journée presque reposante au point de vue militaire, sans alerte ou revue.

Les grands chefs sont passés hier dans la région. Il paraît qu'ils ont été mécontents de la grande dépense de munitions d'artillerie faite ces jours-ci, lors du prétendu essai d'attaque allemande. On aurait exécuté sans raison suffisante un tir dit "de barrage".

Autant qu'on peut prévoir, nous avons devant nous quelques jours de repos relatif et je ne crois pas qu'on nous destine à un terrain d'opération lointain.

D'après une lettre de ton oncle Pierre (de Moissac, je comprends que les nouvelles d'André sont plus récentes. Il est sans doute dans la région d'Ypres, c'est à dire dans la zone de guerre intense. Mais les artilleurs sont loin de courir les risques des fantassins.

Un mot de ton oncle Jacques me donne de bonnes nouvelles de sa santé qui est "retapée". Aujourd'hui aussi j'ai une carte de ta mère qui reproduit les termes du tableau du concours à l'Officiel. On m'en avait donné connaissance. J'ai su que la proposition remonte au mois de février, au moment de notre arrivée sur le front. C'est le général dont je vous ai parlé à ce moment-là qui l'a fait passer. Il est probable qu'il s'écoulera encore bien des jours avant la remise de la croix.

Je viens d'apprendre que les pauvres coloniaux qui nous avaient quitté il y a trois semaines ont été très éprouvés près d'Ypres. Plusieurs officiers que nous connaissions ont été tués, et le colonel dont j'avais gardé si bon souvenir est sérieusement blessé. Un régiment territorial parti de par ici en même temps, et dont nous connaissions aussi un peu les officiers, a subi, bien qu'en 2ème ligne, de fortes pertes dans la surprise des gaz asphyxiants.

Les bois qui nous séparent de ces horribles boches sont tapissés de muguet en fleur. J'ai cueilli pour vous un petit spécimen ci-inclus.

Les nouvelles que je reçois des 4 de Poitiers continuent à me paraître bonnes. Je t'embrasse ma chère Mimi.

10 mai 1915,

Un mot seulement pour vous dire que je me porte bien au milieu de déplacements inattendus. J'espère avoir le temps de vous écrire aujourd'hui, et que le mot vous arrivera rapidement à Poitiers où vous serez rentrés après un bon voyage. Je vous embrasse tous.

10 Mai

Notre période dite de repos aura été de courte durée. Samedi soir, un peu après 10 h, au moment où je m'apprêtais à goûter les satisfactions d'une nuit tranquille dans un bon lit, un capitaine d'Etat-Major du corps d'armée m'a apporté l'ordre d'alerter immédiatement mon bataillon, et d'aller le mettre à la disposition d'un général commandant un secteur de 1ère ligne. Nous avons marché toute la nuit.

Je suis maintenant dans un grand village que je trouve peu marmité, bien qu'il y ait eu de la casse récente ; j'ai seulement une compagnie aux tranchées, et toutes espèces d'éléments de divers corps avec moi. Nous avons remplacé un régiment de cavalerie qui était à pied au service des tranchées, et qu'on a rappelé d'urgence pour aller remonter à cheval. Peut-être est-ce bon signe ?

J'étais assez fatigué hier, et sans cesse appelé au téléphone loin de mon logement ; il est maintenant installé. Je vous ai envoyé une carte postale ce matin, et je complète maintenant par quelques détails.

J'ai votre lettre du 6. Réglez votre séjour aux Pâtrières et la date de votre départ en tenant compte de toutes les considérations que vous m'indiquez, notamment dans l'intérêt des études des trois garçons.

Je vous écris maintenant à Poitiers ne doutant pas que vous y serez rendue bien avant ma lettre, en supposant même une petite prolongation de votre séjour à Dax. J'espère que de là-bas et de Lourdes, vous rapporterez un bien durable.

11 mai 1915

Mon cher Pierre, je te dois, il me semble, une réponse depuis longtemps. Je te choisis donc pour correspondant aujourd'hui, pendant un instant de répit à mes multiples occupations militaires, dans ce

cantonnement occupé par toutes sortes de troupes, et trop visité par les grosses marmites des boches depuis quelques jours. Je viens d'avoir deux blessés, dont un pauvre jeune de la classe 15 paraissant gravement atteint ; il était arrivé hier soir. Dans les tranchées voisines, on avait acclamé hier notre succès près d'Arras ; le bombardement de ce matin est une vengeance en réponse.

Il y a ici plusieurs Lésignois, soit aux mitrailleuses du 69ème territorial, soit à une batterie du 49ème (réserve), notamment Philippe, le neveu de François, et Degenne, le marchand de cycles. Ils sont en bonne santé.

On nous annonce qu'on ne tardera pas à donner du repos à notre régiment. Il paraît probable en tous les cas que je ne suis pas ici pour longtemps.

Je suis heureux de vos succès au collège, à toi et à J.J. Ton père affectueux.

14 mai 1915

Je suis toujours dans le même village assez peu bombardé. Nous devons le quitter après-demain avant le jour pour regagner notre cantonnement précédent, et ensuite x....

Je reçois votre lettre de Dax d'après laquelle vous devez arriver à Poitiers à l'heure même où je vous écris. Tout ce voyage se sera, j'espère, très bien passé et bien terminé. Je souhaite fort pouvoir bientôt constater les heureux effets de la saison. Les nouvelles de notre avance dans la région d'Arras sont bonnes, et cependant on n'arrive pas à concevoir quand et comment aura lieu la fin. Je viens d'apprendre une mort qui nous attriste, celle du Cel Larroque, commandant le 1er colonial, dont j'avais gardé si bon souvenir après une collaboration encore récente. Il a succombé à ses blessures. De nombreux officiers coloniaux, et même territoriaux, que nous avons connu par ici sont tombés près d'Ypres. On dit beaucoup que nos succès près d'Arras nous ont coûté relativement peu de pertes. Que Dieu nous soit en aide.

15 mai 1915

Mon cher René, vos lettres me parviennent assez rapidement. J'ai aujourd'hui lettres de toi et de ta mère du 12. Mais il est probable que les miennes vont moins vite vers vous.

Je t'écris en attendant une marche de nuit qui nous ramènera un peu en arrière, je ne sais dans quel but prochain ou éloigné. Nous n'avons d'ailleurs ici qu'un bombardement un peu sérieux, lundi matin. Ce n'est pas qu'on épargne de notre côté canonnade et fusillade, car on cherche à retenir le plus de boches possibles en face de notre front pour les empêcher d'envoyer des renforts en Artois.

On vient de donner à nos hommes de nouvelles capotes bleu-horizon et les officiers en ont été également gratifiés. Je garde aussi mon autre capote bleu foncé.

D'après les journaux et d'après ce que je me dis, il me paraît probable que le blé de la récolte restant à la Hte-Pâtrière va être réquisitionné. Je n'y vois pas grand mal, dans les circonstances où on se trouve et au prix indiqué, d'autant plus que c'était notre époque de vente. Mais comme je l'avais écrit, il serait à propos d'en conserver quelques sacs en vue de notre approvisionnement personnel, dans l'éventualité de récoltes trop mauvaises ou trop retardées. Cela doit être possible même avec la réquisition.

Je suis attristé de la mort des doyens du barreau poitevin, Barbier et Druet, qui me semblaient encore pleins de vie. A quelle maladie ont-ils succombé ? Aujourd'hui une lettre de La Mardière (Jean de la M., père de Jeanne, la future femme de René S.), au sujet des affaires de l'association amicale, me dit que l'on a des inquiétudes sur l'état de santé de notre président, de Pertat, tout en espérant son rétablissement si grandement souhaitable. La mort de M. d'Argensson est bien fâcheuse pour le Chatelleraudais. Vers quel avenir nous dirige la Providence ?

Je suis heureux des bonnes nouvelles que tu me donnes de ta grand-mère. Je pense que vous êtes aujourd'hui tous réunis, après un bon voyage de retour de ta mère et de ta sœur.

17 mai 1915

Ceux qui me félicitaient de ma décoration sans plus attendre avaient raison. En temps de guerre, il paraît qu'une inscription au tableau, telle que la mienne, vaut nomination immédiate. Si bien qu'à peine rentré, l'avant-dernière nuit, dans un cantonnement de repos, j'ai été avisé d'avoir à me rendre ce matin au quartier général du corps d'armée pour y recevoir ma décoration. Des autos attendaient pour conduire les nouveaux promus sur le terrain d'une revue de jeunes troupes nouvellement arrivées au front. Il se trouve que j'ai été décoré en présence du régiment dont fait partie André de Vallois. Je l'ai appris de l'un de ses chefs de bataillon, le Cant Delattre, que j'ai connu à Poitiers capitaine au 125ème. Le général de corps d'armée, en m'attachant la croix et en me donnant l'accolade (presque comme vous l'auriez fait sur

les deux joues) a été tout à fait aimable. Il m'a dit: "On vous l'a fait attendre bien longtemps", et je lui ai répondu : " Mon Général, je ne le regrette pas aujourd'hui. "

Le défilé a eu lieu aux sons de la Marche Lorraine, et les jeunes troupes avaient fort bonne mine. (on dit pourtant que leur état sanitaire laisse à désirer).

Je n'ai pu voir André de Vallois sur le terrain parce que le colonel a désiré repartir tout de suite dans l'auto qui m'avait conduit, si vite même qu'il m'a fait manquer l'invitation à déjeuner du général. Il a fallu que l'auto retourne me chercher à mon cantonnement, et je ne suis arrivé que pour le champagne au Quartier Général. Je suis invité demain chez le Colonel.

Pendant que je vous parle de mes généraux, je songe à vous envoyer la lettre reçue hier du Gal Leblond, commandant la division territoriale à laquelle appartient mon régiment quand il n'est pas détaché.

La destination actuelle de mon bataillon, assez loin du reste du régiment, est, après 2 ou 3 jours de repos, d'être employé à des travaux avancés de la 2ème ligne. Je connais les emplacements de ces travaux, ils sont dans une zone bien exposée aux bombardements. Malgré les précautions que nous prendrons, je redoute d'y éprouver plus de pertes que dans les tranchées de 1ère ligne. Au moins, les nuits ici, hors de portée de l'ennemi, seront plus reposantes.

Je me suis renseigné sur le cantonnement d'André de Vallois, et j'espère trouver un moment pour aller le voir.

Ci inclus un petit morceau du ruban de la croix épinglé par le général à la revue d'aujourd'hui (cadeau de l'Etat).

J'ai votre mot annonçant un bon retour à Poitiers.

86ème Division Territoriale

Le Général Commandant

" Mon cher ami

J'espérais dans une de mes tournées vous féliciter de votre promotion dans la Légion d'Honneur. Je n'ai pas eu la bonne fortune de vous rencontrer.

Agréez donc les plus sincères et les plus affectueuses félicitations que je me vois contraint de vous adresser par écrit.

Votre dévoué Leblond. "

19 mai 1915

Je continue à me bien porter malgré les flots de champagne d'avant-hier.

Les témoignages de sympathie que j'ai reçu hier dans mon bataillon ont été vraiment touchants. Les officiers m'ont offert une fort belle croix; puis après leur réception j'ai été prié de me rendre à la mairie du cantonnement, où tous les sous-officiers étaient réunis ; ils s'étaient cotisés pour m'offrir un sabre d'honneur qui m'a été remis solennellement. Je fais faire une petite caisse pour vous envoyer ce sabre à Poitiers ; peut-être vous demanderai-je de me le renvoyer plus tard, pour la rentrée à Tours du régiment. La poignée est gravée à mes initiales avec dédicace. Dans une prochaine lettre je vous enverrai l'adresse lue par le plus ancien adjudant; les sous-officiers désirent y apposer leur signature.

Aujourd'hui demi-jour de repos accordé aux hommes.

Merci de la bonne lettre détaillée reçue hier. Combien je suis peiné de la triste nouvelle de la mort de mon ami Pertat. J'écris à Mme Bartet.

Aux armées le 18 mai 1915

"Mon commandant,

Permettez à vos sous-officiers de venir à leur tour, à l'occasion de votre nomination dans la Légion d'Honneur, vous adresser leurs compliments les plus respectueux en y joignant l'expression de tous leurs espoirs.

Ils vous prient, mon Commandant, de vouloir bien accepter ce sabre comme gage de leur entier attachement. Vos sous-officiers sauront faire tout leur devoir, soyez-en sûr mon commandant, et vous pouvez et pourrez compter sur eux en toute circonstance, sans défaillance, jusqu'au bout, jusqu'à la Victoire."

21 mai 1915

Je vous envoie aujourd'hui en postal une caisse longue contenant le sabre que m'ont offert les sous-officiers du Bataillon. Dans la même caisse, divers objets, papiers, lettres, etc, pour décharger mes cantines. A l'intérieur des deux morceaux d'étoffe rouge et bleu, coupons d'anciens uniformes, se trouve un chargeur boche muni de ses cartouches venant d'un prisonnier; et aussi des silex noirs formant balles à l'intérieur de leurs obus de 150. Ces éclats ont été recueillis sur une de mes tranchées, au pied d'un arbre qui venait d'être brisé par un obus ; il paraît avéré que les Allemands se servent assez fréquemment de ces sortes de cailloux, peut-être plus dangereux que les balles de schrapnell. Parmi les papiers de la caisse, je mets le N° de l'Officiel (à conserver), concernant ma nomination.

A l'instant je reçois la lettre de René du 18.

Ordre m'arrive d'un changement de cantonnement me rapprochant des positions de combat actuelles dans la région.

24 mai 1915

Un mot de suite au sujet de votre espérance de permission pour moi. Il ne faut pas que cette espérance entre dans vos prévisions. Je sais qu'il y a eu, et qu'il y a encore des permissions accordées dans les corps voisins. Mais notre colonel y est absolument opposé et même à notre brigade. D'ailleurs, bien que n'étant plus dans les tranchées, nous sommes encore engagés, dans les travaux que nous exécutons sous le feu des canons ennemis. Il vient d'y avoir deux hommes blessés au régiment, un hier au moment où j'arrivais sur les travaux, et ce matin les éclats m'ont rasé de près. Vous voyez que, la chose serait-elle possible, je ne peux songer actuellement à demander une permission. Si dans l'avenir quelque occasion possible se présente, j'ai bien le grand désir d'en profiter, mais je n'y compte guère.

J'ai fait la connaissance d'un commandant d'artillerie autrefois à Poitiers, qui connaît Pierre de Moissac et se dit notre parent par des aïeux du Berry : le commandant Mercier était neveu de M. Damorneste (ou Damomeste ?) de Châteauroux que je me rappelle avoir vu autrefois et qui était en effet un cousin de notre famille. Voulez-vous transmettre à Maman ma demande en même temps que de bonnes nouvelles de moi.

25 mai 1915

Voici sous ce pli, à joindre aux souvenirs de ma campagne, l'adresse qui m'a été lue par l'adjudant-chef Vigana, et qui vient de m'être rendue revêtue des signatures des sous-officiers souscripteurs.

J'ai reçu aujourd'hui un fort beau cadeau de M. et Mme de Castellane, une croix enrichie de diamants pour être portée sur l'habit après la guerre.

Il paraît que notre colonel serait maintenant mieux disposé sur la question des permissions, et qu'il se préoccuperait d'en faire obtenir à ses officiers le jour où le service le permettrait. Mais c'est là une perspective pleine d'incertitude.

26 mai 1915

Sous ce pli je vous envoie mon brevet de Légion d'Honneur que je viens de recevoir et qui sera plus en sûreté à Poitiers que dans ma cantine. Je vous fais également envoyer la petite croix, cadeau de M. et Mme de C. Probablement aussi j'expédierai un postal contenant une vareuse usagée trop chaude pour la saison.

Le temps est extrêmement beau pour la saison. Cette région de hautes collines et de splendides futaies de l'Oise devient admirable ; mais, hélas: nous nous y livrons avec acharnement à des travaux de mort. Ce matin, dans le secteur en avant de nos travaux, un boche famélique a déserté. Il prétend que beaucoup de ses camarades, pressés par la faim, sont disposés à en faire autant. Il dit qu'il y a peu de troupes allemandes en face de nous, mais il confirme ce que nous savons de la quantité de mitrailleuses et d'artillerie qui défend leurs positions.

Les travaux de fortification n'ont été aucunement interrompus par les récentes fêtes de la Pentecôte qui sont passées à peu près inaperçues ! Presque personne n'a pu avoir la messe.

Je suis très ennuyé de perdre dans mon bataillon et à ma table de campagne le capitaine de St-Venant, que le colonel prend près de lui comme capitaine-major.

Rien de nouveau sur la question des permissions.

28 mai

On nous annonce que le régiment va de nouveau prendre le service aux tranchées de 1ère ligne. Vous voyez donc que la question des permissions se trouve au moins ajournée. Ces tranchées ne sont pas celles de mon ancien secteur, elles passent pour être parmi les plus dangereuses.

Sous ce pli une photographie du défilé de mon bataillon prise par le curé de x... notre cantonnement au sortir des tranchées, il y a trois semaines. Malheureusement le photographe a opéré un peu trop tard, il n'a guère pris que la moitié du bataillon, et l'on ne voit pas les officiers à cheval.

29 mai 1915

Un mot seulement pour vous dire que nous retournons en effet aux tranchées dans la nuit de mardi prochain. Mais mon bataillon est désigné pour être employé dans son ancien secteur. A certains égards, j'aime autant cela car ce ne sera pas de l'inconnu.

J'espère que la fatigue de J.J. dont me parle Pierre est tout à fait passagère.

31 mai 1915

Notre retour aux tranchées paraît ajourné plus ou moins. Dans tous les cas il ne sera pas pour demain soir. Hier, je suis allé revoir mon ancien secteur. Il venait d'être fortement bombardé par l'artillerie allemande de gros calibre. On prétend qu'ils ont maintenant en face de nous une pièce de marine. Espérons qu'on la leur démolira bientôt. C'est étonnant comme ils arrivent à faire face partout.

A l'instant je reçois la lettre de J.J. et les photos. Gabrielle et J.J. me paraissent les plus changés ou profités. Ce sera tout juste si je les reconnaîtrai.

Vous me dites que Gabrielle va aller à Bordeaux. Je l'ignorais. Pour combien de temps ? Serait-ce pour son examen ?

Voulez-vous féliciter les Moissac de ma part pour la citation d'André. Lui voilà la croix de guerre. C'est une première récompense bien méritée.

D'après la note que vous m'indiquez, l'examen de René a été presque très bien. C'est très bien en considérant toutes ses occupations et préoccupations en dehors des études, qui doivent pourtant rester pour lui l'affaire principale.

C'est là probablement ma dernière lettre adressée à Poitiers. Si je n'apprends pas de changement de vos projets, je vous écrirai désormais aux Pâtrières. Comme nous aurons demain paiement de la solde, je compte vous envoyer un mandat.

La question "permission" avant la fin de la guerre est bien incertaine. On parle (très en l'air) du départ de toute notre division territoriale pour x... Le général de cette division, celui dont je vous ai envoyé la lettre, vient d'être changé. J'ai rendu visite hier à son successeur qui réside dans mon cantonnement actuel.

1er juin 1915

Je reçois ta lettre ce matin et je te réponds aussitôt. Tu trouveras vraisemblablement ma lettre vendredi en arrivant aux Pâtrières.

..... La question des journaliers espagnols est délicate. Evidemment ce peut être une nécessité d'en faire venir. Il ne faut prendre ce parti que si les fermiers le demandent

J'ai dit à ta mère ce que je pensais de ton examen presque très bon. Tu as dû mettre M. Audinet dans l'embarras (Avez-vous vu ses Paroles à mon sujet aux antiquaires ?). Je vois que tu as eu à traiter la question des "dons manuels". Elle m'a toujours paru obscure dans notre législation, et je serais curieux de connaître tes réponses.

Notre retour aux tranchées de 1ère ligne paraît ajourné. Je vais aller retrouver mes compagnies qui travaillent entre les deux artilleries, sous la menace assez souvent suivie d'effets des obus boches. Du moins on a aux cantonnements, hors de portée du canon, des nuits et des moments tranquilles.

Rien de nouveau par ici autrement qu'en "bruits de cyclistes ou de ravitailleurs"

2 juin 1915

Je reçois ce matin vos lettres des 30 et 31. Il me semble que votre départ aux Pâtrières reste fixé à vendredi et c'est là que je vous écris.

Je ne sais pas encore pourquoi, comment, et pour combien de temps Gabrielle est à Bordeaux. Il me semble que là, elle pourra toujours voir sa cousine Lucie au passage. Mais ce que vous me dites de celle-ci et du retard indéfini de son retour est bien inquiétant (Lucie Taunais). En écrivant à Paul, il y a quelques jours, je lui ai demandé de m'envoyer des nouvelles précises.

Notre retour au service des tranchées paraît de plus en plus ajourné. Nous avons sur le chantier d'immenses travaux de fortification pouvant nous retenir dans les cantonnements et positions actuels pendant un temps indéfini. Ces travaux se font sous le feu de l'artillerie ennemie, mais maintenant que l'on a commencé de s'enfoncer dans les tranchées et boyaux, le danger est bien moindre et les obus boches deviennent assez rares. Par ailleurs il semble qu'il y ait des préparatifs d'attaque dans une région voisine de la nôtre.

Vous me demandez quels sont habituellement mes compagnons de table ? Depuis que nous sommes sortis des tranchées, M. de Castellane a repris près de moi son service d'officier-adjoint. Nous avons de plus en plus des chevaux et voitures (compris des cuisines roulantes à 2 chevaux par Cie) dont il s'occupe. M. de St-Venant sera remplacé par un vieux lieutenant exerçant Pour quelques temps encore les fonctions d'officier-payeur près du colonel. Actuellement sa Cie est commandée par le seul officier, le sous-lieutenant Peline (ancien adjudant de l'active, représentant d'une maison d'électricité de Paris, et assez gentil garçon). Ma table habituelle se trouve pour le moment composée de M. de Castellane, du s-Lt Peline, du Dr Vallerand (qui est bien, je crois vous l'avoir dit) et de l'Adt de Bataillon Leclair. Celui-ci va être nommé lieutenant et il me manquera. Il y a dans l'ancienne Cie de St-Venant un Adt très bien, M. Nicot, conseiller municipal de Tours et chef de la minorité catholique à ce conseil. Il va très probablement être nommé S-Lt, et je souhaiterais bien qu'il reste à cette compagnie.

J'ai eu ces jours-ci la visite à mon cantonnement du caporal Philippe, le neveu de François Validir. Il est en très bonne santé. Ses fonctions à l'échelon de la Cie de mitrailleuses du 69ème l'ont dispensé du séjour aux tranchées, et la vie au grand air l'a guéri, m'a-t-il dit, d'un commencement inquiétant de faiblesse pulmonaire. Un frère de Louis Foucreau est dans mon régiment, mais non dans mon bataillon. Les bataillons vivent assez séparés, de sorte que je ne vois guère celui-ci, pas plus que Pierre de Sarrazin, lequel dit un peu haut qu'il en a assez de la guerre. A un moment donné le pauvre garçon avait fort maigri; il m'a paru en meilleure santé la dernière fois que je l'ai vu. Voilà donc des nouvelles pour Lésigny.

Merci mon cher René de tous les renseignements de ta lettre et de la consultation juridique qui m'a intéressé

Ici aussi les apparences de récolte sont fort belles. On fournit la main d'œuvre militaire nécessaire aux fauches destinées à l'entretien de notre nombreuse cavalerie. La culture s'étend jusque dans la zone battue par les obus allemands, où l'évacuation n'a pas été ordonnée. Mais à partir d'une ligne passant environ à 4 kms au nord de notre cantonnement de nuit, les champs retournent à l'état de steppe.

5 juin 1915

J'espère que votre voyage et votre installation aux Pâtrières se seront accomplis sans encombres. J'en attends des nouvelles au premier jour.

Ici on paraissait préparer une attaque dans le voisinage sur un point important. Nous avons reçu une série d'ordres et de contre-ordres semblant s'y rattacher. On me prévient de nouveau de me préparer à occuper les tranchées de mon ancien secteur vers le commencement de la semaine prochaine. Ce ne sera peut-être pas plus dangereux que nos travaux actuels ? A l'instant je viens d'avoir un blessé d'un éclat d'obus dans une de mes Cies.

La petite corne de commandement trouvée dans la vieille vareuse m'a en effet manqué. J'ai été obligé d'en faire venir une autre de Compiègne. Le mieux sera de me renvoyer celle-là par la poste s'il se peut.

J'ai su aussi par Lucien qu'Ange () avait cherché à me voir, mais nul ne m'en a parlé par ici. Le beau temps ininterrompu et sans pluie favorise les reconnaissances d'avion dans la région. Malgré leur récente mésaventure, que vous avez pu lire dans les communiqués, les avions boches ne se font pas faute de nous visiter, et nos batteries les accueillent avec un feu d'enfer. Pendant que je me levais, un morceau de fusée de nos 75 est retombé sur ma maison en perçant la toiture. On se demande où passent tous ces projectiles, car les accidents de ce genre sont fort rares.

Je recommande instamment que René se ménage, et que vous le ménagiez pour la conduite de l'auto.

6 juin 1915

A l'instant ordre de rassemblement et de se tenir prêts à appuyer une attaque. Nous avons eu le même ordre avant-hier, puis contre-ordre.

9 juin 1915

Nous vivons au milieu des ordres et des contre-ordres. De nouveau je devais la nuit prochaine retourner dans mon ancien secteur. Hier, j'ai passé l'après-midi à reconnaître les lieux avec mes capitaines. Mon poste n'aurait plus été le même, et la cave où je devais résider n'était pas fort engageante. J'ai bien des chances pourtant d'y aller quelque jour prochain. A dix heures hier soir, contre-ordre est arrivé. J'étais préoccupé de l'un de mes capitaines qui n'est rentré au cantonnement que vers cette heure-là. Il avait été arrêté par un bombardement de très grosses marmites près d'une batterie, et son cheval effrayé s'était échappé.

Le colonel commandant mon ancien secteur, quand je l'ai vu hier, n'avait pas dormi depuis 3 nuits. C'est le cas de beaucoup d'autres. Hier encore, le combat battait son plein à 14 kms d'ici environ. Près de nous (à 5 kms) une sorte de petite montagne est surmontée d'une tour portant les statues de la Vierge et de Jeanne d'Arc. C'est l'emplacement du château où Jeanne d'Arc fut gardée prisonnière et livrée aux Anglais. M. de Castellane, qui n'avait pas grand chose à faire, y était monté hier avec la châtelaine-infirmière, dont la magnifique demeure est devenue une vaste ambulance. Il paraît qu'on voyait se dérouler toute l'action vers N.

Par ici et devant L., notre artillerie a démolie toute la première ligne des tranchées boches pour leur faire croire à une autre attaque, simulée ou vraie (?).

Ce matin mes hommes ont repris les travaux où je continue à avoir trop fréquemment des blessés par éclat d'obus. Ces travaux ont lieu près d'une forêt splendide ; on ne peut se faire idée des hêtres qui poussent dans ce pays-ci. Ils tenteraient le crayon de nos filles.

Nos cyclistes qui vont à Compiègne disent tous avoir vu de nombreux prisonniers allemands ; de tout jeunes gens paraissant 16-17 ans.

Je suis content de vous savoir arrivés à bon port et installés. Je ne veux pas penser combien ce doit être joli là-bas.

10 juin 1915

Malgré tant de raisons de craindre, j'espérais encore pour la pauvre petite Lucie (Taunais). Que d'épreuves particulières pour toutes les familles au milieu des terribles épreuves de notre pays !

Comme vous le rappelez, nous n'aurions jamais pu prévoir un tel événement lors de notre passage à Avançon, il y aura bientôt près d'un an, aux premières heures de ces temps tragiques. Comme vous le dites aussi, la benjamine aura été la bienvenue auprès de ses parents au ciel.

Pour vous et pour tous ceux qui vous entourent, évitez qu'il y ait là cause de fatigues ou de dépressions qu'il vous faut absolument éviter. Comprenez que vous vous trouvez presque immobilisée, faute de moyens pratiques de communication. Comprenez aussi que tous et chacun sont aux prises avec d'énormes difficultés.

Quand vous irez à Poitiers, il me paraîtrait à propos de vous faire présenter quelques-uns des jeunes garçons

J'espère que Gabrielle pourra aller à Pau. Sa présence à Bordeaux se sera ainsi trouvée à propos. Maintenez bien son moral dans vos lettres.

Ici rien de nouveau depuis hier. On nous tient moins sur le qui-vive. Nous ignorons si, et quand, seront exécutés les ordres précédents nous ramenant aux tranchées de 1ère ligne.

13 juin

Je reçois votre lettre de Poitiers et la carte me disant votre retour aux Pâtrières. J'espère que ce pénible déplacement ne sera pas pour vous et vos compagnons de route cause de trop grandes fatigues.

J'avais reçu une très bonne lettre de Gabrielle me donnant la plupart des détails que vous me dites. J'avais écrit de suite à Paul et Maman. Je crois que Pierre a dû lui être un bon petit compagnon dans ces tristes moments. Ce que vous me dites d'elle me préoccupe ; tenez-moi au courant.

Ici, pas de changement pour le moment ; on nous en annonce de toute espèce, plus ou moins invraisemblables.

Ci-joint une autre photo de la revue du bataillon avant le défilé que vous avez.

15 juin 1915

Nous sommes toujours au milieu des ordres et contre-ordres. Le régiment entier devait partir ce matin. Hier soir, ce départ a été remis à demain.

Le départ d'ailleurs paraît certain, et il est lié à tout un remaniement d'affectation des régiments territoriaux. Nous allons changer de division et, très probablement, de secteur postal. D'ailleurs les lettres suivront par l'ancien secteur, sauf un peu de retard. Pour commencer, nous devons aller à environ 5 lieues au Nord-Ouest. La canonnade a été bien vive toute la nuit dans nos environs.

J'attends par vous et par Pierre des nouvelles de Poitiers.

Que devient Jacques ? Peut-être le mouvement que nous allons faire va-t-il me rapprocher de lui ?

17 juin 1915

Notre étape d'hier nous a conduit encore plus loin qu'il n'avait été indiqué d'abord. Près de 8 lieues par la grande chaleur. C'est bien juste si nos hommes, avec leurs énormes sacs, ont pu arriver; les voitures d'ambulance, à notre suite, étaient remplies d'éclopés.

Nous sommes en réserve d'armée, pour le moment, à 14 kms environ des lignes ennemies. L'escadron de Jacques est à 500 mètres de mon cantonnement. Aussi ai-je eu le plaisir de recevoir sa visite hier soir dès mon arrivée. Il est bien affectée de la mort de la pauvre Lucie (sa belle-sœur). Je l'ai d'ailleurs trouvé en bonne santé, bien remis de sa grippe. Il est probable que d'ici peu de jours son escadron va partir précisément pour la région que nous venons de quitter.

Il semble que nous allons rester quelques temps dans nos nouveaux cantonnements, pour être employés soit à des travaux de 2ème ligne, soit à un service intermittent aux tranchées les moins éloignées. Rien de sûr car il y a en ce moment de grands remaniements dans la disposition des troupes.

A la grande halte d'hier, à M. , pour la première fois depuis 10 mois, j'ai déjeuné dans un hôtel. Ici, le cantonnement est agréable. Je loge dans une habitation dont le style et le parc rappellent les Pâtrières. La rivière sur laquelle s'ouvre ma fenêtre a plutôt l'aspect du Clain que de la Creuse.

Notre nouveau secteur postal est le n° 101. Pour l'instant, par suite de tous ces déplacements, nous sommes coupés de correspondance. En même temps que cette lettre que j'envoie à une poste des armées voisine, probablement moins encombrée, je remets à notre vaguemestre une carte postale à votre adresse vous donnant le nouveau secteur.

17 juin 1915

Hier, longue étape. J'ai vu Jacques en arrivant. Non nouveau secteur postal porte le n° 101. Toujours bonne santé.

18 juin 1915

Nos relations postales restent interrompues. Je n'ai aucune lettre de vous depuis le commencement de la semaine. Probablement tout un paquet m'arrivera l'un de ces jours prochains. Jacques non plus n'a pas de lettres depuis plusieurs jours. Son escadron part demain, je viens de lui faire transmettre la nouvelle parvenue par le téléphone à mon bureau. Il va en effet dans la région dont nous arrivons. Mais pour combien de temps suis-je moi-même ici ? Le colonel et tout le reste du régiment viennent de repartir, se rapprochant du front, très probablement pour occuper un secteur de tranchées. Mon bataillon reste seul, isolé, en réserve. C'était d'ailleurs bien son tour de ne pas marcher; on nous le revaudra sans faute à la prochaine occasion. J'ai eu hier soir Jacques à dîner dans la salle à manger du château dont le rez-de-chaussée est, depuis le début de la guerre, abandonné aux officiers du cantonnement. Les propriétaires, un vieux Monsieur sa femme et sa fille, dont le mari est aux armées, vivent au 1er étage. C'est une belle propriété laissée fort à l'abandon. Devant ma fenêtre, de l'autre côté de la rivière, passe une ligne de chemins de fer où les trains se succèdent à 5 minutes de distance. Plusieurs trains de blessés et de prisonniers sont passés aujourd'hui, venant évidemment de la région d'Arras.

On n'entrevoit point la fin.

19 juin 1915

Notre séjour dans l'agréable cantonnement dont je vous parlais hier a été court.

En rentrant de voir Jacques, j'ai trouvé un ordre de départ nous faisant retourner à 4 lieues sur nos pas de la longue étape de l'avant-veille. Mon bataillon est avec le colonel, dans un gros village où nous avons cantonné plusieurs fois, dans le voisinage de divers secteurs de tranchées, et à la limite de la zone non bombardée. Il y a en ce moment de formidables mouvements de va et vient de troupes ; nous avons croisé un régiment transporté en automobile, vous pensez s'il nous a fait dévorer la poussière.

Mon logement ici est fort bien, dans une villa où j'avais déjà passé une nuit en mars. Je viens d'apprendre que le propriétaire, M. L.C.D. est officier de cavalerie de réserve, chargé de la réception des

chevaux américains dans les ports. Le curé de la Guerche, caporal infirmier, est depuis quelques jours affecté à notre infirmerie régimentaire. En raison de la présence du Colonel, il est actuellement, de même que Pierre de Sarrazin, dans mon cantonnement. Nous venons de parler ensemble du pays.

20 juin 1915

Nous sommes toujours coupés de toute correspondance. Nous espérons avoir des lettres aujourd'hui, mais rien encore. Nos vaguemestres ne savent où se trouve le courrier de l'ancien secteur postal, et pour le nouveau, le personnel est complètement dépassé à la suite des nombreux mouvements de troupe. J'espère que mes lettres et cartes vous parviennent moins difficilement.

Pas de changement de cantonnement aujourd'hui, et probablement pas d'ici quelques jours, autant qu'on peut prévoir.

Le N° actuel du secteur postal reste 101.

21 juin 1915

J'avais bien raison de penser que mon bataillon ne resterait pas longtemps en arrière. Ordre m'arrive de partir demain matin. On nous embarque en auto pour x... (très probablement direction des environs d'Arras). Nous allons commencer par avaler beaucoup de poussière ; cela vaudra mieux tout de même que les gaz asphyxiants contre lesquels nous sommes, depuis une dizaine de jours, munis de sachets-masques protecteurs. Vous voyez que cette distribution n'implique nullement un engagement immédiat comme on a pu le croire au 69ème.

Hier soir tard, j'ai eu tout un paquet de lettres, votre correspondance depuis le 12. Merci à vous tous des nouvelles, spécialement à René pour sa longue lettre détaillée.

Ces gredins de boches ont depuis quelques temps des pièces à longue portée avec lesquelles ils bombardent les églises des villages jusqu'ici inviolés, le dimanche à l'heure de la messe. Hier, dans un village voisin du nôtre, ils ont tué ainsi trois pauvres territoriaux d'Anjou et blessé plusieurs autres.

Je souhaite bien avoir de meilleures nouvelles de J.J.

22 juin

Notre voyage en auto s'est très bien passé. Nous sommes encore à forte distance des combats d'Arras. Dans la nuit du 23 mon bataillon va aux tranchées en relever un autre, au nord d'une petite ville dont nous apercevons le clocher surmonté d'une Vierge à demi renversée par les obus allemands. C'est tout à fait pareil aux gravures que l'on a pu voir dans les journaux. Louis de Raucourt doit très bien connaître ce pays.

Je pars reconnaître nos tranchées, et je vous embrasse tous.

23 juin

J'ai reconnu hier mes nouvelles tranchées. C'est mieux et moins bien que les précédentes. Mieux parce qu'elles sont mieux protégées. Moins bien parce qu'on y est plus près de l'ennemi (une centaine de mètres) qui est d'ailleurs peu entreprenant en ce moment, et dans une région moins agréable et moins pittoresque. Mon logement n'est pas encore bien déterminé : cave ou cagnal sous terre. Ceux que nous remplaçons sont restés là trois mois ; mais il ne semble pas résulter des ordres que notre destination nous assigne un séjour aussi prolongé.

La belle église ruinée du pèlerinage d'A. et les quartiers environnants sont bien impressionnants de destruction.

Je pars avec le bataillon pour l'occupation des tranchées.

25 juin

Je suis bouleversé par la nouvelle de la mort d'André (de Moissac) que m'apporte ma lettre de Maman. J'écris quelques mots à Pierre. Je ne puis que vous renouveler pour vous et pour les enfants, surtout pour René que je sens si atteint, mes récentes recommandations de force morale, en rapport avec les circonstances où nous place la Providence.

André laisse à la famille de beaux exemples de courage. Je vous écris sous terre, dans le gourbi peu confortable qui me sert de logement et de poste de commandement. On nous fait exécuter des mouvements impossibles à comprendre. Les deux autres bataillons du régiment, qui devaient nous rejoindre par ici, ne viennent plus. Il semble probable que mon bataillon va quitter les tranchées occupées l'avant-dernière nuit pour retourner vers notre ancienne région. Tout cela est un peu surprenant. Ici, je

suis avec le régiment actif de Vannes. Le colonel (très fatigué) qui le commande, a voulu me faire manger à sa table où je rencontre un capitaine connaissant très bien Jules (de la Martinière) ; il a loué l'ancienne maison de celui-ci. Selon toute vraisemblance, je ne suis pas pour longtemps avec eux.

26 juin

Décidément nous repartons en auto demain pour notre ancienne région. Prenez jusqu'à nouvel ordre le secteur 101 pour la correspondance. Vous pensez qu'avec tout ce va et vient, les lettres n'arrivent guère exactement.

Nous nous perdons en conjectures sur ces mouvements. Ce secteur de tranchées a été depuis notre arrivée remarquablement calme comme bombardements ; il y a eu seulement une petite fusillade de nuit d'une de mes compagnies contre les patrouilles boches qui sont venues poser de grands écriteaux portant "Lemberg est pris".

L'incident a servi de baptême du feu pour mon renfort de 100 Châtelleraudais arrivés avant-hier à mon bataillon. Parmi ces nouveaux arrivants se trouve l'instituteur de La Roche-Posay qui est caporal. Comme je vous le disais, le régiment actif qui occupe le secteur depuis novembre est de Vannes et composé de Bretons. Il y a un aumônier volontaire, ancien professeur au Collège St-François-Xavier, une de nos maisons, qui a grade de lieutenant et mange à notre table.

Cette brigade de régiments bretons est commandée par le Gal Patrice de Mac-Mahon fils du maréchal et mari d'une princesse d'Orléans. Le général habite à peu de distance de nous, sous un pont de chemin de fer. Une cahute d'aiguilleur transportée là-dessous, lui sert de cabinet de travail. Il m'a reçu là fort aimablement; nous avons parlé de son cousin Charles de M.M.() mon ancien camarade, et de Charles des Cars.

Voici quelques détails sur notre court séjour par ici qui vous intéresseront. Le service des tranchées n'est guère compatible avec un bon sommeil ; cependant je me suis reposé durant la dernière nuit.

J'ai eu hier votre lettre de Poitiers. Je voudrais savoir comment vous allez tous, après ces nouvelles tristesses et ces fatigues ; et aussi comment va J.J..

27 juin

Me voici de nouveau bien installé chez Mme L.C.D. () la cousine germaine de Mme P. de S. () où j'espère pouvoir me reposer 24 heures, puisqu'il nous faut bien attendre nos voitures et nos bagages qui ont grand peine à nous rejoindre avec nos ballades en autobus. La relève aux tranchées de x, hier soir, a été mouvementée. Le régiment territorial que nous venions de remplacer et que l'on ramenait à son ancien secteur était furieux, en désordre, beaucoup d'hommes ivres ou traînants. Grand bruit au lieu du silence habituel. Aussi les boches se sont mis à arroser d'obus fusants sur les routes d'arrivée et de départ. J'ai voulu attendre ma dernière compagnie en retard de 1 h 1/2. Au moment où elle me rejoignait à la sortie du secteur en rase campagne, une salve de 105 est venue éclater droit au-dessus d'elle. Théoriquement, il y aurait dû y avoir une certaine écrabouillade, mais pratiquement pas une égratignure, sauf un soldat de l'active qui nous regardait passer. Quelques instants après, nous avons croisé des brancards demandés par téléphone pour nos successeurs qui avaient eu de la casse et ne l'avaient pas volée. Les tranchées que nous quittons étaient très fortes, mais fort malpropres, habitées par des milliers de crapauds et de rats. On y était dévoré par les moustiques. Les prochaines seront peut-être aussi sales sans offrir la même sécurité relative.

Mon bataillon (le reste du régiment n'ayant pas suivi par suite d'un contre-ordre) laisse je crois une bonne impression auprès des officiers de Vannes. Mais les territoriaux de x... invectivaient mes hommes, attribuant notre départ à la protection d'un député radical de Tours.

28 juin

Nous repartons pour un secteur de tranchées du voisinage à reconnaître et occuper demain.

Il m'est parvenu ici tout un paquet de lettres de vous tous. Comment et de quoi est mort le fils de M. Chauveau ? Est-ce des suites de la guerre ?

J'ai bien reçu la petite corne.

Je partage tout à fait les craintes de Louis de Rancourt sur l'avenir financier de la France. S'est-on préoccupé de l'envoi à Tante Suzanne (de la Martinière, religieuse) si toutefois la chose est possible en Belgique ? Il faudrait savoir les dispositions prises par Jacques. Je regrette bien de ne pas avoir songé à lui en parler l'autre jour à notre trop courte rencontre.

L'autre escadron du 25ème dragon nous remplace ici ce soir. Je viens de voir le capitaine qui prévoit le retour de l'escadron de Jacques dans nos environs. J'en serais bien heureux.

Que faisons-nous ? Est-ce préparatifs d'offensive ou de quartiers d'hiver ?

29 juin

Me voici dans un nouveau secteur de tranchées paraissant pour le moment assez calme. Pour 6 jours je suis dans un village bombardé par intermittence, pour 6 autres jours au poste de commandement des tranchées, sous le pigeonnier d'un magnifique château absolument ruiné. Ce poste est d'ailleurs bien installé, et l'on s'y trouve plutôt mieux protégé des obus que dans le logement du village. Nous venons de relever un régiment de Légion Étrangère comprenant surtout des Russes et des Polonais.

Le secteur postal reste 101

Je continue à me bien porter, et à ne guère souffrir que du sommeil insuffisant.

1er juillet 1915

J'ai pu répondre ce matin à la lettre d'affaires de René avant le départ du vaguemestre. Celui-ci en retour ne m'a rien apporté de vous. Votre correspondance des secteurs 80 et 83 est à ma recherche. On nous a fait faire 200 kms par étapes et en autobus pour nous amener à 20 kms environ de nos anciens cantonnements. Il semble que nous ne sommes pas destinés à rester bien longtemps ici. Si c'est simplement pour changer de secteur de tranchées, je le regretterai car ce secteur-ci est moins pénible et plus intéressant que les précédents (sic, erreur probable de la copiste). Les tranchées partent d'un village absolument ruiné que je suis chargé sur le type de Carrency. Cette défense comprend plusieurs îlots avec toutes sortes de fortifications sur terre et sous terre; on y arrive à l'abri des vues des Allemands à travers les belles futaies d'un grand parc.

Le régiment actif du secteur est celui d'Aurillac, de sorte que je quitte la région de Jules pour me trouver avec celui de la région d'Henri (de la Martinière). Mais il n'y a plus que 6 officiers indemnes du début de la guerre.

Vous ai-je dit que j'avais dans mon bataillon plusieurs anciens sous-officiers de la Cie de Louis de la Rinière à Châtellerault, notamment mon adjudant de bataillon Leclair et le capitaine qui vient de remplacer M. de St-Venant (M. Tribot, ancien adjudant au 32ème, devenu après percepteur en Corrèze) ? Ils me demandent souvent de ses nouvelles et je leur ai appris ses récentes décorations.

Au dos de la photo envoyée ce matin à René, j'ai indiqué que M. de Castellane avait été évacué sur un hôpital d'Amiens. Le pauvre garçon n'a pas résisté à deux nuits sur la paille dans un cagnal des tranchées, la semaine dernière. Il n'est d'ailleurs pas gravement malade. Je suppose qu'il ne tâtera plus de la vie des tranchées.

3 juillet

Toujours rien de vous, la correspondance des secteurs 80 et 83 ne nous ayant pas encore rejoints.

Ici rien de bien nouveau, la pluie a cessé et la boue diminue. L'ennemi est peu actif en face de nous. Nous sommes extrêmement incommodés par les mouches et les moustiques. Quelle plaie aurons-nous à subir en septembre ? Je ne me figurais pas que la surabondance des mouches, continuellement à chasser du visage, puisse être aussi désagréable. Malgré cela, l'état sanitaire est bon.

4 juillet 1915

Je n'ai encore de vous qu'une petite carte du 1er juillet, et ne suis pas rejoint par les lettres précédentes.

M. de Castellane m'envoie, de son hôpital, quelques photos remontant à la fin de mai. Je ne sais si vous me reconnaîtrez ? Cet air inspiré ne m'est pas devenu habituel. Je vous embrasse tous.

Fin du troisième carnet

Le carnet suivant manque au moment où je recopie.

Cinquième carnet

3 novembre 1915

Un mot seulement pour vous dire que les communications postales sont rétablies. J'ai eu aujourd'hui trois lettres de vous, lues avec plaisir.

Le va et vient des permissionnaires est repris, et il y a eu des ordres pour le pousser plus vite. Dans plusieurs régiments le 2ème tour a en effet commencé pour les officiers. Nous n'y sommes point au 70ème. Mais avec l'accélération actuelle, je pense prévoir une nouvelle permission vers la fin de cette année. Prévision déjà gâtée par la pensée du retour qui suivra vers notre garde dans la triste boue hivernale.

4 novembre 1915

Mon cher René

Gabrielle a-t-elle reçu la bague spécimen ? Les artistes en bagues, en coupe papier, etc, ne manquent pas, bien que leur industrie, ainsi que toute espèce de ces petites distractions du front, soient sérieusement prohibées dans les quotidiennes paperasses comminatoires du plus vilain style, dont les généraux abreuvent les pauvres "héros" des tranchées.

Bien plus absurdes encore se montrent nos 24 ministres et 500 députés.

Par quel autre miracle la Providence qui nous a à moitié sauvés, nous fera-t-elle sortir de là ?

2 novembre 1915 (arrivée après les précédentes)

Il y a en ce moment tout un remaniement de troupes dans notre région. Nous n'avons reçu aucune lettre depuis deux jours, et l'on nous annonce qu'il en sera de même demain. Notre secteur postal est changé et le sera peut-être de nouveau. Pour le moment il faut écrire au secteur 98.

Du reste, tout ce mouvement ne nous retire point des tranchées et j'y reste au même poste. Depuis deux jours, pluie ininterrompue. Bien que mes tranchées soient aux 3/4 établies dans un terrain marécageux, nous ne souffrons pas trop de l'eau qui ruisselle partout sous nos pieds, grâce au "schlittage" entretenu et continué sur des kms de longueur de boyaux et de tranchées. Les toitures du village ruiné et les arbres du parc nous fournissent les matériaux, traverses et barreaux du "schlittage". Ma cagnal est quotidiennement menacée d'inondation ; je n'y échappe que grâce la pompe à incendie de la commune, manœuvrée deux fois par jour par mes agents de liaison.

Ce mauvais temps est favorable à la paix relative qui convient à ces tristes jours de fête. Canonnade très ralentie. Et je dois dire que c'est notre artillerie qui a eu la fâcheuse idée de commencer à troubler le jour de la Toussaint ; les boches n'ont fait que riposter. Les messes des caves et cagnats ont été aussi suivies que possible. J'ai accompagné le bon abbé Péraguin allant bénir les tombes éparses au milieu des tranchées voisines de mon poste.

J'envoie à Gabrielle (boite recommandée) une bague aluminium (de la fusée) et cuivre (de la ceinture du culot de l'obus), spécimen d'un artiste en bagues de mon bataillon. Celui-ci est tout disposé à en exécuter d'autres sur commande, avec la mesure des doigts à baguer (petit cercle tracé sur le papier). Il peut incruster des petits sujets en cuivre, feuilles de trèfle, etc...

6 novembre 1915

Sous ce pli un mandat de 150 francs, excédent de ma solde du mois, tenue et manteau d'hiver payés. Vous me direz si vous l'avez bien reçu.

Votre envoi de Semaines Religieuses ne m'arrive pas. J'aurais été cependant satisfait de lire le bref du Saint-Père dont vous me parlez, et dont je n'ai vu aucune trace dans les journaux.

Reçu un numéro du Courrier de la Vienne. Mais on a dû se tromper en me l'envoyant car il ne contient pas l'article annoncé sur mon pauvre ami Charles Veillard. Je viens d'écrire à sa femme.

Pas de lettres de vous aujourd'hui, mais une de Pierre bien tournée. Il me redit ses places qui sont vraiment bonnes sur une classe aussi nombreuse. Les places de J.J. que vous m'avez indiquées ne sont pas mauvaises non plus.

Je n'ai pas encore l'accusé de réception de l'envoi de la bague à Gabrielle, ni les mesures pour commander ou acheter d'autres bagues. Il s'en fait où l'on enchâsse de petits morceaux des vitraux d'églises démolies par les Boches, ou des pierres rouges polies de la cathédrale d'Albert, souvenir de notre passage là-bas.

Le soleil exceptionnel aujourd'hui a été l'occasion de se livrer de part et d'autre à de violents bombardements. Avons-nous causé plus de dégâts aux Boches qu'ils ne nous en ont fait ? Pas de mal à mon bataillon. Et pourtant un beau 150 est venu s'enfoncer dans la boue à 15 pas de la porte de mon poste, et quelques autres alentour.

J'attends des nouvelles de votre voyage et de votre installation aux Pâtrières.

7 novembre 1915

Je vous envoie sous ce pli quelques petites photos de guerre faites par l'un de mes adjudants qui vient d'être nommé S-Lieutenant. Vous reconnaîtrez probablement l'officier pris en instantané debout sur la banquette de la tranchée de 1ère ligne. J'ai envoyé un autre exemplaire de celle-ci à Poitiers pour Pierre et sa Grand-Mère.

Aujourd'hui une lettre de vous me donnant des nouvelles de votre arrivée aux Pâtrières. Gabrielle n'y a-t-elle pas reçu la bague que je lui avais envoyée en petite boîte recommandée ?

Je comprends que les Moissac soient préoccupés pour leur petit Pierre. Dans l'état de santé de celui-ci, ils doivent user de tous les moyens à leur disposition pour obtenir qu'il ait quelque emploi au dépôt ou dans les services de l'arrière, car je sais par expérience que le service médical du front est très dur pour les coloniaux valétudinaires considérés comme simple chair à canon. Et vraiment les parents ont payé leur tribut en perdant leur aîné. Son père fera bien de continuer à le défendre.

Que Dieu nous soit en aide. Je vous embrasse tous.

7 novembre

Mon cher petit Pierre, tes bonnes places dans ta classe si nombreuse m'ont fait plaisir. Je ne vois pas pourquoi la physique t'inquiète à l'examen, puisque tes compositions sont bien réussies. Je compte sur toi pour continuer à me donner des nouvelles pendant l'absence de ta mère. Pour ta grand-mère et pour toi, j'envoie ci-inclus une photo prise par un de mes adjudants dans la tranchée de 1ère ligne. C'est naturellement un instantané, car il ne faut pas rester longtemps dans cette position, debout sur la banquette de tir à genoux près d'un créneau en acier (à mon côté gauche). J'envoie un autre exemplaire à ta mère avec quelques petites photographies de guerre. Je n'ai pas de nouvelles de la bague que j'avais envoyée à ta sœur Gabrielle. Nos vilains voisins ne nous laissent pas manquer de matière première pour la fabrication de souvenirs du front.

J'attends maintenant de toi les photos annoncées d'endroits plus paisibles et plus riants.

9 novembre 1915

Je reçois assez vite vos lettres de Lésigny, mais il me semble que les miennes sont fortement retardées. Vous me demandez si mon secteur postal est changé ? Mais oui, c'est pour le moment le secteur 98, je vous l'ai écrit. Du reste vos lettres à nos anciens secteurs nous arrivent très facilement.

Je vous ai dit qu'il y avait dû y avoir une erreur dans l'envoi du N° du Courrier de la Vienne. Quant aux 2 Semaine Religieuse, elles viennent seulement de me parvenir.

J'ai lu avec intérêt et curiosité l'éloge du Cardinal Pie par le cardinal B. Quel esprit critique et peu optimiste ! Chacun son paquet. Ce n'est assurément pas banal, y compris de paraître ignorer que les admirateurs du Cardinal Pie lisent ces pages sous la pluie des schrappells ou au milieu des deuils de la guerre.

Nous en causerons à la prochaine et encore lointaine permission. Il n'y a point à songer de ce fait à abréger votre séjour aux Pâtrières. Autant qu'on peut faire des prévisions, ce nouveau tour de permission n'arrivera pas avant Noël, et probablement encore plus tard.

Vous ne m'envoyez pas de mesures pour les nouvelles bagues; un petit cercle sur le papier pour vous, et aussi pour Mimi.

10 novembre 1915

Un mot ce soir, en prévision de ce que je ne pourrai pas écrire demain à cause de la relève au bout de ma période de 14 jours qui va être suivie de 7 jours hors des tranchées, en attendant la longue période de repos en arrière du front, toujours promise au régiment. J'ai eu quelques pertes plus sérieuses au bataillon ces jours-ci. Aujourd'hui un blessé et un tué, par la même balle croit-on. Le pauvre tué laisse 5 petits enfants, et sa femme attend le 6ème. C'était un nouveau-venu au régiment, avec une centaine d'autres du département du Nord.

Votre postal ne m'est pas encore parvenu, mais j'en ai reçu aujourd'hui un autre inattendu : deux grandes boîtes de conserves de volailles, venant de Villefranche. C'est bien mon adresse, mais l'envoyeur ne s'est pas fait connaître, du moins jusqu'ici. Le cadeau sera bienvenu à notre popote, bien qu'avec l'aide de nos cyclistes, faisant les emplettes dans les villages proches du front, nous ne manquions de presque rien, en y mettant le prix (par ex. les oeufs valent 5 sous la pièce, si même ils n'ont pas augmenté).

12 novembre 1915

Aujourd'hui, 12 novembre, fête de René. Demain 13 novembre, mon soixantième anniversaire de naissance. Comment ma pensée ne se reporterait-elle pas sur la famille ? Grâce à la relève de la nuit dernière je pourrai assister demain à la messe dans une église. Cette relève s'est faite par le temps le plus exécrable qui se puisse imaginer : des kilomètres à tâtons dans les ténèbres sous un déluge d'eau et dans des marécages de boue. La vie de nos hommes aux tranchées en ce moment est pénible au-delà de ce que l'on peut dire. Leur endurance et leur patience font mon admiration. Mais que l'on a été peu prévoyant, une fois de plus dans la conduite de cette guerre !

Les perspectives de mon nouveau tour de permission ne sont pas aussi rapprochées que vous paraissez le croire; elles sont même plus éloignées que je ne l'avais pensé tout d'abord, et restent en somme très incertaines quant à la date. Il est impossible d'en indiquer aucune à Lucien. Tout ce que je peux dire, c'est la possibilité de l'échéance au cours de l'hiver.

Maman m'a écrit un mot à l'occasion du 13. Elle m'a dit que Pierre avait été premier en version. Le colis postal contenant culotte et prunes vient d'arriver.

Ci inclus quelques nouvelles petites photos (dont une date d'avril) qui vous intéresseront surtout en regardant les noms inscrits derrière.

Le capitaine de St-Venant quitte le régiment. Il va prendre le commandement d'un bataillon dans un régiment territorial nouvellement arrivé au front, en attendant le quatrième galon qui lui est annoncé prochainement.

A l'occasion je m'informerai de M. de Floris dans nos parages. Le fait d'être affecté à l'Etat-Major d'une division territoriale ne signifie pas grand chose. En ce moment nous appartenons en effet à une division active ; mais dernièrement nous avons dépendu pendant 15 jours d'une division territoriale. Il y a maintenant des régiments territoriaux dans les divisions actives et des régiments actifs dans les div. territoriales. Marie-Henry sait-elle à peu près dans quelle région est envoyé son frère ?

14 novembre.

Ma chère Mimi, j'ai vu avec plaisir ton écriture et ton orthographe tout à fait perfectionnées. A toi maintenant d'enseigner celle-ci à maître J.J. qui semble en avoir grand besoin. Je n'en suis pas moins content qu'il se soit joint à toi pour me donner des nouvelles. Je songerai si je puis lui faire fabriquer quelque chose "en balle ou en obus", mais les bagues pour ta mère et pour toi passeront d'abord.

Je viens de recevoir une lettre de Pierre me disant ses succès en Math. et m'envoyant une photo de la maison de famille. Hélas ! Pour l'instant je ne suis pas trop mal chez de braves gens à l'extrême limite de la zone bombardée. Jeudi soir nous retournons à la boue des tranchées pour 2 semaines, sauf changement. Aujourd'hui seulement mes hommes ont pu faire sécher leurs vêtements trempés depuis trois jours.

J'ai écrit à ta mère le départ du Capitaine de St-Venant. J'apprends à l'instant le départ du Dr Bordenave vers une formation médicale de l'intérieur. A peine s'il reste au régiment moitié des officiers et des hommes du début de la guerre ! Qu'en sera-t-il à la fin ?

12 novembre 1915, aux armées.

Ma chère Maman, une relève, la nuit dernière, m'a fait quitter à propos les tranchées pour me permettre d'assister demain matin à la messe dans une église non bombardée et de m'unir à celle de l'abbé Dugué pour mon anniversaire de naissance.

Les circonstances de cet anniversaire sont en effet hors de toutes les prévisions possibles il y a 60 ans ! Ce qui les dépasse aussi, c'est que la providence nous ait conservé à l'un et à l'autre autant de jeunesse pour faire face à de si terribles et si extraordinaires événements. C'est sans doute un gage d'espérance qu'elle nous laisse au milieu des épreuves publiques et privées.

Je continue à n'avoir pas à me plaindre de ma santé, malgré les petits rhumes qui se dissipent sous la pluie et la boue. L'endurance et la patience de nos hommes dans cet exécrable temps de guerre, font

mon admiration. Je n'en dirai pas autant, hélas ! des lumières de nos dirigeants de tous ordres. Comment pourra finir le fléau dont nous sommes affligés ?

La perspective d'un nouveau tour de permission, dont vous a parlé Elisabeth, est exacte, mais l'échéance est plus lointaine et plus incertaine qu'elle ne l'avait compris tout d'abord. Tout ce qu'on peut dire c'est que, sauf imprévu, cette échéance est probable au cœur de l'hiver. Ce court répit me fera plaisir, moins cependant que la première fois.

Je vous embrasse ma chère maman en demandant au ciel de nous faire voir des jours meilleurs.

Votre fils respectueux.

16 novembre 1915

Mon cher René, reçu aujourd'hui ton intéressante lettre d'affaire. Je profite d'un certain repos d'esprit avant la reprise des tranchées pour te répondre.

..... Il paraît presque impossible en ce moment d'établir des baux à ferme d'une certaine durée sur des bases et des prévisions sérieuses. Il y a trop d'incertitudes dans la situation actuelle et dans l'avenir. L'intérêt des deux parties, dans la conclusion et le renouvellement des baux à ferme, est de faire quant à présent des conventions de courte durée. Le métayage serait plus indiqué semble-t-il, mais la cherté de la main d'œuvre est et sera une très grande difficulté. On peut envisager des modifications à introduire dans le métayage. Pour ce motif, des avantages à faire au métayer, ou des conditions de participation du propriétaire pour la main d'œuvre supplémentaire nécessaire à la bonne exploitation des domaines. Il faudra y songer avec la Hte-Pâtrière, et peut-être ailleurs. Mais c'est un terrain délicat.

Il y aura lieu en effet de souscrire à l'emprunt national annoncé. Mais il importe de conserver des disponibilités (dont bons de la Défense Nationale sur les économies de notre situation particulière pour l'instant). Car pour nous et bien d'autres, il faut prévoir après la guerre une période d'accroissement des difficultés, et de forte gêne possible.

Les réquisitions de paille dont tu me parles et la rareté de celle-ci tiennent au couchage des troupes. Par ici la paille devient introuvable ; on la distribue de la façon la plus parcimonieuse, à peine de quoi recouvrir de temps en temps le coucher humide et infect des abris de tranchées.

On annonce que la cavalerie de notre voisinage, et notamment les dragons du 25ème va être versée partie dans l'artillerie, partie dans l'infanterie durant l'hiver. Ton oncle Jacques a-t-il confirmation ?

Encore aujourd'hui neige et froid. Je ne peux, même comme prévision de permission, te dire à bientôt.

17 novembre

Ces mots écrits l'avant-veille du 19 novembre ne vous parviendront, Je le crains, que le lendemain ou le surlendemain de la Ste Elisabeth. Combien je voudrais être à la réunion de famille près de vous tous !

...

Il faut bien espérer que notre J.J. finira par se fortifier tout à fait et devenir en même temps un garçon raisonnable. Il me semble, d'après les lettres de Marie-Suzanne, que celle-ci s'en occupe utilement et avec un certain plaisir qui me fait bien augurer de sa propre santé.

Avant ma rentrée aux tranchées, j'ai réuni quelques papiers et effets dont je débarrasse mes bagages par un colis postal envoyé à Poitiers à l'adresse de Maman. Voudrez-vous l'en prévenir. A l'intérieur, un petit paquet contenant un éclat d'obus boche (type de la plus méchante espèce) et un morceau de la fusée aluminium, matière première des bagues.

Je vous embrasse en pensant à la Ste-Elisabeth. Que Dieu nous soit en aide !

19 novembre 1915

J'ai eu une journée et partie de la nuit excessivement prises à la suite de notre retour aux tranchées. Je ne voudrais pas cependant vous laisser trop longtemps sans nouvelles, et je prends sur mon sommeil le temps de vous écrire quelques mots.

C'est moins l'activité des Boches que les suites du mauvais temps qui m'ont causé ce surcroît d'occupations. Partout des éboulements, des envahissements d'eau, des abris de plus en plus inhabitables. Au lieu de procéder avec ordre et méthode à toutes les réparations et adjonctions nécessaires, c'est une bousculade sans nom causée par quelques chefs intermédiaires qui prennent l'agitation pour de l'action. Les généraux de brigade, ou certains vieux colonels faisant fonction, sont le plus souvent incapables. L'utilité de leur rôle dans la guerre actuelle est tout à fait discutable. C'est une

superfétation, un peu comme les Sous-Préfets. Leur présence ne sert qu'à compliquer les choses et tourmenter les gens.

Saint-Venant donne des nouvelles de son nouveau régiment. Ce sont de vieilles classes, aux 2/3 du Var. Aussi il est dans un secteur à l'usage des gens du Midi, où l'on habite des maisons à chauffage central dans des localités presque jamais bombardées. Pourtant on a remplacé les trois vieux chefs de bataillon par 3 Capitaines relativement jeunes faisant fonction de commandants. Le brigadier est le Colonel Keller, bien connu et avantageusement, mais hélas ! il paraît que ses fâcheuses fonctions déteignent sur lui.

Les citations que vous m'avez communiquées sont très bien. Mais par ici on est plus difficiles pour nous. Il y en aurait trop. Et que serait-ce pour les régiments de grande offensive ?! On n'a guère décerné de croix de guerre dans le régiment qu'aux tués et blessés.

J'avais appris la présence du gendre de Pagé dans l'une de mes compagnies. Mais justement cette compagnie est séparée de mon bataillon depuis quelques temps, remplacée par une compagnie d'un autre régiment, en apprentissage de tranchées. Il paraît que ce Fortin n'a pas une très bonne santé, mais qu'il marche cependant avec courage ; j'en ai déjà parlé au médecin.

Sur ce, après avoir écouté une fusillade qui paraît un peu plus loin que mon secteur, je vais m'étendre sur mon matelas. Je pense encore à la Ste-Elisabeth et je vous embrasse tous.

20 novembre 1915

Ma chère Biette, Je te charge de donner à la famille des nouvelles qui sont bonnes. Mon vieux rhume paraît complètement passé malgré le froid. Il y avait ce matin du verglas dans les tranchées, mais ma cave est bien chauffée par un vieux fourneau de cuisine. Je préfère ce poste de commandement à l'autre. Ci-inclus quelques photos de nos parages.

On a fortement canonné aujourd'hui sur notre front, un millier d'obus environ échangés de part et d'autre. J'ai eu quelques tranchées et abris un peu démolis, mais ni tués ni blessés. Quelle dépense de poudre et d'acier ! La pluie et la gelée font autrement de mal à nos tranchées que le bombardement. Pour les faire réparer on ne peut s'imaginer toute la paperasse que demandent 1^{es} Etats-Majors. J'y perds le plus clair de mon temps ; mes capitaines de même. Ce n'est pas, hélas, la méthode de la victoire. Mais je vois bien que les Boches, immobiles devant nous, ont les mêmes défauts.

Quand la Providence fera-t-elle luire l'heureuse terminaison qui me ramènera parmi vous. Embrasse ta Maman de ma part.

15 novembre 1915 (arrivée en retard)

Ma chère Elisabeth, après la pluie, le froid : neige et forte gelée ce matin. Cela ne nous présage rien de bon pour le retour aux tranchées jeudi soir. Toutefois je compte retrouver cette fois-ci le petit poêle qui chauffe bien la cave du poste de commandement.

J'ai reçu le N° du Courrier de la Vienne contenant l'article sur le pauvre Charles Veillard, fort bien en effet. Nouvel envoi aussi de la Semaine Religieuse ; à la réflexion, je trouve encore plus singulier l'ensemble d'appréciations du Cardinal B. Et quelles drôles de suppressions faites dans la prose de notre évêque par la censure poitevine, rivalisant de bêtise avec la censure de la capitale !

D'après ce que vous dites de la Cie de valétudinaires formée parmi les coloniaux de Paris, cette affectation paraît moins inquiétante pour Pierre (de Moissac). Je l'entends interpréter ici comme un moyen de conserver un certain effectif à la garnison coloniale de Paris.

Ce que vous me dites dans votre dernière lettre des études de Gabrielle, et de l'éducation des enfants en général, m'intéresse parfaitement, malgré les soucis du front.

Aux Armées 21 novembre 1915

Mon cher J.J., la lettre de Maman reçue aujourd'hui me communique un devoir d'analyse dont tu es l'auteur et qui est presque sans fautes. Tous mes compliments. Tu peux donc très bien mettre l'orthographe en t'appliquant. Sans doute une part des compliments pour tes progrès doit revenir à ton professeur des Pâtrières, ta grande sœur.

Comme je l'écrivais hier, nous avons dans cette guerre beaucoup, beaucoup de papiers à écrire. Pour aller plus vite, on se sert d'abréviations. C'est ainsi que j'habite un P.C., que je commande un C.R., composé de trois F.A. avec une R.P. Devinez si vous pouvez. Ces termes sont courants pour nous.

La journée a été calme pour nous aujourd'hui. A peine quelques coups de canon. J'ai visité les dégâts des bombardements d'hier. C'est étonnant qu'il n'y ait pas eu de victimes, en dehors des hommes

jetés par terre ou égratignés. Les obus boches étaient très puissants. L'un d'eux a défoncé un abri à mitrailleuse, réduisant en miette des rondins gros comme des peupliers de 40 ans aux Pâtrières. Un sergent a trouvé sous les décombres son casque tout bosselé et rempli de paquets de cartouches venus d'il ne sait où. Ce sont les curiosités de la guerre.

Je continue à bien me porter. Je t'embrasse, mon cher J.J. Embrasse ta maman.

22 novembre 1915

J'ai pris successivement pour correspondants ces derniers jours Gabrielle et J.J. Aujourd'hui, lettre de René auquel je répondrai très prochainement.

Comme je l'indiquais hier au dos d'une photo, le médecin de mon bataillon, le Dr Valleraud, vient de nous quitter, rappelé à l'intérieur, comme beaucoup d'autres médecins du front. Son remplaçant était mobilisé depuis le début de la guerre à Angers, au dépôt du 33ème d'artillerie. C'est un médecin du Châtelleraudais, le Dr Besnard, établi à Lencloître. Je ne peux encore le juger, mais il ne me fait pas mauvaise impression. Il me dit connaître nos médecins de Lésigny. Voulez-vous demander au Dr Bouchet ce qu'il peut savoir sur lui.

Nous sommes dans le brouillard intense du Nord. C'est le calme presque forcé de la canonnade. Mais redoublement de paperasserie et d'agitation des petits généraux s'ingéniant à nous rendre la vie encore plus amère.

24 novembre 1915

Mon cher René, je réponds aux questions de ta dernière lettre. La mort du pauvre métayer de la Rebertière est une chose bien triste. Je vois, par les exemples que j'ai sous les yeux que, trop souvent, les territoriaux qui tombent au feu sont des pères de famille. Peut-être la question que tu poses ne se présente-t-elle pas de façon urgente.

Le brouillard s'est levé aujourd'hui, ce qui nous a valu la reprise des bombardements. Nous avons été pas mal aspergés de 105 d'un modèle très retentissant et fumant : un seul blessé, assez légèrement. De mon côté, j'ai fait tirer la batterie de mon centre de résistance sur de nouveaux ouvrages boches commencés ou agrandis à la faveur du brouillard. Les officiers d'artillerie me disent que le résultat est bon. J'observerai par moi-même demain, si le temps est clair.

Je préférerais beaucoup chasser les perdreaux aux Pâtrières.

25 novembre 1915

Il ne faut pas que vous soyez préoccupée de mon bien-être personnel aux tranchées. Il est suffisant, surtout dans mon poste de commandement actuel, grâce à sa voûte et à son petit poêle. Notre nouveau docteur châtelleraudais (qui continue à me faire bonne impression ne revient pas de la surprise que lui cause le spectacle de la vie aux tranchées. Il dit qu'à l'intérieur on ne peut s'en faire une idée exacte. L'endurance physique et morale de nos hommes dans ce dédale de trous plus ou moins infects l'étonne profondément. Il nous arrive d'Angers où, depuis la mobilisation, il était affecté au 33ème d'artillerie. Le voila qui fait connaissance avec les effets de l'artillerie. Aujourd'hui, comme repréailles à nos tirs à longue portée sur leurs cantonnements arrière, les Boches ont bombardé par-dessus nos têtes nos cantonnements de repos. Il y a eu plusieurs tués et blessés à notre bataillon de relève, dans les autres régiments et dans la population civile.

Le camp d'Avor où va Jacques est près de Bourges. Pendant son séjour là-bas, il lui suffira de courtes permissions pour aller jusqu'à Poitiers. Je crois qu'il pourrait très bien, comme suite à la proposition dont vous me parlez, passer sous-lieutenant d'artillerie. Quelques années après 70, quand on a formé les nouveaux régiments d'artillerie, on a pris beaucoup d'officiers de réserve provenant de la cavalerie.

26 novembre 1915

A propos des citations dont je vous parlais l'autre jour, je crois ne pas vous avoir envoyé l'ordre du régiment, à la suite de notre avance gagnée vers la ligne ennemie à la fin de l'été. Nous avons eu, en quittant ce secteur, des marches si précipitées que je n'avais plus songé à vous communiquer cette page intéressante. Je la retrouve aujourd'hui en mettant à jour le livre d'ordres du bataillon.

Ci-joint aussi copie, dans un vieux bouquin échoué je ne sais comment dans ma cave, de vers tristement curieux. René les connaissait-il ?

Ici, canonnade habituelle et deux chutes de neige. Le temps semble se remettre au froid. Mon fourneau brûle du vieux bois de charpentes démolies aux alentours. On s'ingénie à mettre au bout des tuyaux, très courts, de vieilles casseroles ou autres ustensiles percés, pour éviter les colonnes de fumée décelant notre présence.

Ordre du Régiment N° 100

Après avoir cité à l'ordre quelques militaires du 70ème qui se sont particulièrement distingués, le Chef de Corps tient à remercier et à féliciter le régiment tout entier de sa belle tenue, de son endurance, de sa discipline et de son courage dans des circonstances particulièrement difficiles, en exécutant des travaux très pénibles devant l'ennemi et sous son feu.

C'est une belle page de l'histoire du régiment dont il sera gardé le souvenir. Tous les officiers, sous-officiers et soldats du 70ème peuvent être fiers de cette tâche patriotique si bien remplie.

En félicitant ceux qui restent, le Lt-Colonel n'oublie pas ceux qui souffrent dans les ambulances et ceux qui sont morts. Tout le régiment se souviendra éternellement de ces braves.

Les blessés grièvement atteints auront la consolation d'obtenir la médaille militaire pour laquelle ils ont été proposés.

Aux armées, le 19 septembre 1915.

26 novembre

René connaît-il ces vers de Victor Hugo que je copie dans un vieux recueil de 1841 échappé à l'incendie du château de x.

Ce sont les derniers vers, supprimés par la censure d'alors, d'un chant composé pour la garde nationale de Boulogne :

Dieu veut la grande France et la grande Allemagne
Et fit Napoléon comme il fit Charlemagne
Pour donner à l'Europe un centre souverain.
Bientôt des vieux sultans mourra la race éteinte,
Alors Dieu qui bénit Teutonia la sainte,
Lui rendra le Danube et nous rendra le Rhin

En attendant ce jour que chaque instant amène,
Jour où la paix luira sur la famille humaine,
Jour où s'effaceront les crimes expiés,
Vois au-dessous de toi, figure solennelle,
L'éternelle tempête et la haine éternelle,
L'océan sous tes yeux, l'Angleterre à tes pieds.

Une aube meilleure
Sur nous brillera
Nous attendons l'heure
Mais l'heure viendra
Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Dans l'immensité
Notre auguste France
A la patience
De l'Eternité.

27 novembre 1915

Journée froide comme température, mais assez chaude comme bombardement. Cette fois-ci les obus boches ont été plus malfaisants qu'à l'ordinaire : 2 tués et 5 blessés, et la plus grande part à mon C.R. (Centre de Résistance). Notre nouveau médecin s'est très bien montré, et l'abbé Péraguin a été comme à l'ordinaire héroïque. On finira bien par lui faire décerner la croix de guerre. Ce soir, il en oubliait que c'est demain dimanche. Il a pourtant fait disposer une cave du château en véritable chapelle, avec

l'autel et les débris de l'église ; chapelle malheureusement peu fréquentée. Le dimanche, il dit une seconde messe dans une cagnat d'un P.A. (Point d'Appui) de mes tranchées.

Comment avez-vous deviné si rapidement la signification de ces abréviations ? Probablement grâce aux papiers de mes postaux. R.P. veut dire "réserve partielle".

Le petit poêle de ma cave et le fourneau de cuisine ne font qu'un. C'est le fourneau rudimentaire du pauvre.

Quelle négociation René a-t-il eu au sujet de la pêche avec M. Legrand ? L'affaire avec M. C. est évidemment d'avant la guerre et reposait sur quelque faux rapport. M.L., aussi bien pour cela que M. V., me semble assez faiseur d'histoires. Enfin c'est pour le mieux si le bail de pêche s'arrange encore une fois.

Je viens de faire canonner par la batterie de mon C.R. les Boches que nous entendions travailler de nuit en chantant. Et pourtant j'ai la même impression que vous sur toutes ces mesures, et je n'applaudis pas à nos "progrès".

Je vous embrasse tous.

26 novembre 1915

Temps de plus en plus froid, tout est gelé. Mais les abris souterrains, avec leurs braséros, offrent en ce temps-ci un confort relatif en comparaison de la pluie et de l'humidité. Mon rhume, cette fois-ci, n'est pas revenu pendant mon séjour aux tranchées.

Le bombardement quotidien s'est achevé sur les ruines du village et du château sans causer de pertes. Mais j'ai appris que deux blessés du bataillon étaient morts en arrivant à l'ambulance.

Les journaux annoncent que le Colonel Driant doit interpellier le Ministre de la Guerre sur l'abus de la paperasserie aux armées. Comme il a raison ! Mais pourvu que l'étude des moyens d'y arriver ne suscite pas de nouveaux papiers. Le mal a des causes profondes, étant inhérent à la médiocrité des chefs.

1er décembre 1915

Je vois d'après vos lettres et d'après les bulletins météorologiques des journaux que le temps est le même dans le centre de la France et par ici. Nous avons donc eu un déluge d'eau succédant à la glace, avec intermède de verglas. Vous pouvez supposer ce que sont les tranchées ! On suffit à peine à relever les éboulements. Les pauvres soldats ont de nouveau leurs abris envahis par l'eau, et couchent pour la plupart sur des litières humides et infectes. Impossible d'obtenir les tôles et les rouleaux de rubéoïde nécessaires pour préserver des infiltrations de la pluie dans leurs demeures souterraines. Les Boches sont probablement comme nous, ce qui ne les empêche pas de nous arroser copieusement de mitraille pour entraver nos travaux de réparations. Le dégât du bombardement s'est borné, de mon côté, à des hommes ensevelis sans blessures. Le casque se montre un bon préservatif. Aujourd'hui le capitaine de nos mitrailleurs a eu son casque tout bosselé par un morceau de rail qu'un obus venait de couper en quatre ; il a échappé à une fracture du crâne. Le plus extraordinaire est un homme qui a retrouvé dans la coiffe de son casque une balle de schrapnell qui venait de percer le casque sans que l'homme se soit aperçu de rien.

Sauf changement imprévu, ma relève ordinaire aura lieu jeudi, et je serai pour sept jours dans le cantonnement où je me trouve assez bien. Malheureusement on y est poursuivi par les papiers et les caprices d'une brigade de plus en plus exaspérante.

Ce mot vous arrivera encore facilement, je le suppose, avant votre départ de samedi. Mais je crois qu'il me faudra maintenant prendre votre adresse à Poitiers. Je souhaite bien que le mauvais temps ne contrarie pas trop votre voyage.

3 décembre 1915

Nous avons eu hier soir notre relève, par un temps épouvantable comme d'ordinaire. J'ai donc devant moi, sauf imprévu, six jours hors des tranchées, mais avec bien des ennuis et un changement de cantonnement probable en perspective.

Je réponds à votre question et en même temps à celle de René, concernant la souscription des enfants à l'emprunt national au moyen de leurs livrets de caisse d'épargne. Le plus simple me paraît être qu'ils usent de la faculté de se servir des livrets pour couvrir la moitié du montant des souscriptions à l'emprunt. Je vois que les avis officiels reproduits par les journaux accordent cette faculté. Mais qui fournira l'argent de la première moitié ? Ce sera un cadeau des parents aux enfants sous forme de 5 francs de la nouvelle rente souscrits au nom de chacun d'eux : 5×88 (environ) = 440 frs à prendre sur

notre souscription convenue précédemment, ou en plus si les disponibilités le permettent, ce dont René et vous serez juges. De cette façon les enfants n'auront qu'à doubler la mise au moyen de leurs livrets de caisse d'épargne (pour avoir 10 frs de rentes). Bien entendu, si les fonds et le livret de René lui permettent de faire davantage, libre à lui.

René comprendra facilement tout cela et s'occupera de la réalisation. Cette souscription va lui donner de l'ouvrage et, je le crains, de la fatigue à votre arrivée à Poitiers.

Voici le prix des oeufs, arrivés à 0,90 fr la pièce, et le reste à l'avenant, dans les villages du front-arrière.

Vous m'apprenez la mort de M. Harmel. Dans quelles circonstances douloureuses Dieu l'a rappelé à lui ! J'avais remarqué sur la carte de la zone de guerre que son usine du Val des Bois, près de Walméville, était sur le territoire occupé par l'ennemi près de Reims. Peut-être tout y est-il en ruines. Je songe aussi à ce pauvre M. de la Tour du Pin, enfermé dans son château près de Laon, en plein territoire envahi. Est-il encore vivant ? Que de ruines aussi dans tous les souvenirs de ma vie !

J'ai réussi à obtenir la croix de guerre pour l'abbé Péraguin et pour mon jeune médecin auxiliaire. Un rapport de mon nouveau médecin, le Dr Besnard, m'y a beaucoup aidé. L'association des idées m'en amène en ce moment de curieuses et tristes, que je préfère ne pas livrer à ce papier. Je n'aime pas non plus songer aux perspectives de permission, suivie du retour vers les boues de cette guerre.

4 décembre 1915

Voici sous ce pli le mandat-poste annoncé hier.

Comme je le prévoyais, j'ai eu aujourd'hui un changement de cantonnement. Sans gagner au change, je suis personnellement suffisamment bien. Les habitants sont toujours plus ou moins hargneux, excédés de tous ces logements militaires. Pourtant ils devraient s'estimer joliment favorisés par rapport à leurs voisins, à quelques kms en avant, où tout est en ruines.

Mon bataillon est dispersé dans trois cantonnements différents. Nous nous retrouverons jeudi aux tranchées.

Les constatations du Lt-Colonel Roussel dans le "Petit Parisien" d'aujourd'hui sur les réalités misérables de la vie aux tranchées sont tout à fait vraies. Il faut croire que les ciseaux de la censure sont moins aiguisés.

J'attends des nouvelles de votre réinstallation à Poitiers.

6 décembre 1915

Mon cher René, ta mère a dû te communiquer mon avis au sujet de vos souscriptions à l'emprunt national au moyen de vos livrets de caisse d'épargne. S'il faut une procuration de moi, il est bien probable que cette formalité ne pourra être accomplie en temps utile. Mais Mimi n'est-elle pas majeure cette année ? Dans tous les cas, je ne révoque pas mon offre de souscription de 5 frs de rente au nom de chacun de vous cinq, à moins que les formalités de la chose ne te causent trop d'embarras. Mimi et toi pourrez toujours user pour partie de vos livrets.

Ta mère m'avait en effet donné le renseignement au sujet des rentes dues à votre tante Suzanne. Mais il reste la question de la contribution aux oeuvres prévues par la succession de tes grands-parents. Y a-t-on songé ? Y a-t-il quelque chose de réglé ?

Voici donc la question pêche réglée encore provisoirement cette année. Tu me réserveras un permis éventuel si ?

Je reçois ce matin la lettre de ta mère envoyée à l'arrivée à Poitiers. Elle me parle d'une panne d'auto vous ayant empêché de partir. Mais dans quelle mesure ? J'espère que ce fâcheux incident ne vous aura pas causé trop d'ennuis et de fatigue.

Ci-joint une lettre de l'abbé Péraguin qui intéressera ta mère et vous tous. Le texte de la citation n'est pas à mon avis assez élogieux, du moins pour le dernier fait, car le dégagement du pauvre sergent mort de ses blessures, absolument inanimé, a été fait par l'abbé presque exclusivement. Lui seul avait osé s'aventurer et ramper sous les décombres de l'abri de tranchées. L'essentiel est la citation. La rédaction de celle-ci est presque toujours inexacte.

Citation de l'abbé Péraguin: Dans de nombreuses circonstances, a montré un très grand courage en se portant au secours des blessés, à qui il a prodigué des soins sous le feu de l'ennemi et, le 27 novembre, malgré un violent bombardement, a contribué à dégager et à soigner un sergent blessé enseveli sous un éboulement.

7 décembre 1915

Je vous ai envoyé ce matin par la poste un petit paquet recommandé contenant trois bagues : une pour Mimi, et les deux autres que vous pourrez faire graver comme souvenir pour nous deux, suivant votre projet. Je suis embarrassé pour l'expédition des coupe-papiers, mais j'espère trouver quelque prochaine occasion.

Ci-inclus une photo déjà ancienne dont m'a fait cadeau mon collègue du 1er bataillon, le Ct Gauthier.

Ci-inclus aussi une procuration concernant les livrets de caisse d'épargne des enfants. La rédaction m'en paraît douteuse. René en fera le meilleur usage possible pour ses frères et sœurs, et fera pour le mieux d'après mes précédentes lettres.

Ce matin j'ai assisté, au Quartier Général de la Division, à une conférence intéressante sur les gaz asphyxiants, par le Dr Paul, médecin légiste mobilisé. J'y ai rencontré un jeune médecin du laboratoire toxicologique de la Ville de Paris, le Dr Duval-Arnould, neveu du professeur Arnould de Poitiers. Il m'a dit que son oncle était rentré navré d'un voyage en Espagne, où il avait essayé de réagir sur l'opinion catholique défavorable à notre pays.

Le Gal de Division, que j'avais d'ailleurs rencontré aux tranchées, paraît un homme distingué. Quelle différence avec son brigadier, véritable calamité dont nous sommes tous excédés, à commencer par le Colonel ! Je viens d'échapper à son despotisme désordonné pendant quelques jours. Mais hélas ! j'y retombe en plein jeudi soir. Le temps est de plus en plus exécration. La relève et le séjour aux tranchées s'annoncent bien pénibles, avec tant d'éléments déchaînés !

8 décembre.

La fête d'aujourd'hui (Immaculée Conception) me prend à la veille du retour aux tranchées. J'ai pu m'y associer ce matin autrement qu'en souvenir, dans l'église non ravagée située juste en face de mon logement.

Merci de la communication de la très intéressante lettre de Louis (de Raucourt). Les combinaisons financières de nos ennemis me paraissent fort singulières, mais je ne connais pas en détail leur mécanisme ruineux.

Malheureusement l'appréciation générale de Louis sur notre situation est, à mon avis, trop optimiste. Mais je préfère ne pas m'étendre sur ce sujet.

Quel est donc le symbole suivant la prophétie de Malachie ? Je n'avais pas encore songé à la vérité saisissante de : "religio depopulata". Toute la suite des maximes s'applique d'une façon étonnante de Pie IX à Benoît XV.

A propos d'oracles, je vous ai bien dit celui que j'avais recueilli vers la fin de 1914 à la Courneuve : la guerre durera deux ans, cinq millions d'hommes périront. Alors, cela paraissait d'un pessimisme désolant. Maintenant c'est un espoir presque optimiste !

Merci à Pierre de sa lettre et de l'annonce de son succès mis sur le compte de "Renatus". Je vois que ce dernier s'est finalement bien tiré de la première panne sérieuse. Il trouvera sans doute à Poitiers le moyen de faire nettoyer et réviser le carburateur.

10 décembre 1915

Retour aux tranchées par un temps aussi exécration qu'au départ. Encore plus de boue si c'est possible. Certainement encore plus d'eau. Grâce à la pompe à incendie et à des morceaux de vieilles dalles de zinc disposés sous les gouttières inférieures, ma cagnat n'est pas trop inondée. Ce matin j'ai trouvé l'un de mes capitaines sur son matelas émergeant de 46 centimètres d'eau où son petit mobilier était à la nage. Le logement de mon adjudant était dans le même genre.

Le niveau des paperasses a continué de même à monter, façon d'essayer de masquer le trop évident manque de préparation de la campagne d'hiver aux tranchées.

Malgré tout je reste bien portant, bien qu'un peu surmené comme tout le monde.

12 décembre 1915

Très forte chute de neige ce matin, restant à demi fondue ce soir. La boue nous submerge de plus en plus. Comme dit notre nouveau médecin : il est impossible de se figurer notre situation sans l'avoir vue. Tout ce que l'on peut dire de mieux, c'est qu'elle n'est pas encore intenable. Mais je crains que nos généraux ne voient pas ou ne veuillent pas voir la vérité. Je comprends que l'on ait voulu user des territoriaux pour ménager les régiments actifs. Des régiments comme le nôtre ont montré qu'ils

convenaient très bien à la guerre des tranchées. Mais c'est à tous points de vue une grave faute d'en abuser.

Bien entendu le bombardement ne chôme pas sur nos marécages. Mais mon secteur actuel n'est pas, jusqu'ici, très éprouvé, peut-être en raison même de sa proximité relative des lignes allemandes, rendant dangereux pour celles-ci les tirs de concentration sur nos tranchées. Nous avons ordre de ne pas ménager les obus et de riposter abondamment. Je fais diriger ces ripostes de préférence sur leurs observatoires d'artillerie ou leurs points de rassemblement près de vieilles cavernes, et cela parait les faire taire.

Je comprends fort bien votre sentiment sur la guerre. Celle-ci a changé de caractère. Au début, il fallait sauver notre existence nationale et un tel objet méritait tous les sacrifices. Mais ce résultat était atteint dès la fin de l'hiver dernier, et la prolongation de la guerre expose à le compromettre. Notre situation générale est moins bonne qu'alors. On ne peut que souhaiter la fin d'une guerre d'extermination réciproque, véritable fléau des nations. Mais qui sera raisonnable le premier ? Quel parti a même la possibilité d'écouter les conseils de sagesse ? Bien entendu ceux-ci ne changent rien à l'arrêt de flétrissure que portera l'histoire contre les abominations commises par la puissance allemande.

Roquebert est un des meilleurs officiers du régiment. J'ai contribué à le faire nommer capitaine à mon bataillon. Mais le Colonel me l'a pris pour remplacer St-Venant à la tête de son bureau. Il était parti comme sergent au régiment (mais ancien Lieutenant de réserve démissionnaire). L'officiel vient d'apporter la nomination de St-Venant au grade de chef de bataillon à titre provisoire au 311ème territorial.

L'image d'André (de Moissac) est parfaitement bien.

13 décembre 1915

Nous voici revenus au froid. La pluie a cessé. Il reste un peu de neige et toujours beaucoup de boue mélangée maintenant à la glace. Malgré tout, ce changement de nos marécages en glaciers est envisagé comme une amélioration.

Le ciel sans nuages ni brume a surexcité les deux artilleries, qui ont fait pleuvoir les obus sur les deux infanteries. Peu de dégâts de notre côté pour tout ce bruit, et peut-être la même chose en face. Seulement il a fallu se terrer une partie de la journée et suspendre les travaux de réparation bien nécessaires.

Le Lieutenant de Lusignan, très épuisé, vient d'être évacué sur une ambulance. Peut-être dans quelques temps pourra-t-il rentrer à Poitiers ?

J'avais reçu une carte postale d'Angers, à la suite du repas offert par Jacques au Cheval Blanc. Quel contraste entre les signataires.

Merci à Mimi et à Biette de leurs bonnes lettres.

15 décembre 1915

Je rentre d'une ronde nocturne aux tranchées où j'ai à dresser une compagnie d'un régiment amalgamé au nôtre pour se former. On leur confie pour la première fois des P.A. entiers à garder. D'après la nouvelle organisation, les deux autres chefs de bataillon, mes collègues, alterneront sept jours de tranchées et sept jours de repos ; mais pour moi, point de repos prévu, et dans un C.R. qui m'a toujours déplu. Cela parait être une preuve de confiance et, comme ma santé se maintient toujours bien, je ne m'en plaindrais qu'à moitié si, par ailleurs, on ne faisait pas tout ce qu'il faut pour nous dégoûter, officiers et soldats. Au cours de ma tournée, j'ai rencontré une vieille connaissance : la pluie de retour dans nos marécages glacés.

La prophétie de la Courneuve avait été confiée au capitaine de St-Venant par le curé qui disait la tenir d'un vieux prêtre qu'il n'a pas nommé.

Pour la gravure des bagues, faites comme vous préférez ; je trouve votre proposition très bien.

Reçu lettre de René qui a fort bien géré les divers pécules ; je lui répondrai. Et la lettre de J.J. . Je ne comprends rien aux explications qu'il me donne sur ses places.

17 décembre 1915

Mon cher René

Qu'est-ce que cet examen de Pierre de Moissac dont tu me parles, E.O.R. ? Sans doute quelque locution bizarre du nouveau jargon militaire ?

Plus nous sommes noyés dans la boue, plus on nous noie dans les paperasses, sous prétexte de nous en sortir ou de nous convaincre que c'est de notre faute.

Aujourd'hui, pluie sans arrêt.

Les Boches en ce moment se montrent peu agressifs. Sans doute ils ont assez à faire en ce moment à se dépêtrer de la boue. Peut-être aussi préparent-ils quelque nouvelle invention diabolique ?

L'autre jour, comme j'avais fait riposter deux fois, par le double de coups, sur leur observatoire d'artillerie, ils m'ont décoché une salve droit sur mon P.C., voulant peut-être montrer ainsi qu'ils en ont fort bien repéré l'emplacement. J'en ai été quitte pour une aspersion de détritux divers. Mais j'ai fait de suite riposter, et nous avons gardé le dernier mot.

Comme je l'écrivais à ta mère, je ne sais plus du tout quand je quitterai ce cloaque où l'on me trouve fort bien, encore que mon avis soit qu'on mène cette guerre d'une façon absurde et déplorable.

19 décembre 1915

Votre lettre d'aujourd'hui me parle de fêter Noël hors des tranchées. Vous devez savoir maintenant qu'il ne pourra en être ainsi et, sauf changement, je passerai Noël et le 1er janvier dans les tranchées. Il n'y a plus de relève prévue pour moi. Les Cies de mon bataillon et d'un autre régiment territorial défilent successivement tous les 7 jours sous mes ordres, mais moi, je reste dans le marécage.

J'ai comme voisin de "cellule" dans ma cagnat, et comme commensal, le brave capitaine Massé, à coup sûr un des meilleurs guerriers du régiment, un type d'officier des campagnes du 1er Empire. C'est un ancien sous-officier de coloniaux, devenu receveur ruraliste à St-Epain (I & L), fils de paysans, petit domestique de ferme dans son enfance, et ayant acquis par lui-même une véritable érudition militaire, avec un franc-parler très original. Il est capitaine de la Cie de mitrailleuses et, par conséquent, le chef de Pierre de Sarrazin, cycliste agent de liaison de la dite compagnie. Celui-ci m'a dit hier, avec un grand accent de sincérité, qu'il m'était très reconnaissant de l'avoir fait rendre justice par son capitaine, à propos de son droit à une 2ème permission à son tour, celle qu'il a obtenu pour deuil de famille ne devant pas compter. Le brave capitaine, malgré les circulaires ministérielles, ne pouvait pas admettre qu'un de ses soldats aille deux fois en permission, alors que d'autres du 1er tour n'étaient pas encore partis. Il maintient un peu rudement la discipline parmi ses mitrailleurs. Les échelons au repos habitent une vieille carrière près d'un village où ils s'égaient trop souvent; il leur a envoyé, en les consignant, un ordre qu'il m'a lu, se terminant ainsi : "Vous devez faire comme votre capitaine, mener une vie de cénobite." J'ajoute qu'avec son air de bon vivant, c'est un des officiers les plus fidèles à la messe du dimanche, à la tranchée et hors de la tranchée, ce qui n'indique pas un mince courage chez un petit fonctionnaire de la R.F. . Il appelle son cycliste M. le Comte du Blé Noir. Je pense que ce souvenir de la culture (sans K.) va vous faire rire.

Tout cela ne fait pas que je voie l'avenir en rose. Mes pronostiques, basés hélas sur des réalités, sont loin d'être favorables. Nos généraux s'illusionnent ou sont tout à fait mal renseignés. J'ai constaté que l'on nous attribuait des effectifs absolument faux, grossis d'un tiers, et l'on table là-dessus pour la sûreté de nos lignes ! Un déserteur boche avait raconté que bien des hommes du régiment de "la Garde" en face de nous songeaient à se rendre. Une de mes Cies a fait porter des pancartes à proximité pour les y engager. La nuit suivante, pour la première fois par ici, ils sont venus jeter des grenades sur le poste d'où étaient parties les pancartes.

20 décembre 1915

Par modification aux ordres précédents, je serai relevé pour sept jours mercredi et je pourrai donc probablement fêter Noël dans quelque église. Mais ces mêmes ordres bouleversent toute l'organisation des Cies du régiment, qui passeront à tour de rôle sous les ordres de divers chefs de bataillon, tant que cela durera. Je regretterai cette fréquente séparation d'avec mes capitaines. Le 2ème régiment que nous avons à former est loin de valoir le nôtre, composé en majorité de pauvres Bretons anciennement réformés ou auxiliaires, qui paraissent ne rien comprendre. Leurs cadres, assez bons à l'arrivée, ont fondu aux fatigues des tranchées : dix sept officiers, dont les meilleurs, comme M. de Lusignan, ont dû être évacués.

Le bon abbé Péraguin a obtenu d'aller fêter Noël dans sa paroisse (grâce au capitaine Roquebert qui dirige comme je vous l'ai dit, les bureaux du Colonel).

Momentanément j'ai à ma table un médecin de service aux tranchées, qui est des Deux Sèvres et qui a bien des connaissances communes avec nous : le Dr Goupille très lié avec la famille Saillard. Il a deux fils en ce moment à St-Joseph, et a passé à Poitiers la première année de guerre comme médecin aide-major au 125ème. Il a bonne langue et échange des propos joyeux avec le Capitaine Massé. Un joli mot de celui-ci : après s'être moqué des belles-mères, le Dr lui a demandé s'il avait des belles-soeurs ? - Deux. - Vos beaux-frères sont-ils mobilisés ? -L'un, oui. L'autre est là-haut : ma belle-sœur est religieuse.

La boue a un peu, très peu, diminué, mais non les autres ennuis exaspérants.

21 décembre 1915

Je m'étais trop pressé hier de vous annoncer ma relève aux tranchées. Nouveaux changements. On vient de m'informer qu'il était impossible de me relever d'ici quelques temps (?). Décidément me voilà en perspective un Noël des plus tristes, dans des conditions bien abominables.

Pluie toute la journée.

Je me borne, faute de temps, à ces quelques mots. J'espère vous écrire un peu plus longuement demain.

22 décembre 1915

Le bon abbé Peraguin, partant en permission, emporte le paquet des coupe-papiers qu'il vous fera parvenir. Je lui ai montré votre petit livre qu'il trouve très bien, mieux qu'un autre petit volume analogue qu'il connaissait. Mais impossible de se charger d'un ballot supplémentaire pour le service religieux aux tranchées, où tout va à dos d'homme ou par la voiture d'ambulance surchargée. Il regrette beaucoup, sous le rapport religieux, l'ajournement indéfini de toute période de repos pour le régiment. C'est aussi là une grande désillusion pour nos hommes qui, de ce fait, se trouvent en outre très en retard par rapport aux autres régiments au point de vue du 1er tour des permissions, suspendues, ou accordées en bien plus petite proportion. Malgré cela nos effectifs fondent; leur faiblesse au service des tranchées est une de mes préoccupations.

St-Venant vient de recevoir son 4ème galon. Je lui avais envoyé un mot de félicitations, ainsi qu'à un autre capitaine du régiment également nommé à titre temporaire, et que j'avais eu momentanément sous mes ordres au 1er bataillon. Celui-ci est moins bon militaire que St-Venant, mais remarquablement intelligent, décoré à titre civil comme critique d'art, ancien collaborateur occasionnel de l'Echo de Paris.

Je vous communique les deux lettres de réponse qui vous intéresseront.

La lettre de St-Venant parle de la relève du Colonel du 70ème qui maintenant alterne, par trois semaines aux tranchées, avec le colonel de l'autre régiment.

Lettre du Ct de St-Venant, du 17 décembre 1915

Mon commandant,

Mon commandant vous étiez, mon commandant vous restez pour moi si vous le voulez bien. Je vous remercie beaucoup de vos félicitations qui ne vaudront pas pour moi les congratulations que nous pourrions nous offrir, si Dieu le permet, à notre 1ère rencontre après la paix.

J'ai su par des off. d'E.M. que le colonel est relevé. J'en suis pour lui bien heureux car, vraiment, je ne puis songer sans horreur à l'existence de cloportes que nous menions dans notre cave et nos cagnas. Je pense d'ailleurs bien à vous tous devant le déluge de boue dans lequel nous sommes dans notre vallée. Nos hommes logent tous dans des bâtiments encore debout ou des caves. La cagna est presque inconnue dans ce C.R. Mais les Boches nous jouent de temps en temps de sales tours en ouvrant des écluses au-dessus de nous, ou en faisant passer la rivière actuellement en crue dans le canal. Vous voyez d'ici le tableau. J'ai fait connaissance avec le bain complet jusqu'aux hanches, chose que j'ignorais jusqu'ici. Mais il faut dire qu'en cas pareil, il est très facile ici de circuler en pleins champs, les Boches étant loin et très paisibles, bien que cependant ils tirent quelquefois tout de même.

Mon grand travail, pendant les 15 jours que j'ai passés dans le C.R., a été le curage des ruisseaux vers la rivière. Cela a donné un résultat épatant, mais c'est loin encore d'être suffisant.

Je vais aujourd'hui à la grande ville (château et forêt célèbres) qui est à 10 kms d'ici. Mon frère qui est dans les autos n'en est pas loin non plus et vient me chercher quand je veux. Il y a tout de même des gens qui sont plus heureux que d'autres !

Au revoir mon Commandant, ne m'oubliez pas auprès du Colonel et de tous les camarades, et croyez-moi votre toujours bien dévoué.

24 décembre 1915

Nous voici donc à la veille de Noël aux tranchées. En l'absence de l'abbé Péraguin, M. le Curé de la Guerche, caporal infirmier, est venu remplir l'office d'aumônier. Il dira demain une messe dans la cave ordinaire, près de mon ancien P.C.; j'espère pouvoir aller jusque là. Les deux autres messes sont pour des positions plus en arrière. Et ce sera tout en fait d'office.

D'une autre façon, Noël doit être fêté à mon P.C. actuel, dit de la Porte Rouge, nom impressionnant. Ma table vient d'hériter d'une belle dinde truffée, envoyée à l'un de nos médecins actuellement de service à mon bataillon, en l'absence du Dr Besnard qui remplace en arrière le médecin-chef de service en permission.

J'ai donc invité toute la Faculté présente aux tranchées, et quelques off. amis du Dr.

Souhaitons que les Boches nous laissent tranquilles. Aujourd'hui un silence relatif a succédé à un abondant échange d'obus dans la journée d'hier.

Une note téléphonée de la Division vient de prescrire un redoublement de vigilance durant cette nuit. Je suppose que le général redoute que les réveillons dans la boue - dans nos aquariums, comme dit le Cne Massé - ne nuisent à la guerre aux tranchées.

Les grenades lancées par deux fois sur nos postes avancés n'ont pas causé de casse, grâce aux boucliers en acier qui préservent les postes d'écoute. Les sentinelles ont eu seulement leurs vêtements lacérés. L'une d'elles aurait certainement abattu l'un des patrouilleurs boches, bien visé pendant qu'il se tenait immobile à 40 pas, si son fusil n'avait précisément raté. Cas assez fréquent à cause de la rouille renaissant malgré tous les nettoyages. Le boche s'est immédiatement dissimulé derrière un arbre en lançant son engin. Nous en avons retrouvé plusieurs non éclatés que le service du génie de mon C.R. a été chercher pour les faire exploser. Les grenades ont un grand manche rond en bois pour les lancer; elles ressemblent assez aux cloches des réglementaires du collège, de mon temps.

D'après des récits de déserteurs des secteurs voisins, la division de la Garde, en face de nous, serait commandée par le prince Eitel. Les fils de fer barbelés et les marécages qui nous séparent nous empêcheront probablement de faire plus ample connaissance.

La pluie diluvienne a repris aujourd'hui; des flots d'eau boueuse envahissent tout. Voici 11 heures. Un stupide officier d'E.M. de garde vient de faire tirer quatre coups de canon à ma batterie. Je songe que vous allez partir pour la messe de minuit. Je vous embrasse tous.

25 décembre 1915

Ma chère Mimi, la journée de Noël s'achève. Les deux partis ont observé une sorte de trêve. Le laborieux trajet par le boyau inondé, notre seule voie d'accès vers la civilisation, que j'ai accompli pour assister à la messe dans une cave, a été fait en sens inverse par de nombreux porteurs de victuailles. Des deux côtés on a employé à des réjouissances profanes le temps laissé libre par la défense contre l'enlèvement dans la boue. Mais certainement les victuailles des Boches ne valaient pas les nôtres.

On a distribué à nos hommes de grandes bottes de marine imperméables à semelles de bois, où l'on entre chaussé. Ils trouvent cela très commode non seulement pour circuler dans l'eau, mais ainsi pour dormir les pieds chauds sur leur paille humide. A cet usage intensif, les bottes ne dureront guère.

La pluie continue à faire rage. Nos cagnas ne restent habitables qu'à la condition de vider l'eau continuellement avec des pompes ou des écopés à bateaux. Plusieurs ont dû être évacuées aujourd'hui. La mienne menace de s'effondrer sous le poids des rondins qui devraient me préserver du bombardement. J'ai fait placer un fil à plomb, qui me préviendra, j'espère, avant l'accident à redouter. De nouveaux étais et le fonctionnement fréquent de la pompe à incendie l'éviteront probablement.

Le régiment qu'on nous a accolé est composé en grande partie de vieux bretons qui ont l'air de ne pas comprendre ce qui se passe. À toutes les questions ils répondent : "Je ne sais pas". Quand ils ont fini par comprendre, ils exécutent assez bien si la chose ne dépasse pas leurs capacités. Malheureusement on leur demande trop souvent d'être téléphonistes, observateurs de repérage d'artillerie, télémétreurs, aides aux projecteurs, etc, etc... Alors c'est tout à fait drôle, mais ça pourrait devenir fort dangereux.

Je t'embrasse, ma chère Mimi, en pensant bien à vous tous.

27 décembre 1915

Ne voici relevé des tranchées pour quelques jours, mais dans un mauvais cantonnement, village visité de temps à autre par les obus, et abandonné par la plus grande partie de ses habitants. En outre je suis "empoisonné" par le voisinage des superbes casemates d'un général ultra-désagréable, près duquel j'ai les fonctions de major du cantonnement. Heureusement que le général est en permission, pour régulariser une vieille liaison (d'après la chronique), et qu'il ne doit rentrer que le 3 ou le 4, c'est à dire au moment de mon retour aux tranchées. Si je dois le retrouver plus tard ici, ce sera tout le contraire d'un repos moral pour moi que ces séjours hors des tranchées. Les deux autres bataillons sont plus favorisés, avec des passages plus fréquents dans de vrais cantonnements de repos. La demi-trêve de Noël a été bien rompue aujourd'hui. Un peu avant ma relève, les Boches nous ont gratifiés d'un spectacle de

bombardement par obus de gros calibre soulevant des gerbes de boue à 25 ou 30 mètres de haut. Mais leurs coups se concentraient sur un point de mon C.R. où nous n'avons plus personne. Seuls les premiers coups fusants ont causé quelques blessures, fort légères grâce aux casques. Dire que ce jeu déplorable est devenu la principale occupation des hommes ! Et pour combien de temps ?

Mon adjudant part demain matin en permission. Il me manquera, mais je suis content de lui faire, pour le 1er janvier, ce plaisir mérité. Comme son prédécesseur, il est destiné à devenir officier. Il va mettre cette lettre à la poste à Paris, lui faisant gagner au moins une journée,

28 décembre 1915

Reçu aujourd'hui deux de vos envois en bon état, pommes et bonbons. Les conserves de volaille ne sont pas encore parvenues à destination. Il vaut mieux attendre avis de ma part avant d'en faire une autre expédition.

Il y a une quinzaine, j'avais reçu une lettre de Lucien me priant de lui faire part de mes prévisions en fait d'époque de permission. Ces prévisions restant fort incertaines, je ne lui ai pas encore répondu. Mais son projet de voyage pour la 1ère quinzaine ne cadrera probablement pas du tout avec les probabilités. En revenant hier soir des tranchées, j'ai vu notre colonel qui fait l'intérim du Général de Brigade. Il compte que je retournerai aux tranchées le 3 pour une période de 14 jours, soit jusqu'au 17 au moins, vraisemblablement. Comme il est très renfermé, il ne m'a point parlé de permission. Mais je sais qu'il a parlé à d'autres de mon tour prochain. Peut-être son intention est-elle de me l'offrir vers cette date du 17 ? Toutes choses encore fort incertaines, d'autant plus qu'on parle de changements importants dans la répartition des troupes de la région vers le 10.

30 décembre 1915

Rien de vous aujourd'hui. Hier votre lettre me donnait de meilleures nouvelles de nos garçons. Mon séjour ici se passe assez tranquillement, sans bombardement. J'habite une maison abandonnée par ses propriétaires, et presque dévalisée de tous ses meubles qui ont servi à l'aménagement des cagnas et des habitations souterraines des environs. La literie se compose d'un seul sommier, mais mon ordonnance a trouvé à me constituer une literie convenable avec une grande ballière de balle d'avoine, et une paire de draps loués 2 frs par semaine. J'ai un bon poêle pris dans une autre maison abandonnée. Dépendant de mon cantonnement se trouve une vaste carrière habitée par une compagnie d'un autre régiment, et par les échelons de 3 Cies de mitrailleuses, dont la nôtre. En la visitant, hier, j'ai rencontré Pierre de Sarrazin qui loge dans un compartiment de ces cavernes et s'y plaint très fort de la mauvaise odeur. Il règne partout en effet une forte odeur d'ammoniac, venant de la décomposition des fumiers des 150 chevaux et mulets des Cies de mitrailleuses. Malgré quelques puits d'aération, l'hygiène y laisse grandement à désirer, et les lumignons épars dans les ténèbres ne rappellent guère l'électricité de la Boutelaie.

J'ai répondu à Lucien en lui disant que les prévisions de permission étaient pour moi fort incertaines pendant la 1ère quinzaine de janvier, et lui demandant de me fixer sur ses possibilités quant à leurs projet de voyage en Poitou. Je souhaiterais bien ne pas manquer cette occasion de les revoir.

31 décembre 1915

Mon cher Pierre, j'ai reçu vos lettres ce matin, et ce soir, en cette veille de fin d'année, ma pensée est loin d'ici, avec vous tous.

Notre cantonnement est encore plus dépourvu de service religieux que les tranchées. Point de messe demain. L'église est pourtant intacte, bien qu'entourée de quelques trous de marmites. Mais le curé est mobilisé.

Dans ma maison abandonnée je réunirai demain les officiers des deux Cies du régiment présentes en ce moment autour de moi. On a va tapisser les murs nus avec de jolies aquarelles du N° de Noël de l'Illustration. Le jeune médecin auxiliaire de mon bataillon a reçu cet intéressant N° et me l'a fait passer. Nous ne manquerons pas de friandises car, outre les vôtres, j'ai eu un sac de deux livres de chocolat pralinés, qualité extra, gros comme un obus de 77, envoyé par mon ancien officier adjoint, M. de Castellane.

La nuit dernière, le Gal de Division qui redoute beaucoup les attaques par gaz asphyxiants (atteignant jusqu'à 10 kms en arrière du front) a prescrit une alerte générale, comme si cette horrible vague était en mouvement. Il a fallu me revêtir la tête des nouveaux masques à groins. C'est absolument

comme dans l'image finale de l'illustration. Le spectacle est plutôt celui d'un Mardi-Gras que d'un Nouvel An sous les armes. Les Boches ont déshonoré la guerre. Dieu veuille les en punir. Mais comment ?

Je suis content de savoir que les coupe-papiers en ceinture d'obus allemands vous ont fait plaisir, et que vous les avez trouvés jolis. Les manches portent la marque des rayures des canons qui nous les ont envoyée.

Je vois que votre oncle Jacques ne va pas être malheureux, occupé à présider au bon régime et petits soins pour la classe 17. Ceux de la classe 15 ont eu bien du mal à se faire ensuite à la vie que nous menons. Souhaitons très fort que l'on n'ait pas besoin de sacrifier toute cette jeunesse, et qu'elle conserve sa vie pour la France nouvelle.

Merci à Gabrielle de sa lettre en attendant qu'elle ait ma réponse.

1er janvier 1916

Triste jour de l'an. Temps sombre avec gros nuages de pluie chassés par le vent du sud au-dessus des grands coteaux boisés qui nous séparent des tranchées et de l'ennemi. Nos batteries dissimulées sur ce coteau sont restées silencieuses, et les Boches ont fait de même ; sorte de trêve, comme pour Noël.

Nos hommes ont pu déguster en paix les cadeaux du Gouvernement, mousseux et jambon ; les oranges annoncées manquaient. Le cuisinier de ma popote s'est distingué dans l'exécution du déjeuner de campagne auquel j'avais convié les officiers des 2 Cies du 70ème présentes dans mon cantonnement. J'y avais aussi mon adjudant intérimaire, le jeune médecin-auxiliaire, et mon maréchal des logis de liaison, M. de la Morinière. Celui-ci n'est pas en permission ; c'est mon Ajt de bataillon auquel j'ai procuré ce plaisir d'une permission pour ces jours de fête. Il le méritait tout à fait car il est excessivement actif et intelligent. Je compte bien le faire passer sous-lieutenant, il rendra encore plus de services comme officier. Nos sous-officiers du régiment ont déjà fourni une quarantaine d'officiers dont bon nombre aux régiments actifs.

J'ai reçu la visite aujourd'hui de mon ancien Adjt Leclair, actuellement S-Lt à l'Etat Major de la Brigade, où il n'est pas sans me rendre quelques services. Reçu aussi la visite très aimable de Pierre de Sarrazin descendu de sa caverne.

J'ai eu ce matin, avec votre lettre du 30, les lettres en retard de Mimi, René et J.J. ; petite brise d'air de famille arrivant à propos.

Demain, dimanche, le caporal Curé de la Guerche vient dire la messe dans notre église abandonnée, mais non dévastée. Combien le Ciel paraît sourd à nos prières Ce n'est qu'une apparence, mais qu'elle est pesante !

3 janvier 1916

Me voici de retour à mon P.C. des tranchées. J'y ai trouvé bien de l'ouvrage.

Comme je l'ai écrit hier à Maman, ma permission est tout à fait probable au bout de ma relève, dans 14 Jours. Je vous arriverai ainsi le 18 ou le 19, jusqu'au 26. Aujourd'hui seulement me parvient le colis de 2 conserves de volailles, annoncé par vous de la part d'Henry (de la Martinière). Les précédentes ont contribué à notre petit festin du 1er janvier.

La photographie de Maman dans votre dernière lettre est bien réussie. Est-elle de Pierre ?

À bientôt donc, si nos horribles vis à vis n'y font pas obstacle, de vous revoir tous autrement qu'en photo.

4 janvier 1916

Je vous retourne sous ce pli les bulletins des deux garçons. Evidemment les annotations du R.P. Supérieur manquent d'aménité, vertu rare chez les chefs. Si du moins les nôtres avaient l'imperatoria brevitatis ! Nous sommes de plus en plus submergée par une paperasse symptôme et cause d'impuissance. Souhaitons que les Boches en soient encore plus submergés que nous.

Malgré ce que vous me dites des nouveaux projets de Lucien, et des imprévus toujours à redouter pour moi, espérons que notre réunion entrevue avant la fin du mois ne soit pas entravée.

6 janvier 1916

Je vous envoie les lettres de Nouvel An de mes deux anciens médecins, qui vous intéresseront et vous montreront que j'étais en bons termes avec la Faculté.

Le Dr Besnard vient de me quitter, nommé chef de service dans un autre régiment. C'est le jeune médecin auxiliaire Metzge, extrêmement intelligent, qui le remplace momentanément. Le bon abbé Peraguin est de retour, enchanté de sa visite à sa paroisse et presque optimiste.

Cette reconnaissance d'infirmiers-prêtres comme aumôniers officieux est très facile si le colonel et le médecin-chef y sont tant soit peu favorable. La chose paraît admise par le haut commandement, et même désirée dans la limite d'un par bataillon. Je suis étonné qu'il n'en soit pas ainsi dans le régiment de Louis de Virsay qui, sans doute, a beaucoup de Vendéens.

Mes prévisions de permission se maintiennent, mais plutôt avec 1 ou 2 jours de retard. Les tracasseries venant de l'arrière continuent à nous rendre la vie plus pénible que ceux venant de l'avant.

8 janvier 1916

Je viens de recevoir de bons souhaits de vos trois frères, et j'ai bien l'intention de leur retourner les miens dès que j'aurai un instant. Le temps étant devenu assez beau pour la saison, et les tranchées, sinon les abris, un peu asséchées, d'autres désagréments ont plu sur nous : consignes de toutes sortes, à y perdre la tête, et reprise des violents bombardements de nos désagréables voisins. Celui d'aujourd'hui a relativement épargné mon C.R. où je n'ai eu qu'un blessé léger, mais il a sérieusement éprouvé mon ancien C.R. d'à côté.

Vous me parlez d'un Morcet, de Lésigny, mort de ses blessures. Je suppose bien que ce n'est pas le territorial venu de Châtellerauld en juin dans mon bataillon et qui avait été ensuite versé dans un bataillon de travailleurs ne faisant pas le service des tranchées, comme père de 5 enfants ? Ces travailleurs ne sont pas, en effet, à l'abri des bombardements. Nous avons reçu ces jours-ci pas mal de sous-officiers du dépôt, qui n'avaient jamais été au front. Le tintamarre d'aujourd'hui a commencé leur apprentissage, mais leur présence bouche l'avancement de caporaux très aguerris et très méritants qui sont peu satisfaits cela se comprend.

Vous me dites que le temps n'a pas favorisé les vacances des enfants, et que la révision de l'auto a laissé à désirer. Si le moteur..... Mais ce sera peut-être une question à traiter de vive voix, avec bien d'autres, dans 10 à 12 jours, si ma permission n'accroche pas d'ici là.

10 janvier 1916

Reçu aujourd'hui l'intéressante lettre de René, avec des détails d'administration dont je le remercie....

Il nous est absolument impossible de ne pas subir des impôts formidables et fort désagréables. Ce n'est qu'une partie de l'abîme de maux où nous continuons de nous enfoncer, de par une folie des nations, qui échappe à tout remède humain.

Nos horribles voisins d'en face continuent à se montrer assez entreprenants. Hier soir leurs tranchées ont retenti de chants presque harmonieux et de hurrahs, auxquels nos hommes ont répondu par des vociférations attirant des cris de "Français capout !" Tout cela s'entendait d'une façon impressionnante dans le calme de l'atmosphère, jusqu'à ce que le vacarme des fusils et des canons ait pris le dessus. Ensuite, en rampant dans la nuit, les boches sont venus planter des pancartes annonçant le succès des Turcs à Gallipoli et essayer de nous jeter des grenades. L'un d'eux au moins n'est pas retourné ; un magnifique sous-officier de la Garde allemande (22 ans et 1,83 m de taille) a été tué par un de ces vieux territoriaux bretons dont je vous ai parlé, qui a ramené le corps dans nos lignes. Vous voyez que la présence de la Garde devant nous est pleinement confirmée.

Mais aussi ce que nous appelons "l'ennemi de l'arrière" continue à sévir sur nous, et hier de haut en ce qui me touche. Par message téléphonique à exécuter immédiatement, l'un de nos généraux en chef a pris pour sa cuisine, sans un mot de politesse (vertu bien éprouvée dans la guerre actuelle) mon cuisinier qui, depuis 18 mois, sauvait mon estomac. Le brave et habile garçon aura quelquefois à préparer des repas pour Joffre et Poincaré. Malgré cela il me quittait avec un chagrin sincère, partagé par la satisfaction d'échapper aux marmites boches.

Grâce à l'un de mes excellents et très obligeants capitaines, j'ai pu tout de même déjeuner, et même, je crois, remplacer suffisamment le partant.

Sur ce, je vous embrasse tous.

11 janvier 1916

Mon cher René, On ne peut pas éviter des impôts formidables et forcément vexatoires comme suite de la guerre actuelle. Souhaitons qu'il n'y ait pas aussi de violentes discordes civiles, plus terribles encore que les maux actuels.

Aujourd'hui, grande canonnade de part et d'autre. Pas grand mal de notre côté, mais de l'autre nous avons tout au moins aperçu d'énormes colonnes de poussière et de fumée. A bientôt j'espère,

12 janvier 1916

Vos lettres et une dépêche de Lucien m'informent de son arrivée à Poitiers le 21. J'espère toujours que ma présence concordera à peu près avec la sienne.

Je n'ai que l'indicateur des trains Paris-Orléans du mois de juillet dernier. Pourriez-vous m'envoyer le plus tôt possible l'horaire des départs de trains de Paris pour Poitiers dans le service d'hiver actuel ?

Félicitations à J.J. pour sa croix. Ici moins mauvais temps, et les artilleries s'en donnent.

13 janvier 1916

Il fallait bien compter avec les contre-temps. Voici ma permission retardée d'une dizaine de jours, en raison de la maladie d'un autre chef de bataillon. Les combinaisons modifiées du Cel font que je reste, pendant que trois de mes capitaines profitent déjà du 2ème tour de permission.

Maintenant, je compte partir le 30. De cette façon je verrai Lucien à la fin de son séjour à Poitiers, au lieu de m'y trouver à son arrivée. Vraisemblablement je suis aux tranchées jusqu'à la fin du mois. Pendant ce temps, je viens de perdre mon cheval, brûlé avec celui de mon Mal des Logis et plusieurs autres, dans l'incendie d'un cantonnement. Tout mon harnachement et mon sabre resté à ma selle sont également brûlés ! Mes cantines sont heureusement sauvées. Elles étaient restées dans un village un peu bombardé d'où par ordre du Gal de Brigade (!), les chevaux avaient été évacués vers un cantonnement très défectueux où a eu lieu l'incendie.

Que de paperasses nouvelles il va falloir pour me remonter et rééquiper.

15 janvier 1916

Votre lettre d'aujourd'hui s'avance beaucoup trop en s'annonçant comme la dernière avant de nous revoir. Même avec les anciennes prévisions, j'aurais pu en recevoir encore 3 ou 4, et maintenant j'en attends environ 14. Je conserve bon espoir de pouvoir partir le 30 et, d'après un mot reçu aujourd'hui de Lucien, il lui sera facile de prolonger son séjour, de façon à nous voir pendant plusieurs jours.

Un déserteur boche d'une division de Landwehr rattachée au Corps de la Garde a raconté des choses intéressantes sur les positions allemandes en face de nous. Grâce aux renseignements recueillis près des prisonniers, des déserteurs, et dans les papiers des tués, renseignements qui nous sont communiqués par des bulletins nous connaissons l'ordre de bataille de nos ennemis d'en face bien mieux que le nôtre propre, toujours très secret, en dehors de nos proches parages.

Je vous embrasse tous.

Pierre de Sarrazin est parti aujourd'hui en permission à Lésigny.

17 janvier 1916

Encore aujourd'hui une lettre de vous attendant mon arrivée à Poitiers ! Du moins la page de l'indicateur me servira, je l'espère, dans 13 jours.

Reçu une aimable lettre de Henri Bazire rentrant de sa 2ème permission. Il me demande des nouvelles de Catherine (Taunais). Celles-ci sont, je le pense, toujours les mêmes, c'est à dire bonnes sauf un peu de perte de mine. Et la pauvre petite Bébelle () comment va-t-elle ? Encore une famille en ce moment bien touchée par l'épreuve !

Je viens de recevoir le remplaçant du Dr Besnard, un jeune médecin mobilisé au moment où il venait de s'établir et venait de se marier. Il est au front depuis le début de la guerre. La fiancée l'attend fidèlement et lui, assez fatigué, compte sur un prochain congé de deux mois pour se marier. Il me fait bonne impression, mais vous voyez qu'il n'est pas à mon bataillon pour longtemps, probablement.

Demain, changement de généraux ; mais d'après les renseignements nous ne gagnerons pas au change. Continuation du temps relativement beau pour la saison ; moins de boue mais plus d'obus.

18 janvier 1916

Encore du nouveau pour ma permission que le Cel désire avancer. Le plus probable maintenant est que je partirai le 25, mais il peut y avoir de l'avance ou du retard. Au besoin je vous préviendrai par dépêche de Paris, ainsi que Lucien auquel j'écris un mot. Inutile de parler de télégramme dans la zone des armées, ils arrivent moins vite que les lettres.

Vous me confirmez de bien mauvaises nouvelles chez la pauvre Ernestine (de Raucourt). Pour petit Louis (de Raucourt), je songe à une voie
Donc à bientôt. Je vous embrasse tous.

20 janvier 1916

Rien de nouveau pour ma permission, sinon que les prévisions restent plutôt à l'avance qu'au retard. Je n'aurai qu'une petite indemnité (après de multiples paperasses et plusieurs mois d'attente) pour la perte de mon harnachement tandis que le prix que l'on me fait pour un harnachement neuf est extrêmement élevé. Peut-être y aurait-il des occasions à Poitiers ? Mais il faudra me décider rapidement.

22 janvier 1916

Rien de bien nouveau sur notre front assez calme, tout au moins du fait de l'ennemi. J'ose à peine parler de la permission prochaine, tellement je vois surgir d'obstacles susceptibles de la retarder, malgré les successives assurances du Colonel. Mon départ me semblait assez probable pour mardi, ou pour jeudi mais tout en y comptant encore un peu je crains d'être renvoyé à une date indéterminée en février, et je ne me croirai parti que dans le train.

24 janvier 1916

Votre lettre m'apprend que le voyage de René à Lésigny s'est bien passé. J'en étais inquiet. Les nouvelles qu'il a rapportées ne me font pas plaisir, sans me surprendre.

L'indécision continue quant à la date de ma permission. Voici que presque tous les capitaines sont partis en permission du 2ème tour avant moi ; de même les 2 autres chefs de bataillon qui devaient partir après moi. Je crois le Colonel très embarrassé dans des combinaisons dérangées par la maladie ou l'indisponibilité des commandants du 2ème régiment territorial du secteur. Il faudra bien qu'il se résolve à me lâcher et à faire commander par intérim le capitaine le plus ancien. C'est pour l'éviter qu'il me fait toujours marcher, et que j'ai le double de temps de commandement aux tranchées que la plupart de mes collègues. Peut-être pourrai-je partir le 27, après la prochaine relève, mais j'en doute fort, sachant que le commandant qui devait me remplacer ne pourra venir. Je crois qu'une solution devra intervenir ensuite et que mon départ en permission ne pourra guère être retardé au-delà du 1er février.

Je vous dis donc toujours à bientôt et vous embrasse tous.

25 janvier 16, matin.

En rentrant d'une tournée matinale, je trouve la décision du Colonel me faisant remplacer demain soir par le capitaine le plus ancien du bataillon (Cne Tenneson) pour que je puisse partir en permission jeudi 27.

Ce mot vous parviendra en même temps que ma lettre d'hier soir qui faisait un peu prévoir cette solution. Mais peut-être serai-je à Poitiers avant les 2 lettres, pour peu qu'elles aient du retard.

Je compte arriver vers 2 h du matin dans la nuit de jeudi à vendredi. D'ailleurs je vous fixerai par dépêche de Paris, où je passerais la nuit si je redoutais un supplément de fatigue ou si je manquais le train de nuit.

5 février 1916

Mon voyage de retour s'est bien exactement accompli suivant le programme. Coucher hier soir à Compiègne, presque aussi noire que les tranchées en raison de la crainte des Zeppelins. Ce matin à la gare de X, La Morinière et mon ordonnance m'attendaient avec une voiture à 2 chevaux prêtée par le ravitaillement. À Y, j'ai remanié mes cantines et changé mon bissac, puis en route pour mon P.C. des tranchées où me revoici pour un temps indéterminé. L'aspect en est toujours le même et, en mon absence, il ne s'est passé rien de plus qu'à l'ordinaire. Probablement, si j'étais resté ici, la curiosité de l'univers entier eut été privée de certaine partie un peu fantastique des récents communiqués.

En passant à Paris, je suis allé m'enquérir de M. Gaspard au 19 rue de Washington. L'ami chez lequel il habitait a laissé son appartement en raison de la mobilisation

J'ai pu avoir à une autre adresse (rue Taitbout 74, M. Chevallier) l'adresse de cet ami qui est Mal des Logis du service topographique au front arrière de notre voisinage. On ne croit pas qu'il soit arrivé rien de fâcheux à mon protégé, auquel divers objets ont été retournés assez récemment en Amérique.

Ces 8 jours ont passé comme un songe, et la réalité où je me retrouve est, hélas ! bien différente. Je n'y manque pas de travail et d'ennuis.

7 février 1916

Reçu aujourd'hui votre première lettre de la nouvelle série. J'ai peine à croire à cette interruption de la vie des tranchées, jusqu'à Poitiers. Les photos de Pierre en sont pourtant un témoignage irrécusable que j'ai plaisir à regarder.

Notre secteur est encore plus calme qu'à mon départ, mais nous avons entendu une terrible canonnade presque sans arrêt pendant une nuit et une demi-journée vers la Somme (probablement près des Anglais). J'ai justement fort mal dormi pendant cette nuit qui a suivi mon arrivée, par suite d'une sorte d'attaque de grippe, passée je crois par mon prédécesseur dans la cagna du P.C.. Cette atteinte subite a cessé presque aussi rapidement, grâce à des pastilles d'un effet merveilleux qui ont coupé la toux et m'ont procuré la faculté de dormir la nuit dernière. J'espère n'avoir pas perdu le bénéfice du repos qui m'avait fait beaucoup de bien.

En voyage, un jeune Lt de Montardy m'a communiqué l'impression suivante, que je trouve partagée ici : c'est que les tournées des Zeppelins ne sont pas mauvaises pour rappeler aux villes de l'intérieur que la France est en guerre ! Je souhaite que ces tournées n'aillent pas jusqu'à Poitiers, même à la gare.

10 février 1916

Un mot d'une petite cérémonie qui a eu lieu ce matin. J'ai remis la croix de guerre au jeune médecin, à l'abbé Péraguin et à un brave soldat de mon bataillon. Il y avait une section en armes abritée par le mur du parc des vues de l'ennemi. Ni tambour ni clairon en raison de ce vilain voisinage, mais juste au commencement et à la fin, en guise d' "ouvrez le ban" et "fermez le ban" le sifflement d'un gros 150 allemand au-dessus de nos têtes. Le bon abbé décoré est venu me voir dans l'après-midi en m'honorant fort par la comparaison suivante : "Je viens vous rendre visite le jour de la remise de ma décoration, comme j'ai rendu visite à mon évêque le jour de mon ordination". Voilà qui vous intéressera. Peu après cette visite a commencé un grand spectacle donné par notre artillerie. Autant que je puis croire, c'était une diversion à une action importante dont la canonnade lointaine a repris, dans la même direction que ces jours derniers.

Reçu aujourd'hui un mot d'Ernestine, avec communication d'une lettre indiquant que la démarche a dû être faite auprès de Castelnau, "l'excellent cousin", sans que j'aie besoin d'intervenir auprès du capitaine.

12 février 1916

Votre lettre d'aujourd'hui me parle d'un départ immédiat pour Dax, en demandant d'envoyer de mes nouvelles là-bas. Mais comment vous y écrire avec quelque chance de rapidité sans connaître votre adresse là-bas ? Je ne me souviens plus de celle de l'année dernière.

Je compte que votre lettre de demain réparera cette omission et me fixera sur vos projets, ainsi que sur ceux de René.

Mon reste de grippe est en bonne voie de guérison. Hier, temps épouvantable, neige et pluie froide. Pendant la nuit les Boches ont essayé de me surprendre un petit poste. On s'est aperçu juste à temps de leurs préparatifs ; ils avaient réussi à couper une partie des fils de fer du réseau lorsque notre fusillade les a chassés. Nous nous attendons à les voir revenir, ne sachant pas que nous avons réparé la brèche. Les mesures sont prises pour mieux les recevoir.

Par ailleurs le canon est plus silencieux chez nous et sur la Somme.

13 février 1916

Ma chère Ernestine, Elisabeth est-elle chez vous ? Les dernières lettres m'annonçaient son départ probable pour aujourd'hui, avec l'intention de s'arrêter chez vous en se rendant à Dax. Elle ne me donnait ni la durée de son séjour à Bordeaux, ni son adresse à Dax. Si elle est près de vous, voudriez-vous lui donner de bonnes nouvelles de moi. Ma petite atteinte de grippe est à peu près terminée.

Les Boches nous laissent assez tranquilles. Le canon est presque silencieux depuis la fin des affaires de la Somme. Nos désagréables voisins n'ont pas renouvelé leur tentative manquée contre l'un des postes d'écoute de ma ligne.

L'arrivée d'une division de cavalerie pour tenir tout ou partie de nos tranchées paraît chose probable. Louis en sera-t-il ? (il s'agit de Louis de R., fils)

J'ai été très heureux d'avoir pu vous revoir pendant ces quelques journées de réunion de famille, si vite passées.

Voulez-vous partager avec Louis toute ma fraternelle affection.

14 février 1916

Je suis embarrassé pour vous écrire. Vous ne m'avez pas dit la durée de votre séjour à Bordeaux, et j'ignore toujours votre adresse exacte à Dax. Le plus simple est de vous écrire à Poitiers tant que je ne serai pas fixé.

La nouvelle importante aujourd'hui est que nous sommes prévenus d'un départ imminent pour une destination encore inconnue.

Nous espérons, sans en être du tout certains, qu'on laissera au régiment, qui a 8 mois de tranchées non interrompus, un peu de repos avant de lui demander d'autres services.

Que Dieu protège tous les membres dispersés de la famille.

15 février 1916

Ma chère Biette, je compte sur toi pour me donner des nouvelles de mes Poitevins et d'abord de toi-même. Es-tu tout à fait guérie ? Je te charge aussi d'envoyer de mes nouvelles à ta maman qui doit être maintenant à Dax, mais dont je n'ai pas l'adresse exacte. Hier, je lui ai écrit un mot à faire suivre. Je crains bien que notre correspondance ne soit fort interrompue et retardée par les mouvements de troupes auxquels mon régiment va prendre part incessamment, et pour une destination inconnue. Il ne faut d'ailleurs point s'inquiéter, car il est plus que probable que nous commencerons par aller vers l'arrière.

Dans l'avant-dernière nuit, un Boche de la Garde s'est rendu dans nos lignes, disant qu'il en avait assez de la guerre. Il parlait français tout aussi bien que nous-mêmes, et c'est ce qui lui a facilité les explications de l'appel "kamarades". Il prétend que beaucoup de ses vrais "kamarades" feraient la même démarche que lui s'ils ne craignaient pas nos coups de fusil. Ce n'était pourtant pas une démarche de ce genre que tentaient ceux qui ont coupé les fils de fer d'un de mes petits postes pour essayer de l'enlever; et les coups de fusil ont été là fort bien placés.

Je ne sais trop comment je vais être monté pendant les prochaines marches. Mon Mal des logis m'a amené une jument d'aspect assez joli, que j'ai essayée quelques instants dans une allée du parc abritée des bombardements. Elle a un trot rapide et agréable, mais je crains qu'elle ne soit beaucoup trop impatiente au pas, et aux arrêts, pour un service dans l'infanterie. On doit me procurer un autre cheval, tout en gardant celui-ci à l'essai. Mon nouveau harnachement paraît bien. Quant à ma fin de grippe, elle est comme toujours un peu longue à finir.

Tu transmettras tout cela à Dax. Embrasse ta grand-mère de ma part.

17 février 1916

La correspondance est en ce moment bien difficile. Je n'ai plus aucune lettre de vous depuis celle de samedi où vous m'annonciez votre départ, et je reste sans votre adresse exacte. Ce retard est dû aux déplacements de troupes qui vont très probablement, et incessamment, nous atteindre nous-même. Je ne m'en inquiète donc pas, mais il n'en est peut-être pas de même de vous qui ne devez recevoir que tardivement et irrégulièrement de mes nouvelles. Vous en avez eu, je l'espère, par l'intermédiaire d'Ernestine et de Gabrielle.

Pour l'instant je suis maintenu aux tranchées par ordre, pour expliquer et passer le service à nos successeurs. Le Gal m'a fait demander aujourd'hui pour me donner cette raison et me revoir avant son départ probable. Il s'est montré fort aimable. A Poitiers, il connaît surtout les Rogier, et aussi Mme Cesbron-Lavaud de Chalet-Vouneuil. Il y avait un quiproquo assez singulier, venu par l'intermédiaire d'officiers de son E.M. au sujet de la Jeunesse Catholique. Mais tout cela est impossible à expliquer par lettre ; je trouve là une confusion des esprits faisant penser à la Tour de Babel ou aux troubles des derniers temps du monde. Comment la Providence arrivera-t-elle à nous tirer d'affaire ?

Faute de lettres, j'ignore tout des projets de notre pauvre René. Je suppose que vous avez avec vous Mimi et J.J., et je vous embrasse tous les trois.

20 février 1916

Depuis la nuit dernière nous avons cédé à d'autres troupes la place que nous occupions depuis bien des mois aux tranchées. Nous voici en sûreté à quelques lieues en arrière des lignes, mais fort harassés par une marche de nuit, compliquée de contre-ordres sur notre direction. On nous donne deux jours de

repos et de nettoyage, puis en route vers une nouvelle destination qui semble devoir être sensiblement une période de manœuvres préparatoires.

Maintenant que nous n'avons plus la ressource des charpentes des maisons démolies, le chauffage est un problème très compliqué. Mon tempérament et mon reste de grippe s'arrangeraient beaucoup mieux d'une autre saison pour faire la guerre. Malgré cela je résiste suffisamment.

Aujourd'hui je reçois une lettre de Mme de X (Melle de Groilier) me demandant des nouvelles de son château, une autre lettre du rabbin, père de mon jeune médecin, me demandant des nouvelles de son fils, en me remerciant de l'intérêt que je lui ai témoigné. Je suis bien attristé de la mort du Ct Bruneau.

21 février 1915

Je suis ennuyé de vos nouvelles, surtout du dernier mot disant que vous aviez un peu de fièvre. J'espère que ce n'est bien qu'un peu, et que l'appréciation favorable du médecin est tout à fait vraie. Pour moi, la sortie des tranchées est tout à fait favorable à la guérison de ma fin de petite grippe, grâce surtout à la bonne nuit dans un lit, malgré la température glaciale des maisons sans feu. Mon ordonnance est arrivée à entretenir dans ma chambre un assez bon feu avec du bois vert.

Pendant l'après-midi, j'ai été invité à prendre le thé par la châtelaine du lieu, entourée de ses trois filles. Le château est habité par un général auquel j'ai dû rendre visite à mon arrivée. Il s'est trouvé que ce château appartient au Ct Perrot, ancien élève de St-Joseph, dont la famille est extrêmement liée avec le bon Père Jourdain qui, chaque année, venait ici prêcher une neuvaine. Il y avait de mon temps à St-Joseph trois jeunes Perrot, fils d'un général en retraite. Mesdames les générales Perrot et Laurencey étaient bien connues au parloir du collège. Vous voyez que j'ai retrouvé ici des souvenirs de jeunesse.

Le programme nous donne repos au même cantonnement pour la journée de demain, puis on nous annonce deux jours de forte marche dans une direction qui semble parallèle au front.

Je vous embrasse tous les trois.

22 février 1916

Une lettre de Mimi reçue aujourd'hui me donne de meilleures nouvelles de votre santé et me tranquillise.

D'après de nouveaux ordres, nous restons ici un jour de plus, mais de moins en moins nous ne connaissons notre destination.

Le temps est épouvantable, une véritable tempête de neige. Nous souffrons plus du froid qu'à la tranchée.

Ci inclus la lettre de Mme du P. qui vous intéressera et diminuera ma liasse de correspondance. J'ai répondu avec discrétion.

Merci à Mimi. J'espère que la promenade accidentée ne l'a pas fatiguée.

Je vous embrasse tous trois.

25 février 1916, aux armées.

Voici un vrai temps de guerre d'hiver, du froid, de la neige, de la neige.

Malgré cela nous marchons, et nos hommes continuent à montrer une endurance invraisemblable. Nous nous sommes plutôt éloignés du front, mais nous voici près des gares d'embarquement, et nous sommes prévenus d'avoir à faire nos préparatifs pour un très long voyage en chemin de fer. Il est probable que l'on va nous mener où la bataille bat son plein, mais il est aussi à présumer que nous n'arriverons qu'après l'issue. Dieu veuille la rendre favorable.

Il paraît que nos correspondances sont parties vers cette destination inconnue. Aussi, depuis trois jours, plus aucune lettre de vous.

Dans une de nos récentes marches, nous avons croisé tout un régiment de spahis algériens, accompagnés des étendards à croissants des chefs de tribus. C'était une vision étrange dans l'air glacial. Ces pauvres cavaliers allaient faire le service des tranchées dans nos anciens parages.

L'aspect actuel de la guerre me rappelle 70-71 ; heureusement l'hiver ne peut être maintenant de longue durée et, bien que la lutte soit plus dure, nos espoirs sont meilleurs.

Je suis en bonne santé, tout en continuant à tousser un peu.

Que devient René ? Je vous souhaite un temps plus favorable à Dax, Poitiers, et peut-être Paris.

28 février 1916

Ma chère Elisabeth, un mot qui ne sera pas de trop pour vous rassurer sur mon compte.

Pour l'instant, nous ne faisons qu'entendre l'écho lointain de la formidable lutte. Ce que nous voyons est plutôt de bon augure quant à son issue.

Après 24 heures de chemin de fer et une marche de nuit, je ne suis ni trop las, ni trop glacé.

Le secteur postal où il faut m'écrire actuellement est le 101. L'autre entraînerait un peu plus de retard. Aucune lettre ne nous est parvenue depuis 6 jours, et il en sera encore ainsi pendant quelques jours.

Que Dieu nous soit en aide

1er mars 1916

Nous sommes où vous pouvez supposer, sans autre mal qu'une bonne dose de fatigue. Le magnifique déploiement de troupes que nous avons sous les yeux inspire bon espoir. Que le vrai Dieu nous soit en aide !

Ce matin, un paquet de lettres dont une de vous de samedi, donc relativement récente, m'apportant aussi les dernières nouvelles du voyage de René. Donc, pour lui, statu quo jusqu'à l'automne.

La lettre de René me montre que vous avez été assez souffrante. Je le supposais bien d'après vos dernières lettres. Je crois comprendre aussi que vous allez vraiment mieux; j'espère ne pas me tromper.

Vu au passage le capitaine Henri Bazire se rendant en auto à l'E.M. dans les mêmes parages : très allant, plein d'espoir, mais fort enrhumé.

2 mars 1916

Mon cher René, nous recevons enfin des lettres. J'en ai tout un paquet où je trouve les tiennes me donnant des nouvelles de ton voyage à Paris et de ton retour à Poitiers.

Voici donc la situation momentanément éclaircie pour toi. Ta mère m'a envoyé la lettre du Dr Vannier qui paraît avoir fait des constatations très nettes. Espérons encore un peu dans ces deux remèdes et dans l'action du temps d'ici octobre ou la fin de la guerre (? ?). D'ici là, tu feras très bien, comme tu te le proposes, de pousser ta thèse, de l'achever et passer si possible.

Ta mère m'a aussi communiqué la lettre de Maudhuit, des Froux. Si vraiment la famille Lirand veut laisser la ferme, c'est un candidat qui pourrait convenir. J'indique à ta mère dans quel sens répondre : bonne note prise de la demande pour le cas où il serait exact que les Lirand soient résolus à quitter. Ce sera l'occasion de les faire se prononcer définitivement, sans rien presser ; aux vacances de Pâques par exemple. Je crois connaître aussi dans la commune d'autres candidats possibles pour la ferme. Pour régler cette affaire, comme pour bien d'autres raisons j'aimerais que la guerre soit finie !

Nous venons d'avoir à cette guerre une participation sinon très dangereuse, du moins très fatigante. Marches dans la neige, marches dans la nuit, 24 heures de chemin de fer sans chauffage ni éclairage, cantonnement actuel dans un petit village lorrain bondé de troupes, où l'on a à peine le nécessaire comme abri et nourriture. Déploiement de troupes formidable de notre côté, dont la connaissance a peut-être contribué à arrêter l'offensive allemande ; à moins qu'il ne s'agisse que d'une simple accalmie. Nos hommes vont travailler de nuit au renforcement des lignes. La ville voisine serait moins abîmée qu'on ne l'a dit.

Je suis heureux de te savoir rentré, mais je ne sais plus où sont les autres. Quand revient ta mère ? Biette est-elle absente pour longtemps ?

J'ai aperçu le Cne Henri Bazire, très vaillant et très enrhumé, un peu trop Etat-Major. Il est dans nos parages.

Veux-tu donner de mes nouvelles à ta grand-mère. Vous m'en donnerez des siennes Ma santé continue à résister malgré quelques souvenirs de grippe.

Ton père bien affectueux.

3 mars 1916

Ma chère Biette, cette lettre vous trouvera peut-être tous rentrés et réunis à Poitiers. Pendant que tu faisais un agréable voyage vers le Theil () j'en accomplissais un autre moins confortable et plus long à travers la France : 8 heures de marche et de stationnement dans la neige, 24 h de chemin de fer sans chauffage ni éclairage, terrible froid aux pieds et, pour se réchauffer, 3 h de marche de nuit, jusqu'à 2 h du matin, se terminant par une soupe à l'oignon bien chaude et un bon lit. Après quoi nous avons suivi un grand mouvement de troupes intéressant et bien ordonné. L'air était aussi animé que la terre : 8 grands ballons dits "saucisses" surveillaient l'horizon du côté de l'ennemi, et des avions de toutes sortes circulaient au-dessus de nos têtes ; il y en a de très grands d'un nouveau modèle, avec une sorte de dunette pour l'équipage ; ils passaient tout près et l'on échangeait des bonjours. Nous voici dans la région

que vous devez supposer. Actuellement c'est l'accalmie. Notre cantonnement est un petit village à la limite de la zone non évacuée. J'habite une petite métairie ; une vieille grand-mère y a donné asile aux familles et hardes de ses filles mariées dans le pays évacué. Tout est pêle-mêle là dedans, lits, cuisine, bureau du bataillon, enfants qui s'essayaient à parler et à marcher, etc. Je t'écris au coin de la grande cheminée où l'on fait notre soupe ; mon cuisinier, qui est de Chauvigny, souffle dans le "buffon" comme il se souvient l'avoir fait en Poitou dans sa jeunesse. Au dessus de ma tête sont suspendus de nombreux quartiers de porc enguirlandés de saucisses apportés par les familles réfugiées.

D'ici peu nous devons aller bivouaquer un peu plus en avant, dans les bois où nous organisons une nouvelle ligne de défense ; nous n'avons pour le moment à y redouter que les obus à longue portée, paraissant plutôt rares. Le temps exécrable pluie et neige, doit être contraire aux projets de nos ennemis. On ne peut se figurer l'état des chemins et des pistes ; la boue y est presque égale à celle des tranchées.

Nous sommes fort mal approvisionnés en victuailles et journaux, et c'est une différence sensible avec notre ancienne vie des tranchées de Picardie. Bien qu'autour du grand drame, nous en connaissons les péripéties moins que vous, à l'intérieur. Puisque nous nous trouvons dans le pays de Jeanne d'Arc, c'est bien l'occasion et le moment d'implorer sa protection pour la France.

Je t'embrasse ma chère Biette.

2 mars 1916

Ma chère Elisabeth, la poste militaire ayant repris son fonctionnement, j'ai tout un paquet de lettres m'apportant des nouvelles de vous tous. Pour René

Je vous renvoie la lettre de Maudhuit

Je vous écris tout cela dans un cantonnement éminemment inconfortable : petit village lorrain bondé de troupes. J'habite avec le Cne Tenneson une petite maison de paysans où se trouvent les 2 seuls lits disponibles pour les officiers du bataillon ; tout y est pêle-mêle avec cuisine et bureaux. Les paperasses ont forcément un peu diminué, mais les E.M. ne paraissent pas mieux se rendre compte des possibilités. Pour le moment nos hommes sont employés à des travaux de nuit pour renforcer les lignes. Il semble bien que l'attaque allemande a échoué. Va-t-elle reprendre après l'accalmie actuelle ? Des réfugiés nous disent que la ville a, en somme, peu souffert.

La neige a disparu. Elle avait été moins abondante que dans la région parisienne. La boue des chemins défoncée ne cède pas à celle des tranchées. Ma santé se soutient assez bien ; les souvenirs de grippe cèdent lorsque j'ai un peu de repos.

Votre saison doit s'avancer. Je voudrais vous savoir rétablie. Le vaguemestre réclame les lettres d'urgence.

3 mars 1916

Continuation du calme ou de l'accalmie dans nos parages. On a peine à s'imaginer que les événements de ces derniers jours se passaient à proximité. Le temps est exécrable, pluie et neige à demi fondue ; toutes les routes sont transformées en fondrières ou lacs de boue. Les opérations militaires sont forcément entravées et les circonstances sont, je l'espère, surtout défavorables à nos ennemis.

Le service de la solde marche toujours et je vous envoie, sous ce pli, un petit surplus qui me gênerait : en mandat.

J'ai passé deux bonnes nuits qui m'ont fait du bien.

Pour combien de temps êtes-vous encore à Dax ?

Si j'ai un moment, j'écrirai aujourd'hui à Biette quelques détails intéressants qu'elle vous communiquera.

4 mars 1916

Je reçois votre lettre du 1er mars. Vous devez savoir que mon secteur postal actuel est le 101. Du reste le 98 serait encore presque aussi bon. Ces secteurs n'ont aucun rapport avec les régions où l'on se trouve, ils suivent les troupes, et le mieux est de continuer à prendre la même adresse tant qu'on n'a pas d'avis de changement.

Le renseignement que vous avez eu par Thérèse de Vallois est bien exact, mais nous ne sommes pas en première ligne, de sorte que nous nous bornons à entendre la canonnade qui a été bien intense la nuit dernière et pendant la journée. J'ai la perspective prochaine de quitter ma chaumière pour aller faire du camping en pleine forêt. Ce n'est guère la saison, mais c'est le sort commun à de nombreux

régiments. Nous continuons à être sous la neige fondue, sinon sous la mitraille, et l'étiage de la boue monte encore.

Ma santé se soutient, bien que le climat de ce pays fameux et la façon dont nous y vivons ne soient pas pour achever de guérir un souvenir de grippe.

Ma lettre vous trouvera tous rentrés et réunis au foyer, où je souhaiterais me chauffer et où je vous embrasse de loin.

10 mars 1916

Je ne sais trop quand ce mot ira calmer vos inquiétudes. Toute notre correspondance est soumise à un très long retard systématique. Jusqu'à ces derniers jours où nous sommes venus occuper des positions difficiles, je recevais assez régulièrement vos lettres.

Notre position est plus intéressante qu'agréable. Tout est couvert de neige et nous avons à peine quelques trous pour nous abriter. Le marmitage est ininterrompu et ne va pas sans pertes. Mais c'est peu de chose par rapport à ce que nous entendons dans le voisinage. C'est absolument le bruit d'une mer en furie battant des falaises de rochers. Aujourd'hui cependant la tempête a diminué. J'espère que c'est bon signe. Sauf sur notre petit point, nous en savons moins que vous. Il ne nous parvient que d'anciens communiqués ou de vieux journaux.

Hier j'étais assez épuisé, mais aujourd'hui, après une nuit moins agitée, je me sens mieux et, en somme, en bon état pour la situation. Naturellement ce n'est pas à mon bataillon et à moi qu'on demande le moins.

J'espère que vous avez eu, René et vous, mes lettres répondant à diverses questions d'affaires

Le bruit me rappelle à la situation présente. Comptant sur vos prières, l'aide de Dieu et de Jeanne d'Arc, je vous embrasse tous.

11 mars 1916

L'affaire est en ce moment un peu moins chaude autour de nous et sur nous. J'ai pu me reposer un peu cette nuit sur une paillasse, au milieu de mes téléphonistes et agents de liaison. Parmi eux ne trouve un Châtelleraudais, cousin de la femme de Henri Agar ; il se trouvait près de M. d'Argenson lorsque ce dernier a été tué ; il nous est revenu du 32ème une fois remis d'une blessure légère.

Mardi, en venant occuper nos positions actuelles, j'ai rencontré le jeune Audinet, aspirant dans l'un des régiments de par ici. Il m'a paru en fort bonne santé à ce moment-là. René pourra le dire à son père lorsque (??) cette lettre vous parviendra

Le temps s'est un peu radouci, la neige fond sur nos hauteurs, mais la boue redevient extrême.

13 mars 1916

Nous avons un peu de répit. La canonnade, tout en ne cessant guère, n'est plus comparable à celle de ces derniers jours. Mais les avions allemands ne cessent de nous survoler, et le combat à coup de mitrailleuses et de bombes a lieu dans les airs. Hier après-midi, nous avions 13 avions allemands au-dessus de nos positions ; l'un d'eux a été abattu et c'est le bruit de sa chute, semblable à celui d'un énorme obus, qui m'a fait tourner la tête et rendu témoin de l'heureuse catastrophe. Tel une perdrix abattue à la chasse ! C'est à croire que l'humanité est devenue enragée ! Même sur nos positions de 2ème ligne, le bombardement était tel mercredi et jeudi que toutes nos liaisons téléphoniques étaient coupées et qu'il était presque impossible de les rétablir. Six de nos téléphonistes du 70ème ont été tués.

Hier la température s'est tout à fait radoucie et la neige a disparu. Dans l'après-midi, l'air est devenu d'une limpidité extraordinaire. Avec ma jumelle je voyais les villages, et les côtes, et les bois dont les noms sont quotidiennement dans les journaux. Le plus impressionnant était de n'y apercevoir que le désert et les ruines ; aucun être humain n'y semblait exister. Et pourtant que de centaines de mille de combattants sont là en présence et aux prises.

Lucien m'écrit, espérant que je ne suis pas à X. Ceux qui en reviennent lui ont donné cette impression que "l'effort physique et moral des hommes y est poussé jusqu'à la dernière limite". C'est l'exacte vérité.

Le Ct Gautier a été évacué il y a quelques jours, et mon autre collègue paraît fort souffrant. Pour moi, malgré la fatigue, ma santé se soutient ou reprend d'une façon étonnante. Mes agents de liaison viennent de dénicher un matelas qu'ils veulent substituer à ma paillasse, mais je m'accommodais fort bien de celle-ci, dans un petit coin de l'abri commun.

Je soupire néanmoins après la fin de l'épreuve. Que Dieu prenne en pitié la race humaine !

15 mars

Mon cher René, A la faveur du fâcheux beau temps de ces derniers jours, les avions allemands ont repéré nos positions, et nous voilà l'objet d'un marmitage continu et parfois intensif.

Tout est haché autour de mon abri. Hier dans l'après-midi, j'avais un de mes pauvres soldats tué à ma porte, un autre blessé que l'on soignait à l'intérieur ; un cheval agonisait à côté du petit apprentis me servant de cuisine, qui venait d'être démolé par un obus. Mon cuisinier était heureusement rentré à temps. Mon abri était plein d'officiers, d'artilleurs du voisinage, d'agents de liaison, parmi lesquels Pierre de Sarrazin venu porter un message à son capitaine. Et je n'ai qu'une demi-confiance dans la résistance du dit abri ; l'un des pare-éclats de l'entrée a pourtant encaissé sans trop de dommages un 150.

En ce moment le bombardement redevient très violent et bien qu'en somme tout ce fracas ne soit pas aussi meurtrier qu'il le paraît, j'aime autant que vous sachiez que je me trouve dans une situation sérieuse, sans en apercevoir la fin.

Que Dieu nous soit en aide.

16 mars 1916

La journée semble moins agitée que celle d'hier et, dans tous les cas, les environs de mon P.C. ne paraissent plus être l'objectif principal du bombardement. Malgré tout, ma santé se maintient, et je suis en état de remonter le moral autour de moi, ce qui n'est pas de trop. Nos pertes sont en somme peu de choses auprès de celles de régiments dont nous partageons depuis un an la vie de tranchées. Tous les jours nous apprenons la mort d'officiers de connaissance ; je regrette en particulier celle d'un commandant avec qui j'avais eu des relations agréables l'été dernier, et qui m'avait facilité ma permission de juillet. Vous voyez que vos renseignements concordent avec la réalité. Au total, j'espère que nos lignes tiendront, mais je n'en suis pas certain. Elles auraient mieux tenu si Mon expérience complémentaire de la guerre confirme mes appréciations précédentes que vous connaissez.

18 mars 1916

Vos lettres continuent à m'arriver assez rapidement et les miennes continuent très probablement à avoir leurs 10 jours de retard. Vous lisez dans les journaux les péripéties de la bataille qui, sans fin, se déroule autour de nous. De mon P.C. je puis en suivre les phases principales dans un rayon de 20 kms, sinon plus. Nous ne sommes point que spectateurs, et mon pauvre bataillon subit quotidiennement des pertes de détail bien sensibles. Il paraît certain que les régiments de la Division à laquelle appartient André de Vallois et H. Bazire (E.M.) se sont fort distingués il y a quelques jours ; espérons que c'est sans trop grands sacrifices. Une brigade de notre division en a subi de très graves. Le général, chef sur notre rive, les félicite dans un ordre du jour en parlant de "Celui qui soutient toutes les énergies". Malheureusement d'autres phrases du même ne sont pas, à mon avis, dignes de la même inspiration.

Ma santé continue à se soutenir malgré les fatigues et les conditions antihygiéniques de la vie que nous menons. Notre état de saleté est de plus en plus repoussant. L'humanité a sans doute des affinités naturelles pour le genre de vie de l'âge des cavernes, mais l'homme moderne y a ajouté les gaz lacrymogènes qui m'ont légèrement incommodé dans le bombardement de l'autre jour.

On attend ma lettre. Je vous embrasse tous.

19 mars 1916

La matinée est d'un calme extraordinaire, après une nuit de tempête d'artillerie mais sur l'autre rive où, depuis 2 ou 3 jours, l'action principale paraît s'être transportée de nouveau. On dit que nos ennemis viennent d'y éprouver un sérieux échec.

Votre dernière lettre reçue hier me montre que, par le jeune aspirant et par les blessés déjà de retour au pays, vous êtes admirablement renseignée sur ma position. Les communiqués vous auront montré que l'activité ennemie paraît avoir délaissé notre côté. Nous ignorons d'ailleurs ses intentions futures. Les avions allemands ne cessent de survoler nos positions. La bataille dans les airs à coups de mitrailleuses est continuelle au-dessus de nos têtes ; on finit par s'habituer à ce spectacle des avions des deux partis tournoyant et s'entre-croisant pour essayer de s'abattre. Hier, pour la seconde fois, j'ai vu un grand avion allemand abattu par l'un de nos petits avions de chasse ultra-rapides. Cette fois le mauvais oiseau n'est pas tombé comme une masse ; il a essayé plusieurs fois de se relever, et sa chute a bien duré une minute. Enfin il s'est abîmé en flammes pendant que des bravo retentissaient dans nos lignes.

J'ai oublié de vous dire que mon second cheval a été tué par un obus, ainsi que les chevaux d'un capitaine et du médecin du bataillon. Cette fois mon harnachement n'a pas de mal, pas plus qu'un mauvais petit cheval qui m'a servi en attendant un meilleur.

Le bon abbé Péraguin se montre de plus en plus admirable comme dévouement et force physique à la mesure de son courage. Hier soir il a été appelé près d'un pauvre commandant du génie, père de 6 enfants, blessé mortellement dans un village bombardé en arrière de notre position. Puis il a passé une grande partie de la nuit à enterrer 5 pauvres soldats du bataillon dont nous avons dû laisser les corps sur le terrain. Et ce matin il nous a dit la messe dans un abri prêté par les artilleurs des batteries voisines. Notre médecin du bataillon est, lui aussi extrêmement dévoué : le Dr Bachellier (du Velay). C'est lui qui est fiancé, comme je vous l'ai raconté. Il continue à recevoir de petits objets brodés.

Les colis postaux ont, depuis bien des semaines, cessé de nous parvenir ; seuls arrivent les petits paquets par la poste des armées. Mais le menu au pain de munition, à la viande de distribution, et aux légumes des villages abandonnés me suffit très bien. Nous commençons à avoir quelques relations d'achats soit avec Bar-le-Duc, soit avec Ste-Menehoulde, par l'intermédiaire de cyclistes ou d'autres.

21 mars 1916

Mon cher René, j'ai bien reçu vos lettres, la tienne et celle de J.J.. Elles m'ont fait plaisir. J'aurais mieux goûté ce plaisir et je vous répondrais plus longuement si nous ne nous trouvions de nouveau à un moment bien anxieux de cette terrible et épuisante lutte. Nous savons qu'hier les choses n'ont pas très bien marché vers notre gauche. Pour nous, nous avons été soumis à un bombardement d'une violence et d'une persistance telles que nous n'en avons pas encore éprouvé. Depuis 24 h, nous sommes alertés sur nos positions ; donc pas de sommeil, et c'est ce qui m'éprouve le plus. Il y a en ce moment une accalmie, mais des deux côtés on prépare la reprise de la tempête. Puisse le mal être réparé !

Plus que jamais nous sommes entre les mains de Dieu, et je compte sur les prières des miens. Ton père bien affectueux.

24 mars 1916

Je reçois assez régulièrement vos lettres, mais je vois que les miennes ont cessé de vous parvenir depuis la période critique où se trouvent nos positions. Il nous arrive de considérables renforts, parmi les meilleures troupes. Nous pensons être prochainement relevés. Ce ne sera pas de trop. Si nous avons moins souffert que la plupart des régiments actifs de notre corps d'armée, nos pertes sont cependant très sensibles, et l'état de fatigue immense. Je n'aurais pas cru que l'organisme humain fût capable d'en supporter une pareille dose sans succomber. Je ne parle pas de moi qui jouis à peu près du nécessaire, mais de mes hommes dont l'endurance et la patience font de plus en plus mon admiration.

Que Dieu féconde tant de sacrifices !

27 mars 1916

Pas de changement dans notre situation, en mal ou en bien. On annonce toujours notre prochaine relève, avec le corps d'armée décimé et exténué auquel nous appartenons. Comme les choses ont médiocrement marché ces derniers temps par ici, on a mille ennuis que vous devinez avec les E.M. se rejetant les responsabilités. Ce genre d'ennuis est ce que je ressens et qui me fatigue plus que tout le reste.

D'après ce que vous m'écrivez, je vois que la vie n'est guère facile à l'intérieur. Je suis ennuyé de la mort du petit âne qui nous rendait si grand service ; j'ignorais sa maladie. Si Paul-Noël vous en achète un autre à la foire de Poitiers comment résoudre-vous le problème de l'envoyer à Lésigny ? Je ne vois pas très bien, même en confiant une partie de ce soin à Pierre.

Je n'ai point la tête pour l'instant à répondre aux questions que me posait la lettre de René. Quelques-uns de vos petits colis me sont parvenus et m'ont rendu service ; plus la petite boîte de jambon que le saumon qui ne va pas beaucoup à mon estomac, et même que le lait concentré dont notre cuisine rudimentaire ne permet guère l'usage. Notre ravitaillement se fait à peu près, malgré tous les chevaux tués. S'il n'y avait que les chevaux !

Combien de choses dont nous pourrions, je l'espère, parler plus tard, et que je ne puis pour l'instant confier au papier !

(fin du cinquième carnet)

Sixième carnet

30 mars 1916

Nous sommes hors de la fournaise. Je vous écris d'une jolie bourgade de la Hte Marne, dans ma chambre, au coin du feu. A peine entend-on de loin le canon du front de Champagne. Le soleil luit sur une belle route sans boue. Nos hommes s'essayent de leur mieux à débarrasser leurs vêtements de l'horrible et glorieuse boue de Verdun.

Nous avons débarqué ici hier soir après 6 h de route en convoi automobile. Notre relève avait eu lieu la nuit précédente. Les attaques allemandes venaient d'être repoussées, comme vous avez pu le voir dans les journaux. Je considère comme vraiment important le succès de la contre-attaque qui a suivi. Nous en avons eu la nouvelle par les blessés arrivant au village où nous attendions notre embarquement en auto. C'est le renversement d'une situation que je jugeais jusque là très grave. On ne peut se figurer combien il était difficile de tenir le terrain inorganisé de nos nouvelles lignes sous le bombardement de la grosse artillerie allemande. Il est vrai que nous rendions bien la pareille à nos vis-à-vis sur le terrain de leur conquête devenue fort précaire. Rien que sur la ligne des réduits de la position de mon bataillon, il y avait 8 batteries de 75 et une de 120. J'ai admiré le courage et le calme de nos artilleurs ; rien n'arrêtait le tir. Tout 75 éclaté ou hors de service était immédiatement remplacé de l'arrière. Le ravitaillement en obus, quand il était insuffisant de nuit, se faisait en plein jour comme à la manœuvre. Et les attelages avaient à gravir des pentes analogues à celles du coteau des Pâtrières.

Tout cela n'est point allé sans pertes. Le régiment a perdu environ 150 hommes dont 1/3 au moins de tués, la plus grosse part à mon bataillon. Nous laissons dans le petit cimetière du régiment l'un de nos meilleurs officiers, le capitaine Pailhard-Turenne, tué au sortir de son abri. Ces enterrements, forcément sommaires sous le feu, ne sont guère consolants. Le pauvre capitaine laisse une jeune femme et plusieurs enfants. Il avait été autrefois mon officier adjoint. C'était un garçon très bien élevé et de sentiment religieux.

Ci-inclus un article du "Matin" qui vous renseignera sur les positions occupées par mon bataillon et le genre de vie que nous y faisait l'ennemi. On a peine à comprendre comment les pertes n'y sont pas beaucoup plus considérables.

Il paraît que d'ici un jour ou deux nous serons embarqués en chemin de fer pour retourner dans notre ancienne région. Le corps d'armée, dont plusieurs régiments actifs ont été extrêmement éprouvés, serait reconstitué comme troupe de choc des futures offensives(!). En attendant, il jouirait d'un mois de repos. Puissions-nous y participer ! Bien entendu ce sont là des bruits qui ne méritent pas beaucoup de crédit. Comment prévoir ce que nous réserve l'avenir ?

Au milieu de tant de terribles évènements, de périls et de fatigues, je dois reconnaître que, personnellement, je reste surtout débiteur de la Providence.

Continuez donc l'aide de vos prières. Je vous embrasse tous.

Dernière nouvelle : j'apprends que je suis cité à l'ordre du Régiment en des termes qui me font plaisir. Si je ne puis joindre à cette lettre copie des textes des ordres du jour du Colonel, ce sera pour la prochaine.

Ordre du régiment N°158

Félicitations: Dans un précédent ordre du Régiment (N° 100 du 18 sept 1915) le Chef de corps a félicité les officiers, sous-officiers et soldats du 70ème pour la discipline, l'énergique endurance et le dévouement patriotique qu'ils avaient montrés devant Roye, à Popincourt-Dancourt et à Tilloloy.

Depuis, ils ont fait mieux encore. Après un hiver pénible pendant lequel ils ont vécu sous les obus, dans l'eau et la boue, devant Lassigny, ils ont été transportés près de Verdun, menacés par les attaques furieuses de l'ennemi.

Là, le 70ème territorial soumis à des bombardements incessants d'une violence extraordinaire, qui lui ont occasionné des pertes sensibles, a travaillé nuit et jour pour renforcer les ouvrages de défense, en créant de nouveaux, ses Cies se portant souvent d'un point à un autre pour occuper les points menacés. C'est la plus belle page de l'histoire du régiment. Elle ne sera jamais oubliée.

La mémoire de nos morts restés devant Verdun restera éternellement honorée. Leur sacrifice nous sera un nouvel encouragement au devoir patriotique, à la lutte pour la Victoire. Nous nous rappellerons aussi toujours, et nous consolerons, nos camarades blessés.

Aux armées, le 30 mars 1916, le Lt-Cel Ct le régiment : Simond.

Ordre du Régiment N° 159

Citations: Le Chef de Corps cite à l'ordre du Régiment les Officier ci-après:

Chef de Bataillon Savatier : pendant tout le cours de la campagne, s'est distingué par son courage, par son énergie et son activité inlassable ; en dernier lieu, près de Verdun, a occupé avec son bataillon et mis en état de défense, du 7 au 12 mars, une position importante sous un bombardement des plus violents.

Capitaine Tenneson, Ct la 12ème Cie : s'est signalé par sa résolution courageuse pendant toute la campagne et a su, par son exemple, obtenir de sa Cie, près de Verdun, de grands efforts pour l'organisation défensive d'une position soumise presque sans interruption à des bombardement très violents.

Capitaine Massé, Ct la Cie de mitrailleuses : n'a cessé, pendant le cours de la campagne, de déployer une activité remarquable pour la défense des tranchées où il se trouvait, en particulier devant Verdun, montrant un beau mépris du danger.

Capitaine Mirault, Ct la 6ème Cie;

Capitaine Beaussault, commandant la 1ère Cie

S-Lt Bouthery, Ct le peloton des pionniers

S-Lt Olivié, Ct la section téléphonique

Article du 28 mars 1916 dans "Le Matin"

(Notre position était cotes 309 et 310, entre Montzéville et le Bois d'Esnes)

"L'isolé"

Le récit qu'on va lire est extrait d'une lettre écrite par un combattant de la région de Verdun. Il se suffit sans commentaire.

Du front, le 23 mars 1916.

... " Ma mission accomplie, je quittai la région d'Esnes en passant par les décombres du village. Il est impossible d'accéder au-delà de la Croix-d'Esnes par les routes de Malancourt et d'Avocourt qui, l'une et l'autre, empruntent une partie de la cote 304, objectif de l'offensive allemande. Force me fut de revenir vers le Sud afin d'atteindre Montzéville. La bataille y faisait rage et les obus tombaient comme grêlons en juin. L'ennemi attaquait dans le bois de Malancourt à grand renfort de liquide enflammé, et s'infiltrait dans nos tranchées sournoisement.

Je gagnai le Bois d'Esnes, un peu abasourdi, la tête lourde de migraines. Ceux qui auront vécu ces heures prodigieuses où les artilleries adverses se livrent le plus gigantesque des duels, ceux-là qui se seront trouvés "seuls" entre les deux feux, entre les arrivées et les départs d'obus, dans les incendies qui naissent, ceux-là qui auront été aveuglés par les gravats et les poussières, assommés par les matériaux qui tourbillonnent, assourdis par les éclats qui sifflent lugubrement, qui trouent et déchirent le sol, ceux-là savent quelle sensation de détresse éprouve l'isolé, l'homme chargé d'une mission de liaison entre une division et le P.C. d'un secteur de première ligne au moment d'un assaut.

La route la plus rude est, certes, celle qui précède les boyaux. On se sait "défilé". On est à la merci d'une balle, du premier "fusant" qui nous arrosera de schrapnells. Pendant les heures de bombardement sous Verdun, la plaine et les routes sont désertes. Les fantassins sont dans leurs abris, prêts à bondir dès que l'ennemi attaquera.

Ici nos lignes, là les siennes, le tout bouleversé par un cataclysme dont la vision égare le cerveau. Et la foudre frappe, frappe partout...

Des heures et des heures s'écoulent. J'atteins enfin un boyau à demi éboulé qui me conduit à une sape où je trouve des hommes de réserve. Leur vue me vaut un plaisir soudain. Je sens l'impérieux besoin de prononcer des paroles sonores. Je parle inutilement, avec volubilité ; puis à cette exaltation succède la prostration... "

31 mars 1916

2ème jour de repos, et peut-être ressent-on davantage la fatigue passée. Du moins est-ce mon impression personnelle.

Ce matin service solennel célébré dans l'église de notre cantonnement pour les morts du régiment : église absolument pleine, au moins 1000 assistants, le Colonel au premier rang ayant près de lui le maire de la localité. Si la funèbre liste pouvait être close !

Ce soir nos voitures et nos chevaux nous ont rejoints. Nous attendons maintenant l'ordre de départ vers X. On parle toujours d'un embarquement en chemin de fer nous ramenant vers l'Oise ou la Somme. Je ne crois pas que ce départ se produise avant dimanche.

D'après les derniers communiqués, la stabilisation du front, dans la région de Verdun d'où nous venons, paraît encore œuvre bien difficile. On y a pourtant mis le plus célèbre corps d'armée de France. Ce corps n'a qu'un seul régiment territorial, choisi en raison de sa belle conduite en Belgique. Le troisième bataillon de ce régiment avait été cité tout entier à l'ordre de l'armée ; c'est celui qui m'a remplacé. Son jeune commandant m'a dit connaître le Lt de Floris qu'il avait vu tout dernièrement, et il m'a parlé d'un commandant, beau-frère d'un des Floris, qui avait eu une magnifique citation à l'ordre de l'armée. Le nom me fuit.

Ma citation est plus modeste, mais elle me suffit, et je suis touché des témoignages que je recueille à cette occasion.

Vous voyez que vous vous étiez trop pressée de me faire photographier, puisque vous m'avez sans ma croix de guerre.

1er avril 1916

Mon cher René, je profite d'une journée de plus dans notre cantonnement de repos pour répondre quelques mots à la lettre où tu m'entretenais de diverses affaires.

..... Ce que tu me dis de ta thèse est intéressant, et tu parais bien posséder le sujet. Mon impression est qu'il ne faut pas céder trop aux demandes de tes professeurs, tendant à restreindre ou spécialiser la thèse à telle ou telle de ses parties. La valeur de l'étude y perdrait.

Qu'est devenu le jeune Audinet dans toute cette tourmente ? On ne parle pas trop en mal de son régiment. Mais les régiments du Midi ont de nouveau la plus mauvaise cote. C'est eux qui ont laissé disloquer notre front rive gauche. C'est en contre-attaquant pour essayer de réparer le mal que plusieurs régiments de notre division ont été à demi anéantis. Leurs débris sont en ce moment près de nous. Grâce à leurs sacrifices et à l'aide du corps d'armée nouvellement arrivé, j'espère que l'on parviendra à stabiliser le front entamé. Mais quelle dure partie ! Du reste, ce que j'ai pu voir et entendre n'est pas pour changer mes appréciations que vous connaissez, sur certains hauts organes de commandement. Il y a même là un grand sujet d'appréhension. Dieu veuille nous continuer son aide et mettre un terme à tant de maux !

2 avril 1916

Nous venons de recevoir l'ordre de départ pour demain : embarquement en chemin de fer vers X. Nous supposons que nous allons nous rapprocher de la région parisienne, mais nous pouvons aussi bien être dirigés vers la frontière belge ou la frontière suisse. De toute façon, nous garderons bon souvenir des journées de repos passées ici dans un pays accueillant et par un soleil printanier. C'était une sorte de paradis succédant à un temps de purgatoire. L'église de la bourgade a été très fréquentée ; beaucoup d'hommes aux messes d'aujourd'hui, et la très grande majorité des officiers. Plusieurs ont suivi les conseils de l'abbé Péraguin en commençant les Pâques, ouvertes paraît-il pour les armées.

J'ai acheté dans la ville voisine une capote un peu moins lourde que mon manteau d'hiver. Je vous renvoie celui-ci par postal à domicile, avec ma vieille capote de tranchées devenue par trop sale.

Aujourd'hui nous parviennent plusieurs courriers en retard ; j'ai cinq lettres de vous. J'espère que vous savez maintenant que nous avons été envoyés au repos.

3 avril 1916, Gare de l'Est.

En route, près de Paris, vers X.

5 avril 1916

Comme je le supposais, nous voici de retour dans notre ancienne région. Mais pour le moment nous sommes cantonnés assez en arrière des lignes. Il me paraît probable que cette situation va durer un certain temps, afin de reconstituer le corps d'armée dont certains régiments actifs ont été extrêmement éprouvés. Un jeune capitaine de l'E.M. que je connaissais un peu et qui vient de recevoir son 4ème galon il y a 2 jours, me disait que le bataillon qu'il va commander ne comptait plus que 130 hommes (sur 800 environ). Il paraît que les renforts sont déjà en route. Je suppose bien que les régiments territoriaux, dont

les pertes sont bien moins grandes, ne seront pas laissés longtemps inactifs : manœuvres ou tranchées (à moitié avec les Anglais peut-être). D'ailleurs un complément de repos ne sera pas de trop. Le voyage de retour a été très fatigant, en particulier pour mon bataillon ; je viens d'avoir 2 nuits blanches sur les routes ou sur les quais des stations de chemin de fer. Mais une matinée dans un assez bon lit m'a déjà procuré un certain repos. Je suis logé dans une petite mairie. La salle des délibérations nous sert de salle à manger. De ce que j'ai pu apercevoir dans notre voyage en chemin de fer, il me paraît résulter qu'on fait partout de très grands préparatifs, surtout en artillerie. Quand verrons-nous une heureuse terminaison de tant d'efforts, et la fin de cette folie de destruction ? Bien entendu, plus de lettres de vous.

6 avril 1916

Plusieurs sacs de lettres viennent d'être apportés de la division , mais le triage sera trop long pour que je puisse compter avoir des nouvelles de vous avant de vous donner aujourd'hui des miennes.

Il semble que nous devions rester dans nos cantonnements actuels pendant quelques jours. Nous sommes bien accueillis et pas trop mal installés dans notre mairie ; l'isoloir nous sert de buffet à provisions.

Le Capitaine Roquebert (parent des Ste-Foy) qui connaît la famille Labouré de Paris, m'a dit que le jeune homme ancien client de Saujon, entré à St-Cyr, avait été tué au début de la guerre. Le saviez-vous ? En quittant Verdun, nous avons près de nous le 71ème territorial, d'Angers, où j'ai appris qu'Aymer de la Chevalerie servait maintenant comme capitaine. Il m'a fait souhaiter le bonjour, mais nous n'avons pu nous rencontrer.

Nous n'avons plus le beau soleil de nos jours de repos en Champagne ; il souffle une bise aigre qui nous fait apprécier de n'avoir plus à coucher à la belle étoile.

En attendant d'avoir de vos nouvelles, je vous embrasse tous.

7 avril 1916

Hier soir, distribution des énormes sacs de correspondance en retard. Il y avait 7 ou 8 lettres pour ma part, m'apportant des nouvelles et des compliments de toute la famille. Pourquoi faut-il que dans ces nouvelles il y en ait de mauvaises de la santé de Maman ? L'affection dont vous me parlez est toujours sérieuse, mais je ne me rends pas compte si elle est particulièrement grave et longue à guérir à un âge avancé ? Je crains aussi les réactions de cette si longue immobilité. Vous me tiendrez bien au courant.

Il paraît qu'il s'en est fallu de très peu qu'on ne nous laisse pas quitter la région de Verdun. Un corps d'armée avait réclamé notre régiment, et satisfaction lui aurait été donnée si nous n'avions pas été déjà embarqués en chemin de fer. Va-t-on nous faire retourner ? ?

Les permissions ont repris dans les régiments de cette région-ci, mais pas encore pour nous. Dans tous les cas il y aura de grands retards sur les anciennes prévisions, et je n'en prévois pas pour moi avant l'été.

L'âne nouvellement acheté "un bon prix" est-il enfin parvenu sans encombre aux Pâtrières ? Combien je souhaite qu'il vous fasse bon service ! Il n'est pas surprenant que l'essence soit réquisitionnée pour les besoins des autos militaires, avec l'usage invraisemblable qui en est fait dans la région de Verdun.

Pas de perspective prochaine de changement de cantonnement. Le pays est remarquablement cultivé et très giboyeux. Hier, je voyais dans les labours dix lièvres s'ébattant ensemble. Quelle perspective d'ouverture, si ?

(Ici est collée dans le carnet une longue coupure de presse, extraite du bulletin des Armées de la République , relatant "les Combats du Bois des Corbeaux", à Verdun, où est mort le Ct Arnould chef d'un bataillon du 139ème qui était en soutien du 92ème d'infanterie. Cet officier est sans doute celui auquel il est fait allusion dans la lettre du 16 mars. Il est mort le 10 au matin à la lisière Nord-Est du Bois de Cumières.)

8 avril 1916

A la grande satisfaction de nos hommes, les permissions reprennent à partir d'aujourd'hui, et au taux de 10 % des troupes au repos.

Combien de temps cela durera-t-il ? Mais même en mettant tout au mieux, le retard acquis est maintenant trop grand pour que je puisse aucunement prévoir vous joindre avant la fin des vacances de Pâques.

Ci inclus un récit bien intéressant paru dans le Bulletin des Armées et que je n'ai pas vu reproduit dans les journaux. L'affaire s'est passée au moment de mon arrivée sur la position de bataillon, d'où l'on

apercevait le Bois des Corbeaux, en avant duquel tiraient les batteries près de mon poste. Les deux régiments engagés, 92ème et 139ème étaient de notre division, et nous avons longtemps fait brigade ensemble dans les tranchées. Je connaissais particulièrement le Ct Arnoult avec lequel j'ai alterné au service des tranchées et dont j'avais conservé le meilleur souvenir. Le Colonel Maker (également tué au Bois des Corbeaux) ressemblait d'allure et de paroles à Joseph de Sazilly. Par suite d'un malentendu, je n'avais pas eu à me louer de lui dans une certaine circonstance, mais il avait ensuite cherché à être aimable avec moi, et c'était, comme vous le voyez, un homme fort bien. Ce qui est profondément triste, c'est qu'après la belle avance de ces troupes, le commandement supérieur de cette partie du front ne les a pas fait soutenir. Notre colonel, qui m'en parlait hier, en exprimait son étonnement indigné il considérait que le responsable de toute ces malheureuses affaires était le Général commandant la division du Midi, si fâcheusement placée là. Il m'a paru aussi que le commandement était mal défini. Malgré tout, notre front là-bas paraît bien raffermi depuis la reprise du réduit du Bois d'Avocourt.

Le bon abbé Péraguin met à profit notre séjour ici. La petite église du village ne désemplit pas ; nous y avons la bénédiction tous les soirs. Je termine cette lettre pour m'y rendre.

11 avril 1916

Je reçois votre lettre du 9, me demandant divers renseignements en prévision de votre prochain séjour aux Pâtrières. Je pensais y répondre dès aujourd'hui, mais le Colonel vient de me demander de lui envoyer d'urgence un rapport sur l'occupation des positions près de Verdun par mon bataillon. Il me faut donc remettre ma réponse à demain.

Je vois que les attaques allemandes s'acharnent sur notre ancien front. Il semble qu'un ouvrage avancé, près de Béthincourt, où le régiment a eu 2 Cies pendant une dizaine de jours, vient d'être pris. Mais les points essentiels de nos lignes paraissent bien tenir. L'abandon de Béthincourt était presque inévitable.

Aucune nouvelle de changements pour nous. Notre séjour aux cantonnements d'arrière paraît plutôt devoir se prolonger. Le secteur Postal reste toujours le 101.

J'ai aujourd'hui votre lettre du 9 et les nouvelles rassurantes sur la santé de Maman qu'elle contient. On a bien fait de l'instruire de son état, dans l'intérêt même de sa complète guérison.

Voici en effet les vacances de Pâques toutes proches, et le séjour aux Pâtrières où vous ne manquerez pas de questionneurs. Je réponds de suite quelques mots à vos propres questions. ... D'une façon générale, ce qu'il faut, c'est recueillir les propositions à me faire, que j'examinerai et essayerai de solutionner à une prochaine permission, à prévoir vers la fin du printemps ou au début de l'été, ou mieux encore lors d'un retour définitif, si la chose pouvait être dans un temps pas trop éloigné. Comme nous le disions en janvier, il sera difficile de faire autre chose que des arrangements transitoires; il y a trop d'imprévu dans les conditions économiques de l'avenir.

Pour Lirant, il faudra faire préciser ses intentions, tant pour lui que pour les siens, avant d'entrer en pourparlers avec Mauduit. De même que vous, je pense que si le métayage devait ne pas continuer à la Hte-Pâtrière, il serait commode d'en avoir un à la Pépinière, avec la réserve. Mon intention était d'ailleurs de faire des remaniements assez importants dans la répartition des terres, lors du renouvellement des baux expirant dans un an. Mais ?

Pierre de Sarrazin s'est bien tiré du passage dans la région de Verdun. Il avait une mission quotidienne périlleuse à remplir, en faisant la liaison de l'échelon de la Cie de mitrailleuses avec son intrépide capitaine. Il est maintenant cantonné tout près d'ici, dans un petit village où il jouit, je crois, d'un bon lit. Il m'a fort aimablement complimenté de ma citation, en ajoutant que "de l'avis unanime, elle était méritée". À ce propos le colonel m'a dit qu'il demandait l'élévation de la citation de plusieurs échelons, mais n'en parlez pas car je ne sais pas du tout si cette proposition d'élévation aboutira et, telle qu'elle est, elle me suffit parfaitement.

Le bon Colonel Gauthier a été remplacé par un autre, nouvellement promu et relativement jeune, qui paraît bon camarade. Quant au Commandant Blot, ancien Ct de zouaves, il est toujours au régiment. Mais bien qu'ayant près de 10 ans de moins que moi, il n'est pas très ingambe. D'après ce qu'il m'a dit, il pense être changé d'affectation. Mais vous voyez que je ne suis pas le seul commandant au régiment. Pour le moment on manœuvre presque comme pendant les périodes du temps de paix, sauf à être toujours prêts pour quelque alerte nous portant sur le front voisin. Il semble que nous appartenons pour le moment à une armée de réserve.

Le temps est frais, humide comme souvent en avril. Je vous souhaite de beaux rayons de soleil guérissant les fins de grippe d'hiver pendant les prochaines vacances qui s'étendront aux premiers jours de mai.

15 avril 1916

Mon cher René,

Dans la région où je me trouve, malgré la proximité du front, l'agriculture très perfectionnée avant la guerre, paraît plutôt en état de prospérité ; il y a presque abondance de beaux bœufs de travail et de forts chevaux.

Il peut y avoir en effet certains points de contact entre ma thèse de doctorat de jadis et la tienne ; si je ne me trompe, sur le rôle de l'équité dans notre droit ? Sur d'autres points, hors de ton sujet, j'aurais modifié mes conclusions d'alors.

La revue du Gal en Chef est contremandée, en ce qui me concerne. Nous pourrions donc fêter le dimanche des Rameaux. Mais le Commandement vient de demander au Colonel si le régiment était en état de reprendre les tranchées. Où serons-nous le jour de Pâques ?

16 avril 1916

J'ai écrit hier à René et j'écris aujourd'hui à Paul-Noël. Maman recevra sans doute avant votre départ ma lettre d'avant-hier. Mais quelle est au juste la date de votre départ ? Je ne vais plus savoir où adresser mes lettres pour qu'elles vous parviennent le plus rapidement.

Le bon abbé Péraguin a eu une belle cérémonie des Rameaux, remplaçant avantageusement la revue contremandée. Il nous a engagés à envoyer chacun, comme souvenir à nos foyers, quelques feuilles de buis bénit de la zone des armées. C'est ce que je fais sous ce pli en vous embrassant tous.

Je vais écrire un mot au pauvre Henri Bazire.

18 avril 1916

Rien de vous aujourd'hui. Ce n'est cependant pas encore pour cause de déplacement de votre part. J'ignore toujours la date exacte de votre départ pour les Pâtrières, et je crains que cette incertitude ne mette ma correspondance en retard.

Votre dernière lettre me donnait de bien meilleures nouvelles de Maman. J'espère que vous la laisserez en bonne voie de rétablissement.

J'ai écrit un mot à Henri Bazire. Quand je l'avais entrevu le 20 février, partant avec nous pour la région de Verdun, il paraissait fort grippé. Il m'a toujours dit avoir les fosses nasales très susceptibles. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été particulièrement indisposé par les gaz suffocants dont l'air était partout imprégné à la suite des bombardements.

Je ne comprends pas très bien quelles sont ces fiançailles d'un de Grimouard dont vous me parlez. J'ai dû perdre un fil.

Rien de nouveau pour nous. Le plus probable est que nous ne tarderons pas à retourner vers quelqu'un de nos anciens secteurs de tranchées. Mais j'ai bon espoir que nous pourrions d'abord passer les fêtes de Pâques, suffisamment célébrées, à l'abri des obus.

19 avril 1916

J'ai aujourd'hui seulement votre lettre du 14 et je vois que vous avez dû ce matin faire route vers les Pâtrières. Si j'en juge par ici, vous avez dû avoir temps et route médiocres.

Je voudrais vous savoir tous arrivés à bon port, et vous pas trop fatiguée par le déplacement et l'emménagement. La lettre d'aujourd'hui vous laisse voir avec une trop forte dose de lassitude.

Notre retour vers la ligne des tranchées paraît toujours imminent. Hier soir il y a eu successivement ordre et contre-ordre du Colonel d'aller reconnaître en auto un secteur fort éloigné. Nous espérons encore passer ici les fêtes de Pâques. En attendant, la semaine sainte est bien suivie dans la petite église, grâce au zèle du bon abbé Péraguin. Il y a service religieux tous les soirs, et je n'ai jamais fait tant de chemins de croix - de toutes façons.

20 avril 1916

Mon Jeudi-Saint a été fort troublé. Hier soir tard, j'ai reçu l'ordre d'aller dès ce matin reconnaître en auto, fort loin d'ici, des positions à occuper ultérieurement par le bataillon.

Je rentre de cette reconnaissance qui a pris une journée. La position qui nous est destinée, à la sortie d'une forêt et tout près des lignes, se présente plutôt sous un bon jour, si les Boches par là veulent continuer à être au grand calme. Mais ce serait bien différent si quelque chose du régime de Verdun venait à s'établir de ce côté.

Il est plus que probable que la relève où nous aurons à marcher n'aura lieu qu'après Pâques, et qu'elle demandera plusieurs jours.

J'espère donc pouvoir fêter le jour de Pâques mieux que le Jeudi-Saint. L'ordre d'hier soir m'avait fait redouter des marches bien malencontreuses, nous privant de toute participation à la fête de Pâques.

22 avril 1916

Pas de nouvelles de votre arrivée aux Pâtrières et de votre santé qui me préoccupe. Par ici le temps a été un peu moins mauvais jeudi pendant l'après-midi où devait avoir lieu votre voyage. J'ai eu hier seulement les lettres confiées à André de Vallois. Il a été empêché de venir par des reconnaissances de positions où nous nous sommes succédés à un jour de distance. S'il n'y a pas de changement dans les ordres, nous serons à la fin de la semaine prochaine dans le voisinage l'un de l'autre.

Hier, revue du régiment pour la remise des croix de guerre. Pluie diluvienne ininterrompue. Malgré cela, cérémonie assez imposante. J'ai eu à commander le régiment pour la présentation du drapeau et la revue passée par le Colonel.

Ce matin le Gal de Corps d'Armée a passé dans les cantonnements la revue de mes compagnies. D'après les dires du capitaine d'E.M. qui l'accompagnait, il paraît que parmi les régiments territoriaux du corps d'armée, c'est le nôtre qui se présente le mieux, ce qui lui vaudrait comme récompense d'être le premier à retourner au feu.

Toutefois notre départ n'est pas à prévoir avant mercredi ou jeudi. Nous avons donc perspective de fêter demain la journée de Pâques. Il y a même une partie profane de cette fête : je suis invité au déjeuner des officiers supérieurs des régiments de la brigade, chez le Colonel commandant cette brigade : Cel Le Rond, ancien attaché militaire au Japon. Lucien le connaît-il ? Homme très sec et de rapports officiels plutôt difficiles. Malgré l'attention, je me serais bien contenté de la fête religieuse.

Ci joint une lettre de Mme de Pontavice qui parle du voisinage de Boussaye et qui vous intéressera. Puissions-nous fêter réunis en famille Pâques de l'année prochaine

23 avril 1916

J'ai été heureux de recevoir aujourd'hui de bonnes nouvelles de votre arrivée aux Pâtrières.

Je rentre du déjeuner de la brigade : table ornée de fleurs, cuisine et vins soignés, le Cel Ct la Bade très homme du monde hors du service, mais plutôt théoricien (ancien polytechnicien, officier d'E.M. et d'ambassades) que chef de troupes. Il paraît probable que nous ne resterons pas longtemps sous ses ordres. Il y aurait des instructions pour ménager davantage les régiments territoriaux, et nous serions maintenus encore une semaine au cantonnement de repos.

La position que j'avais reconnue jeudi dernier n'avait d'ailleurs rien de bien effrayant, étant donné le peu d'activité actuel sur cette zone du front. Le pays est là-bas d'aspect agréable et pittoresque. D'un observatoire d'artillerie, j'apercevais tout un panorama de châteaux que nous respectons malgré la présence de nos ennemis, ainsi qu'une belle cathédrale au fond du paysage.

Office de Pâques très suivi dans la petite église trop étroite pour l'affluence militaire.

25 avril 1916

Je reçois votre bonne lettre du jour de Pâques, et je vois avec plaisir que vos vacances s'annoncent aussi bien que possible. Elles sont peut-être aussi favorisées par le beau temps, si vous avez celui dont nous jouissons ici aujourd'hui, et s'il dure.

Nous partons demain matin pour gagner à petites journées nos nouvelles positions. Il se trouve que mon bataillon sera de nouveau en avant, mais dans un campement sous bois non repéré par l'ennemi qui se tient fort sage dans cette région.

Je prends bonne note de ce que vous me dites au sujet des secours pouvant être demandés pour les familles des tués de mon bataillon. Je fais prendre des renseignements auprès des capitaines et, si je vois des demandes intéressantes et susceptibles d'aboutir, je vous demanderai à qui les adresser.

Je vous quitte pour aller au dernier salut dans la petite église du cantonnement

27 avril 1916

Je vous écris dans une jolie chambre d'un fort beau château, à la porte d'une ville que vous devinez probablement. Nous sommes arrivés là hier soir, et nous quittons cet agréable séjour demain matin. D'après un ordre parvenu hier, le régiment doit fournir un bataillon aux tranchées, et il se trouve que c'est encore le mien, en raison de la disposition des lieux sur lesquels nous étions dirigés. D'après ce que je crois comprendre, mes compagnies vont avoir à se répartir entre plusieurs secteurs, et mon bataillon sera plus ou moins disloqué, ce qui ne me plaît guère. Je crois d'ailleurs que le Cel a l'intention de faire relever le bataillon par un autre au premier jour. Je vous ai dit que cette partie du front est présentement fort calme.

La région que nous venons de quitter était vraiment intéressante par ses belles cultures. Celles-ci y sont plutôt prospères, malgré les circonstances actuelles en raison de la main d'œuvre des réfugiés nombreux, venus des zones envahies, et de la pratique des machines agricoles de toutes espèces.

Les fermes sont des sortes d'usines agricoles avec de vastes dépendances et de belles installations dotées de tout le confort moderne pour le fermier et la fermière, qui sont souvent de riches propriétaires. J'ai causé avec l'un de ces jeunes fermiers venu en congé de convalescence diriger ses affaires. Il se trouve être le fils d'un grand industriel de la région, dont m'avait parlé Lucien qui connaît son associé (ou le fils de son associé) ingénieur aux Forges à la Seyne. Cet industriel est depuis le début de la guerre otage des Allemands à Noyon.

J'ai aperçu l'autre jour, d'un observatoire, le château dont m'avait parlé Lucien : il est parmi les rares qui apparaissent endommagés. C'est peut-être l'œuvre des Boches, en raison de l'industrie qui y était installée, et non celle de notre artillerie ?

Ces grandes fermes et les châteaux comme celui que j'habite en ce moment sont pleins d'écoliers en vacances qui jouent au tennis avec entrain. Souvent dans les vestibules j'aperçois des casquettes d'Amiens ou de Paris qui me rappellent celles des miens de Poitiers. Et dire, c'est bien le cas, que les Allemands sont à Noyon !

29 avril 1916 Tracy-le-Mont

Merci des bonnes nouvelles des Pâtrières et de Lésigny que m'apporte votre dernière lettre. Le temps splendide, dont vous jouissez sans aucun doute comme nous-mêmes, doit rendre particulièrement agréables et profitables ces vacances de Pâques. Je vous écris ce mot pendant la nuit, en attendant de suivre mes Cies qui vont occuper une ligne de réduits de 1ère position. Nous venons de passer 24 h dans un camp installé à couvert des magnifiques futaies d'une forêt : sorte de partie de camping printanier sur un tapis de jacinthes et de jeunes pousses de mugets. Sauf quelques obus à proximité dans la soirée, on ne pourrait se douter que l'on est à peine à 2.500 m des lignes allemandes. Mais le plus extraordinaire est le poste que je vais occuper à 1.100 m de l'ennemi : c'est le château presque intact, sauf la chapelle, de la marquise de Gouay. Les appartements luxueusement meublés sont répartis entre les officiers des divers régiment occupant les tranchées voisines. On vit là presque en villégiature, sauf à aveugler l'éclairage le soir, et à être prêts à gagner, en cas d'alerte, des postes situées dans les profondes carrières de la colline qui sépare de l'ennemi. Cette forme de guerre est bien différente de celle que nous venons de voir à Verdun. Et cependant il s'est livré en 1914 et 1915 de sanglants combats dans cette région, ainsi qu'en témoignent les centaines et les centaines de tombes qui ont transformé en cimetière les pelouses environnant le château, effroyable trace de temps douloureux.

1er mai 1916

Je suis ennuyé de l'indisposition de René dont vous me parlez. Pourvu qu'elle soit sans gravité et sans conséquence ! Mais il est à prévoir, vous en savez quelque chose, qu'il restera quelque temps affaibli. Comment aurez-vous pu revenir à Poitiers ? Je vous y écris pourtant, pensant que c'est l'adresse qui expose au moins de retard.

Je mène donc l'extraordinaire vie de château dont je vous ai parlé, d'autant plus extraordinaire que, si l'artillerie n'est pas très active, en revanche la fusillade, le crépitement des mitrailleuses, et les explosions des "minens" sont presque incessants autour de nous, en raison de la proximité de nos 1ères lignes avec celles de l'ennemi. Comme je vous l'ai dit, la chapelle du château seule est démolie, mais nos prédécesseurs en avaient installée une autre, fort bien, dans la grande salle à manger. Le bon abbé Péraguin vient d'y décorer un mois de Marie avec des lilas et des narcisses. Hier dimanche, messe militaire célébrée par un aumônier des régiments actifs sous les grands ormeaux qui entourent le château ; assez belle assistance, trois colonels en avant.

Chose curieuse, le neveu de la marquise de Gouay, morte récemment à Paris d'un accident dont les journaux ont parlé, habite le château en qualité de capitaine d'artillerie, appelé à démolir les châteaux d'en face si l'on ne ménageait pas les obus par ici. Il est venu me remercier des dispositions que j'avais prises pour éviter les déprédations des hôtes passagers de l'habitation, tant que cela durera.

Je doute toujours de la possibilité d'une offensive efficace sur le front français.

3 mai 1916

La lettre reçue aujourd'hui m'annonçait votre intention de rentrer à Poitiers au jour fixé, c'est à dire hier. J'attends maintenant des nouvelles du voyage. René a-t-il été en état de vous conduire ce jour-là sans compromettre la guérison de son mal de gorge ? Vous me dites que Mimi a eu la même fatigue et qu'elle est redevenue patraque. Je croyais qu'elle en avait fini avec le rhumatisme chronique. La saison de Dax aura été, cette année-ci, trop prématurée et trop froide pour vous deux.

Un coup de téléphone m'a informé que ma citation était élevée au rang du corps d'armée ; le Colonel est aussi cité au corps d'armée, les 3 capitaines ont leurs citations à la division. Tout cela est fort bien, mais un peu administratif, et fait moins plaisir que les premières citations à l'ordre du régiment.

Mon château est toujours presque intact dans le vallon qui le garde des balles, obus et torpilles. Si ce n'étaient ces engins de la malice des hommes, le printemps y serait extrêmement joli.

4 mai 1916

Mon cher Pierre, je suis heureux des nouvelles que tu me donnes de votre voyage de retour, du rétablissement de René, et de vos bonnes notes d'examens et de bulletins. Ci-inclus je vous retourne ces bulletins et j'y joins, pour ta mère, le texte des citations dont je lui parlais dans ma dernière lettre. En ce qui me concerne, la rédaction du corps d'armée est à peu près la même que celle à l'ordre du régiment, mais la règle de l'anonymat des événements et mouvements de la guerre actuelle a fait supprimer le mot de Verdun.

Vous savez quel singulier château j'habite, tout près des Boches. Le matin et le soir les officiers canotent et pêchent dans la grande pièce d'eau qui l'entoure, c'est défendu dans la journée à cause des avions ennemis. Avec les grands arbres dont les feuilles vont bientôt rendre le château presque invisible, la visite des obus remplira un peu moins le rôle d'épée de Damoclès dans nos belles chambres. Le placard de l'une d'elle contient un obus non éclaté, venu s'inscrire là en faisant juste le trou de son calibre dans le mur et dans la porte.

Je compte avoir demain des nouvelles un peu plus détaillées de votre installation à Poitiers et de vos santés.

5 mai 1916

Je reçois une longue lettre de René me montrant que, malgré sa grippe, il n'est point resté inactif pendant ses vacances aux Pâtrières, et qu'il a réglé toutes choses aussi bien que possible. Je lui répondrai prochainement. Votre prochaine lettre me dira comment est sa santé ainsi que celle de Mimi, dont les dernières nouvelles m'ont un peu ennuyé. Et la vôtre ?

D'après les prévisions de relève, les bataillons se succéderont ici tous les douze jours ; je ne tarderai donc pas beaucoup à retourner vers un village non bombardé. Comme il sera à proximité d'une jolie ville bien pourvue de tout, je compte faire quelques achats pour la saison d'été.

7 mai 1916

Je vous écris ces quelques mots en attendant la relève de mon bataillon qui a lieu cette nuit. Nous allons dans un cantonnement qui sera assez bien, mais moins agréable que celui qui m'avait été annoncé. Il est probable que nous ne resterons pas douze jours sans reprendre le service des tranchées, ici ou ailleurs.

Votre lettre d'aujourd'hui ne me parle pas de la santé de nos deux grands que vous me disiez toujours misérable, ce qui m'ennuie tout à fait

Vous avez vu que la citation me vieillissait encore de quelques mois. Peut-être est-ce pour cela que je trouve que ma presbytie augmente, et que mon oreille assourdie par les canons de Verdun, devient plus dure ? Je dois pourtant reconnaître que je n'ai toujours pas trop à me plaindre de ma santé.

Je vous retourne la notice concernant l'Oeuvre des Veuves. Si la chose vous paraît bien, faites vous inscrire pour une cotisation de 20 frs. Mais ces sortes d'inscriptions ne peuvent comporter d'engagement pour l'avenir, surtout dans le temps où nous vivons

Je répondrai à René peut-être dès demain, notamment sur la question placement qui est urgente.

9 mai 1916, Plessis-Brion

Je continue la vie de château, mais dans un endroit moins bien exposé que le précédent. Me voilà, pour une dizaine de jours, dans un village non bombardé jusqu'ici, et où la vie à peu près normale se poursuit à 6 kms de l'ennemi. Mon château est extrêmement pittoresque, il offre quelque analogie avec celui de la Guerche, bien que la rivière et la forêt ne soient pas les mêmes. J'habite dans l'une des grosses tours une chambre dont les murs ont environ 2 ms d'épaisseur; ils seraient au besoin à l'épreuve des 77 et des 105. Le Propriétaire, M. de B., maire de la commune, est mobilisé comme chef de bataillon à X. Sa sœur, Melle de B., habite une villa près du château dont elle a la garde. Hier, elle m'a amené son cousin et le vôtre, le capitaine Aymer de la Chevalerie qui était venu la voir de son cantonnement à une dizaine de kms d'ici. Vous voyez comme on se retrouve vite en pays de connaissance.

D'après les nouveaux ordres, je ne retournerai plus dans le précédent secteur. Mon bataillon doit alterner avec un autre aux tranchées de 1ère ligne d'un secteur qui n'a pas mauvaise réputation. En attendant, pendant la période dite de repos, mes hommes vont travailler sur la 2ème ligne des positions de ce secteur. Tous ces mouvements se font à l'abri des vues de l'ennemi, sous les futaies magnifiques d'une forêt, dont les sous-bois sont en ce moment tapissés de muguet. Heureusement que l'on est loin de l'artillerie de Verdun, sans quoi on ne songerait pas à admirer cette belle nature, un peu gâtée ces jours-ci par les froides bourrasques des saints de glace.

Ci inclus un mot pour René. Le pourcentage des permissionnaires est réduit à 5% en raison de la reprise du service des tranchées. Vous voyez que mon tour n'est pas à prévoir avant le commencement de l'été, et même le courant des grandes vacances, sauf événements que la Providence veuille rendre meilleurs que ceux paraissant à l'horizon.

9 mai

Mon cher Lucien, un des meilleurs officiers de mon bataillon, M. Bacot, me dit, au moment de partir en permission, qu'il se rend à Toulon où se trouve sa jeune femme.

Je lui recommande d'aller te voir le plus tôt possible. C'est un jeune homme parfaitement bien élevé à tous égards et très distingué. Avant son mariage, il avait fait l'exploration du Thibet, et il est retourné ensuite là-bas en guise de voyage de noces.

Il est très modeste et un peu silencieux. Si tu peux le faire causer - et il cause très bien - il pourra vous raconter les choses les plus intéressantes. Il est renommé pour son sang-froid et son courage. A Verdun, je l'avais désigné comme officier chargé de la direction des travaux de la position du bataillon, et il vient de remplir encore ces fonctions près de Tracy-le-Val, de sorte que nous étions très souvent ensemble, et nul ne peut mieux te renseigner sur mon compte.

L'autre jour, d'un observatoire d'artillerie, j'apercevais très bien le château d'Ouscamp dont tu m'as parlé. C'est un des rares châteaux de la région paraissant avoir sérieusement souffert. Il se trouve aussi qu'à mon dernier cantonnement j'ai rencontré un jeune fermier, très gentleman comme les grands agriculteurs de l'Oise, fils du directeur de l'usine d'Ouscamp. Il m'a dit que son père était, depuis le début de la guerre, retenu comme otage à Noyon. Du même observatoire, j'apercevais aussi Noyon et sa cathédrale, tout à fait intacts ; nos pièces tirent sur les gares allemandes, mais pas sur les villes.

12 mai 1916

Ma chère Biette, voudras-tu remercier Pierre de l'envoi de ses photos. Tous les officiers de ma popote ont déclaré que le jeune grimpeur perché au haut du cèdre était tout à fait désigné pour faire un observateur d'artillerie. Je suppose que les quatre portraits sont des agrandissements ; ils auraient eu besoin de retouches pour enlever des rides certainement prématurées sur vos visages, à Mimi et à toi.

Le printemps est fort joli dans le parc et la grande forêt autour de mon nouveau château, mais je préférerais de beaucoup jouir de ce temps aux Pâtrières avec vous. J'ai envoyé de mes nouvelles à votre oncle Lucien par l'un de mes officiers qui, au moment de partir en permission, m'a dit qu'il se rendait à Toulon J'espère que votre oncle le fera causer, car il est d'un naturel un peu silencieux. C'est tout à fait un des meilleurs officiers du régiment, ancien explorateur du Thibet.

Embrasse ta maman de ma part.

13 mai 1916

Vos dernières lettres m'ont en effet rassuré sur la santé des enfants. La décision de René de ne pas trop hâter la rédaction de sa thèse est raisonnable.

J'ai fait expédier le colis postal annoncé dans ma lettre à Gabrielle. Vous y trouverez dans l'un des petits paquets, une paire de gants fourrés toute neuve, dont je n'ai pas eu occasion de me servir, et qui est à conserver pour l'hiver prochain, dans le même paquet se trouve un chapelet remis par mon cuisinier (fort bon chrétien) de la part d'un soldat du bataillon dont il me dit ignorer le nom, qui l'a fabriqué à mon intention ou pour mes enfants. C'est un chapelet aux couleurs du drapeau ; vous pourrez le donner à J.J.

D'après la petite enquête faite dans les Cies du Bataillon, j'ai les noms de 2 ou 3 veuves de nos tués, mères chacune de 3 petits enfants et paraissant sans ressources ; elles sont toutes de Touraine (I&L). A qui faudrait-il adresser

Je répondrai à M. le Curé Mon impression est que maintenant et dans la période immédiate d'après-guerre, il n'y aura que des solutions fort imparfaites dont il faut savoir s'accommoder.

15 mai 1916

Le temps est redevenu fort mauvais, la pluie continuelle rend très pénibles les travaux que nos hommes vont faire chaque jour sur les lignes ; leur bonne volonté et leur moral souffrent de ces contre-temps.

En face de nous l'ennemi semble actuellement fort calme, en particulier dans le secteur où nous devons prendre les tranchées vendredi. En revanche nous avons les échos de la canonnade assez nourrie dans notre secteur du dernier hiver.

A Verdun, il paraît que le corps d'armée des Tourangeaux et Poitevins est relevé depuis plusieurs jours déjà, après avoir payé comme ses prédécesseurs un dur tribut, que Dieu veuille rendre fécond.

17 mai 1916

Les retards de correspondance que vous me signalez doivent venir principalement d'irrégularités de la poste aux armées. J'espère que Gabrielle aura bien eu la lettre indiquant quel était ce compagnon signalé par la dépêche de Lucien. La raison du séjour à Toulon de Mme Bacot, la femme du lieutenant de mon bataillon, est qu'elle est près de sa sœur, mariée à un officier de marine fils de l'Amiral qui commande la flotte de Salonique.

On apprend tous les jours de nouveaux deuils dans la région Touraine-Poitou-Anjou, à la suite du passage du 9ème Corps dans la fournaise de Verdun.

La mort du pauvre jeune de la R. () est bien triste. J'espérais pour P. de M. (Pierre de Moissac, fils) une autre affectation ; la sienne paraît particulièrement dangereuse ; son père pensait pouvoir la faire éviter et c'était bien naturel après le dur tribut déjà payé.

J'ai peine à croire que le dernier discours du Président repose sur des réalités en rapport avec les prétentions émises.

Voici le beau temps de retour. Avions et canons reprennent une certaine activité. Mais pas ici, pour le moment, on économise de part et d'autre les munitions.

19 mai 1916

Je m'apprête à quitter ma chambre de la grosse tour du château pour aller ce soir prendre les tranchées pour 12 jours. Comme je vous l'ai dit ce secteur est réputé l'un des plus calmes de tout le front et le bataillon que je remplace n'y a éprouvé aucune perte.

Melle de B. est partie hier soir, appelée auprès de sa mère gravement malade. Comme le bon abbé Pérugin était resté aux tranchées, plus près du danger, c'est elle qui le remplaçait chaque soir à l'église pour le mois de Marie, devant un petit groupe de fidèles du bataillon.

J'ai l'intention de suivre votre conseil en recommandant les veuves à Mme de M. Mais je crois avoir lu ces jours-ci dans les journaux la mort de Mme de M., femme de l'ancien député et mère du député actuel ? Je voudrais être certain du fait avant d'écrire, et je vous demande de me fixer.

M. Bacot rentre demain matin et prendra la suite de son service auprès de moi comme officier chargé des travaux du C.R.. Nous pourrions causer des nouvelles de famille qu'il me rapportera.

21 Mai 1916 Montmacq (Oise)

Le nouveau secteur où j'ai pris les tranchées dans l'avant-dernière nuit est tellement vaste que tout mon temps se passe à le reconnaître et à y organiser service et travaux. Malgré son étendue, ce secteur est habituellement fort calme, en raison probablement des obstacles qu'une rivière et un canal

opposeraient aux entreprises de l'ennemi. C'est une grande île, à la défense de laquelle contribue une canonnière commandée par un lieutenant de vaisseau; ses marins sont en subsistance au régiment, ce qui est une nouveauté assez originale dans notre petite histoire de la grande guerre. Seulement, nous sommes fort isolés, et pour la première fois depuis longtemps, notre dimanche s'est passé sans messe. Le bon abbé Péraguin avait été retenu dans notre ancien secteur; il nous rejoint après-demain.

M. Bacot est rentré hier matin, m'apportant une très intéressante lettre de Lucien et un panier de magnifiques cerises qui ont été fort appréciées de ma table assez nombreuse en ce moment, et où justement le porteur est mon commensal. Voulez-vous remercier à Toulon avant que je le fasse moi-même.

23 Mai 1916

Mon cher René, comme le suppose ta lettre d'aujourd'hui, nous jouissons depuis plusieurs jours d'un temps admirable. On aurait facilement dans mon île l'illusion d'être en villégiature au bord de la mer. Il y a des kms de tranchées creusées dans un sable qui ressemble à celui des plages, et l'on croirait jouer à la guerre pour rire, si ce n'était le crépitement des mitrailleuses boches et le sifflement de leurs balles lorsque nous circulons hors des boyaux, ce qui est le cas ordinaire dans ce secteur où, sauf sur quelques points, on est loin du voisin d'en face et dissimulé par des massifs de verdure. Il y a dans cette île une bien singulière usine, usine de colle, dont les grands halls défoncés par les bombardements, comme le montre la photo ci-jointe, sont remplis d'énormes tas de vieux os ; l'un de ces tas (hall voisin de celui de la photo) est formé de fragments concassés exportés en masse du Gange, d'après ce que me dit le capitaine Tenneson qui est au courant de cette industrie. La colle moderne de nos menuisiers serait donc en partie fabriquée avec des ossements humains.

Les journaux de ce soir apportent la nouvelle heureuse de la reprise partielle du fort de Douaumont. Comme tu le dis, mes souvenirs récents me permettent de suivre sur le terrain toutes les péripéties de l'interminable lutte. De mon ancien P.C. j'apercevais tous les lieux célèbres où elle se déroule. Je n'ai jamais pu comprendre comment placer tant d'événements et tant de grands combats dans le panorama que j'avais sous les yeux, et qui le plus souvent paraissait désert.

..... Ma prochaine permission me permettra probablement de causer de tout cela avec vous et de poser les bases de nouvelles conventions en temps utile. Autant qu'on peut prévoir, et sauf autre tournure des événements militaires, cette permission devrait me conduire vers vous dans la 1ère quinzaine de juillet.

24 Mai 1916

Dans ma lettre d'hier à René, j'ai indiqué mes prévisions (?) sur l'époque de ma prochaine permission. La chose peut vous servir pour vos projets. Il faudrait d'après cela plutôt avancer que retarder votre installation de vacances aux Pâtières, où vous savez que j'aurai à régler bien des choses.

La tournure actuelle de la guerre ne semble pas devoir beaucoup changer ces prévisions. La lutte de Verdun a épuisé de part et d'autres les ressources d'action et sur le reste du front, on s'apprête à passer l'été à se regarder.

J'ai dit à René quelques-unes des singularités de mon île. En voici une autre : l'une de ses extrémités est qualifiée "d'Algérie", parce qu'elle est occupée par un détachement de spahis actuellement commandé par un officier indigène, le jeune lieutenant Ben Choka, qui est fort bel homme, avec la solennité des Arabes. Dans quelques jours il va être relevé par le Lt de Noailles, probablement celui que j'ai déjà eu au P. , et qui sera passé aux spahis après la dislocation du régiment des députés.

Le bon abbé Péraguin nous a rejoints, il dit sa messe près de mon poste de commandement dans une chapelle de verdure. Mais le soleil a fait place à la pluie.

Réflexion faite, j'ai pensé que le mieux serait que vous vouliez bien écrire vous-même à Mme de M. au sujet des mères de famille nécessiteuses, veuves de soldat tués de mon bataillon. Ci-joint trois noms de veuves, sans ressources d'après les dires des camarades de leurs maris, et ayant au moins deux enfants. Il faudrait que ces noms soient envoyés aux dames correspondantes de l'Oeuvre pour la région, et que l'on voulût bien, dans le pays, informer et guider ces pauvres mères de famille pour les démarches et pièces à fournir.

27 Mai 1916

J'ai aujourd'hui vos deux lettres sous la même enveloppe, et je vois que vous avez enfin reçu des nouvelles de mon île. L'ennemi continue à nous laisser assez tranquilles, sauf à ses mitrailleuses de nous

rappeler de temps en temps qu'il se trouve en face. J'ai avec moi une nouvelle Cie de mitrailleuses, envoyée au régiment après dislocation d'un régiment territorial du Midi. Elle ne m'inspire pas autant de confiance que la Cie du Cne Massé. Celui-ci reçoit demain la croix de la Légion d'Honneur; il en est tout ravi.

Des écriteaux boches, dans le secteur voisin, annonçaient aux Français toutes sortes de choses extraordinaires pour la St-Guillaume : jusqu'ici, rien.

J'aurai certainement grand plaisir à vivre de nouveau au milieu de nos enfants grandis. Mais j'aurai peine à leur donner une note moins pessimiste que vous, en particulier sur l'après-guerre (que Dieu veuille prochaine !). D'après ce que l'on lit et ce que l'on entend, il semble que l'on pourrait appliquer à tous les partis la formule de jadis : " Ils n'ont rien oublié, ni rien appris". Et il faut craindre qu'à la discorde ne s'ajoutent les habitudes de violence prises pendant la guerre. Depuis le lendemain du miracle de la Marne, nous n'avons guère cessé de perdre sur tous les terrains. De nouveau la fin des malheurs de notre pays paraît rentrer dans le domaine des miracles. Du moins tant de sacrifices, multipliés depuis, nous les auront-ils mieux mérités qu'alors.

29 mai 1916

Avez-vous bien reçu la 1ère lettre de mon île, où je vous priais de remercier Lucien du beau panier de cerises apporté par M. Bacot ? Vous me demandez comment je suis logé ? Tout simplement dans une petite chambre d'une grande ferme presque entièrement respectée par le bombardement. Pourquoi respectée, comme le château de T. si près des lignes ? Les obus passent au-dessus de nos têtes, cherchant nos batteries arrières. La ferme est assez bien dissimulée, malgré le voisinage d'une vieille église en ruines. Le mauvais côté de notre position est la difficulté d'établir des abris de bombardement, à cause de l'eau du sous-sol.

Comme vous le pensez, ce vaste secteur, avec beaucoup de kms à parcourir journellement, me va assez. Mais je m'aperçois que j'ai acquis un grand fonds de fatigues, que les demi-repos n'arrivent pas à dissiper suffisamment et qui reparait trop vite au moment des efforts ou des nuits insuffisantes. Ma patience s'en ressent.

Le paquet-poste contenant la culotte toile m'est parvenu rapidement, tandis que j'attends encore le colis postal vareuse kaki envoyé plusieurs jours plus tôt. Le temps était redevenu assez beau et chaud, mais voici de nouveau la pluie. Sauf changement, nous serons relevés après-demain pour 12 jours.

1er juin 1916

Durant la nuit dernière je suis passé de la ferme au château ; en attendant de retourner dans mon île au bout de 12 jours, j'apprécie le changement.

Je m'étais senti un peu fatigué il y a quelques jours sans trop savoir pourquoi. Mais j'étais déjà remis en arrivant ici. Je constate seulement qu'il me devient plus difficile que par le passé de prendre sur mon sommeil. Sur notre petite partie du front, le calme actuel permet de se ménager.

Aujourd'hui j'ai reçu un paquet de lettres compensant les retards précédents. Il n'est donc pas surprenant qu'il en soit de même pour vous.

Comme je vous l'écrivais, on peut, sauf imprévu, toujours envisager faire quelques prévisions pour le 3ème tour de permission qui doit commencer vers la fin de ce mois-ci. Mais pour moi surtout il faut compter aussi sur les tours de relève aux tranchées, et les prévisions diffèrent un peu de celles que je vous avais tout d'abord indiquées. Le plus probable serait que mon départ en permission serait, soit vers le 25 juin, soit vers le 19 juillet. Si j'étais mis devant le choix, peut-être trouverais-je la 2ème date préférable.

2 juin 1916

Ma chère Mimi, je vois que tu as fort bien profité de ta retraite aux Roche, et ta lettre en contient à mon adresse un excellent et réconfortant écho. A côté des fâcheux pronostics, il ne manque pas de motifs d'espérer dans l'avenir, et il y en a toujours pour les hommes et les femmes de bonne volonté.

Notre fête de l'Ascension, qui a suivi la nuit du retour aux tranchées, a été très réduite. Les plus fidèles, dans la vie que nous menons, en arrivent à oublier les dates des fêtes de l'Eglise, si personne n'est là pour les leur rappeler. Le bon abbé Péraguin est resté aux tranchées où le retient le dévouement à son ministère près des blessés, bien que l'application en soit heureusement rare quant à présent.

Melle de B. dont je vous avais dit le départ près de sa mère atteinte d'une congestion, n'est pas de retour à son petit castel près du grand château. Le soin de l'église est laissé à sa femme de chambre, dévouée gardienne des biens de la famille au milieu des soldats.

Ce matin a eu lieu dans les environs une sorte de représentation d'attaque et défense des tranchées au moyen de "flamer-werfer" (lance-flammes), appareils allemands et français. Les troupes de relève de la région, et un bataillon de la jeune classe 16 nouvellement arrivé, y assistaient pour s'accoutumer à ce genre de spectacle. C'est en réalité plus impressionnant que vraiment dangereux. Du moins la zone et la durée du danger sont-elles restreintes. Cela se passait dans un beau cadre de forêt et d'eau. Je suis venu là sur ma jument "Rosette" qui me fait assez bon service à l'arrière. Elle porte le même nom qu'un petit mont de la contrée occupé par l'ennemi. C'est l'ancien cheval du Ct Gauthier.

J'ai écrit hier mes prévisions de permission. Voici donc le moment de nous revoir qui approche. Le parc d'ici rappelle beaucoup les alentours des Pâtrières ; j'y pense nécessairement en voyant un grand massif de rhododendrons en fleurs et les pelouses couvertes de foin bientôt bon à couper.

3 juin 1916

Dans une lettre à Mimi, hier, j'ai mis un mandat poste, sur ma solde du mois un peu augmentée par un arrérage de la Croix. Vous me direz quand il sera parvenu. Vous avez vu dans cette lettre le spectacle auquel on nous a fait assister hier, donné par une section d'anciens pompiers de Paris, devenue pompiers-incendiaires. C'est une scène de la "Maison à l'envers" sur ce terrible théâtre de la guerre. Les nouvelles n'y sont guère bonnes aujourd'hui. Ce que vous dites de la mort du jeune filleul de René est une tristesse de plus. D'après les lettres reçues de Verdun, la reprise et la perte de Douaumont ont été extrêmement coûteuses en hommes. Il eut mieux valu, probablement, ne pas tenter cet essai d'offensive. Il faut avant tout ménager les forces militaires de la France. En général le commandement des armées s'en rend mieux compte que les hommes politiques. Plus que jamais d'ailleurs, il n'y a de véritable espoir que dans le secours céleste. L'autre infirmier-prêtre du régiment, qui est le curé de la Guerche, est maintenant dans notre cantonnement de repos, et la fête de Jeanne d'Arc aura demain ici sa petite solennité religieuse.

4 juin 1916

Je sors de la messe de Jeanne d'Arc qui a pu être célébrée avec une certaine solennité. Melle de B. qui vient de rentrer à son castel y a fait chanter un chœur de jeunes filles de la paroisse, où il reste environ 250 habitants. C'est curieux, à moins de 7 kms des lignes ennemies.

J'ai manqué avant-hier la visite d'Henri Bazire, passé dans mon cantonnement à un moment où j'étais absent. Il a annoncé son intention de revenir me voir cette semaine, bien que l'E.M. ne soit pas absolument à proximité. Je lui écris un mot pour l'inviter à déjeuner à mon château d'occasion.

En ce moment on nous renvoie des hommes vers l'arrière sans se soucier de nos effectifs, comme si nos tranchées et nos réseaux de fils de fer devaient se défendre tout seuls. Rien qu'aujourd'hui, il part 60 hommes de mon bataillon, dont plus de la moitié vont cultiver les betteraves. Nous avons depuis près d'un an un assez fort contingent de territoriaux du dép. du Nord, en général fort bons soldats. Figurez-vous que l'un d'eux est revenu de permission avec une lettre de recommandation de son député, l'abbé Lemire, qui va se trouver bien surpris, en recevant ma réponse, d'apprendre quel est le chef de bataillon auquel a été remise sa lettre.

Le Pt de la Rep. est passé ici ce matin, de toute la vitesse de son auto. Quel signe cela peut-il être ? On parlait ces derniers temps d'offensive dans une région proche. Mais la tendance générale n'est pas par là, et c'est plus rationnel.

5 juin 1916

Je reçois enfin aujourd'hui le colis postal contenant la vareuse kaki. Mais le temps pluvieux et refroidi me la laissait attendre sans impatience. J'ai déjà suivi votre conseil de prendre de bonnes nuits de repos dans ma chambre de la grosse tour du château. Mes hommes partent dès 5 h pour divers travaux de 2ème ligne, mais ma présence sur les chantiers dirigés par le génie n'est aucunement nécessaire en ce moment.

Ici aussi il y a quelques plaintes des hommes sur la nourriture, plutôt sur les essais de substitution de salaisons, lait concentré, viande de cheval à l'ancienne ration forte, que sur les quantités et qualités.

Oui, la croix de guerre doit me valoir une petite augmentation de permission ; sa durée sera de 8 jours au lieu de 6. Le plus probable maintenant, d'après le jeu actuel des relèves, est que je partirai le 19

juillet. Toutefois on parle de modifications possibles dans la date des relèves, et ce serait plutôt une avance de date qui pourrait être prévue. Toute prévision, au surplus, reste incertaine.

Voulez-vous dire à Mme C. Veillard toutes mes condoléances pour la mort de son frère qui laisse un si bon souvenir à tous ceux qui l'ont connu.

7 juin 1916

Comme je vous l'ai déjà dit, je profite de mon séjour ici pour essayer de regagner l'arriéré de sommeil, et je ne manque pas de temps, sauf alerte imprévue, pour me reposer. Mais l'excessif refroidissement de la température est désagréable et ne convient pas à mon estomac. Le climat est certainement un peu plus frais dans cette région que dans la nôtre. Je le vois d'après ce que vous me dites des fleurs et des fruits à St-Benoit. Ici, les fraisiers des bois, très abondants, ne font que commencer à fleurir, et les églantines ne sont en fleur que depuis peu.

Je comprends que Jacques préfère l'artillerie lourde à l'artillerie de tranchées S'il part avec une nouvelle formation, ce sera probablement avec son grade actuel qui doit le retenir à l'échelon. Donc dans une zone moins exposée, même autour de Verdun. Mais peut-être sa destination serait-elle pour notre région où l'on amène en ce moment pas mal d'artillerie lourde, et où l'on en annonce plus encore.

J'aurai peut-être des renseignements par H. Bazire s'il peut se rendre à mon invitation.

8 juin

Votre lettre d'aujourd'hui me montre que le mauvais temps pluvieux et froid est général en France. Je me doute bien que ces conditions atmosphériques sont défavorables aux récoltes déjà médiocrement préparées. Il y avait ce matin espoir d'une journée sans pluie, en ce jour du 8 juin, St-Médard, mais la pluie vient de reprendre, plus forte que jamais, au début de l'après-midi. C'est l'annonce du mauvais temps pendant mon nouveau séjour dans la grande île voisine. Ce séjour s'annonce pénible à des points de vue plus graves. Il y a eu une petite tentative de l'ennemi pendant la précédente nuit ; l'un de nos pauvres territoriaux a été fait prisonnier. Dans ce cas, on peut toujours craindre des indications fâcheuses. J'avais bien l'impression qu'on jouissait là-bas d'une fausse sécurité, conduisant à des entreprises au moins imprudentes et hasardeuses sans raison suffisante.

Votre lettre confirme les prévisions de Jacques sur son affectation; je comprends qu'il en éprouve de la satisfaction.

Vous ne me parlez pas du voyage en Vendée de quelqu'un de la famille pour les fermes de Maman ? Est-ce Paul-Noël qui va remplir la mission ? Avec ou sans Pierre de Moissac ?

10 juin 1916

Henri Bazire sort d'ici, ayant eu l'amabilité de venir déjeuner avec nous en bravant les bourrasques. Il se dit, et il paraît, remis des fatigues de Verdun, y compris le commencement d'intoxication éprouvé là-bas sous le tunnel de l'E.M. Ses appréciations sur la situation générale sont plutôt dans le sens optimiste, et il venait à propos soutenir son point de vue, meilleur que mes prévisions.

Il se félicite comme vous des succès russes actuels, espérant qu'ils auront des lendemains plus favorables que les précédents. Malheureusement, on peut toujours craindre, dans ce pays-là, que les dirigeants ne soient ni sérieux ni persévérants ; cette crainte résulte de beaucoup de renseignements concordants sur le passé.

J'ai une nouvelle petite cause de tracas causée par une dent gâtée. Il y a à proximité un assez bon dentiste militaire auquel j'ai dû rendre visite hier. Je le reverrai avant de reprendre les tranchées lundi soir.

13 juin

Me voici de retour dans l'île qui a beaucoup perdu de son calme; à la suite du dernier incident et de divers autres dans le voisinage, il règne beaucoup d'énervement du haut en bas. Il en résulte des manifestations qui seraient parfois comiques s'il n'y avait pas tant de tragique à côté et tant de poudre brûlée. Une autre conséquence a été de me faire passer ma première nuit entièrement blanche et voici celle-ci fort entamée. Heureusement qu'avant-hier, après deux séances chez le dentiste militaire, promu adjudant pour les bons soins à la mâchoire d'un général de corps d'armée, ma mauvaise dent avait été presque entièrement calmée. Mais au total, comme vous pouvez le supposer, tout cela est loin d'être du repos et me fait sentir le poids des années.

Je vous quitte pour essayer de dormir, si quelque tir de barrage déclenché mal à propos ne vient pas me priver de sommeil.

15 juin 1916

A la suite des incidents tragi-comiques de ces derniers jours, le commandement s'est rendu compte qu'il était préférable de revenir à un calme répondant à la situation de notre front. L'île est devenue moins désagréable à habiter. Mais d'autres changements fâcheux sont à prévoir. La répartition des troupes dans notre secteur serait complètement changée. L'agréable château de nos périodes de repos nous serait enlevé, et les chefs de bataillons territoriaux resteraient à perpétuité dans les habitats humides de la zone bombardée. Par contre-coup des changements dans le mode et les périodes des relèves, il pourrait arriver que l'échéance de ma permission soit avancée vers le 6 juillet; mais la date de beaucoup la plus probable reste le 19 juillet.

Le changement d'heure légale s'est opéré sans trop de troubles, mais si l'on se moque du soleil, à son tour le soleil se moque de nous en nous gratifiant d'un temps de novembre. Ce froid et cette pluie continuelle doivent être désastreux pour les récoltes ; nous en viendrons à être autant menacés par la famine que nos adversaires.

Cette guerre d'écrasement entre peuples est bien qualifiée par le pape d'"épouvantable fléau". Je regrette seulement, même pour la possibilité de sa participation à une médiation, qu'il n'y ait pas, dans sa prière pour la paix, un mot de rappel des nations à la justice, suivant la parole de l'écriture : "Justicia et pax auscultatae sunt".

Merci à Pierre de sa bonne petite lettre et des renseignements sur son examen.

16 juin 1916

Je vous retourne la lettre de la pauvre veuve. Le capitaine Tenneson, de la 12ème Cie à laquelle appartenait son mari, lui a écrit il y a 2 ou 3 jours au sujet des objets qu'elle réclame si justement. Elle ne pourra les avoir que dans plusieurs mois, après passage au grand dépôt de Paris où s'opère le travail inquisitorial des papiers des tués, qui est une des ignominies de cette guerre et un essai de conspiration contre l'histoire. Celle-ci sera bien difficile à écrire, mais elle aura son heure de justice tardive.

Le temps s'est un peu amélioré. Vous imaginez-vous vraiment qu'il y a encore des fermiers dans la ferme qui me sert de P.C. ? Nous y habitons, il est vrai, des chambres respectées par les obus, mais à portée des caves et abris de bombardement. On y fait d'ailleurs feu et cuisine sans se gêner. J'ai perspective, comme je vous l'écrivais, d'aller en guise de relève habiter une cagna humide qui me fera regretter la ferme.

Les succès des Russes font renaître de l'espoir, sans être encore décisifs, même vis à vis des Autrichiens. L'emballement pour l'offensive générale, qui vient de la fatigue de l'intérieur, gagne en ce moment nos E.M. On prête même au Gal Castelnal, ce jugement: "En juillet les Allemands seront à nos genoux, et quelques mois après à notre merci". Je doute que le propos ait été tenu, il est seulement colporté. Un tel optimisme ne concorde guère avec les leçons des faits ; on peut redouter qu'il ne conduise une fois de plus à des actions téméraires et mal conçues faisant couler trop du précieux sang français.

J'imagine que les décorations françaises des jeunes de Parme ont dû intéresser quelques Poitevins. C'était assurément chose inattendue.

19 juin 1916

Demain je dois quitter ma ferme pour m'installer dans une sorte de taupinière sous bois. Je garde d'ailleurs la surveillance de la moitié de l'île. L'humidité de mon nouveau logement ne conviendra guère, je le crains, à mes dents qui me causent encore des ennuis de temps en temps. On parle beaucoup de déplacements de troupes destinées à aller appuyer les Anglais. Y serons-nous compris ? C'était improbable hier, et moins improbable aujourd'hui. Dans ce cas il pourrait y avoir suspension des correspondances et des permissions.

21 juin 1916

Hier nous devons partir pour X. Aujourd'hui nous restons et les permissions suivent leur cours. Le Cne Tenneson part en permission le 25 et, à son retour, ce serait à moi de partir. Il est donc assez probable que ma permission sera pour le 6 juillet et le mieux est que vous preniez vos dispositions dans cette prévision. Vous iriez ainsi aux Pâtrières aussitôt après l'examen de Pierre, et je vous y trouverais à mon arrivée. Il y a pas mal de mouvements et de préparatifs autour de nous, mais dans notre corps d'armée, dit-on, les permissions ne seront pas suspendues ; du moins jusqu'à nouvel ordre.

Je vais envoyer les papiers avec un mot à la Protection des Veuves et des Orphelins. Vos souvenirs concernant l'un de nos tués, père d'une nombreuse famille dans les Flandres, sont exacts ; mais d'après les renseignements du capitaine, cet homme avait un petit commerce assez florissant et sa veuve n'est pas dans le besoin.

Le temps est devenu assez beau et presque chaud, mais on souffre encore du froid à l'intérieur de nos abris souterrains en forêt.

22 juin 1916

Nous voici à la chaleur. Mes névralgies dentaires disparaissent, et la lisière souterraine de la forêt devient agréable à habiter. J'ai aussi moins de fatigue, n'ayant plus qu'une Cie en première ligne dans la 1/2 île, sous la responsabilité de chaque capitaine à tour de rôle.

Les Anglais deviennent nos très proches voisins. J'ai reçu aujourd'hui la visite d'un Colonel en reconnaissance dans mon C.R. Flegmatique et cordial à la fois, il m'a fait bonne impression. Son grade se reconnaissait à 3 couronnes d'or brodées sur sa manche. A peine m'avait-il quitté que son groupe a été salué par quelques obus boches. Son interprète a fait une vilaine tête, ou plutôt s'est empressé de cacher sa tête dans un boyau à proximité. Ce que disent ces Anglais ne concorde guère avec la grand offensive générale sur laquelle compte l'intérieur. Ils prétendent qu'il y en a encore pour deux ans ; c'est peut-être une façon de plaisanter ?

Mes prévisions de permission semblent plutôt se confirmer.

25 juin 1916

Je recommence ma lettre. Une décision d'hier annonçait mon départ en permission le 7, au retour du Cne Tenneson qui devait partir aujourd'hui. Mais depuis minuit tout est changé. Les permissions sont supprimées et Tenneson a reçu avis de rester. Vous voyez donc qu'en ne lui cédant pas mon tour, je n'aurais fait qu'augmenter votre déception. Il pourrait se faire que cette mesure ne fût que très transitoire pour nous (?). Le mieux serait que les permissions reprennent promptement après amélioration de la situation générale. Si j'étais parti, j'aurais emporté avec moi une trop forte dose d'inquiétude en ce moment. Je reste, hélas! peu optimiste sur notre situation militaire, et encore bien moins sur notre situation politique.

La lettre des Dames Danoises qui m'est enfin parvenue fait entendre le langage de la sagesse et de la civilisation chrétienne. Mais il y a peu de chances qu'il soit écouté. Une réflexion vient trop facilement à l'esprit, c'est que les signataires ont toutes des noms étrangers, et même des noms étranges comme Etatsradinde. Les Français diraient en plaisantant qu'ils craignent d'être les dindons de la farce. Le moment n'est pourtant guère aux plaisanteries.

25 juin 1916

Je profite d'une occasion pour le cas où les correspondances seraient suspendues en même temps que les permissions. Ne regrettez pas que j'aie cédé mon tour au Cne Tenneson, puisque ce matin à 3 h on lui signifiait cette suspension des permissions, alors que sa femme, venue de la Baule, l'attendait à Paris à 10 h ce matin même ! Vous voyez quelle déconvenue je vous ai évitée. Comme je vous l'écrivais par une autre lettre, cette suspension me permettra peut-être de jouir un peu plus tard d'une permission avec moins d'inquiétudes ?

S'il n'y a pas de changements, les lignes que nous tenons ne paraissent pas menacées, et nous allons y avoir de bons abris de bombardement. Ce matin messe en forêt, autel de verdure et de fleurs parfaitement décoré, comme un véritable reposoir de Fête-Dieu, orné avec votre bannière du Sacré-Cœur.

Un photographe a essayé de prendre l'ensemble après la messe. Vous en aurez peut-être un souvenir.

28 juin 1916

Vos lettres m'arrivent irrégulièrement par paquets. Il en est probablement ainsi des miennes, si même elles arrivent ! Malgré la suppression des permissions tout était assez calme par ici jusqu'à hier soir. Mais tout à coup, au début de la nuit, nous avons été assaillis par un tir nourri de grosse artillerie boche, qui a fait croire au commandement à la préparation d'une attaque. D'où alerte générale et nuit blanche. On peut se demander ce que voulait au juste l'ennemi qui, du reste, a surtout eu comme objectif nos nouvelles batteries anglaises. Très peu de mal d'ailleurs. Le seul atteint du bataillon est mon cuisinier qui

a eu sa pipe cassée dans sa bouche, avec une contusion au bras ne semblant pas devoir arrêter son service.

J'ai maintenant dans mon C.R. une batterie anglaise. Nous correspondons par interprète. Plusieurs officiers de mon bataillon et mon sous-officier adjoint la Morinière, parlent anglais couramment. Hier, le capitaine de la batterie et l'un de ses lieutenants sont venus prendre le thé dans ma cagna. Le Lt parle un peu français et nous a dit à la fin : en Angleterre, c'est comme ça tous les jours à cinq heures, seulement il y a des jeunes filles et c'est très gai. Notre forêt se prêterait assez aux garden-party si ce n'était, sans parler des bombardements, les torrents d'eau qui transforment les sous-bois en lacs de boue.

Par suite des mouvements de troupes nous changeons de secteur postal à partir du 1er juillet tout en restant en place. Notre nouveau secteur porte le N° 104.

Henri Bazire, dont la division ne part pas non plus, m'écrit le 25 qu'il m'estime heureux de n'être pas du mouvement, disant que "nous sommes à la veille de graves événements". Nous avons derrière nous de nombreux bataillons de la classe 16, mais il y a ordre de les ménager et de les éloigner des zones bombardées. Espérons que l'on pourra les épargner. Cette sage disposition peut rassurer, dans une certaine mesure, pour Pierre de Moissac.

29 juin 1916

Ci-joint trois exemplaires de la photo annoncée : messe de la Fête-Dieu 1916 près de nos abris de bombardement en lisière de forêt. Le prêtre est l'abbé Péraguin, les officiers et les fidèles appartiennent à la Cie cantonnée près de mon P.C., plus le Cne Massé que nous avons invité à déjeuner après la messe en forêt.

Les changements de répartition des troupes amènent ici une nouvelle Cie de Génie auxiliaire. On m'a présenté le lieutenant qui la commande en l'absence du capitaine momentanément en mission. Or ce capitaine est Marc Sangnier !! Quelle peut être sa mission ? Quand il reviendra, il sera probablement stupéfait de me rencontrer là. C'est bizarre de trouver dans mes proches parages les capitaines Bazire et Sangnier, et que les hommes de mon bataillon me mettent en relation avec l'abbé Lemire !

Le bombardement d'avant-hier avait été accompagné de coups de main des Boches dans nos environs proches, qui n'ont pas tous tourné comme le dit le communiqué. Et somme peu de chose en comparaison de ce qui se prépare.

1er juillet 1916

J'inaugure mon nouvel abri souterrain, où je pourrai braver les ripostes à notre bombardement, mais dont le soleil de juillet n'arrive pas à bannir le froid et l'humidité. Je ne me porte pas mal, mais je me fatigue beaucoup plus vite qu'autrefois. Actuellement le service médical du régiment laisse à désirer. Tous nos médecins, sauf un, viennent d'être changés ; ils sont en pique entre eux et avec le médecin-chef (de l'active en disgrâce) très paperassier. Nous venons d'avoir une quarantaine de cas d'empoisonnement par vivres avariés, dans un autre bataillon que le mien. Ces malheureux eussent été délaissés si le médecin de mon bataillon n'avait pas consenti à aller les soigner à la tranchée. Ce médecin est assez dévoué mais fort taciturne avec moi, qu'il sent très éloigné de lui comme mentalité ; il est médecin de théâtres à Montmartre. Mon précédent médecin a été évacué pour fatigue nerveuse ; il était très intelligent et dévoué, mais il en était arrivé à un état d'extrême surexcitation, trouvant tout mal en France, sauf Maurras. J'avais été obligé de lui imposer silence, un jour qu'il nous disait vouloir se faire naturaliser Boche !!

Votre lettre d'aujourd'hui m'apporte de bonnes nouvelles de tous, particulièrement de René. Sa réussite au barreau ne me surprend pas, mais qu'il s'en défie.

3 juillet 1916

Je vois que ma correspondance est retardée, mais la vôtre m'arrive assez régulièrement. Nous nous trouvons au milieu du concert général sans en être trop incommodés. Mon secteur continue à m'offrir d'assez longues promenades, peu dangereuses dans l'île et en forêt. Je reste le moins possible dans mon abri souterrain qui se montre défavorable à mes névralgies dentaires.

Nos voisins anglais ne voient toujours le succès final qu'à longue échéance. Nous ne sommes qu'à une 1ère étape. La reprise du plateau de Mametz nous rappelle des souvenirs du début de la guerre. Les coloniaux, nos premiers éducateurs à la guerre de tranchées, étaient encore sous l'impression des hécatombes des régiments follement lancés à l'assaut des mitrailleuses de ce plateau.

Je n'oublie pas le bachot de Pierre. Vos lettres m'apporteront bientôt, je l'espère, de bonnes nouvelles de son examen.

5 juillet 1916

Les nouvelles de l'examen de Pierre que m'apporte votre lettre paraissent déjà favorables ; j'espère que la suite confirmera ce bon début.

Avez-vous bien toutes mes lettres ? Notamment celle contenant 3 ex. de la photo, messe de la Fête-Dieu ? Vous ne m'en parlez pas. Je rappelle aussi que ma lettre d'avant-hier contenait un mandat.

Par ici, après une période d'agitation, on est revenu presque au calme ancien. Si les Boches n'étaient pas si occupés ailleurs, je dirais que ce calme ne dit rien qui vaille. Nos lignes de défense dans cette région sont bien organisées, mais leur occupation est trop ténue et trop changeante. Nos succès de la somme sont dus à la méthode de Verdun retournée : les gros canons étaient avec nous et le déluge d'obus désorganisait les réserves de l'arrière avant leur arrivée en ligne. De nos côtés aussi l'aviation française s'affirme en supériorité. Les avions ennemis font rapidement demi-tour, et les saucisses boches osent à peine s'élever quelques instants.

Le temps reste pluvieux et frais pour la saison. J'allume du feu pour sécher mon abri souterrain où l'eau ruisselle.

Le capitaine Marc Sangnier est remplacé à la tête de sa Cie, en raison de la mission qui le retient à R. Vous avez vu les récentes décisions romaines concernant l'abbé Lemire.

De Paris, 13 juillet 10 h 28

Serai Poitiers 21 h 30 pour dîner. Henri.

21 juillet 1916

Mon voyage de retour s'est accompli sans incident et suivant le programme fixé, Ce matin j'ai pris le commandement du C.R. prévu, avec une modification dans l'emplacement du P.C. qui me donne, en attendant la construction de nouveaux abris un logement médiocre et peu agréable dans une maison délabrée. D'ailleurs l'ennemi est par ici des plus calmes, se laissant bombarder par les Anglais presque sans répondre.

Sur le parcours entre Paris et ici, j'ai croisé un train de blessés venant de la Somme. Blessés légers, paraissant très joyeux du devoir accompli, et peut-être aussi à la pensée d'en être quittes. Il y en avait qui s'affublaient de casquettes et de casques pris à l'ennemi.

Reçu aujourd'hui la visite de l'aumônier de division territoriale à laquelle nous appartenons depuis quelques semaines. Il était amené par l'abbé Péraguin. En causant, j'ai découvert qu'il était "de nos maisons". C'est le père Goupil, qui a lui-même remplacé le Père Dupassage dont j'ai connu le frère, contemporain et ami d'Henri Bazire.

Que ces 8 jours ont été vite passés ! Ils me laissent bien bon souvenir et j'en rapporte un regain de forces physiques que je souhaite durable.

23 juillet.

J'ai votre lettre du 21, reprenant notre correspondance de guerre. De mon côté j'ai repris le cours de mes occupations, avec pas mal de travail pour me remettre au courant. Si le calme actuel continue, je n'aurai plus ensuite que les abondantes paperasses quotidiennes et les longues marches à travers les kms de lignes de mon C.R.

Le Gal de brigade dont le P.C. est dans mon voisinage, assistait aujourd'hui dimanche à la messe en forêt, avec sermon par l'aumônier, R.P. Goupil. Celui-ci a été jadis à Vaugirard le professeur de M. de la Morinière, lequel a été aussi au collège du Mans où, d'après ses souvenirs, il a dû être le condisciple de mon filleul Léonce Céliet.

Nous n'entendons plus la canonnade de la Somme. La pluie a aussi cessé ; la température est presque estivale, mais le soleil ne brille pas comme en Poitou-Touraine.

25 juillet 1916

J'ai été rejoint ici par un petit mot du capitaine Roquebert, écrit en réponse à mes condoléances. Je vous l'envoie, pensant qu'il vous intéressera.

Vendredi matin, en regagnant à cheval mon poste assez rapidement, j'avais perdu mon porte-carte dont la courroie s'était cassée. La Morinière, envoyé à sa recherche, l'a retrouvé dans un village, à la

sortie de la ville. La femme qui l'avait trouvé venait de recevoir des nouvelles de son mari disparu depuis 14 mois et qu'elle croyait tué. Ces nouvelles consistaient en une carte d'Allemagne où le mari disait simplement qu'il avait été blessé et fait prisonnier, et que jusqu'à présent on ne lui avait pas permis d'écrire. Le fait pourra peut-être laisser quelques lueurs d'espoir aux femmes de Lésigny que vous connaissez.

J'ai été content d'apprendre par votre dernière lettre que François (jardinier) était remis de son indisposition.

Aujourd'hui j'avais envoyé la Morinière prendre des renseignements près d'H. Bazire au sujet de l'affaire dont Roger de Vallois m'avait parlé. Il devait passer à R. où Mme Michaud, de Lésigny, m'avait dit que se trouvait son mari, et je l'avais prié de s'en enquérir. Mais on lui a dit qu'il n'y avait là aucune boucherie militaire. Vous pourriez demander à Mme M. l'adresse de son mari.

Les communiqués ont pu vous indiquer qu'il y avait eu un peu plus d'agitation dans notre voisinage ; mais l'information officielle ne paraît pas bien d'accord avec les faits. Nous n'avons eu d'ailleurs aucune répercussion sur notre front particulier.

26 juillet

Mes lettres précédentes ont dû vous rassurer et vous montrer que je n'avais pas changé de région. Le 69ème a fait brigade avec nous au début de la guerre, mais il y a longtemps que cela n'est plus. Il a été envoyé dans la Somme, ainsi que le 68ème de Poitiers, parce que l'on a mis là-bas de préférence des régiments territoriaux n'ayant pas été à Verdun.

De nos côtés le calme continue en général.

Pour l'école de Lésigny -

Par ici le temps est devenu très chaud et sec, mais presque toujours brumeux.

28 juillet 1916

..... Le calme continue sur notre front, sauf en ce qui concerne les avions ennemis qui se sont montrés très entreprenants depuis que le vent leur est favorable et que nos escadrilles se sont transportées vers la Somme. Tous les jours, surtout le matin et le soir, les avions allemands rôdent au-dessus de nos têtes et arrivent trop fréquemment à franchir nos lignes, tels ceux de Crépy en Valois avant-hier, sans parler de bien d'autres dont les méfaits ne sont pas publiés. L'un d'eux, l'autre jour, forcé de faire demi-tour, a déchargé ses 4 bombes à la fois dans un jardin touchant le logement de notre Colonel ; tout s'est borné à un fort défoncement de terrain.

Vous aurez ces jours-ci des nouvelles de mon poste-masure par Georges Foucreau venu me voir avant de partir en permission. Mais on me construit tout près d'ici un bel abri-métro à l'épreuve, qui ne tardera pas à être habitable.

..... Ce changement vient d'ordres supérieurs, prescrivant sur notre position d'échelonner les 2 bataillons en profondeur. L'inconvénient est que j'ai plus de 5 kms à faire pour aller au point le plus intéressant de mon secteur. Chaque matin la visite de mes postes me fait faire une promenade de 10 kms environ et, sans m'en plaindre, je peste en ressentant plus qu'autrefois la fatigue.

30 juillet 1916

Nous sommes aussi à la chaleur, ce qui n'empêche pas le temps d'être brumeux, particulièrement le matin où le brouillard nous fait redouter quelque mauvaise surprise du voisin. Il a pourtant assez à faire ailleurs.

Si l'ambulance de Lésigny ne servait plus qu'à entretenir la plaie de la paperasse, je comprends que vous ayez pris le parti de la fermer. Vous avez très bien fait de procéder à une désinfection méticuleuse. En outre vous ferez bien d'exposer pendant plusieurs jours cette literie au grand soleil, ce qui achèvera la destruction des mauvais germes.

D'après ce que vous m'écrivez, Marie-Henry elle-même et toute sa famille paient largement la dette à la patrie. Celui de ses frères qui est capitaine au 300ème territorial ne doit pas avoir un régiment bien brillant, car c'est le régiment R.A.T. du 100ème Tal qui a été et se trouve près de nous, régiment d'Auvergnats hirsutes et malpropres, qui n'en font pas moins bravement leur devoir.

1er août 1916

Mon cher René, je réponds à ta question concernant le petit incendie de St-Benoît

Ici aussi nous sommes à la grande chaleur, mais toujours avec brumes le matin. Notre partie de front reste calme. Pourtant l'ennemi se montre assez bruyant dans ses tranchées où l'on entend travailler, causer et chanter. Est-ce pour nous faire illusion sur le nombre resté en face de nous ? Je ne pense pas que ce soit par plaisir de voir commencer la 3ème année de guerre.

3 août 1916

Pas de lettre de vous aujourd'hui, et rien de nouveau dans notre secteur où le calme relatif, la chaleur et la brume continuent.

Si nos vies sont épargnées par l'ennemi de l'avant, elles continuent à être empoisonnées par les divers ennemis de l'arrière. Quel dur temps d'épreuve !

Les journaux sont pleins de déclarations grandiloquentes et de discours à l'occasion du 2ème anniversaire de la Guerre Européenne. Le langage des deux partis ne fait pas présager "la cessation de l'horrible fléau" pour laquelle le chef de l'Eglise fait prier depuis 18 mois.

Puisse l'heure de Dieu, toujours trop méconnue dans notre pays, lui apporter bientôt la paix extérieure et intérieure dont il a tant besoin.

6 août 1916

Je réponds à vos dernières lettres qui ont subi, je ne sais pourquoi, du retard. Mais à quel enterrement êtes-vous donc allée à la Roche ? Une 1ère lettre me parlait de la mort de Mme de Beaumont. Le monsieur dont vous me parlez ne doit pas être Jean d'H. () car celui-ci est plutôt petit, et je le crois mobilisé comme capitaine de cavalerie.

Les expériences de lancement d'une vieille mongolfière auxquelles se sont livrés les enfants ne me semblent pas à propos. Il y a danger en cette saison de mettre le feu aux récoltes, et puis le temps n'est pas à ces réjouissances qui pourraient même être mal interprétées. Je doute d'ailleurs qu'ils aient pu réussir, ne connaissant pas certains trucs du métier.

Pour l'école, je ne puis que m'en rapporter à vous pour faire le mieux qui, je le crains, ne peut être bien, mais dont il faut essayer de s'arranger tout de même, comme de bien d'autres choses dans le temps actuel et celui qui viendra après.

L'essai de tracteur pour labourage sera chose intéressante. Vous me direz, si vous en êtes instruits, les résultats dans les divers terrains.

Reçu aujourd'hui une intéressante lettre de Lucien avec des prévisions divergentes sur l'issue prochaine de la guerre. Une nouvelle qui les intéressera peut-être à Toulon est celle de la naissance d'un 2ème garçon du Lt Bacot, le 2ème pendant la guerre.

Le temps est moins chaud et beaucoup plus clair. Cette visibilité a valu quelques obus à nos bonshommes qui avaient par trop perdu l'habitude de se terrer. Vous avez vu la réponse de nos avions sur Noyon. Bien que les communiqués se taisent, nous entendons depuis deux jours une très forte canonnade vers la région de la Somme qui nous avoisine.

Merci de l'article sur lettres de Goyau et Toniolo. Hélas ! Que reste-t-il de tant d'efforts passés ? Le miracle à obtenir du ciel pour mettre un peu de justice sociale en ce monde sera encore plus difficile après qu'avant la tourmente !

6 août 1916

J'ai reçu aujourd'hui à votre lettre m'annonçant la mort du pauvre Dechartre, tué dans la Somme. J'en suis très attristé car il était un de ceux que j'estimais le plus dans notre commune. Je vous charge de toutes mes condoléances pour sa femme et sa fille.

Je pense avoir quelques précisions sur le cantonnement de Jacques par H. Bazire que j'ai l'intention d'aller voir pendant la période de repos en réserve de division, qui doit suivre ma relève de mardi matin.

Hier, j'avais oublié de vous dire que la lettre de Lucien m'informait que toute perspective de voyage d'été en Poitou était écartée par la nécessité de faire face aux soins d'hospitalisation de très nombreux malades arrivant de Salonique où le mauvais état sanitaire empêcherait toute action.

Le temps reste beau et clair, très favorable de part et d'autres aux incursions des avions. Ce matin deux avions d'une escadrille boche ont franchi nos barrages d'artillerie au-dessus du petit bois où s'achevait notre messe du dimanche, dite près des trous de marmites d'hier. On nous a dit que ces deux vilains oiseaux ont été abattus plus loin par nos avions de chasse. Ceux-ci ont la maîtrise de l'air, mais ne sont qu'un petit nombre.

Quelle férocité dans les nouvelles mœurs de l'humanité !

8 août 1916

Un mot ce matin en arrivant au castel de Melle de B. après ma relève. Sauf imprévu, me voici au repos relatif pour 10 jours.

Un mot de Jacques me dit son arrivée dans une région qui semble voisine mais qui, me dit-il, n'est pas calme avec !! Sa batterie n'était pas encore en position le 2.

Nous sommes aussi au beau et sec, mais avec reprise de brumes. Tous mes compliments à J.J. pour son nouveau talent acquis en Creuse.

(fin du sixième carnet)

Septième carnet

10 août 1916

Je reçois votre lettre en réponse à mon billet du 2 août, anniversaire de la guerre. Vous tirez des conséquences exagérées de mon appréciation raisonnable de manifestations trop oratoires. En ce moment je suis plutôt moins las qu'il y a quelques temps et nous n'avons pas de bien grandes fatigues à supporter. Je me rends compte seulement que mes forces ne sont plus ce qu'elles étaient il y a deux ans, ce qui n'est pas surprenant.

..... Aujourd'hui, changement de température et matinée de pluie. Celle-ci paraissant arrêtée, je vais essayer de mettre à exécution mon projet d'aller à l'E.M. de la 120ème division pour y joindre H. Bazire. D'après un mot de F.Célier, peut-être pourrai-je saisir celui-ci au passage ? Je remets donc à demain une plus longue lettre.

11 août 1916

J'ai pu réaliser mon programme de l'après-midi d'hier, malgré une malencontreuse paperasse qui m'a retardé au moment du départ, retard regagné grâce au train de ma monture.

Donc, j'ai rencontré H. Bazire au siège de l'E.M. dans un superbe château. Il m'a dit avoir reçu récemment de Rome un portrait du St-Père avec lettre autographe de celui-ci lui annonçant le meilleur accueil lorsqu'il pourrait venir.

..... L'E.M. de cette division active est composé de curieuse façon ; outre Henri Bazire, deux autres sont gens de robe, un confrère distingué du barreau de Paris, et un professeur agrégé de la faculté d'Aix, le capitaine Brunet. J'ai fait connaissance avec celui-ci qui m'a paru avoir la langue fort bien pendue. Naturellement il connaissait très bien mon ami Audinet. Il avait été professeur du jeune Audinet qu'il appréciait beaucoup. Je lui ai appris ce que je savais à son égard et qu'il ignorait complètement.

H. B. m'a confirmé ce qu'il m'avait écrit au sujet d'André de Vallois. Il est avéré que son colonel est désagréable. Quant à son commandant que je connaissais, il est fatigué et quitte le régiment pour commander un bataillon d'étapes ; ma recommandation devient donc inutile.

Je suis invité à revenir et à déjeuner par le général auquel j'ai été présenté. Mais, en dehors des empêchements de service, vous savez que ces invitations ne me tentent pas.

Au retour, j'ai pu joindre François Célier au rendez-vous qu'il m'avait indiqué. Il ne disposait que de quelques minutes. Son E.M. d'armée (dont nous dépendons) semble fort strict et méticuleux. Je l'ai trouvé en bonne santé. Il m'a donné de bonnes nouvelles de son cousin Pierre de Moissac. Celui-ci est toujours avec un bataillon-dépôt de jeune classe, dans une région assez voisine en arrière du front. Mais les divisions coloniales auxquelles ces bataillons se rattachent doivent attaquer près d'ici d'un jour à l'autre, et il y aura ensuite bien des vides à combler. Je crois que c'est à cette action que le groupe de Jacques est appelé à prendre part. Je pense savoir bientôt où il est exactement.

Nous sommes de nouveau dans la pluie et la brume intense, et ce sont des éléments qui s'ajoutent à d'autres pour rendre incertains tous ces projets sur notre front.

13 août 1916

Je rentre de déjeuner au château de X, à l'E.M. de la Division, répondant à l'invitation de H. Bazire. Demain je dois aller déjeuner au château de Y, sur l'invitation de notre cousin Aymer de la Chevalerie, qui doit également convier André de Vallois à la table de son commandant. Le dit A. de V. était venu hier jusqu'ici à cheval avec quelques autres lieutenants de son régiment, mais une fois de plus il m'avait manqué, malgré les conseils d'Aymer qui l'engageait à attendre mon invitation à dîner. Quant au capitaine Aymer, il est très souvent ici en visite chez sa cousine Suzanne de B. au castel où je suis logé dans une fort gentille chambre. Vous voyez qu'en ce moment, j'ai parfois peine à me figurer que je suis dans l'horrible guerre. Mais d'ici peu la vie des tranchées va reprendre pour nous tous ; pour eux avant moi.

Mon bataillon vient de changer de médecin, et je crois que j'ai gagné au change. C'est un jeune médecin qui a été un an prisonnier en Allemagne, puis rapatrié pour accompagner un train de grands blessés. Il a été témoin des pires atrocités en Belgique : ses blessés et ses infirmiers du 23ème Colonial ont été fusillés sous ses yeux. Lui-même avait été collé au mur et n'a dû la vie qu'à une orgie des officiers boches, dont le commandant, qui a eu finalement le vin bon, était revêtu d'une chape volée dans une église. Le même médecin a vu, en Belgique brûler des civils inoffensifs et massacrer de jeunes enfants. Il a publié l'année dernière un récit de ces horreurs dans "le Gaulois".

Demain je vous parlerai de mon déjeuner au château de Y, plus près des lignes que celui de l'E.M.

Henri Bazire venait de recevoir une carte de Jacques donnant un nouveau secteur : N° 150.

15 août 1916

Hier donc, déjeuner au château de Y, suivant le programme. Ainsi je suis enfin parvenu à rencontrer A. de Vallois qui m'a fait, à tous égards, la meilleure impression. J'ai vu son nouveau commandant et mon sentiment est que cela devra très bien marcher entre eux deux. André est officier pionnier du bataillon, c'est à dire chargé de la direction des travaux, comme était le Lt Bacot près de moi à Verdun ; il se trouve être, de cette façon, le principal auxiliaire de son commandant, surtout celui-ci étant nouvel arrivant. Mais de l'avis général le colonel du régiment est tout à fait désagréable.

Là-bas, tous les secteurs sont empoisonnés par les essais de gaz toxiques français, continuellement préparés, puis décommandés. De notre côté nos pauvres soldats finissaient, une fois de plus, par trop oublier qu'il y avait des ennemis en face d'eux. L'avant-dernière nuit, une de nos patrouilles de l'île à embûches est tombée dans une embuscade ; nous avons perdu un sergent, et un officier a été blessé par éclat de grenade. C'est dans le secteur que je dois prendre vendredi, ce qui ne va pas diminuer les ennuis habituels à prévoir.

Pendant l'après-midi d'hier, averses diluviennes. Je me rendais justement du château de Y à la ville de Z, pour acheter un caoutchouc en remplacement du mien, tombé de ma selle et perdu la veille en forêt.

Aujourd'hui, nous célébrons tant bien que mal la fête de l'Assomption. Le corps d'armée a paru l'ignorer en n'interrompant pas les travaux qui prennent la journée des bataillons dits "au repos". Malgré cela beaucoup d'officiers et de soldats du cantonnement à la grand-messe qui vient de finir. Il y aura ce soir vêpres et bénédiction tardive, pour nos hommes retour des chantiers du génie.

Vous avais-je écrit que mon ancien médecin de bataillon, le Dr B. était marié ? Samedi, jour de la cérémonie en Vélay, l'abbé Péraguin a dit à ses intentions une messe à laquelle j'ai assisté ici. Notre nouveau jeune médecin était tout à l'heure à la grand-messe. Cela change d'avec son prédécesseur immédiat qui faisait le désespoir de l'abbé Péraguin.

17 août 1916

Me voici à la veille de la relève, avec perspective de ne plus revenir au cantonnement de repos assez agréable que nous avons ici. Le secteur que je vais occuper va être doublé, et ce changement n'est peut-être que le prélude de mouvements plus importants, Peut-être même d'un changement de région pour nous. Mais ce dernier point, que je signale pour le cas où la correspondance serait retardée, n'est qu'à l'état de présomption vague.

Je trouve votre appréciation des succès russes et italiens trop optimiste, encore que ces succès puissent permettre des espérances meilleures. Mais les Russes sont encore très loin d'avoir regagné les territoires perdus l'année dernière, et combien peu, jusqu'ici, ils ont réalisé nos espoirs d'avant-guerre !

Le temps est aux pluies d'orage, et la région d'ici n'a jamais souffert de la sécheresse. La ville voisine offre toutes les ressources possibles d'alimentation, notamment en fruits et légumes, pourvu qu'on y mette le prix.

Merci à Pierre de sa lettre. Il peut user prudemment de la petite voile ; mais la saison avec les eaux basses et les grands arbres feuillus n'est pas favorable.

19 août 1916

Me voici depuis 2 jours à la tête d'un secteur doublé, habitant un abri construit jadis pour être un P.C. de Colonel. Beaucoup de changements autour de nous, surtout semble-t-il pour occuper les lignes de cette partie du front avec le moins de monde possible, dans la supposition que les Boches en font autant en face (???) La division d'André de Vallois a dû partir pour la région où la guerre bat son plein.

Le Cne Tennesta rentre de permission, mal impressionné, comme je l'avais été moi-même, par l'intérieur où revivent tous les défauts d'avant-guerre, quelques-uns accrus par les circonstances. Il dit que la corruption règne en maîtresse parmi les fournisseurs de guerre et les politiciens. Tout ce monde là s'accommode parfaitement de la continuation du fléau pour les autres. Par ailleurs, dans mes récentes rencontres avec les divers E.M., j'avais recueilli pas mal de tuyaux invraisemblables, du sens plutôt optimiste, sur la fin de la guerre qui est souhaitée vivement par presque tous.

Pour le moment, nous revoici dans la boue après pluie diluvienne toute la matinée. Je ne suis pas très content des nouvelles des enfants de votre lettre d'aujourd'hui.

En souhaitant mieux

21 août 1916

J'ai votre lettre contenant le devoir de style de J.J. Les sentiments sont honnêtes, et si personnels que la chose semble lui être arrivée pour de vrai.

Mme du Hamel jeune n'est-elle pas Melle de Morineau, fille du colonel ? Le chef de celui-ci était mon chef de bataillon quand je faisais mes périodes comme capitaine au 67ème territorial, il y a bientôt une vingtaine d'années.

J'ai reçu une très bonne lettre d'Alcide Merlaud qui fait partie d'une Cie de travailleurs agricoles du 70ème. Je lui répondrai en lui demandant le nom de l'officier qui commande cette compagnie. Ce pourrait être un ancien Off. de mon Bon et, dans tous les cas, je lui écrirai en lui recommandant Alcide

Il fait très humide et presque froid à ma lisière de forêt. J'y ai gagné une petite indisposition de saison qui sera certainement sans gravité et sans durée.

23 août 1916

On a peine à comprendre par ici la sécheresse dont se plaignent les agriculteurs du Poitou-Touraine. Dans notre région, on ne sort guère de la boue, surtout sous bois où l'humidité reste pénétrante. Hors de la forêt il fait assez chaud, mais dès que l'on rentre à la lisière où se trouve mon abri souterrain, il y a immédiatement un abaissement de température qui allait bien aujourd'hui vers midi à 10° environ. C'est une des raisons qui m'empêchent de reprendre aussi vite que je le supposais le dessus de ma petite indisposition. Celle-ci m'a de nouveau forcé à ménager mes pas, alors que je croyais avoir repris une bonne partie de mes forces pendant le séjour au castel du bon cantonnement perdu.

Vous étiez, comme je vous l'ai écrit, beaucoup trop optimiste quant aux récents succès russes. Les nouvelles actuelles des différents fronts ne sont pas pour changer mon appréciation de la tournure prise par la guerre mondiale.

Le bon abbé P. m'a prêté le petit volume de la prophétie de Ste-Odile. On souhaiterait pouvoir espérer ce qui en parut épouvantable jadis. Le texte porte " oppidum oppidorum ", ce qui veut moins dire "ville des villes" que "forteresse des forteresses" et qui s'appliquerait à Verdun d'après le commentateur.

Mais tout cela est plutôt jeu d'esprit.

25 août 1916

Après 2 ou 3 jours de temps sec, voilà la pluie de retour, avec un fort orage dont les éclats n'atteignaient pas le bruit de la canonnade, et surtout du torpillage par canons de tranchée dans les secteurs voisins (pas du tout sur nous).

Merci à René de sa lettre. Je lui répondrai prochainement. J'espère qu'il me dit bien la vérité sur l'absence de gravité de l'accident de Marie-Suzanne. La première nouvelle, dans votre lettre d'hier, me préoccupait.

Hier ma petite indisposition paraissait terminée, mais aujourd'hui pendant l'après-midi, je me croyais atteint de la maladie du sommeil, malgré le tapage dans nos environs.

Vous avez peut-être vu dans les journaux que nos anciens voisins d'en face, les divisions de la Garde Allemande du prince Eitel, avaient donné dans la Somme.

D'après nos bulletins de renseignements, elles avaient été relevées en face de L. () il y a un mois environ, et, dans la bataille, elles auraient éprouvé de très fortes pertes. Les récits de prisonniers contenus dans ces bulletins disent que les avions allemands n'osent plus se montrer par là-bas. Il n'en est pas de même par ici. Ce matin quatre grands avions à croix de Malte noire survolaient nos lignes sans se soucier de nos obus. Ils ne redoutent guère que nos avions de chasse.

Ce matin j'ai fait une curieuse rencontre en suivant une tranchée peu fréquentée ; une chatte entourée de 6 jeunes chats d'à peine un mois. J'imagine que tout ce monde vit aux dépens du gibier. Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls chasseurs, malgré les défenses.

Notre jeune médecin est d'origine corse. Il nous racontait que sa grand-mère habite l'île où elle dirige l'exploitation de ses domaines : elle a 82 ans et s'en va surveiller son monde à cheval, le fusil en bandoulière !

27 août 1916

J'ai peine à croire à la durée de la sécheresse qui désole nos fermiers, quand ici nous sommes saturés d'eau. C'est un déluge depuis 24 h. J'espère que vous en avez eu ou que vous en aurez votre

part. Ce sera encore en temps utile pour que légumes et pâturages puissent fournir assez copieusement au bétail

Est-ce en prévision d'inondations que nos forces navales augmentent par ici ? Outre les 3 canonnières qui évoluent maintenant dans nos environs, voici le génie qui vient d'amener sur mon secteur une flottille de 12 bateaux ; il n'y manque que les agrès pour pouvoir s'en servir, mais on va confectionner rames et gaffes.

Un nouveau système de relèves va abrégé mon séjour dans ce secteur. Sauf changements, je devrai ensuite alterner entre ce secteur et un nouveau, tout voisin, établi sur les ruines d'un village détruit par les bombardements.

Le calme relatif continue dans notre région. Ailleurs la guerre prend de plus en plus la forme d'une formidable lutte d'artillerie, ce qui n'est pas fait pour l'abrégé.

28 août 1916

Ce matin un message téléphonique officiel a appris aux troupes les déclarations de guerre à l'Allemagne de l'Italie et de la Roumanie. La nouvelle a été très bien accueillie, comme un espoir de se rapprocher de la fin.

Je vous envoie deux lettres d'Alcide Merlaud qui vous montreront combien c'est un brave garçon. Je connais en effet le Lt Briot, commandant la Cie agricole. Il était avec nous au commencement de la guerre, mais il a manqué de forces dès le début de la guerre des tranchées. Il est breton, la famille de sa femme est de Touraine, liée aux St-Venant, etc. J'ai pris les notes suffisantes pour lui écrire dès demain au sujet d'Alcide.

Je vois très bien où se trouve Jacques. Sa batterie était en bonne position pour donner dans la dernière affaire de M.

Par ici notre artillerie est assez active, presque sans riposte de l'ennemi. Mais les avions allemands continuent à se montrer nombreux et audacieux. Ce matin, au moment où les nuages de pluie se dissipaient, nous en avons aperçu quatre ensemble au dessus de nos têtes, pas très haut, leurs croix de Malte noires bien visibles sur leurs ailes blanches.

Une plaie des abris en ce moment, ce sont les puces. Beaucoup d'hommes préfèrent coucher dehors, mal abrités de la pluie et pas du tout des bombardements possibles, sous la petite tente. Je lutte avec force poudre de pyrèthre.

30 août 1916

Je supposais bien que le communiqué de l'autre jour vous préoccuperait. Il ne s'était pourtant passé rien de notable à notre connaissance. Ce n'est pas la première erreur de ce genre que nous constatons.

Mais ce qui est tout à fait vrai, c'est le mauvais temps, orage et déluge d'eau continu. J'entretiens mon abri sec grâce à un petit poêle.

Dimanche matin mon bataillon sera relevé. Ensuite, d'après le nouveau service, six jours de repos dans un très médiocre cantonnement, et période de 12 jours dans un nouveau secteur, ancien village tout en ruines, mi-partie français, mi-partie à l'ennemi qui ne s'y montre pas d'ailleurs entreprenant. Ce secteur est à l'est du secteur actuel où le tour suivant me ramènera. Mes six jours dans le lugubre cantonnement en perspective commencent par une absence de 48 h. Je suis désigné pour aller, dans une petite ville à mi-distance de Paris, assister à des exercices de grenadiers et d'artillerie de tranchée.

Avez-vous des détails sur une triste nouvelle que j'ai trouvée dans l'Echo de Paris : la mort d'un jeune Alain de Boudemange, qui est certainement de la famille

Merci de vos lettres qui m'arrivent en ce moment régulièrement, et me tiennent au courant des faits et gestes de chacun.

1er septembre 1916

Ci inclus une petite enveloppe contenant un message du capitaine anglais commandant la batterie de mon secteur. J'ai pensé que la suscription "Au Service de sa Majesté" vous intéresserait.

L'abbé Pérugin m'a communiqué une lettre du Ct de St-Venant qui est dans la Somme avec son bataillon de R.A.T., et remplit les fonctions de major de camp, dans un bois affecté au cantonnement de plusieurs milliers d'hommes et chevaux d'échelon d'artillerie, bois situé entre deux villages occupés par les E.M. de division. D'après examen de la carte, je suis porté à croire que Jacques doit se trouver par là. Il doit connaître St-Venant.

Le temps est subitement devenu assez beau, en attendant sans doute la reprise de la pluie qui doit se préparer.

La canonnade, très forte au loin, a repris avec le retour du beau temps. Nous avons eu sur mon secteur une petite opération assez sérieuse qui paraît à peu près réussie.

Je regrette les raisins des Pâtrières, mais ce n'est pas parce que nous manquons de ce fruit. Il ne s'en récolte pas dans le pays, mais on en trouve abondamment au marché de Compiègne.

A-t-on des nouvelles du frère de Lucienne ?

3 septembre 1916 (Mouy de l'Oise)

Me voici arrivé dans la petite ville à une dizaine de lieues en arrière du front où nous devons assister demain à des exercices de grenades et crapouillots. Notre auto, transportant une douzaine d'officiers supérieurs, a eu en route une panne d'1 h 1/2, ce qui nous a valu de n'arriver qu'à l'heure du dîner : dîner militaire dans un bon hôtel, avec aubade par la fanfare des bataillons de chasseurs à pied, classe 16, cantonnés aux alentours. A notre arrivée, chacun de nous a trouvé l'un de ces petits chasseurs pour l'accompagner à son logement et lui servir d'ordonnance. J'ai ici bonne chambre et bon lit pour 2 nuits. Ensuite, retour vers notre dégoûtant cantonnement de repos, où je suis loin d'avoir les deux choses sus-dites. Si ce n'était la responsabilité, on se trouverait sensiblement mieux dans les P.C. de tranchées que dans ce lugubre village évacué. C'est pourtant la résidence d'un Gal de Brigade qui, heureusement, se montre jusqu'ici assez bienveillant à notre égard. Il était à la messe à laquelle j'ai pu assister ce matin après la relève du secteur. La chapelle a été installée dans la forêt à proximité par l'aumônier divisionnaire dont je vous ai parlé. Elle porte le nom de Notre-Dame de la Forêt. L'abbé Pérugin s'est piqué d'honneur et, pendant mon séjour au secteur, il a fait installer une petite chapelle du même genre baptisée N.D. de la Passerelle. Votre bannière du Sacré-Cœur y était placée aujourd'hui. Les messes n'y manqueront pas, car deux des brancardiers divisionnaires du poste de secours de la passerelle sont prêtres. L'abbé P. doit venir avec nous samedi au nouveau secteur.

Le bruit court d'ailleurs de notre prochain départ. Un mot d'Henri Bazire me fait presque entendre que nous devrions nous retrouver dans quelques temps vers la région de Jacques.

5 septembre 1916

Un mot, à mon retour dans le lugubre cantonnement, après 48 h passées au dehors d'une façon intéressante et agréable.

On nous a montré tant de choses nouvelles en si peu de temps que la mémoire en reste un peu confuse : grenades de tous systèmes que l'on a fait éclater devant nous, en divers exercices, par mille et par mille, fusils-mitrailleurs, fusils lance-grenades, canons d'infanterie d'une précision paraissant merveilleuse, canons pneumatiques, etc. Encore plus remarquables que ce matériel de guerre étaient la souplesse manœuvrière et l'entrain des bataillons de jeunes chasseurs à pied, classe 16, usant de tous ces engins en une sorte de terrain de champ de bataille, avec tout un réseau de tranchées en boyaux, bouleversées par les trous de marmites et les entonnoirs de mines.

Dieu veuille épargner et conserver à la France toute cette jeunesse pleine de ressources, en lui gardant l'énergie disciplinée acquise à cette école de guerre !

Je reviens vite à mon pessimisme en songeant que tant d'ingéniosité et d'activités sont employées par les hommes à l'art de s'entredétruire. Un commandant d'E.M., mon voisin, m'a dit tout bas : "Nous en verrons de belles, après la guerre, avec les grenades."

Pourtant, dans les petites villes occupées par ces jeunes troupes, l'atmosphère générale se ressent de leur bon esprit. Les officiers y sont accueillis avec sympathie et respect, ce qui contraste avec un trop grand nombre de régions du front ou de l'intérieur. Les habitants reçoivent de très bonne grâce ceux que leur amènent les billets de logement. Dans les rues et sur les chemins, dès que les enfants nous aperçoivent, ils s'exercent à nous faire un salut militaire bien correct.

Pour que ces exercices ressemblent mieux à la guerre, il faut ajouter qu'ils ne sont pas sans danger, avec les éclats de grenades, les jets de pierres dont on est entouré, et enfin la défectuosité de certaines parties du matériel moins au point. C'est ainsi qu'un colonel de notre groupe a été hier soir assez grièvement blessé par un éclatement de canon pneumatique, qui aurait dû pulvériser son servent si ceux-ci ne s'étaient mis à l'abri au moment du tir de cette pièce que l'on savait dangereuse.

7 septembre 1916

J'ai été reconnaître mon nouveau secteur, village en ruine mi-partie français, mi-partie allemand. J'y serai après-demain matin. Nous y avons perdu la nuit dernière l'un de nos pauvres soldats, père de 2 enfants, tué net d'une balle au cœur. Pourtant l'ennemi d'en face ne réagit guère contre toutes les canonnades que nous lui faisons subir.

On a fait passer une note prévoyant les mesures à prendre en cas de marche en avant. Sans doute si les Boches venaient à exécuter le projet de raccourcissement du front qu'on leur prête. C'est bien douteux, et ce ne serait pas sans embûches perfides.

Merci à Biette de sa lettre en attendant ma réponse prochaine, peut-être de la petite ville d'en face.

9 septembre 1916

Un mot seulement, car je suis fort las à la suite de l'occupation d'un secteur inconnu faite par mon bataillon de grand matin. Je suis un peu perdu au milieu de tant de tranchées et de boyaux entremêlés à travers les ruines, sans compter les heures passées aux observatoires avec les officiers d'artillerie anglaise, qui ne cessent d'inonder d'obus les toutes proches tranchées d'en face. Et puis les paperasses, et bien des ordres mal conçus.

C'est bien la lettre unique que vous supposiez.

La petite affaire de l'île, de l'autre jour, avait peu d'importance, bien moins que d'autres où les mêmes acteurs avaient pris part. Voici cependant les félicitations qu'elle vaut à ceux-ci et au régiment.

Extrait du rapport du 9 septembre 1916

Félicitations: Le Gal Alby, Ct le Corps d'Armée, a annoté de la façon suivante le rapport de la reconnaissance exécutée le 31 août par le S-Lt Bacot, le Mal des logis de la Morinière, le caporal Vigrent, le clairon Sévaut, les soldats Layat et Guyonneau : "Reconnaissance bien menée et avec beaucoup de hardiesse. Le Gal Ct le C.A. adresse ses félicitations au S-Lt Bacot et à tous ceux qui ont pris part à cette excellente petite opération." Le Gal Humbert, commandant l'armée, a ajouté: "Je suis heureux de constater l'activité et la crânerie dont on fait preuve au 70ème territorial".

11 septembre 1916

La connaissance des dédales de mon nouveau secteur me cause encore pas mal de fatigue, accrues aujourd'hui par les visites du Gal de Bade, d'un Cel d'artillerie française accompagné du major de la brigade anglaise, etc. Du moins j'ai ici un abri presque confortable et bien éclairé. Il est proche d'une maison ruinée dont la cave, servant de salle à manger, donne par un escalier-soupirail sur un jardin potager qui nous fournit choux et salades. L'ennemi continue à encaisser les coups de canon de l'artillerie anglaise sans nous bombarder. Mais la fusillade des tranchées d'en face rappelle les débuts de la guerre ; elle est gênante, surtout le matin au lever du jour, à l'heure des relèves et des corvées de café.

Un ancien officier du régiment, passé dans l'un des régiments actifs d'une division de notre corps d'armée partie pour la Somme, écrit que cette division vient d'être engagée (pas celle d'Henri Bazire) et que son régiment a éprouvé de fortes pertes : deux chefs de bataillon tués, que nous connaissions tous les deux. L'un, père de 8 enfants, était ami et camarade de collège du capitaine Tenneson.

Les nouvelles d'Orient ne sont point ce que l'on avait pu espérer. Comme toujours les Russes étaient en retard. Pussions-nous voir bientôt les événement merveilleux d'Orient, préludes de la fin d'après les prophéties.

13 Sertembre 1916

Pas de lettre de vous aujourd'hui. Je suppose quelque empêchement ou retard de la Poste qui avait ces temps-ci été régulière.

Depuis trois jours nous recueillons presque sans arrêt les échos de la canonnade du département voisin. Il paraît, d'après le Grd Q.G., que nous attaquons maintenant la 3ème ligne allemande, après quoi on ne trouverait plus tous nos villages transformés en forteresses. Je vois dans les journaux que l'abbé de Chabrol, aumônier de notre ancienne division, vient d'être tué là-bas. C'est lui qui avait béni les vagues d'assaut, dans le récit de la prise du Bois des Corbeaux inséré au Bulletin des Armées.

Ici, l'artillerie ennemi se tait presque complètement. Elle nous a envoyé aujourd'hui tout juste 7 obus, en réponse aux cent et cent que lui expédient nos Anglais.

Merci à Marie-Suzanne de sa lettre. Je leur répondrai à toutes les deux, sans attendre de me trouver dans la ville derrière le bois d'en face, ce qui ne me semble pas prochain.

Pierre doit passer de bons moments sur l'eau ou en forêt, avec les contemporains rencontrés là-bas.

15 septembre 1916

Rien de bien nouveau par ici. Le feu roulant de la Somme continue toujours, mais de façon plus intermittente.

Le discours de Briand ne produit pas très bonne impression chez nous. Il est dans le vrai en disant que " la tâche est rude", mais, à trop vouloir une "paix durable" avec des conditions utopiques, on arrive à instituer la guerre durable.

Nos patrouilleurs viennent de me rapporter des écriteaux placés devant les tranchées allemandes, où nos ennemis se vantent de victoires plus ou moins véridiques remportées sur les Roumains. Il y a lieu d'espérer que la suite sera meilleure que le commencement, mais cette entrée d'un nouveau peuple dans la grande conflagration ne paraît pas devoir l'abrèger comme on en avait l'espoir. Malgré tout, l'un de mes collègues, ancien commandant de zouaves, continue d'affirmer que nous aurons l'armistice général dans un mois !!!

En attendant, l'été s'en va et nous avons un vent frais, pour ne pas dire froid. Mon ordonnance a arrangé et allumé ce soir le petit poêle de mon abri-métro. Je n'y suis point à plaindre, et je voudrais pouvoir communiquer un peu de ce confortable de guerre aux camarades des proches champs de bataille, où le canon se reprend à gronder plus fort que jamais au moment où je vous écris.

17 septembre 1916

Ma chère Biette, je n'attends pas pour te répondre la marche en avant trop problématique. Nous nous bornons à pénétrer les secrets des lignes ennemies au moyen de la photo-avion qui s'est beaucoup perfectionnée. On y distingue jusqu'au schlittage du fond des boyaux. C'est étonnant comme l'ennemi a couvert d'ouvrages et de tranchées géométriques l'espace en apparence désert et les ruines où il se tient tout près (parfois à 50 m) en face de nous. Chaque nuit il répare parfaitement les dégâts que lui cause l'arrosage abondant de nos artilleurs anglais.

Ta mère me demande si nous avons de bons rapports avec les officiers de ceux-ci ? Oui, même lorsque le tir trop court s'égaré dans nos propres tranchées. Leur major (commandant) est venu me faire l'autre jour à ce sujet mille excuses. Sauf leur colonel, ils ont tous l'air très jeunes. Un lieutenant de chez eux a été blessé hier par une balle en se découvrant trop pour observer. Nous lui aurions donné 18 ans ; or il paraît qu'il en avait 25.

En ce moment les Allemands s'en prennent surtout comme riposte à mon ancienne île, où je retournerai dans 10 jours. Nous y avons eu aujourd'hui deux tués et 3 blessés. On me dit que les deux pauvres tués sont encore des pères de famille.

Pendant que je t'écris, le canon de la Somme se reprend à tonner. Espérons que ces roulements sont les signes précurseurs de la délivrance du pays et du retour à nos foyers.

J'ai seulement aujourd'hui un petit mot de Maman ; elle ne me parle pas de la visite de votre tante Marie-Henry, que je croyais toute proche.

19 septembre 1916

J'ai reçu il y a quelques jours une réponse du Lt Ct la Cie Agricole d'Alcide Merlaud. Il me dit qu'il n'est pas accordé, en principe, de permissions agricoles à ses hommes, et qu'il note défavorablement toute demande de ce genre lui venant de l'extérieur ; toutefois il ferait une exception pour Alcide si une demande venant des autorités officielles de la région lui parvenait. La mairie de Lésigny pourrait-elle faire une demande régulière, pour qu'il lui soit accordé une permission agricole à l'occasion de la période des vendanges et des labours ? J'en doute. Mais René pourrait examiner la chose et voir Thirion à ce sujet.

Il y a dans notre armée un colonel puisatier, venu il y a quelques temps visiter les secteurs de notre front. On a déjà creusé beaucoup de puits aux abords des tranchées pour faciliter l'approvisionnement en eau potable. Il y en a un en chantier près de mon P.C. L'équipe spéciale de génie est composée d'hommes bizarres, plusieurs sourciers de profession, presque sorciers, habiles à faire tourner la baguette, osciller les montres au dessus des sources, etc. Cette entreprise n'annonce pas la marche en avant.

Nos anglais tirent toujours beaucoup, mais le canon de la Somme s'est tu, probablement à cause du mauvais temps qui doit entraver les opérations.

Je suis ennuyé de ce que vous me dites de votre crise de rhumatismes. Et je ne vous approuve pas de vous vieillir d'un an en me rappelant votre anniversaire de naissance ! Attendons encore pour parler de vos 50 ans. Et d'ici là, puissions-nous voir luire ensemble le commencement de jours meilleurs !

Demain, dernier jour avant la relève. Ensuite 6 jours dans le mauvais cantonnement, mais du moins sans responsabilités de première ligne.

21 septembre 1916

Un mot ce matin après la relève de mon bataillon aux tranchées. Je suis certainement plus mal logé, sous tous rapports, au cantonnement de repos qu'au secteur que je viens de quitter. Cependant je ne suis pas fâché du changement pour quelques jours, car l'agitation causée par nos artilleurs anglais ne permettait guère le repos.

On vient de faire passer le communiqué annonçant l'échec dans la Somme d'une grande attaque de l'ennemi. Il avait bien mal choisi son jour et le mauvais temps a dû lui être défavorable dans son rôle d'assaillant. La pluie a cessé, mais elle reste menaçante, et la température est très fraîche.

..... Quelle vallée de larmes, plus que jamais, sur notre terre

22 septembre 1916

J'apprécie un peu mieux mon mauvais cantonnement pour être débarrassé de la canonnade anglaise et de la mitraille de part et d'autre. L'activité guerrière se borne ici heureusement aux premières positions- aux cantonnements on vit sur la fragile convention réciproque de s'y ménager. Si cela était rompu, il ne ferait pas bon dans notre village évacué !

L'autre jour, au village ruiné à moitié en possession de l'ennemi, qui formait mon C.R., un incident a bien amusé nos hommes : la venue d'un gendarme, chose inouïe au front. Ce gendarme était envoyé par le préfet de l'Oise pour compter les maisons qui pourraient être rebâties, et il devait les compter même dans la partie boche ! Le pauvre était fort embarrassé. Nos hommes s'amusaient à lui dire : " Attention, il passe des balles ! " et il s'empressait de baisser la tête. Du reste la plupart des maisons sont tellement en ruine que la question de la reconstruction ne se pose pas. Il y en a dont les propriétaires retrouveront difficilement l'emplacement.

Le commandant qui m'a relevé est celui qui fixait la fin de la guerre au 15 oct. Je n'ai pas osé lui parler de ses prévisions. Il paraît que le tuyau du G.Q.G. serait pour mai prochain. C'est d'un optimisme invraisemblable avec nos prétentieux buts de guerre. La 1ère année s'annonçait rédemptrice pour la France, mais la prolongation paraît plutôt corruptrice. L'orgueil et l'immoralité sont trop souvent compagnes du courage. Comment espérer la réforme sociale et la reconstitution de la famille, plus que jamais nécessaires au relèvement de la France ?

23 septembre 1916

Ma chère Mimi, mon mauvais cantonnement me donne, malgré tout, quelque répit. J'en profite pour te répondre et causer un peu avec toi de notre front.

J'ai en ce moment une Cie au "rafraîchissement" dans le bon cantonnement du château et castel. Pendant les périodes de relève des bataillons, toutes les Cies doivent, à tour de rôle, passer 6 jours de "rafraîchissement" pendant lesquels on ne demande aux hommes ni exercices ni travail: ils se nettoient, dorment, pêchent, et l'on s'efforce de les distraire. Le village en question est choisi comme étant assez loin du front et susceptible de procurer quelques distractions. Un régiment Tal qui a également là-bas une Cie en rafraîchissement y a installé sa musique, comptant quelques artistes de talent. Tous les jours il y a concert. Le colonel de France, Lt-Cel de cavalerie commandant ce régiment, y convie quelques châtelains de la zone des armées, et l'on va faire salon chez Melle de B. Je tiens la chose du Caine Tenneson qui avait été enchanté de cette occasion de rentrer dans le monde. Cela me soucierait moins. Mais pour les chefs de bataillon, il n'y a point de rafraîchissement.

Dans le régiment du Cel de France, il y a un commandant bien original dont j'ai fait la connaissance aux exercices de combat à la grenade. C'est un ancien capitaine colonial, ayant donné sa démission pour se lancer dans le commerce exotique. Sa dernière entreprise a été ruinée par la guerre, et lui a été blessé au début. Voyant ses ressources familiales disparues, il a décidé de placer sa fille dans l'enseignement secondaire et de lui faire passer son bachot. Il m'a dit l'avoir préparée lui-même pendant son congé de convalescence et, au bout de 3 mois, l'avoir fait recevoir au Latin-Science !

Aujourd'hui, tout notre régiment ne cause que du retour inopiné du pauvre C. (Castellane, probablement) débusqué je ne sais comment. J'ai eu la surprise ce matin de le voir arriver dans ma

masure, me demandant à déjeuner. Ce ne sera qu'une étoile filante, et le colonel a hâte de le faire repartir. Mais en attendant, il l'a affecté à une mauvaise Cie et il l'envoie passer la nuit au petit bois où nous avons eu trois hommes tués l'autre jour. Le pauvre garçon, qui a fort grossi et paraît réellement assez impotent, fait pitié. On ne le plaint guère et son supplice est plus raffiné que je ne saurais l'expliquer par lettre ; je souhaite qu'il soit court.

Il vient d'arriver au régiment un lot de décorations étrangères. Je redoute d'en avoir ma part. Mercredi prochain, je redeviens paroissien de N.D. de la Passerelle.

24 septembre 1916

Me voilà pourvu d'une nouvelle décoration. Les choses n'ont pas trainé, puisque je viens de recevoir, devant les troupes assemblées, la Croix de St-Stanislas 2ème classe, vaste décoration russe qui se porte au cou, avec un ruban de la couleur "excellence" du collège. Le capitaine Tenneson a reçu la croix de Ste-Anne 3ème classe, plusieurs officiers, sous-officiers, caporaux et soldats ont reçu des croix et médailles de St-George. C'est le lot attribué au régiment parmi les décorations confiées par le Tzar "aux troupes ayant combattu sous Verdun"; pour y prendre part, il fallait avoir été cité. Il paraît qu'il va y avoir d'autres lots anglais et serbe. Ce sera bien le tour des camarades.

Après ces munificences de S.M. Impériale, je vais me trouver embarrassé pour dire que les Russes n'ont pas donné ce que nous espérons, et qu'ils sont toujours en retard. Cette croix me semble beaucoup ressembler à celle de Lucien.

Autre chose ; j'ai appris tout à l'heure, dans une allocution de l'abbé Péraguin à N.D. de la forêt, que plusieurs officiers et soldats du régiment avaient fait le voeu d'aller porter à Lourdes, après la fin de la guerre victorieuse, la bannière du Sacré-Cœur qui nous accompagne.

Tout cela est trop beau par rapport au présent et à l'avenir probable.

25 septembre 1916

Mon cher René, je vois que ta mère et toi aurez à Poitiers un séjour bien rempli d'occupations. Je voudrais pouvoir ajouter à votre envoi de provisions toutes les pommes qui se perdent ici dans les vergers abandonnés.

Sur notre front et environs, c'est l'accalmie, même pour l'artillerie anglaise. Quant aux canons allemands, ils ne tirent presque plus, sauf sur nos avions.

25 sept 1916

Demain au petit jour, je vais reprendre gîte dans mon ancien P.C. "in sylvia". Le Commandant que je relève m'a dit y avoir gagné des rhumatismes. J'espère bien m'en préserver.

On nous annonce à l'instant la prise de Combles et de Thiépval (dans la Somme). Il paraît que nos anglais d'ici vont partir incessamment rejoindre une de leurs armées.

Dans notre région, je crains que l'on n'escompte trop l'inaction forcée, ou même le départ bienveillant, de l'ennemi d'en face. Pour le moment, il n'y a d'activité que dans les airs.

28 septembre 1916

Depuis que j'ai repris mon ancien secteur, j'ai eu pas mal d'occupations en raison de petits incidents sur notre front : quelques obus sur le même bois, une barque suspecte sur la rivière, etc. En même temps j'ai mille ennuis par suite de fortes frictions dans le commandement supérieur.

L'avance que vous vous figurez n'est point en perspective, et nos positions en viennent, faute d'hommes, à ne plus être assurées contre quelque surprise. On nous enlève en quantité nos meilleurs gradés et soldats, pour les envoyer à toutes sortes d'écoles créées en arrière-ligne. Tout ce que je vois de la conduite de la guerre me paraît en dépit du bon sens. Si les choses s'arrangent un peu, il faut surtout en remercier la Providence, sans trop la tenter par des ambitieux projets qui me font toujours redouter le retour aux catastrophes. Ce que vous m'écrivez du triste résultat des vendanges et de la désolation des champs ne donne pas non plus une note encourageante pour l'avenir.

Hier, j'ai reçu la visite du jardinier de la Coquette, mitrailleur dans un régiment voisin. Il m'a remis une lettre de Lucien, remontant à son passage à Toulon en permission, il y a deux mois ! J'ai remis au porteur, qui m'a fait l'impression d'un brave homme, quelques mots de réponse demandés, pour joindre à la prochaine lettre à sa femme.

30 septembre 1916

Ce que votre dernière lettre préjuge de ma santé est exact : elle est certainement meilleure que depuis bien des mois. C'est le résultat de plusieurs périodes de repos relatif. Seulement je ne vaud plus rien contre l'insomnie. J'applaudis au retour de la vérité de l'heure, qui va me permettre de me reposer un peu plus le matin.

Vos espoirs sur la marche plus rapide de nos succès dans la Somme sont bien exagérés. Toutefois la guerre paraît mieux conduite là-bas qu'ailleurs. Ce que je connais des ordres du Gal Foch est plus sage, plus mesuré, plus ménagé de la vie des hommes que le langage de la plupart des autres grands chefs.

Quant à vos espoirs sur une amélioration de notre politique religieuse, ils semblent bien impossibles avec la chambre actuelle.

Le pauvre Lt Bacot a été blessé aujourd'hui par un éclat de grenade dans un exercice qu'il dirigeait. Ce n'est vraiment pas de chance, lui qui tant de fois s'est exposé face à l'ennemi ! La blessure n'est heureusement pas très grave, mais nous voilà privés pour bien des semaines ou des mois de l'un des meilleurs officiers du bataillon.

Si vos projets n'ont pas changé, ce mot de nouvelles vous parviendra le jour de votre départ pour Poitiers. J'y adresserai le suivant.

2 octobre 1916

Ma chère Maman, voulez-vous donner de mes nouvelles à ceux des miens qui se trouveront à Poitiers près de vous au reçu de cette lettre.

Je continue à être en assez bonne veine de santé, en attendant le fâcheux hiver. Depuis quelques temps mes nuits sont à peu près respectées, et c'est ce qui me sauve.

Bien que mon bataillon soit en lignes, j'ai été désigné pour une séance du Conseil de Guerre de la division, où m'a conduit aujourd'hui une auto venue me chercher près des batteries anglaises. J'ai passé là-bas toute mon après-midi.

Ce qui est curieux, c'est l'avocat choisi par tous les inculpés, et devenu presque attitré près du conseil de Guerre. C'est un simple brancardier d'artillerie mais fils d'académicien : M. de Vogüé qui, réformé du service militaire, est parvenu à se faire accepter comme auxiliaire et envoyer au front comme brancardier, où il a gagné la croix de guerre. En causant avec lui, j'ai appris qu'il était le gendre de M. de Beauchamps de St-Julien. Il parle fort bien, a fait des études de droit, et est inscrit au barreau de Paris. Il m'a dit très bien connaître Henri Bazire dont il apprécie beaucoup le talent. Ce rôle d'avocat est devenu assez facile car, maintenant, les Conseils de Guerre paraissent plutôt trop portés sur l'indulgence, à la différence du terrible Conseil où je m'étais trouvé juge il y a bientôt deux ans, à mon arrivée sur le front.

On vous a peut-être dit ces jours-ci la visite du jardinier de la Coquette, mitrailleur dans un régiment occupant le secteur voisin. Ce brave homme m'apportait une lettre de Lucien remontant au mois d'août. A cette époque, l'ambulance lui donnait beaucoup d'occupations. Mais n'est-il pas question, maintenant, de rendre cette ambulance à sa destination, l'école ? Dans ce cas, Elisabeth espère que Lucien aurait le projet de faire en Poitou un séjour automnal, que je souhaite bien pour vous et pour lui.

3 octobre 1916

Voici maintenant une autre chose d'une certaine importance. On nous communique une note du G.Q.G. faisant savoir que les officiers généraux et supérieurs pourront obtenir une permission de longue durée. En même temps on demande à chacun de fixer les époques approximatives dès demain. Je vais répondre en indiquant le courant de décembre prochain. Vous voyez aisément pour quelle raison... Au surplus la note de Joffre et son interprétation par les chefs ne sont pas absolument limpides, et ne peuvent être à l'abri des imprévus.

D'après les informations officieuses, les projets d'attaque en Champagne dont vous me parlez sont abandonnés quant à présent.

Pour la seconde fois depuis quelques mois, on demande au régiment de fournir des élèves-officiers pour l'armée active. Cette fois-ci Pierre de Sarrazin s'est décidé à se faire inscrire. S'il est accepté, ce qui semble probable, il va aller suivre un cours d'instruction pendant 3 mois.

J'ai écrit à Maman mon Conseil de Guerre d'hier. Je m'y suis rendu sous les obus boches qui, par extraordinaire, bombardaient les batteries anglaises au moment où je passais par là pour aller rejoindre l'auto qui m'attendait. Le Vogüé brancardié-avocat est fils de l'écrivain qui était très lié avec Henri Lorain. C'était un terrain commun de plus, et j'ai eu plaisir à causer avec lui un moment.

5 octobre 1916

Mon cher J.J.

Je vois que Pierre et toi êtes devenus d'habiles pilotes sur la Creuse. Je trouverai très intéressant de faire des promenades sur Spes, conduit par mes garçons et n'ayant plus qu'à regarder.

La rivière d'ici ne ressemble pas à la nôtre; elle est moins large et beaucoup plus profonde. Il est impossible d'y conduire les bateaux à la perche. Ses bords sont entourés de marécages et, pour conserver l'accès de notre île pendant les inondations d'hiver, nous construisons en ce moment un pont qui aura plus de 300 m de long. Pourvu que l'ennemi ne le détruise pas à coups de canon ! On se propose de le camoufler à la vue des avions en tendant par dessus une sorte de paillason verdâtre tressé en raphia. Il y a dans cette île un grand bois, devenu presque une forêt-vierge, qui nous sépare d'un petit fort des Allemands. Un officier anglais a voulu l'explorer seul et, pour cela, il s'était déguisé et grimé comme une sorte de Peau-rouge : il s'était teint le visage et les mains avec du cirage jaune et noir. Il est rentré au bout de 24 heures, absolument exténué, tout déchiré, et n'ayant rien vu ! Au contraire le Lt Bacot et une patrouille de mon bataillon étaient allés reconnaître tout près ce petit fort en suivant un autre chemin, et avaient très bien rempli leur mission en 2 h. Le pauvre M. Bacot a été blessé depuis, et la blessure était plus grave que l'on ne croyait. On a craint la gangrène. Mais après une opération, tout va bien, et on espère qu'il se remettra promptement.

Je compte que tu vas bien travailler pendant ce mois d'octobre. Embrasse ta maman de ma part.

7 octobre 1916

Ci-joint 2 photos de N.D. de la Passerelle, prises après la messe de dimanche dernier. L'abbé Péraguin était resté, avec la bannière du S-Cœur, dans l'autre secteur où nous le retrouverons. Près de mon P.C. actuel, il y a un poste de brancardiers divisionnaires comprenant plusieurs prêtres-infirmiers qui desservent la paroisse d'occasion.

Après-demain matin, je retourne après relève à l'horrible cantonnement où l'on trouve cependant un certain repos.

Comme vous le supposez, Mme Bacot est arrivée à la ville voisine ; elle peut voir son mari à l'ambulance, mais non le soigner.

On nous envoie en ce moment des dépôts une quantité d'officiers valétudinaires ou âgés qui n'avaient pas, ou peu, été jusqu'ici au front. Ce n'est pas une aide, au contraire. Ce sont des hommes, et non des officiers, dont nous aurions besoin. J'ai à peine pu mettre en ligne la moitié de l'effectif du début de la guerre.

Mon médecin de bataillon est parti suivre des cours - c'est la mode - pour 2 mois paraît-il. Il est remplacé par un tout jeune médecin-auxiliaire, étudiant en médecine à 4 inscriptions seulement avant la guerre ; jeune homme assez sympathique, mais sans foi, sans moralité, et aussi sans boussole. Son père est professeur à la faculté des sciences de Lille, prisonnier depuis le début de la guerre, peut-être exécuté par les Allemands auxquels il n'aurait pas voulu livrer certains secrets industriels. Le fils professe une grande admiration pour Jaurès, et en même temps il est partisan de l'anéantissement de la race allemande par tous les moyens. Au printemps 1915, en souvenir de la levée en masse de 93, il s'était fait verser dans le service armé (au 409ème) pour la grande offensive libératrice ; mais la victoire tardant, il s'est fait reverser dans le service médical. Avant de commencer sa médecine, il avait été admissible à polytechnique. Ajoutez à cela qu'il s'est lié au régiment avec Pierre de Sarrazin. Que pourra-t-il sortir de toute cette confusion ? ?

Vous me demandez combien de temps vos lettres mettent à me parvenir. Trois jours et parfois deux. Elle arrivent plus vite que les miennes. Votre lettre d'aujourd'hui ne me parle pas de votre santé ; j'espère qu'elle est en progrès.

9 octobre 1916

Un mot ce matin après la relève qui me ramène au désagréable cantonnement où je vais être cette fois-ci moins mal logé.

Cette nuit également nos Anglais ont été relevés. Hier, ils distribuaient volontiers des souvenirs. Sur le désir que j'avais exprimé d'avoir, si c'était possible, une ou deux douilles utilisables comme vases de fleurs, le capitaine d'une batterie a immédiatement fait exécuter un tir de 30 obus sur l'ennemi et a offert les douilles à nos officiers. Dans le très prochain envoi de vêtements d'été que je vais faire à Poitiers, vous trouverez donc deux superbes vases de cuivre, souvenir de guerre de nos alliés.

A propos de coloniaux, il y a confusion dans ce que vous m'écrivez. Le 2^{ème} Colonial où se trouve P.de M. (Pierre de Moissac) nous a relevés aux tranchées de P. () quand nous sommes partis pour Verdun. Mais c'est le 1er colonial que nous avons eu comme initiateur à la guerre de tranchées, il y a presque 2 ans. Le Colonel Laroque qui commandait ce régiment et dont j'ai, comme vous savez, gardé bon souvenir, est maintenant, paraît-il, chef d'E.M. du Corps d'Armée colonial. A l'occasion, cela pourrait peut-être servir à Pierre de M. Je le vois en grand péril, le pauvre enfant.

Les artilleurs anglais sont remplacés par de l'artillerie coloniale qui revient de la Somme (après repos).

10 octobre 1916

Je rentre d'une assez longue tournée dans la ville voisine. J'ai poussé jusqu'au château des Fournier-Sarlovège, transformé en ambulance, afin d'y voir le Lt Bacot. On avait tout d'abord parlé de blessure légère pouvant être guérie en 3 semaines, mais je crois que les semaines seront plutôt des mois. Et on le console en lui disant qu'au début de la guerre il aurait fallu en venir à lui couper la jambe. Cette ambulance est pleine d'officiers blessés dans la Somme. Un lieutenant du 21^{ème} chasseurs à pied, compagnon de chambre de Bacot, m'a fait un magnifique éloge du 69^{ème} Tal dont une Cie accompagnait son bataillon. Mais cette Cie a été réduite à 60 hommes. "Nous avons obtenu de ses sous-officiers, me disait-il, plus que nous n'aurions pu demander aux nôtres".

De retour au cantonnement, j'apprends que le régiment entier va être relevé, en raison du trop grand retard de nos hommes dans les tours de permission. Pendant une quinzaine le régiment sera en réserve, et l'on enverra 25% de l'effectif en permission. Mais en rentrant en lignes, il est certain que nous changerons de secteur ce tranchées. Le mouvement qui va avoir lieu nous fera très probablement changer de division, donc de secteur postal. Cette question des permissions est fort difficile.

12 octobre 1916

La canonnade voisine a été formidable pendant la journée d'hier. Et pourtant, ce n'est pas là pour le moment que se joue la plus grosse partie. Ce que l'on en connaît n'est pas pour me rendre optimiste sur la tournure de la guerre mondiale.

Je viens de recevoir un capitaine de 67 ans qui faisait le service dans les dépôts depuis le début de la guerre, conséquence des mesures prises pour vider les dépôts et éprouver les vieux qui protestent contre leur radiation des cadres. Ce capitaine est d'ailleurs encore assez vert, et au total sympathique, bien qu'il entreprenne au delà de ses forces si nous avons de nouveau quelque période de grande fatigues. C'est un M. de Laage, conseiller général du canton de Busançais, dans l'Indre.

13 octobre 1916

..... Je compatis à vos tracasseries nombreux et sérieux, d'autant plus que je ressens davantage les miens propres. Un certain fonds de fatigue, qui ne peut disparaître, ne contribue pas à m'arranger le caractère. Tout en souhaitant vivement que les humains cessent de s'entretuer, je souhaiterais en voir le moins possible autour de moi, en dehors de ceux qui me sont chers et qui ne sont pas là.

Heureusement que l'accident de Gabrielle, d'après ce que vous m'écrivez, n'a eu de suites d'aucune sorte. Il faut donc que nos filles aient la main plus ferme.

14 octobre 1916

Un mot avant d'être embarqué en auto, avec 3 de mes Cies, pour vous prévenir, au cas où notre correspondance subirait quelque retard du fait de ce déplacement. Celui-ci n'a d'ailleurs rien de préoccupant. Le but est toujours de donner au régiment une quinzaine dans un cantonnement arrière, pour regagner le retard dans les permissions. En attendant, on prend quelques Cies pour un travail sans doute urgent.

J'espère avoir votre lettre journalière avant de partir. Pour les jours suivants il y aura forcément du retard dans l'arrivée de vos lettres, mais non je l'espère dans le départ des miennes.

15 octobre 1916

Les autos nous ont débarqués dans un gros village où se trouvaient beaucoup de gendarmes, donc assez loin en arrière du front. Mes 3 Cies vont être employées à des travaux urgents et assez mystérieux. La 4^{ème} Cie, cap. Tenneson, va prendre le service de garde près du Gal Ct le C. A. Tout

cela, sauf changement, doit durer une bonne quinzaine, après quoi nous irons relever quelque autre régiment dans un nouveau secteur de tranchées.

Je reprends ma vie de château. J'ai une superbe chambre chez M. le Cte Doria, maire de la commune. Ce château a une certaine célébrité pour sa galerie de peintures. Ou plutôt, tous les appartements sont des galeries de peintures ; il y a bien cinquante tableaux dans ma chambre. Mon bureau est dans une belle bibliothèque et ma chambre est également bien garnie de livres. Voilà qui me change d'avec l'horrible cantonnement. Je prévois néanmoins bien des tracasseries.

Mon nouveau capitaine est un type de vieux chasseur à courre. Il paraît bien son âge, tout en étant encore robuste et conservé par la vie au grand air. Il est voisin de campagne des de Lestrangé et très lié avec eux.

Nous avons remplacé ici un bataillon colonial au repos depuis 2 mois et qui reprend, je crois, la direction de la Somme. Figurez-vous que le Rgt Ter qui nous remplace dans nos anciens secteurs, et qui souffrait comme nous de la baisse des effectifs, a reçu comme renfort : 100 nègres ! L'effet n'est pas heureux et nous ne souhaitons pas un pareil renforcement.

16 octobre 1916

Voici la correspondance rétablie entre nous. Notre vagemestre assure à nouveau le service postal, bien que je sois assez éloigné du reste du Rgt. D'ailleurs, jusqu'à nouvel ordre, conserver le secteur 104.

Je suis menacé de perdre ma belle chambre par l'arrivée annoncée de deux généraux auxquels il faudra céder le château, à eux et à leurs E.M. Mais d'après l'état des préparatifs qui se font ici, je ne crois pas que l'installation de ces généraux soit imminente.

Hier, pluie diluvienne. Aujourd'hui, le temps est beau, mais on ressent les premiers froids. J'ai de grands parcours à faire à cheval tous les jours, et justement on vient de m'enlever mon Mal des Lis de la Morinière que j'appréciais beaucoup. Les chefs de Bat. ont maintenant des Off adjoints faisant fonction d'Adt-majors. J'avais choisi pour ces fonctions le pauvre Bacot, dont les nouvelles ne sont pas bien bonnes. Je l'ai remplacé pour le moment par le S-Lt Lefèvre, bon cavalier et très bien à tous égards (ancien élève de St-Grégoire et maire d'une grosse commune de Touraine) ; c'est un compagnon agréable.

17 octobre 1916

Il fait vraiment froid et je goûte avec plaisir, en vous écrivant, le charme d'un bon feu allumé dans la cheminée de ma belle chambre, avec le bois de la forêt de l'Etat. Ce pays-ci est très pittoresque, avec beaucoup de curiosités de toutes espèces. C'était autrefois un centre de tourisme et d'excursions. Près de la grande ferme occupée par la Cie du Cap de Laage, se trouve un ancien théâtre gallo-romain où la Comédie française donnait chaque année, m'a dit le gardien, des représentations estivales. Près de ce théâtre se trouvent les ruines d'un temple où l'on voit des sculptures du II^{ème} siècle d'un très beau dessin. Plusieurs de ces sculptures avaient été brisées par les Allemands pendant leur occupation de 70-71. Cette fois-ci, ils n'ont pas eu le temps de continuer leurs dévastations. En allant ils annonçaient que dans 4 jours ils seraient à Paris, et ils se sont bornés à vider les caves du pays. Au retour, ils ne songeaient qu'à traverser en toute hâte la forêt. Que n'avons-nous eu alors des munitions d'artillerie pour les pousser jusqu'à la frontière !

Les événements de Roumanie ne justifient que trop mon pessimisme relatif. Quant à ceux de Grèce, on pourrait y voir les choses "étonnantes" qui doivent se passer en Orient, d'après les prophéties de Ste-Odile, avant la dernière période de la guerre.

Ci-joint un article coupé dans Le Journal qui est impressionnant de diverses façons. Le Lt Lefèvre revient de la ville voisine, que nous avons au N au lieu de l'avoir au S . Il a été à l'ambulance et rapporte de meilleures nouvelles de Bacot. Lefèvre a, lui aussi, un beau-frère Lt de Vaisseau, M. Cochin, fils du ministre.

J'espère que vous pourrez voir Jacques, mais sans la fatigue que je redouterais pour vous et pour René d'aller jusqu'aux Roussières.

18 octobre 1916

Je reçois votre lettre m'annonçant votre visite à Jacques pour aujourd'hui à Poitiers. De la façon dont vous l'avez organisée, j'espère que cette visite ne vous fatiguera pas. Vous me donnerez ainsi des nouvelles de Jacques "de visu et de auditu".

Je vois que j'occupe ici la chambre du second fils de la maison, actuellement lieutenant de réserve de cavalerie, blessé l'année dernière en Champagne m'a dit son père. Dans sa petite bibliothèque personnelle les livres de droit alternent avec les traités de dressage ; il y a aussi des livres de prix du collège St-Vincent de Senlis. Les tableaux ont sans doute été choisis pour former son goût artistique.

En attendant les généraux, on m'invite à loger dans le village d'autres troupes et demain il y aura au château une quantité d'officiers nouveaux, dont un chef de bat. Je ne sais qui de nous deux sera le Ct d'Arme de l'endroit.

Le temps est devenu pluvieux. Cette belle région s'entourne de tristesse automnale, à l'unisson avec les événements et avec mes propres sentiments.

19 octobre 1916

Voici le N° de notre nouveau secteur postal : 98, ce qui indique simplement que nous changeons de division. Par ailleurs les prévisions restent les mêmes: après une dizaine de jours encore de séjour ici, retour aux tranchées dans un nouveau secteur. Pour regagner l'arrière, le 1/4 de notre effectif est parti en permission. Ceux qui restent travaillent ferme par un temps horrible.

Mon hôte, le propriétaire du château, est un excellent homme, très aimé dans la commune dont il est maire. Son père, grand collectionneur d'art, avait été lui-même maire pendant de longues années, et notamment en 1870 pendant l'occupation allemande. Dans une notice sur sa vie, je trouve ses appréciations personnelles à propos de l'épreuve d'alors, bien impressionnantes à lire maintenant : " Hélas, je le crains, les malheurs inouïs du présent, quelle qu'en soit l'étendue, quelle qu'en soit la durée, n'amélioreront pas l'esprit public. " Vous pensez si je trouve là l'écho de mon propre sentiment en ce temps pire que l'année terrible.

20 octobre 1916

Je n'ai plus pour longtemps ma belle chambre. Nous devons quitter ce cantonnement mercredi prochain pour en occuper un autre plus rapproché des lignes de nos futures tranchées. Il est d'ailleurs très probable que nous pourrons encore célébrer la Toussaint hors des tranchées.

Je suis allé aujourd'hui à 3 ou 4 lieues d'ici, au Q.G. où j'ai une Cie. Là s'élève un très célèbre château restauré par Viollet-Leduc. Je ne le croyais pas aussi imposant et intéressant. Des guetteurs de ma Cie sont installés sur la plus haute tour pour signaler les avions : usage pour la guerre des temps nouveaux, non prévu par les constructeurs et les restaurateurs.

22 octobre 1916

Me voici hors du château. J'ai dû céder la place à un Gal important et à son E.M. Pour les 3 jours qui me restent à passer ici, j'ai une chambre convenable dans une maison singulière.

Etant assez proche du Q.G. de l'armée, je suis allé aujourd'hui à la recherche de François Célier, employé à la section automobile de ce Q.G. J'ai réussi à le rencontrer et à causer un instant avec lui. J'espère qu'il pourra, un de ces jours prochains, accepter mon invitation à venir déjeuner. Il m'a donné des nouvelles bien meilleures de tous les siens. Sa mère va le mois prochain à Dax. Il m'a dit que Pierrot de Moissac devait être en ce moment en permission à Poitiers. Pour lui-même, il pense un peu avoir bientôt un changement d'affectation, étant demandé pour une usine d'énergie électrique mobilisée. Ce serait évidemment bien mieux sa place de toute façon ; et d'abord au point de vue de la défense nationale. Il m'a paru en fort bonne santé.

Il fait très froid, forte gelée le matin depuis deux jours ; grillade générale des massifs de fleurs du parc du château. Mon bureau et ma popote sont chez le jardinier. Mon jardinier et mon ordonnance sont en ce moment en permission ; on s'en tire tout de même. (je pense que ce dernier jardinier est une erreur de la copiste) Je répondrai demain à diverses questions de vos dernières lettres.

23 octobre 1916

..... La température s'est heureusement un peu radoucie. Ci-joint une carte du bon abbé Péraguin avec une photo qui vous intéressera.

24 octobre 1916

Je prépare mon départ pour demain matin. Mes Cies auront une forte étape pour regagner, sans le secours des autos, la proximité de la ligne des tranchées.

Sur le sujet des fortunes, mes prévisions d'après-guerre sont plutôt fâcheuses. Les nouveaux-riches, ayant tiré profit de la guerre, seront seuls favorisés. Pour les autres, plus ou moins anciens-riches, la situation sera rendue difficile, même eussent-ils maintenu leurs revenus : à cause de la lourdeur des impôts, et à cause du renchérissement de toutes choses qui persistera. Puis les jeunes hommes avant survécu à la guerre se trouveront malheureusement en nombre bien réduit. Ceux qui cherchent mariage n'auront, dans chaque milieu, que l'embarras du choix. Les jeunes filles à petite dot seront forcément délaissées. Il ne faut pas oublier que la guerre, surtout telle qu'on la prêche maintenant, développe au moins autant les sentiments avides que les sentiments généreux.

Les événements de la Roumanie, qui voisine une nouvelle catastrophe, ne justifient que trop mon pessimisme sur la tournure donnée à la guerre par nos gouvernants. Toutefois, si les prévisions et les prétentions de ceux-ci se montrent bien peu solides, on peut espérer que les visées orgueilleuses de nos adversaires finiront par leur faire ressentir les conséquences de l'adage : qui trop embrasse, mal étire.

Cette nouvelle passe difficile serait faite pour m'engager à persister personnellement dans la lutte, si tant est que la présence d'un trop vieux comme moi puisse y être utile. Mais je doute que ma provision de forces, même refaite en ce moment, soit en état de faire face aux devoirs possibles de la campagne d'hiver. Je verrai ce que me donnera novembre au nouveau secteur des tranchées.

26 octobre 1916

Je suis assez bien installé dans mon nouveau cantonnement, occupant une villa presque neuve, abandonnée par son propriétaire, le médecin de l'endroit. Le village n'est point d'ailleurs dans la zone évacuée, et l'on y trouve bien des ressources. Nous sommes là vraisemblablement pour une huitaine. Nous devons commencer samedi la reconnaissance de notre nouveau secteur, où nous relèverons le Rgt dont fait partie le Cap Aymer de la Chevalerie, lequel ira à son tour au repos avec un grand départ de permissionnaires.

Votre lettre d'aujourd'hui me montre que j'avais oublié de vous dire que j'avais reçu une lettre de Paul-Noël. Je lui ai répondu en lui disant ma manière de voir au sujet du bois de la Cossière.

Sous ce pli une réclame en couleurs pour l'Emprunt, qui a paru dans le bulletin des Armées, et que vous n'avez peut-être pas vue.

Aujourd'hui et désormais je vous écris à Poitiers. J'espère que votre déplacement va s'opérer sans trop de peines et fatigues.

28 octobre 1916

Je suis allé faire ce matin une 1^{ère} reconnaissance de notre futur secteur. J'y ai rencontré le Cap. Aymer de la Chevalerie dont la Cie était en ligne. Il m'a dit qu'il partait très prochainement en permission. S'il va à Poitiers et que vous puissiez le voir par hasard, vous auriez ainsi de mes nouvelles qui ne vous diraient d'ailleurs pas beaucoup plus que mes lettres. Lui non plus n'est pas optimiste. Il m'a appris que le Rgt d'A. de Vallois a été engagé dernièrement dans la Somme. Il croit bien André indemne, mais son camarade, le Lt de St-Laon que je connaissais un peu a été tué. Un de plus, m'a dit mon interlocuteur, dans le grand deuil de notre Poitou.

Le Lt Lefèvre que j'ai pris comme adjoint n'est pas officier de cavalerie, comme vous paraissez le croire. Il était depuis longtemps officier dans mon bataillon. C'est un garçon très bien élevé et de rapports agréables. Il m'a appris qu'il était allié à la famille d'Argent, et qu'il allait chaque année chasser dans les propriétés des Sarrazin en Bourbonnais. Pierre de Sarrazin doit partir jeudi pour l'école d'élèves officiers territoriaux, (à passer dans les régiments actifs).

29 octobre 1916

..... Je regrette pour nous l'absence de l'abbé Péraguin au moment des fêtes de la Toussaint. Je suis allé aujourd'hui dimanche à l'une des messes indiquées sur la carte ; elle était dite par un Mal de logis d'artillerie fort moustachu, dont la parole est cependant moins rude que l'aspect.

Tout près d'ici est le château de la famille du colonel de France. L'église de son village est restée fort détériorée à la suite du passage des Allemands et des combats de septembre 14. On n'ose réparer le clocher qui n'a plus que la moitié de sa toiture, de peur d'attirer les tirs des batteries ennemies à longue portée. Du reste, celles-ci sont bien silencieuses par ici. Il y a des villages habités partout à portée de canon, et jusqu'à 2 ou 3 kms des tranchées de 1^{ère} ligne. Espérons qu'il n'y aura point de mauvaise surprise.

31 octobre 1916

Je vous retourne la lettre d'A. de S. (Anne de Sazilly). Votre mot d'hier me faisait prévoir quelle était la contrariété de René. Vous avez vu par une de mes précédentes lettres que je n'ai pas été surpris de ce qui arrive. Prenez donc de nouvelles informations comme vous le proposez.

L'époque de ma nouvelle permission se trouve donc en suspend, mais cela n'a pas grande importance.

Je ne sais trop jusqu'à quand ma santé me permettra de tenir. Bien que j'aie eu ces jours-ci un petit embarras gastrique, la période assez longue de repos relatif a bien augmenté mes forces. Ainsi je ne suis pas trop fatigué de ma journée d'aujourd'hui, pourtant bien employée. J'ai passé ma matinée à reconnaître mon futur C.R. et à parcourir les tranchées de 1ère ligne, à une cinquantaine de mètres de l'ennemi. Ensuite, ramené en auto à mon cantonnement actuel, je suis reparti pour faire avant la nuit environ 30 kms à cheval afin de passer une heure dans la ville (qui n'est plus aussi voisine) où j'ai pu m'adresser à un bon abbé moins moustachu que nos aumôniers d'occasion.

Les routes de la région sont maintenant entretenues par de petits Annamites meilleurs comme travailleurs que comme soldats.

Dans le futur secteur du Rgt, il y a deux C.R., l'un réputé bon, bien connu des Poitevins, et l'autre mauvais. Je vais commencer par celui-là. Les lignes sont si rapprochées, par endroits, que les chevaux de frise jetés par dessus les tranchées à la place des réseaux, par les 2 partis, en arrivent presque à se rejoindre. Les pluies diluviennes des 2 derniers jours ont désagrégé les tranchées trop anciennes ou ébranlées par les torpillages ; ce ne sont partout qu'éboulements et fondrières de boue. Nos pauvres hommes vont acquérir là-dedans bien des mérites pendant le nouvel hiver !

2 novembre 1916

Nous allons changer de secteur postal dans le mouvement qui va commencer demain, et le mieux est de m'écrire désormais au S.P. 41. Du reste, ce que vous aurez pu m'adresser au S.P. 98 ne manquera pas de me parvenir.

Paul-Noël me demande de lui indiquer où se trouve un plan au 1/10.000 des domaines de Queaux que j'avais fait exécuter jadis. Je ne saurais dire exactement ; il faudrait chercher dans plusieurs endroits que je trouverais assez vite moi-même, mais qu'il m'est difficile de préciser. Je suppose mes papiers suffisamment dévastés sans cette nouvelle recherche. Le mieux, si Paul désire consulter ce plan, sera de demander à Pasquier la copie que je lui ai remise au commencement de sa gestion.

Temps pluvieux et triste convenant aux fêtes de ces jours-ci. Les cimetières des villages de cette région contiennent les sépultures de nombreux soldats tombés au début de la guerre, encore trop souvent augmentées par ceux que l'en ramène des positions voisines.

Les feuilles tombent, mais la belle frondaison rouge des grands hêtres de la forêt voisine me fait penser à votre goût pour les paysages d'automne.

3 novembre 1916

Je rencontre à X notre cousin le Cap Aymer de la Chevalerie qui part en permission pour Poitiers. Il a l'amabilité de me dire qu'il cherchera à vous rencontrer et à vous donner ainsi des nouvelles "de visu" de moi-même et du milieu où je me trouve en ce moment.

S'il vous manquait dans sa visite rue de la Cathédrale, vous arriveriez probablement à le trouver. Il me dit que sa femme habite actuellement Poitiers.

D'après les dires qui ont une certaine base, nous ne serions pas ici pour bien longtemps. Le 71ème reprendrait ses positions dans 20 jours et nous irions relever le 72ème, et ensuite d'autres régiments au cours de l'hiver. Nous serions le Rgt baladeur du Corps d'Armée. Cela nous ferait voir du pays et nous procurerait peut-être quelques jours supplémentaires hors des tranchées pendant les intervalles des relèves.

6 novembre 1916

J'ai été, comme vous le pensez, fort pris ces deux jours-ci par l'occupation de mon nouveau centre de résistance. Vous avez eu par le Cap Aymer de la Chevalerie tous les renseignements possibles sur sa physionomie et sur mon installation au P.C. Jusqu'ici, la médiocre réputation du lieu n'a pas été justifiée. Nous avons encaissé sans accident un petit lot de torpilles, et notre artillerie de tranchée a riposté par quelques engins d'un nouveau système, d'invention belge.

Le Cap. Tenneson a été préservé par son casque d'un éclat d'obus qui s'est borné à laisser à sa coiffure un bosselage très honorable.

Votre lettre d'aujourd'hui me rassure un peu sur J.J. dont l'indisposition me semblait de forme assez préoccupante. D'après la copie de lettre que vous m'adressez, je crois qu'il n'y a plus à compter sur Gosset.

8 novembre 1916

Votre mot d'aujourd'hui me rassure un peu sur la santé de J.J. et sur la vôtre. Vous sembliez bien lasse d'après votre lettre d'hier, sans doute contre-coup de votre installation et du fâcheux refroidissement de J.J..

Je commence à être au courant de mon secteur qui ne justifie pas trop, jusqu'ici sa médiocre réputation. La plupart des hommes sont bien protégés, dans de profonds abris cavernes ; ils ont plus à souffrir de la pluie et de la boue que des projectiles de diverses sortes.

Sous ce pli, je vous envoie une lettre qui vous intéressera de mon ancien Mal des logis adjoint, la Morinière.

J'ai su qu'il était aussi arrivé à Castellane une fâcheuse mésaventure au retour du front : une décision ministérielle l'a remis sous-officier. Il espère, paraît-il, faire rapporter la mesure.

10 novembre 1916

Votre lettre d'aujourd'hui est meilleure que votre mot d'hier qui vous montrait bien lasse. Vous me donnez des nouvelles intéressantes des occupations de nos fils, et je suis bien aise de savoir que J.J. recommence à user de ses jambes. J'attends donc pour demain les nouveaux renseignements médicaux obtenus pour René.

Ici, le soleil a succédé à la pluie mais, si la boue a diminué, les projectiles ont augmenté. L'un de mes pauvres guetteurs de tranchée a été mis en pièces hier soir par une torpille. Nous l'avons enterré ce matin dans un petit cimetière où reposent quelques Poitevins et davantage d'Angevins. Le bon abbé Péraguin nous est de retour, toujours très dévoué et très apprécié de tous nos demi-incroyants. Votre Sacré-Cœur et sa petite chapelle sont installés dans l'abri aux munitions.

12 novembre 1915

Pas de lettre de vous aujourd'hui, et celle d'hier me parlait de la fâcheuse rechute de J.J. Je voudrais savoir que tout cela est sans gravité. Je ne sais comment M. Aymer pourra me faire parvenir les papiers annoncés, encore qu'il connaisse bien le chemin de mon C.R. où je suis encore pour huit jours. Ce n'est pas un séjour enchanteur. Nous avons eu hier soir une séance de torpillage qui a impressionné nos hommes, bien que cette fois-ci, et je ne sais vraiment comment, la chose se soit passée sans perte. Mais pour reprendre les habitudes, il arrive toujours au moment de ces torpillages ou bombardements, alors que l'esprit est tendu vers les mesures de défense ou de riposte, que l'on vous demande mille paperasses à établir d'urgence.

Nous avons eu ce matin notre messe du dimanche dans la petite chapelle de l'abri à munitions, près de tous les engins de mort inventés par la malice humaine.

Je n'ai point oublié que le 12 novembre est la fête de St-René. Puisse le saint patron apporter à notre grand garçon le meilleur conseil.

14 novembre 1916

Ma chère Maman, votre lettre et celle d'Elisabeth m'ont rappelé l'anniversaire du 13 novembre, auquel je n'avais même pas songé hier pendant la messe de l'abri aux munitions où je fais ordinairement ma prière du matin. J'avais pourtant double raison, cette année-ci, de prier St-Stanislas, et c'était vraiment l'occasion de l'invoquer pour la Russie et pour la Pologne.

Ici, le brouillard d'hier nous a valu une journée de tranquillité. Mais aujourd'hui le ravin de la Bombe, où se trouve ma résidence, a bien mérité son nom. On souhaiterait y voir siéger nos bavards de la Chambre !

Voulez-vous donner de mes nouvelles, qui ne sont pas mauvaises. Je n'oublie pas que demain est le jour de la soutenance de thèse de René, et j'espère que ce sera une bonne journée.

Je compte répondre demain à la lettre d'Elisabeth.

15 novembre 1915

Votre lettre d'aujourd'hui succède à une autre que j'aurai seulement plus tard. Aussi la suite des nouvelles m'échappe. Maman a donc été souffrante ? Nos filles ont été arrêtées par des rhumes ? Et vous-même, vous vous trouvez plus fatiguée. Tout cela n'est guère brillant.

Certainement, si René doit aller de nouveau consulter à Paris à la fin de ce mois, je préférerais beaucoup que vous puissiez l'accompagner. Mais c'est à la condition absolue que vous soyez vraiment en état de santé vous permettant de faire le voyage sans inconvénient pour vous, et avec utilité pour lui. Des noms de chirurgiens que vous m'avez communiqués, le plus indiqué me paraîtrait, je crois le Dr Walther, parce que vous avez des renseignements plus directs sur sa spécialité et sa capacité.

Je compte répondre demain à M. Jouarre. Tout en le laissant libre d'apprécier, je lui dirai que mon sentiment serait de renvoyer à l'après-guerre la détermination à prendre sur la suite à donner à ces affaires d'avant-guerre.

La circulaire de la Société d'Education n'est qu'une forme d'avis de l'envoi ultérieur du recouvrement de 10 frs pour le bulletin que je recevais autrefois. A-t-il continué ? Va-t-il reprendre ?

Mon ravin de la Bombe continue à bien mériter son nom. Il y a tous les soirs feu d'artifice avec tous les engins extraordinaires de l'artillerie de tranchée boche : paniers à salade qui amènent 5 bombes à la fois, énormes seaux à charbon qui éclatent tantôt en l'air, tantôt à terre avec un bruit formidable, etc. Naturellement je fais riposter par différentes batteries de tranchée, de montagne, lourde, etc, à 2 ou 3 pour 1. En dehors de ces moments-là, nous sommes dans un secteur calme. Ce matin tout le monde parlait de l'avion de chasse allemand qui a atterri en panne d'essence près de notre bataillon de réserve. Les aviateurs, un officier et un sous-officier, se sont aussitôt rendus.

17 novembre 1916

Mon cher J.J., la poste fait mal son service en ce moment, et le courrier d'aujourd'hui manque. Je suis donc sans nouvelles de ta maman, ce qui m'ennuie car, d'après sa dernière lettre, elle était assez souffrante. Et toi, es-tu au moins guéri et remis courageusement au travail ?

Le temps est tout à coup devenu froid. Tout est gelé. Nos pauvres sentinelles grelottent dans les tranchées, malgré le feu d'artifice des Boches. Hier soir, comme ils recommençaient à nous envoyer leurs engins les plus terrifiants, seaux à charbon et paniers à salade, j'ai fait diriger sur leurs lance-bombes une rafale d'une centaine d'obus de tous calibres. Cela les a fait taire et, ce soir, ils n'ont pas encore recommencé.

Lundi matin nous quittons le ravin de la Bombe sans regrets, pour passer huit jours dans un cantonnement que l'on dit assez bon.

Embrasse ta Maman de ma part.

18 novembre 1916

Votre lettre remise au capitaine Aymer de la Chevalerie m'est parvenue par la poste, avec un mot de l'expéditeur me disant qu'il n'a plus retrouvé son régiment à la même place. Il y a pas mal de remaniement de troupes où nous serons peut-être compris dans quelques temps. Pour l'instant ces changements retardent beaucoup la correspondance militaire.

Toutes mes félicitations à René. Les choses se sont passées comme je le prévoyais et l'espérais.

Nous venons de traverser une période de grands froids très pénible pour les hommes. Le demi dégel succédant à la neige de cette nuit cause maintenant dans les tranchées une boue incroyable. Nous allons laisser un secteur horrible à nos successeurs après la relève de lundi. Mais la leçon imposée par notre artillerie aux lance-bombes ennemis paraît avoir porté des fruits assez durables ; nous jouissons depuis d'un calme presque complet.

Demain dimanche, à la messe de l'abri à munitions, devant votre Sacré-Cœur, je ne manquerais pas de me souvenir de la fête du 19 (Ste-Elisabeth). Que de demandes à adresser à votre Ste patronne pour vous, pour nos enfants, pour notre malheureuse patrie !

Je ne doute pas que J.J. ne vous ait embrassé de ma part, comme je l'en chargeais hier.

20 novembre 1916

Nous venons de quitter sans regret le ravin de la Bombe. La relève a été un peu plus longue que de coutume, un petit parti ennemi ayant réussi à pénétrer par surprise dans les tranchées immédiatement voisines des nôtres au lever du jour; d'où grand brouhaha auquel nous ne comprenions rien.

Je suis maintenant bien installé chez le maire d'une petite commune de cette partie singulière du front où l'on retrouve presque la vie normale à 5 ou 6 kms de l'ennemi. J'y ai trouvé un volumineux

courrier sur lequel j'ai juste eu le temps de jeter un coup d'œil, ayant pas mal d'affaires urgentes à régler. Ce sera maintenant l'occupation des quelques jours moins chargés que j'espère avant de reprendre les tranchées le 28 prochain, dans un secteur moins dur.

Votre correspondance, y compris la dernière lettre qui me parvient à l'instant, vous montre orientée vers le Dr Walther ; je crois vous avoir écrit déjà que, d'après les renseignements transmis, ce nom me semblait le plus indiqué.

Quant à la date à fixer pour son intervention éventuelle, il ne faut tenir compte que très secondairement de la coïncidence possible avec la permission plus ou moins longue que je pourrai obtenir. Toutefois, si cette intervention n'est pas pour le début de décembre, je préférerais la voir remise après les fêtes de fin-décembre et commencement-janvier. Mais n'attachez pas grande importance à cette indication car, d'après ce que je vois, il me paraît probable que notre affectation actuelle ne sera pas de longue durée. Vos prévisions pour la destination du régiment de Pierre de Moissac me semblent exactes.

Que René n'étende pas trop la distribution de sa thèse, car le nombre disponible pour sa diffusion scientifique me paraît court.

21 novembre 1916

En revoyant ma correspondance, je trouve une lettre du Dr Pierre et des renseignements communiqués qui vous manqueraient peut-être. Je vous les retourne sous ce pli. Cette lettre du Dr Pierre est conçue en très bons termes et donne un avis formel pour René.

Celui-ci ne passe-t-il pas encore un examen le 24 ? Je pense donc que vous aurez ma lettre avant son départ pour Paris, si toutefois ce voyage a lieu vers cette date. Dans ce cas, ne présumez pas trop de vos forces pour l'accompagner.

Figurez-vous qu'un de mes Lts, fort gentil garçon bien qu'hélas incroyant, est le neveu de Félix Faure, donc cousin par alliance de Goyau. Il m'apprend aujourd'hui que celui-ci se remarie avec une amie de sa défunte femme : ils écrivent ensemble un volume de souvenirs sur Lucie Félix Faure-Goyau !!! Pauvre humanité ! Du reste, mon Lt reste plein d'amitié et d'estime pour son cousin.

22 novembre 1916

Mon cher René, nous avons eu, tu le sais, une quinzaine assez dure à la tranchée. Notre période dite "de repos" est empoisonnée par toutes sortes d'ordres et de contre-ordres, et par une revaccination générale qui achève d'abattre nos pauvres hommes, à la grande peine de leurs officiers qui ne peuvent le leur dire autant qu'ils le pensent.

Tout cela si bien que je n'ai pu encore te remercier de tes lettres et de ton hommage filial, te féliciter de ton succès à l'a faculté, et te dire quels vœux je forme pour les heureux résultats de ton voyage actuel.

J'ai retourné à ta mère la lettre du Dr Pierre dont les conclusions sont faites pour t'encourager dans la voie qui te paraît la meilleure.

Je suppose bien que ta mère aura, avant votre départ, la lettre où je lui répondais au sujet de la fixation de la date de l'intervention chirurgicale éventuelle. Tout en indiquant que si cette date n'est pas dans la 1ère quinzaine de décembre, je préférerais vous voir attendre après les fêtes du début de janvier, je disais surtout de très peu tenir compte de mes possibilités, toujours incertaines, de faire coïncider une permission plus ou moins longue. Mais informez-moi dès que vous saurez.

23 novembre 1916

Le Lt cousin de Goyau m'a dit aujourd'hui, en déjeunant, qu'il avait été opéré de l'appendicite il y a quelques semaines par le Dr de Martel, ajoutant qu'il était resté très lié avec celui-ci. Comme le sujet m'intéressait, à cause de la lettre du Dr Pierre, je lui ai demandé s'il était mobilisé. Mon interlocuteur m'a répondu que oui, qu'il s'était même fort distingué au début de la guerre, et qu'il était en dernier lieu à Salonique. Mais peut-être est-il maintenant rentré en France et même à Paris ? Ce renseignement me sera donné d'ici quelques jours. C'est paraît-il un chirurgien de 1er ordre, mais ce n'est une piste à suivre que si les autres manquaient.

Je fais des vœux pour le voyage que vous commencez demain.

24 novembre .

Ce soir deux lettres de vous, et dont la seconde remet en question votre voyage que je croyais pour aujourd'hui, de sorte que je ne sais pas bien où vous êtes et où vous trouverez cette lettre.

Peut-être a-t-elle eu simplement le retard habituel de 4 ou 5 jours ? Il en est probablement de même de celle où je répondais à vos questions au sujet des dates pour l'intervention chirurgicale éventuelle. Je vous disais de tenir compte surtout de vos propres préférences et de celles du médecin, sans trop compter sur la concordance avec la permission plus ou moins longue qu'il était dans nos projets de demander. Toutefois ma préférence serait plutôt de vous voir attendre après les fêtes du 1er janvier.

25 novembre .

Où vous prendre ? D'après votre mot d'hier, je pensais que votre voyage personnel à Paris était remis à plus tard. Votre lettre d'aujourd'hui me fait croire que vous êtes allée hier à Paris, mais sans savoir quel séjour vous y faites. Avant-hier, je vous avais écrit un mot à Paris, et hier un autre à Poitiers. J'espère que vous avez trouvé le 1er chez Anne de Sazilly, auprès de laquelle je vous demande d'être l'interprète de mes affectueux remerciements pour sa bonne hospitalité.

Votre lettre d'aujourd'hui ne contenait pas le billet annoncé de Sr Stéphanie. S'il y a de trop grandes difficultés auprès de ceux auxquels vous allez vous adresser, le Dr R. () offre en effet des garanties d'opérateur habile que nous connaissons.

Lorsque le moment sera venu, je vous demanderai probablement de faire établir un certificat médical indiquant la nature et la date de l'opération, ce qui me permettra peut-être d'obtenir une permission spéciale pour raisons de famille, pouvant s'ajouter aux permissions normales.

25 novembre 1916

Ma chère Mimi, j'ai écrit ces jours-ci à ta maman tantôt à Paris, tantôt à Poitiers. Hier en effet, je croyais son voyage personnel remis, et sa lettre reçue aujourd'hui me fait penser qu'elle est partie avec René ; mais j'ignore la durée de son séjour.

Pendant ce temps je compte bien qu'entre toi, ta sœur, et tes jeunes frères, vous me tiendrez au courant de votre existence à Poitiers.

Malgré quelques ennuis pendant ces jours de repos relatif au sortir des tranchées, je me trouve bien du changement. Mardi nous retournons là-bas, mais seulement dans le voisinage du fâcheux ravin de la Bombe.

Ce pays-ci est pittoresque et escarpé ; de profondes carrières garnissent les crêtes. La plupart, de notre côté, et malheureusement aussi du côté ennemi, sont aménagées en abris à l'épreuve de tout bombardement. Depuis quelques semaines on a imaginé d'y amener le ravitaillement en vivres et munitions au moyen de petits ânes d'Algérie, porteurs d'énormes bâts. Ces caravanes sont très curieuses, et l'emploi de soldat-ânier est fort recherché.

Je suis logé dans la maison du maire de l'endroit. L'un de mes prédécesseurs, il y a deux ans, était un colonel allemand tellement "kolossal" qu'il pouvait à peine passer sous l'embrasure des portes en hauteur et largeur. Son cap.-adjoint était aussi très grand, mais très maigre. Le souvenir est surtout resté de leur immense appétit. En quittant la maison, après la bataille de la Marne, le Cel a, paraît-il, vraiment pleuré en disant que son régiment venait d'être détruit par nos 75, et qu'il avait perdu plus de 30 officiers de ses parents. Que n'avons nous eu alors assez d'obus pour les pousser jusqu'à la frontière !

Le portrait de la Nelle impératrice d'Autriche publié par les journaux n'est pas sans me rappeler les traits de ma fille aînée ! Quel sera son destin ? Le voudrait-elle, qu'il lui serait presque impossible d'être une bonne souveraine.

29 novembre 1916

Je vous écris de mon nouveau P.C. qui n'est pas mal, mais un peu froid en ce temps-ci, malgré la petite cheminée. Le secteur est fort calme depuis deux jours; il n'y a qu'un petit coin ravagé par les torpilles.

Je ne saisis pas très bien les variations de votre voyage à Paris. Comment êtes-vous descendue à l'hôtel du Pas de Calais ? Vous ne m'aviez pas parlé de cette adresse. René y est-il resté ? Je comprends que vous seule êtes allée ensuite profiter de l'hospitalité d'Anne de Sazilly. Jadis, la cuisine du Bouillon-Duval convenait mal à mon estomac. C'est bon si elle vous réussit, mais ne faites pas d'économies mal à propos, bien que la thèse de René, par ce temps de cherté du papier, etc, ait fait un gros trou. Pour contribuer à le combler, je vous envoie sous ce pli un mandat de 200 frs sur ma solde de novembre . Bien qu'il soit établi à votre adresse à Poitiers, vous pourriez je crois le toucher à Paris en cas de besoin.

Il me paraît probable que nous serons compris prochainement dans les mouvements de troupes qui ont lieu par ici. Si le régiment était sorti du service des tranchées pour un certain temps (le Rgt d'Aymer de la Chevalerie n'a pas repris ce service, et beaucoup d'autres Rgts Territoriaux ont été relevés dans le voisinage) ce serait plutôt une facilité pour nos projets de permission, encore que l'on parle vaguement d'un déplacement assez lointain.

Le Lt Bacot vient de rentrer, il tire encore fortement la jambe. Je l'ai fait placer provisoirement au service de notre projecteur, qui est presque sédentaire et lui permettra, je l'espère, d'achever de se rétablir. Si nous marchons, il croit pouvoir m'accompagner à cheval, mais en montant par l'étrier de droite.

2 décembre 1916.

Je reçois votre lettre ce soir. Elle m'émeut plus que le vacarme des obus et des torpilles, pourtant bien intense dans la soirée depuis deux jours. J'espérais que l'échéance aurait été reculée jusqu'en janvier tout au moins. Mais ce n'est plus le moment de délibérer. J'ai juste le temps de prendre mes décisions en conformité avec celles que vous m'annoncez. Dès demain matin je ferai ma demande de permission. Malgré certaines difficultés que je prévois, je compte bien vous rejoindre mardi 7 décembre à Paris dans la matinée, et avoir à peu près 2 semaines.

René pourra me laisser à Poitiers ou me remettre à Paris une petite note faisant connaître l'état de nos affaires en cours.

Je vous écris à Poitiers avec le bon espoir que ma lettre vous y rejoindra à temps, mais René ne sera-t-il pas déjà parti ? Et je n'ai pas d'adresse pour lui écrire (Rue Blomet est incertain et ne me suffit pas). Du moins avez-vous le temps de me l'envoyer, en rectifiant ou complétant celle de René.

Je vous embrasse tous en vous disant un "à bientôt" qui est plus anxieux que joyeux.

3 décembre 1916

Ma chère Mimi, la lettre que j'ai écrite hier à ta mère lui arrivera, je l'espère, avant son départ de mercredi. Elle aura été ainsi renseignée sur mes projets correspondant aux siens, et aura pu vous renseigner. J'ai envoyé dès ce matin au Colonel ma demande de permission de 2 semaines à partir du 7. Comme je n'ai eu à ce sujet aucune communication dans la journée, c'est plutôt signe que rien n'accroche. J'ai donc bon espoir d'aller rejoindre votre mère jeudi à Paris et, peu de jours après, de vous porter moi-même des nouvelles de René à Poitiers.

La poste aux armées continue d'être bien irrégulière; elle m'apporte aujourd'hui deux lettres de Paris, une d'avant-hier, toute récente, et l'autre de René, antérieure à la consultation enfin obtenue de Gosset. Je me demande s'il ne me manque pas encore une ou deux lettres.

J'aurais le désir de voir Paul-Noël à Poitiers le plus tôt possible. Ta grand-mère pourrait-elle le lui faire dire ?

Aujourd'hui grand calme sur notre front, contrastant avec la soirée d'hier où le tapage et l'échange de tonnes d'explosifs étaient formidables ; on se demande pourquoi ?

4 décembre 1916

Ma chère Mimi, les choses ne s'arrangent pas comme je le pensais hier. Je ne peux avoir immédiatement qu'une permission de 6 jours pour raisons de famille, du 7 au 13, sur laquelle je compte consacrer 2 ou 3 jours à aller vous voir à Poitiers. Peu de temps après, c'est à dire très peu de temps avant la fin du mois, je pourrai prendre une autre permission plus longue, celle que j'avais retardée jusqu'ici.

Ce mot vous parviendra peut-être en même temps que la lettre où je vous parlais d'autres projets. J'écris un mot à ta mère chez Anne de Sazilly, n'ayant pas d'autre adresse exacte.

Comme je l'écrivais hier, je suis très désireux de voir Paul-Noël à Poitiers.

4 décembre 1916

Les choses ne peuvent s'arranger comme je le supposais. Pour certains motifs dont je vous parlerai, je ne peux avoir immédiatement qu'une 1ère permission exceptionnelle pour raisons de famille du 7 au 13 (6 jours). Très peu de temps après, je pourrai prendre la permission régulière que j'avais retardée jusqu'ici.

J'espère que cette lettre vous parviendra rapidement par A.de S. C'est la seule adresse exacte sûre que je possède pour vous toucher à Paris. J'espère vous y retrouver jeudi matin ; le train arrive vers 10 h à la gare du Nord.

Naturellement je compte aller passer 2 ou 3 jours près des enfants à Poitiers. Nous en reparlerons.

15 décembre 1916

Mon voyage de retour s'est passé sans autre incident que celui prévu. Je n'ai pas retrouvé mon bataillon au cantonnement annoncé, mais cependant dans la région indiquée, où mes Cies sont disséminées de la même façon. Je suis dans un village ultra-boueux où l'on m'a trouvé une petite chambre très propre, chauffée par un poêle minuscule qui économise le combustible très rare. S'il n'y a pas de changements, mes occupations seront peu absorbantes : mes Cies ont des chantiers dirigés par le génie, et mon cantonnement a pour major un vieux chef d'escadron du 25ème dragon, l'ancien commandant de Jacques, échoué là depuis la dislocation de ses escadrons.

Presque tous les Rgts Terx du 9ème Corps (Touraine-Poitou-Anjou) ont été réunis Par ici, relevés des tranchées ou de retour de la Somme. Un peu en arrière de mon cantonnement et dans le même village se trouve une Cie du 68ème de Poitiers, commandée par "Le Cap Allenot, probablement celui que nous connaissons. Et, d'après le caporal qui m'a renseigné, cette Cie fait partie du bataillon de Carles. Tout près aussi est la Cie du cousin Aymer de la Chevalerie, du 71ème. Vous voyez que je suis en pays de connaissance.

Le Colonel m'a presque dit qu'il regrettait de ne pas m'avoir accordé la permission demandée, et je crois que son désir serait de me voir repartir le plus tôt possible, étant donnée la situation actuelle du Rgt. Je lui ai dit que je pensais attendre jusqu'après le 1er janvier. Il me paraît d'ailleurs très probable que, d'après les intentions du commandement, l'affectation présente des Rgts Terrx est pour une certaine durée.

Figurez-vous que malgré la proximité de l'affaire signalée au communiqué, on ne s'est aperçu de rien ; il y a dû y avoir amplification intentionnelle, et ce n'est pas la 1ère fois.

Pour quelques temps encore, nous gardons le secteur postal 41.

Je suis allé jusqu'au Cap Tenneson dont la Cie reste malheureusement la plus éloignée de moi. Je lui ai exprimé mon regret de n'avoir pu aller jusqu'à Mme T. et lui ai dit votre pensée d'aller la remercier de la lettre écrite pour nous deux. Mais il paraît que ses enfants ont, eux aussi, la fâcheuse grippe parisienne.

Combien je souhaite que vous échappiez tous deux à l'épidémie. J'espère que ceux de Poitiers me renseigneront directement sur leur santé. J'attends avec impatience les nouvelles de René, en comptant sur un bulletin quotidien et la prompt indication de vos projets pour régler les miens.

17 décembre

Rien encore de vous aujourd'hui, mais ce n'est pas bien surprenant car tout notre courrier a manqué par suite d'un déraillement du train de la poste aux armées.

Par ici, tous les villages sont bondés de troupes et nos pauvres hommes sont logés d'une façon déplorable. Avec le temps horrible qui persiste, nous sommes submergés par la boue. L'aspect des cantonnements commence à rappeler ceux de l'hiver dernier près de Verdun, avec la grande différence que le canon est très silencieux. D'ailleurs la plupart de nos Cies sont hors de la zone bombardée, et nos hommes n'ont à lutter qu'avec les intempéries, sans regret des torpilles de semaines précédentes.

Plus que jamais on formerait le souhait d'envoyer nos parlementaires siéger au ravin de la Bombe. Quels faux représentants de la pauvre France !

Je compte bien que le courrier de demain m'apportera des nouvelles de René, et j'espère qu'elles seront bonnes. Je souhaiterais fort en avoir de bonnes aussi des autres de Poitiers.

18 décembre

La poste aux armées, ayant repris son cours, m'apporte vos deux lettres. Les nouvelles de santé sont peu brillantes.

Celles de René n'ont rien de vraiment inquiétant, mais elles confirment ce qu'on ne saurait trop lui redire : beaucoup de prudence, beaucoup de soins à la rééducation de ses fonctions digestives pendant bien des mois.

Quant à nos grippés de Poitiers, j'espère qu'ils se soigneront consciencieusement sans vous. Cela étant, c'est une raison de retarder votre retour parmi eux, afin de ne pas aller payer votre tribut à cette peste, et de vous conserver disponible pour notre opéré et son retour, après que la maison sera quitte de l'épidémie.

Comment nos troupes, dans les déplorables conditions hygiéniques où elles vivent, échappent-elles, du moins jusqu'ici, à cette épidémie ?

Mes occupations militaires, pour l'instant, sont assez réduites. Je fais chaque après-midi une grande tournée à cheval avec Bacot. Hier, je suis allé jusqu'au cantonnement du Cap Aymer de la Chevalerie, mais il était allé déjeuner chez quelqu'une de ses cousines de la zone des armées. Son ancien commandant m'a raconté qu'aux escadrons du 25ème dragons, on avait fait une chanson sur la nombreuse famille d'Aymer ; Jacques y figurait. Je ne compte guère voir la batterie de celui-ci par ici, car tous les cantonnements sont archi-pleins. On est en grande préparation de remaniement de toutes sortes de choses.

19 décembre 1916

Reçu aujourd'hui votre lettre du 17 donnant de bonnes nouvelles de René et me disant que vous n'aviez encore rien de moi. Je vous ai cependant écrit dès le 15, et je suppose bien que ma lettre ne vous sera parvenue à Paris que le 18.

J'écris encore à Paris aujourd'hui, mais ensuite je serai embarrassé, puisque vous m'annoncez votre départ probable pour le 22. Nous sommes informés aujourd'hui que notre nouveau secteur postal porte le N° 164. Du reste, cela n'implique aucun changement dans nos positions, et la correspondance du secteur 41 continuera à nous parvenir sans difficultés, du moins pendant quelques temps.

Depuis hier le temps s'est mis au froid et, ce soir, la neige tombe sur le sol gelé. Que Dieu nous épargne cette autre calamité trop peu prévue d'un grand hiver de guerre, restée liée à mes souvenirs de guerre !

22 décembre 1916

Mon cher René, j'ai été heureux d'avoir hier des nouvelles de toi par toi-même et de te voir ainsi en bonnes dispositions physiques et morales. Mais je te répète mes conseils de prudence et de grands ménagements.

Hier, j'ai écrit à Mimi, la prenant comme intermédiaire auprès de ta maman dont le projet de retour à Poitiers pour aujourd'hui paraissait arrêté. Un mot d'elle me fait croire qu'elle te reste, et sans doute a-t-elle raison. C'est donc toi qui sera l'intermédiaire de mes nouvelles qui sont bonnes, n'étant en ce moment ni à la fatigue, ni au péril. Le temps reste pénible à nos hommes avec ses alternatives de grands froids ou d'abîmes d'eau et de boue.

J'espère que le retour du chirurgien ne tardera pas et que vous pourrez me transmettre bientôt des précisions sur la marche de ton rétablissement et sur vos projets de retour. Je reste à la date présumée du 5 janvier, et c'est pour ce moment que j'ai demandé ma permission réglementaire. Mais si tes frères et sœurs vont à Bordeaux, il faudra bien qu'ils soient rentrés un peu avant vous-mêmes pour vous recevoir et préparer la maison. Du reste, un séjour plutôt court là-bas, en cette saison, sera préférable pour leur tante et pour eux-mêmes.

23 décembre

J'ai écrit ces deux derniers jours à René et Mimi, ne sachant si vous étiez à Poitiers ou à Paris. Votre lettre d'aujourd'hui me montre que vous avez pris le parti sans doute le meilleur en restant avec René. Vous me parlez de ramener celui-ci en wagon-lit

Avez-vous rencontré Mme Tenneson ? Elle doit être sur le point de quitter Paris, car son mari va sans doute obtenir un petit congé exceptionnel, pour aller régler les comptes de fin d'année de son usine réquisitionnée.

Aujourd'hui tempête de pluie et vent furieux à travers lequel cependant on entend ce soir le canon du front voisin, moins silencieux que tous ces derniers jours. Ce n'est pas encore le dernier coup de canon.

25 décembre 1916

Nous avons eu aujourd'hui un flot d'harmonie dans la petite église du village, grâce à la Cie hors rang du Rgt, à nos téléphonistes et signaleurs auxquels la sortie des tranchées donne des loisirs. Musique et chants étaient dirigés par notre Officier de renseignement, également peu occupé depuis que nous sommes en arrière des lignes. Le dit lieutenant avait organisé tout cela comme au collège, ce qui n'est pas surprenant car il est professeur de rhétorique dans un collège religieux. Mais hélas : pendant ce temps les pauvres Cies de mon bataillon étaient au travail ; il avait été impossible d'obtenir repos pour

elles, sous prétexte de ne pas perdre de temps sur les chemins de la victoire, que nous sommes chargés d'ouvrir ! Puisse néanmoins Noël accomplir "son oeuvre de salut" suivant le vœu du joli article ci-inclus, que vous n'avez probablement pas lu dans le Petit Parisien.

L'ancien commandant de Jacques, du 25ème dragon, est évacué pour rhumatismes, et je prends sa succession comme major de cantonnement d'un groupe de villages. Ce n'est pas très absorbant, malgré le nombre et la variété des troupes cantonnées, mais cela peut être une occasion de tuiles.

J'ai reçu aujourd'hui la visite du Cap. Allez. Je l'écris à Gabrielle en réponse à sa lettre que je viens de recevoir. Je verrai probablement ces jours-ci le Ct de Carles dont les bataillons viennent d'arriver dans les environs.

Je vous embrasse en ce 3ème Noël de guerre, encore plus rempli d'anxiété que les précédents.

26 décembre 1916

Reçu aujourd'hui votre lettre du 24 où vous vous plaignez de l'absence de nouvelles. Cela tient à la fois au retard injustifié que l'on fait subir à notre correspondance, et à ce que je me trouvais dans l'incertitude sur votre présence à Paris à partir du 22. Mais j'avais écrit à Mimi et à René pour vous atteindre.

Je suis effrayé de la date si rapprochée de votre départ, et précisément par la bousculade des grands déplacements de samedi, avant-veille du jour de l'an

28 décembre 1916

Votre retour paraissait définitivement fixé à samedi, et je ne puis que faire des vœux pour que ce voyage se passe aussi bien que possible, et reprendre votre adresse à Poitiers, où j'espère que cette lettre vous trouvera, René et vous, pas trop fatigués.

Je comprends très bien que l'on conseille à René la rééducation physique, mais qu'il ait grand soin pendant longtemps encore d'éviter tout effort et tout commencement de fatigue.

La susceptibilité intestinale dont il se plaint maintenant semble assez normale, puisque l'intestin doit, dans une certaine mesure, suppléer à l'estomac où les aliments passent trop vite. Qu'il ait donc grand soin de ménager tout l'appareil digestif après sa précieuse réparation.

Ma permission, sauf imprévu, reste fixée au 5 janvier. J'irai très probablement vous demander à dîner ce soir-là vers 10 h, et j'espère que je vous trouverai tous réunis.

Mes fonctions actuelles me donnent plus de mal que je ne supposais, étant donné tout ce que l'on prépare.

Reçu hier la visite du Sergent Giraudon, chargé de l'approvisionnement du bataillon de Carles dont 2 Cies sont au milieu des miennes. Vous pourrez dire à Mme G. que son mari m'a paru en très bonne santé.

30 décembre 1916

Je reçois votre mot du 28 et celui de René au milieu d'un mouvement inopiné nous rapprochant des lignes. Mes malheureuses Cies bivouaquent dans une carrière humide où elles n'auront de paille que demain. Toutes ces improvisations ne me disent rien qui vaille.

En résultera-t-il une modification dans mes prévisions de permission ? C'est possible, mais j'espère encore que non. Il y aura très probablement modification de mon secteur postal. Je vous l'indiquerai quand je la connaîtrai.

La vie qu'on nous fait mener manque de charme en hiver.

J'espère que votre voyage d'aujourd'hui se sera mieux passé que notre déplacement ici..

1er janvier 1917

Pas de lettres aujourd'hui 1er janvier pour personne. Un mot seulement de souvenir aux miens, qui me précédera probablement de très peu, Puisque le rapport du Rgt fixe ma permission au 5 janvier.

Voici mes Cies et moi-même à peu près installés dans les labyrinthes d'une vieille carrière, grâce à beaucoup de planches de bois vert fournies par le génie.

Mon souterrain particulier ressemble tout à fait aux cachots du Moyen-Age que l'on montre dans les anciens châteaux, comme à Loches ; j'y jouis de 2 bottes de paille humide dans une enveloppe de paillasse du bagage de Bacot. Du moins serons nous là-dedans, semble-t-il, à l'abri des plus grosses marmites s'il en vient.

Malgré mon pessimisme trop justifié sur l'avenir, je trouve très bien rédigé la réponse des Alliés aux propositions allemandes ; c'est vrai, sans jactance. Langage rare. Malheureusement le langage de la raison ne suffit pas à répondre à de tels conflits.

(fin du 7ème carnet)

Huitième carnet

14 janvier 1917

Hier soir, à la gare d'arrivée, un cycliste m'attendait pour me prévenir que, pendant ma permission, mon bataillon avait changé de place. Je ne puis dire que j'en ai été surpris. Ce matin j'ai donc repris le train pour le rejoindre un peu dans la direction d'où arrivait Jacques. Au lieu de ma paillasse dans les cavernes, j'ai un bon lit dans une belle chambre d'une grande ferme moderne : chauffage central, électricité, etc, un confortable qui me fait rougir, de ce temps-ci. Mes hommes travaillent à des voies de chemin de fer ; ils ne sont pas fâchés d'avoir quitté la carrière humide et de se trouver hors de portée des bombardements. Le bataillon a été enlevé subitement en auto, et remplacé par un bataillon actif. De même est parti l'autre bataillon du régiment qui, comme nous, était encore dans les lignes ; et nous nous trouvons maintenant plus en arrière que les autres. C'est probablement l'effet d'ordres supérieurs.

J'ai une popote agréable avec les officiers de la 12ème Cie, mais les jeunes pères de famille qui la composent ont, malgré tout, le front bien soucieux à la suite de récentes notes. Cette étape en auto a failli tourner tragiquement. Les routes étaient tellement mauvaises que 6 camions, portant une centaine d'hommes, ont versé. Il n'y a eu heureusement aucun accident, pas même à nos bagages qui ont également versé avec mon adjt de bataillon. Il paraît que ces grosses voitures versent très doucement ; mais il y a grand danger d'incendie.

Il y avait hier grand encombrement sur les lignes de chemin de fer; c'est pour cela que la gare de Poitiers était fermée au public, et que notre séparation a été rendue si brusque. Le train dédoublé qu'on m'a fait prendre a eu un grand retard et j'ai bien redouté de manquer ma correspondance en gare du Nord. Grâce à un taxi bien mené, j'ai pu cependant avoir le temps d'avalier un consommé au buffet, mais j'avais bien fait de me munir de provisions.

Vous voyez que je vais pouvoir continuer l'approvisionnement de forces de la semaine si vite écoulée.

J'espère que René continue à progresser à merveille.

17 janvier 1917

Je reçois aujourd'hui votre première lettre et je regrette bien de n'avoir pas regardé du côté du contrôle des bagages. Mais vous n'avez pas observé jusqu'à la fin, car vous auriez vu au dernier moment MM. de Grailly monter dans mon compartiment. Ils ont bien pesté contre ce train supplémentaire qui les a fait arriver en retard à Paris, après les avoir privés de déjeuner, faute de wagon-restaurant sur lequel ils comptaient.

Ici, nous sommes sous une couche de neige qui continue à épaissir. Cela n'arrête point les travaux de nos hommes qui souffrent moins sur les chantiers que dans les granges mal closes qu'ils habitent. Il m'a été impossible d'obtenir de la P.E.S. les matériaux nécessaires pour les mettre un peu moins mal à l'abri du froid. Autant que j'en puis juger dans le décousu des projets auxquels participent nos promenades entre l'avant et l'arrière, il a dû y avoir d'assez sérieuses modifications dans les visées de ceux qui nous dirigent. Les offensives prévues me semblent beaucoup moins prochaines, du moins du côté des Alliés. On dirait que c'est une nouvelle guerre qui recommence : on agit comme si elle devait durer dix ans.

Mon opinion ne change pas sur l'intérêt de notre pays à la prompte cessation de cette calamité matérielle et morale. Malheureusement notre intérêt national diffère sensiblement du point de vue de notre principal allié.

Je suis ici à cas quelques kms d'un village où nous cantonnions il y a deux ans à pareille époque. Hier, avant la neige, je suis allé y rendre visite à Mme G. , chez qui je logeais, et qui partageait notre table avec sa fillette maintenant bien grandie. Le mari de Mme G. , ingénieur mobilisé comme capitaine d'artillerie lourde, blessé en Champagne en septembre 15, est revenu à son usine, distillerie qu'il nous a fait visiter. Il l'a réorganisée d'une façon très intelligente et très lucrative, pour la production intensive de l'alcool consommé par nos usines de guerre.

Hier aussi, j'avais à ma table un frère du Lt Lefèvre, venu le voir d'un camp d'aviation de la région. C'est un chasseur de fauves du Centre-Africain ; il a tué neuf lions avant la guerre, et maintenant il est pilote aviateur, retour de la Somme. Il nous a dit que là-bas, nous avons perdu 80% de l'effectif de nos escadrilles, principalement du fait des tirs de notre propre artillerie !

Une nouvelle que j'apprends à l'instant me fait penser que nous pourrions bien d'ici peu, planter là notre chantier actuel (c'est la méthode ordinaire de travail que l'on nous fait suivre) pour gagner une autre

destination, peut-être lointaine. Rien de certain d'ailleurs, mais ne soyez pas surprise si, ce changement survenant, ma correspondance s'en ressentait.

Je regretterai la chambre confortable de la belle ferme. Par ici, l'agriculture ne souffre pas comme chez nous ; la main d'œuvre y fait moins défaut, grâce aux réfugiés et aux lots de prisonniers largement répartis. J'admire l'agencement matériel de ces grandes exploitations. C'est une vie intéressante pour le fermier et la fermière.

19 janvier 1917

Les perspectives de départ dont je vous parlais dans ma dernière lettre ne se sont pas réalisées, et elles ne paraissent plus imminentes.

Je garde donc ma belle chambre, ce qui ne m'empêche pas d'être un peu enrhumé comme un grand nombre de nos hommes ; la température l'explique suffisamment.

Les travaux agricoles extérieurs étant arrêtés par le froid, on s'est mis au battage du blé dans la grande ferme où je loge. Grande différence d'époque et grande différence de procédé avec notre pays : la batterie est dans une vaste grange éclairée à la lumière électrique ; elle est servie surtout par des femmes aidées de quelques prisonniers allemands. Ces prisonniers-là ont un aspect repoussant, mais d'autres, parmi les nombreuses équipes de la région, ont meilleure mine et rappellent les paysans Badois dont René doit se souvenir.

Les agriculteurs se plaignent fort de la récolte de blé, très mauvaise cette année. Par contre, ils gagnent beaucoup avec les betteraves, surtout ici où les fermiers ont fait construire une magnifique sucrerie, propriété de leur coopérative.

Toutes mes lettres n'arriveront peut-être pas aussi vite que celle dont vous m'accusez réception aujourd'hui; cela dépend du point où les mettent nos cyclistes qui ne sont pas tous aussi avisés les uns que les autres.

21 janvier 1917

Le froid continue, très vif ; la terre n'a pas dégelé depuis plusieurs jours. Nous avons cependant moins de malades, malgré des travaux en plein vent du nord. A mon rhume a succédé une fluxion à la joue qui ne me paraît pas grave, et que j'ai toute facilité de soigner.

Aujourd'hui arrive un ordre qui nous prend 400 hommes des vieilles classes pour les verser dans des formations sanitaires et des pouvoirs (?) où ils remplaceront des jeunes gens. C'est le début de la dislocation du régiment. Nous nous attendons, comme dans les régiments voisins, à nous voir enlever à peu près autant d'hommes des jeunes classes pour les verser dans les régiments actifs. Et avec cela, on venait de nous doter de fusil-mitrailleurs, comme les régiments actifs. Nous commençons à avoir des hommes instruits au maniement de ces armes ; un grand nombre d'entre eux vont partir. D'autre part le Génie brandit d'autres ordres du G.Q.G. sur l'urgence des travaux actuels, auxquels nous devons employer un maximum d'hommes. Tout cela ne concorde guère. On nous raconte que l'affaire de Lassigny, relatée par le communiqué, a été accompagnée d'un bombardement assez meurtrier sur les lignes arrières où nous nous trouvions il y a 15 jours. Il y aurait eu de nombreux tués et blessés dans un baraquement alors occupé par ma 12ème Cie, près de la carrière. Les hommes apprécient d'autant plus leur cantonnement actuel. Je crois d'ailleurs que c'est un simple incident sur notre front, non un commencement de grande action. Votre lettre ne me dit rien de René, ce que j'interprète en bien.

23 janvier 1917

Mon cher René, le froid est toujours très vif, et je suis tenu par une petite grippe qui me rend malheureux, surtout à cause de l'abcès douloureux aux gencives. Pour m'engager à garder la chambre, mon docteur m'a envoyé aujourd'hui ses N° de l'Illustration. Le remède n'a rien de désagréable.

Les mesures prises en ce moment font prévoir la dislocation prochaine de nos Rgts Terx : 70ème, 71ème et 72ème. On nous dit qu'il en est de même au 69ème.

Les renseignements intéressants de Jean de Moissac correspondent à ce que nous savons, quand les choses se passent bien. Nous avons depuis l'été dernier les tromblons dont il t'a parlé ; ils servent à lancer jusqu'à 180 m des grenades V.B. (Vivon-Bessière). L'inconvénient de ces nouvelles munitions d'infanterie est leur poids, qui rend leur épuisement rapide et le ravitaillement difficile.

Je ne peux prendre au sérieux les espérances vendéennes dont vous parlez, tellement la tournure prise par l'esprit de guerre paraît peu faire présager cette intervention miraculeuse de la Providence.

Les progrès continus de ta santé me font plaisir, mais n'oublie pas que tu as devant toi bien des mois de grande prudence.

25 janvier 1917

Je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'il fait un froid extrême, 12° au dessous le matin, et pas beaucoup plus pendant la journée. Malgré cela je vais sensiblement mieux, et j'ai pu mettre le nez dehors aujourd'hui. Un gros abcès dans la bouche m'a privé de sommeil pendant 3 nuits, et j'envoyais chercher le médecin hier matin pour l'inciser au moment où il a percé. La nuit dernière, j'ai enfin pu dormir.

Le cantonnement du colonel ayant été rapproché, les lettres nous arrivent plus vite. J'en ai aujourd'hui deux de vous. La seconde m'apprend votre détermination au sujet de Pierre. Etant données les circonstances complexes de la cause, c'était probablement le meilleur parti à prendre.

Vous me parlez du message de Wilson. J'y trouve une forte dose d'utopies américaines. Mais il y a aussi une part de vérités de nature à faire réfléchir les Européens acharnés à s'entredétruire.

Nos hommes sont assez déprimés par le commencement de dislocation du régiment, et la séparation de tant de vieux camarades. Je ne sais pas quelle sera la suite de l'opération.

En même temps, l'accumulation de troupes augmente dans la région. La population en avait perdu l'habitude par ici, de sorte qu'elle se montre fort hargneuse, ce qui crée plus d'un ennui aux chefs de cantonnements. Je l'ai éprouvé même en gardant la chambre.

27 janvier 1917

Le froid est rendu plus pénible par une tempête de vent glacial. Les malades sont nombreux sans qu'il y ait de cas graves. Pour moi, je continue à me remettre, et j'ai pu retourner sur les chantiers.

Nos travaux de chemins de fer sont pour l'A.L.G.P. Traduisez : "artillerie lourde de grande puissance". Mais y a une autre traduction que voici : "artillerie de luxe pour gens pistonnés". Commencement de réponse à votre question sur les facilités d'entrer dans l'artillerie lourde

29 janvier 1917

Le froid intense persiste, 11° au dessous ce matin, mais le vent n'est plus aussi violent, et c'était là encore le plus pénible à nos hommes travaillant dans une grande plaine dénudée. Du reste, les travaux ne peuvent avancer ; pelles et pioches se brisent, le terrain est partout dur comme du rocher. Cette période de grands froids prolongée va contrarier les plans des grands chefs ; elle pourrait bien amener de l'imprévu sur quelques points de l'immense champ d'opérations.

Il y a par ici de grands mouvements de troupes et notre village regorge de soldats de toutes espèces. Hier, plusieurs officiers ont dû coucher en dortoir sur la paille. Les cantonnements sont tellement froids que le vin gèle dans les bidons, même en le plaçant dans la paille de couchage, sous la tête, en guise d'oreiller ! Rien de pareil, bien entendu, dans ma chambre. Ma grippe n'est plus guère que de l'histoire ancienne, mais la façon dont j'ai été arrêté me fait douter de mes forces de résistance. Je suis heureux d'apprendre par votre lettre d'aujourd'hui que vos santés se maintiennent malgré la température rigoureuse.

1er février 1917

En relisant ma correspondance familiale de ces derniers temps, je m'aperçois que, j'ai incomplètement répondu à ta lettre du 20 janvier reçue au fort de ma grippe.

..... Une des dernières lettres de ta mère me disait que je n'avais pas répondu aux décisions prises au sujet de Pierre et de sa préparation à St-Cyr.

Vous manquerait-il une de mes lettres ? J'ai répondu, aussitôt la nouvelle connue, que je ne doutais pas que le parti auquel vous vous arrêtiez fût le meilleur, étant donné l'ensemble des circonstances.

Je souhaite vivement, d'ailleurs, que la suite des circonstances rende le projet platonique, et que toute cette jeunesse soit épargnée. Pour le moment nous nous rendons aisément compte que le grand froid persistant est un élément imprévu qui va forcer à modifier des projets plus ou moins arrêtés.

Aujourd'hui, pendant l'après-midi, le froid paraissait commencer à céder, mais ce soir il reprend de nouveau ; le thermomètre, au moment de notre dîner, était redescendu à -10°. Je redoute que cette température ne retarde ton rétablissement.

31 janvier 1917

Toujours un froid extrême, bien pénible à nos pauvres soldats si mal abrités. J'espère que vous pouvez vous préserver suffisamment des rigueurs de cette température, et cependant que le bûcher me permettrait de revenir me chauffer au foyer familial si les suppositions d'une de vos dernières lettres venaient à se réaliser, peut-être à brève échéance.

Je savais depuis quelques temps que notre colonel avait demandé à rentrer dans ses foyers - si l'on peut ainsi dire, puisqu'il est vieux garçon. Il m'a confirmé son départ très prochain dans une visite que je lui ai faite hier, où j'ai pu traiter, utilement je l'espère, diverses questions à solutionner avant ce départ. Hier encore, quelques-uns de mes meilleurs gradés ont quitté le bataillon.

Je ne vous parle plus de ma grippe dont il ne subsiste qu'un reste de toux. Il tombe presque continuellement un peu de neige que le vent balaie et fait évaporer, si bien que la campagne reste à peine blanche. La gelée a fini par bloquer moteurs et accus de la grande ferme, supprimant la lumière électrique.

Les temps nouveaux de guerre et d'après-guerre nous ouvrent de belles perspectives de vie d'économie, et de pénitence forcée

3 février 1917

Aujourd'hui, redoublement de froid. On a relevé ce matin 14 et 15° au dessous de zéro. Cependant, le vent n'étant pas très fort, ce froid paraît moins insupportable qu'il y a quelques jours. Pendant l'après-midi, un des Grds-Chefs, commandant d'un groupe de corps d'armées, est venu passer une revue près de notre cantonnement. Les jeunes troupes de toutes armes avaient bonne allure, malgré le temps sibérien. Mais comprend-on suffisamment qu'il faut épargner ces restes de richesse au moins autant que les autres ?

Le Colonel nous quitte aujourd'hui ; il fait paraître un ordre du jour d'adieux comprenant tout un lot de citations pour le passé, quelques-unes particulièrement bien méritées, comme celle de Bacot. Un nouveau colonel est arrivé, venant d'un des Rgts terx dissous ces derniers temps, ce qui donnerait à penser que le nôtre sera conservé et reconstitué. On dit ce colonel assez jeune (52 ans) et encore très alerte, officier breveté ayant démissionné avant la guerre.

Ma grippe est chose à peu près passée, mais je m'accommode mal de cette température.

4 février 1917

La chronique du froid ne cesse d'empirer. Ce matin moins 16 au thermomètre dans le village et sur les chantiers de la grande plaine où nos hommes travaillent. Le chef de gare prétend avoir enregistré - 20° ! Jusqu'au chauffage central de la grande ferme qui a été gelé aujourd'hui ! Je suis revenu à brûler force bois vert et à m'éclairer, faute d'électricité, avec ma petite lampe à pétrole des tranchées,

Heureusement le vent est tombé et quelques rayons de soleil échauffent un peu l'après-midi. Les hommes ayant repos aujourd'hui dimanche après 11 h, j'en ai profité pour faire une courte prise d'arme, afin de distribuer les nouvelles croix de guerre attribuées au bataillon. Quelques-uns des plus méritants, nous ayant quittés ces derniers jours, se trouvent frustrés de récompense. Celles-ci dépendent, elles aussi, des hasards de la guerre plus que de la justice distributive.

Le Colonel des Portes, notre nouveau colonel, me fait annoncer sa visite pour mardi et me demande de lui présenter mes officiers. Il commandait le Rgt dissous où se trouvait St-Venant qu'il apprécie beaucoup. Je prévois que celui-ci, actuellement commandant un bataillon dépôt mobile, pourrait bien être mon successeur.

6 février 1917

Toujours le même froid, le thermomètre oscillant le matin autour de - 14 dans le village. Et l'on parle de - 24 sur le terrain de nos chantiers !!! Ce soir il est un peu moins bas, mais le vent reprend et rend le froid beaucoup plus sensible.

Nous avons eu la visite de notre nouveau colonel. C'est un homme bien élevé, ayant l'aspect cavalier et E.M. ; il s'est montré fort aimable à mon égard. Du reste, il paraît très peu renseigné sur l'avenir du Rgt. Les prélèvements continuent. Je perds encore de bons sous-officiers et mon soldat-secrétaire (employé chez Mame, et servant habituel de l'abbé Pérugin).

En ce qui me concerne personnellement,

Cette lettre d'H. de Villedieu au sujet de la préparation de Pierre à St-Cyr laisse encore bien des choses dans le vague. Prévoit-on que cette année-ci l'examen et l'entrée au service préliminaire auraient lieu aussi tôt dans l'armée ?

Je comprends que l'occasion de Perrière ait fait envie à Ernestine et Louis (de Raucourt), mais je comprends moins qu'on se risque à acheter des terres en ce moment. La rigueur actuelle de la température me paraît inquiétante du point de vue agricole. J'ai toujours entendu dire que les avoines d'hiver ne pouvaient supporter à - 12 sans neige ou avec peu de neige. Quant aux blés, si ce grand froid n'est pas suivi d'un dégel très franc, s'il y a regel après dégel, ils seront exposés à périr, comme en 70.

L'extension de la guerre aux Etats-Unis va exiger une bien attentive épargne de nos subsistances, et probablement aussi de nos munitions. Le fléau dépasse toutes les prévisions, ainsi que les prédictions de moi connues. Combien nous avons besoin de l'aide du ciel !

8 février 1917

Par extraordinaire, pas de lettre de vous aujourd'hui. Tous ces jours derniers vos lettres m'arrivaient très régulièrement et vite.

Je connais très bien les positions où vous me signalez la présence de Jacques et de Ritte (Henri de Raucourt), mais c'est loin de mon cantonnement actuel.

Le thermomètre est un peu moins bas (il oscille entre - 13 et - 6 dans la journée) mais le terrible vent glacial a repris et rend le froid bien plus pénible.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Jouarre, l'avocat au Conseil d'Etat, chargé jadis de l'affaire de la commune de Lésigny à propos des livres d'école ; il est mobilisé comme sous-intendant au camp retranché de Paris. Il me dit que par un arrêt du 2 février dernier, le Conseil d'Etat a donné gain de cause au Conseil Municipal, et annulé l'arrêté du préfet du 16 juillet 1912. C'est d'un intérêt platonique et plutôt rétrospectif, mais le symptôme n'est pas mauvais.

10 février 1917

La poste fonctionne mal en ce moment. J'ai aujourd'hui 2 lettres de vous, mais il doit en manquer une à l'appel, car la dernière remonte à 3 jours.

Je suis ennuyé de vous savoir à votre tour quelque peu grippée et de voir le rétablissement de René entravé par le froid.

La température reste toujours rigoureuse ici, mais elle a été aujourd'hui moins pénible, le grand vent étant tombé. Il y a même un petit dégel superficiel dans les endroits chauffés au soleil de l'après-midi.

Les cultivateurs sont inquiets, en raison du grand froid sans neige. Les pommes de terre et betteraves ont été gelées soit dans les bâtiments, soit dans les silos.

Vers quels abîmes de calamités l'humanité est-elle de plus en plus en marche ? Cette situation qui me paraît sans issue d'après les prévisions humaines, appellerait bien en effet le secours céleste que vous espérez.

En ce qui me concerne, je reste dans l'attente, et je ne vaudrais réellement pas grand chose par ce froid.

12 février 1917

Je reçois une lettre de René me disant que vous êtes au dégel, et que sa santé se trouve bien du changement de température.

Aujourd'hui le froid commence à céder ici aussi. Ce matin, - 8 seulement, et ce soir petite pluie paraissant être le commencement du dégel. Il sera long. La terre est comme un roc à une grande profondeur. Nos travaux de terrassement se font à la mine, et l'on divise les blocs de terre avec des coins et des barres, comme dans une carrière.

Je ne pense pas que la semaine se passe sans qu'il y ait du nouveau pour moi. On continue à nous prendre des hommes et des gradés. Il semble qu'il y ait encore bien de l'incertitude sur la reconstitution du régiment.

13 février 1917

Un ordre de mouvement inopiné me parvient. Mon bataillon part demain matin pour se rapprocher des lignes, dans les parages où nous étions il y a un mois : étape de six lieues par ce temps encore si froid, car les perspectives de dégel semblent évanouies. C'est assez vraisemblablement ma dernière étape ; je compte en faire une bonne partie à pied, ce qui sera plus réchauffant qu'à cheval.

Le très fâcheux amendement concernant les prêtres du service sanitaire n'aura peut-être pas les conséquences que vous redoutez pour M. le Curé de Lésigny et son confrère de Gizay. Ils doivent être de

classes territoriales déjà un peu anciennes, et c'est précisément les hommes de ces classes que l'on prélève dans nos rgts pour les formations sanitaires, où ils remplacent les infirmiers et brancardiers des classes de l'active ou de la réserve. Si les deux curés étaient versés dans des régiments, probablement territoriaux, leurs fonctions d'infirmiers leur seraient sans doute laissées, et ils auraient un rôle analogue à celui de l'abbé Péraguin et du curé de la Guerche chez nous.

14 février 1917

Voici cette longue et froide étape terminée et, comme je vous l'écrivais hier, ce sera la dernière, plus que probablement, à la tête de mon bataillon.

En passant au cantonnement du Colonel, celui-ci m'a communiqué l'ordre me concernant, qu'il venait de recevoir : je dois être envoyé au dépôt, c'est à dire à Tours, pour y attendre la solution de la proposition transmise avec avis favorable au Ministère, pour mon admission à l'honorariat du grade. Le même ordre désigne mon successeur qui n'est pas St-Venant, mais le Ct d'un bataillon supprimé dans un autre Rgt Territorial. Le Colonel paraît désireux que j'attende l'arrivée de ce successeur qui semble être assez loin. Mon départ ne peut guère tarder au delà de 2 ou 3 jours, si même il n'est pas pour demain. Le mieux est de ne plus m'écrire jusqu'à nouvel avis. Je vous ferai signe dès que je serai à Tours, où j'espère qu'on ne me laissera pas languir.

La température reste rigoureuse, il ne dégèle pour ainsi dire pas, même au soleil de l'après-midi. J'ai toujours été très sensible au froid qui, plus que jamais, m'a été pénible aujourd'hui. Je ne vais pas être bon à grand chose, à l'intérieur comme au front, du moins pendant quelques temps.

15 février 1917

Mon successeur n'est point en vue. Je suis cependant plutôt pressé de le voir arriver, car j'en suis parfois à redouter que ma queue de grippe ne me joue le mauvais tour de m'immobiliser ici ou au cours du voyage de retour que je prévois assez pénible, dans des trains et des hôtels non chauffés. Je suis aux prises avec de petites douleurs rhumatismales se manifestant ici et là, qui ne s'accroissent pas des endroits froids. Il est vraiment temps que je laisse les armes pour le foyer, près duquel j'espère d'ailleurs me remettre assez vite.

16 février 1917

Je reste dans l'attente de mon successeur. Mais je crains moins qu'hier de me trouver immobilisé ici. Mon retour de grippe avec une petite crise rhumatismale est plutôt en décroissance.

Le froid a été bien plus vif et persistant dans cette région-ci qu'en Poitou. Cette journée-ci est la première de vrai dégel ; tout est encore couvert de glace et le sol est très profondément gelé ; la boue ne commence qu'à la surface, en attendant qu'elle rétablisse son règne.

Je ne suis pas bien loin de Jacques et de Ritte. Si j'avais été bien portant, il m'eût été facile d'aller jusqu'à eux à cheval ; mais je suis tout à fait hors d'état de tenter l'aventure. Je réserve mes forces pour le voyage de retour que ma sensibilité au froid me fait appréhender.

17 février 1917

Mon successeur ne paraît toujours pas. Cela peut tenir à la difficulté actuelle des communications. Mais en dehors de là, il pourrait y avoir une autre raison : il paraît que c'est un officier encore assez jeune, mais de mauvaise santé, et plusieurs fois évacué au cours de la guerre. On se demande s'il pourra venir.

De toute façon mon attente ne devra pas durer indéfiniment.

La température est devenue tout à fait douce, et les maisons commencent à être moins froides. Aussi je vais mieux. Mes douleurs de reins sont en pleine décroissance. J'espère que vous n'aurez pas le contentement d'avoir à me soigner beaucoup ni longtemps !!

On me dit que les formalités au dépôt, les paperasseries et correspondances avec le Ministère pour régler ma situation me retiendront à Tours une quinzaine. Sans doute il me sera possible d'aller jusqu'à vous pendant une partie de ce temps en permission.

Grande animation et grands préparatifs dans l'arrière du front où nous nous trouvons en ce moment.

18 février 1917

Nouveau changement: je n'ai plus de successeur. Le Rgt va être réduit à deux bataillons. Mon bataillon, ou ce qu'il en reste, ne me survivra pas. Il paraît que je pourrai partir pour Tours mardi ou mercredi.

La température est moins douce qu'hier, mais il ne fait pas froid, surtout en comparaison des jours passés.

Je ne me remets que lentement de la grippe et des douleurs. Je crois bien que vous aurez encore à me soigner un peu lorsque je reviendrai.

20 février 1917

Je suis en route pour Tours où je compte arriver ce soir.

Ci-inclus les adieux aimablement rédigés à mon adresse par le nouveau Lt-Colonel

Vous pourrez m'écrire au dépôt du 70ème Territorial, à Tours.

A bientôt sans doute.

21 février 1917

Inutile écrire Tours, vais arriver peut-être ce soir tard. Henri.

70ème Régiment Territorial d'Infanterie - Ordre du Régiment N° 236

Le commandant Savatier quitte demain, sur sa demande, le 70ème Régiment territorial et est remis à la disposition du Ministre de la Guerre.

Il commandait, depuis le début de la mobilisation, le 3ème bataillon du régiment, qu'il a conduit dans le camp retranché de Paris, dans les tranchées de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme, sur les bords de la Meuse, avec une ardeur juvénile, un entrain infatigable, un dévouement de tous les instants.

Le commandant Savatier emporte l'estime de ses chefs qui la lui ont déjà témoignée au cours de la campagne à plusieurs reprises, et la respectueuse affection de ses inférieurs. Son souvenir restera comme exemple dans la mémoire de ceux qui ont servi sous ses ordres, et sera pour eux un encouragement afin d'accomplir leur tâche jusqu'à la mémoire finale.

Aux Armées, le Lt-Cel Ct le 70ème Rgt Territ J. des Portes

F I N